LES MORTS QUI PARLENT

CHAPITRE PREMIER

1 ORATEUR

LA parole est à M. Elzéar Bayonne.

-/ Le président Duputel jeta ces mots de la

petite voix malicieuse et nonchalante, alliacée par

un léger accent du Midi, qui rappelait, au dire de

ses flatteurs, l'organe de son compatriote Adolphe

Thiers. Il articula chaque syllabe, comme un régis-

seur de théâtre qui attend un effet certain du

nom qu'il lance aux spectateurs.

L' effet voulu se produisit aussitôt. Le bourdon-

nement des conversations particulières mourut

sur les banquettes redevenues silencieuses. Les

députés qui péroraient dans un groupe, au pied de

la tribune, regagnèrent leurs sièges. L'injonction

machinale : « A vos places, messieurs ! » prit dans

la bouche des huissiers une intonation persuasive.

2 LES MORTS QUI PARLENT.

Par les deux tambours de droite et de gauche, le

couloirs dégorgèrent dans l'hémicycle un flot de

retardataires qui se hâtaient vers les sentiers mé-

nagés entre les travées. Au banc du Gouvernement,

les figures lasses des ministres se relevèrent au-

dessus des dossiers, avec le mouvement instinctif

de tauraux harcelés dans l'arène, col rentré, cornes

tendues pour repousser un nouvel assaut. Des

secrétaires, des attachés de cabinet, des sénateurs

en maraude au Palais- Bourbon se massèrent des

deux côtés de la tribune, debout, obstruant le

passage. Tandis que les gradins se couronnaient de

longs cordons de têtes attentives, un tassement

précipité se faisait au-dessus, dans les galeries du

premier étage, dans les tribunes du second. Des

journalistes rentraient en coup de vent, des femmes

se penchaient aux premiers rangs, le buste en of-

frande. Dans le grand théâtre national subitement

rempli, du parterre aux loges, des loges au poulail-

ler, on vit passer sur toutes les physionomies l'air

de recueillement voluptueux qu'elles prennent à

l'Opéra, au moment où le ténor entre en scène pour

la romance attendue.

L'homme qui concentrait sur lui tous ces regards

gravit lentement les marches de la tribune. Il pro-

mena un coup d'oeil circulaire sur l'assemblée ; il

s'installa dans sa forteresse d'acajou, sans se hâter,

avec la tranquillité voulue de l'acrobate qui ras-

semble ses muscles sur une plate-forme du cirque

avant de se risquer sur la corde raide. Durant ces

L'ORATEUR. 3

quelques secondes de préparation muette, il laissa

le circuit magnétique s'établir entre son auditoire

et sa personne.

— Vous aviez raison, ma chère, comme il est

bien, cet affreux homme ! — murmura une pro-

vinciale à l'oreille de sa voisine. L,e sentiment

traduit par cette remarque se peignait sur les vi-

sages curieux de toutes les femmes qui achevaient

l'examen rapide d'Elzéar Bayonne.

Il était très bien, en vérité, le jeune chef du parti

socialiste ; grand et dégagé, la taille élégamment

prise dans une redingote aux revers de soie, le front

rejeté en arrière sous la couronne des cheveux

noirs, négligemment bouclés ; un large front tout

rayonnant de pensée, foyer où l'on sentait couver

la flamme qui jaillissait des beaux yeux, ardents

et doux. Leur caresse atténuait ce qu'il y avait d'un

peu dur dans la courbe du nez en bec d'aigle, dans

la ligne mince des lèvres, retirées sous la moustache

brune. — Une tête de César, — disait un des séides

fervents de Bayonne, le vieux Caucuse, mulâtre

des Antilles, ancien délégué de la Commune aux

Beaux- Arts. — De César asiatique, — ajoutaient

les envieux; et, en effet, le masque pâle qui s'en-

levait sur le front obscur du bureau présidentiel

rappelait les faces de marbre des empereurs syriens.

Dès les premiers mots, la voix de l'orateur con-

somma la prise de possession physique qui lui livrait

cette assemblée. Voix au timbre grave, mordante

et chaude comme la vibration d'une corde de vio-

4 LES MORTS QUI PARLENT.

loncelle ; stridente d'ironie, quand sa colère fouail-

lait un adversaire, elle redevenait, l'instant d'après,

une musique de plainte profonde, alors que le dé-

fenseur des misérables disait leurs peines sourdes,

leur soif de justice et de pitié.

Le débat roulait sur une loi ouvrière. La commis-

sion rapportait un projet déposé depuis sept ans.

voté une première fois durant la précédente légis-

lature, retenu ensuite au Sénat pendant quelques

années, renvoyé par la haute assemblée avec des

modifications destructives du principe même de la

loi. La commission avait péniblement reprisé cette

toile de Pénélope ; mais, après trois jours de dis-

cussion, il ne restait plus rien du projet primitif,

criblé d'amendements contradictoires. Les orateurs

du centre avaient proposé et fait passer des restric-

tions qui annhilaient toutes les garanties données

aux associations syndicales ; puis, changeant de

tactique, ce même centre avait voté deux articles

additionnels introduits par l'extrême gauche, et si

gros de conséquences dangereuses qu'ils eussent

rendu la loi inapplicable. Ces articles, habilement

rédigés, revêtaient le caractère d'une manifestation

sentimentale dont on ne pouvait laisser le bénéfice à

des adversaires : ils fournissaient un excellent trem-

plin électoral. Au passage des urnes, le mot d'ordre

accoutumé avait couru sur les bancs de la majorité :

— Blanc ! blanc ! Votons blanc ! Le Sénat ne

votera jamais cela, la loi est enterrée!

Et vingt voix s'étaient assitôt élevées :

L'ORATEUR. 5

— Le renvoi de l'ensemble à la commission !

Le rapporteur demandait lui-même ce renvoi, du

ton vexé et avec le découragement sincère d'un au-

teur dont la pièce est reçue à corrections. Le mi-

nistre combattait mollement la demande, avec le

découragement feint d'un homme d'État qu'on

empêche d'aboutir. On savait le ministre hostile

à la loi : nul ne prenait le change sur la manœuvre

de l'adroit pilote, qui se plaignait de ramener le

navire aux chantiers et se réjouissait en secret à

l'idée de l'échouer dans les ensablements du port.

Bayonne avait jugé la partie perdue, cette fois

encore. Jetant par-dessus bord la loi mort-née, il

revenait à son réquisitoire habituel contre 1' ordre

social, à ses amplifications oratoires où son talent

se complaisait.

— Oui, disait-il, nous ne regrettons pas de vous

voir refuser aux prolétaires jusqu'à ces médiocres

palliatifs, qui leur donneraient peut-être l'illusion

menteuse d'un effort pour les libérer. Nous avons

défendu la loi en essayant de l'améliorer, nous l'eus-

sions votée, parce que nous ne sommes pas des théo-

riciens intransigeants, parce que vous nous trouverez

toujours prêts à faciliter l'éclosion de la plus humble

fleur de justice sur le terreau décomposé de la

société capitaliste. Vous venez l'arracher de vos

propres mains, cette pâle fleur des ruines : faites,

nous triompherons une fois de plus de votre aveu

d'impuissance ; chacun de vos reculs marque pour

nous un pas de plus vers l'avènement de l'ordre

6 LES MORTS QUI PARLENT.

nouveau, de l'ordre juste et rationnel. Ah ! Mes-

sieurs, vous ne voulez même pas qu'il passe un peu

d'air et de lumière sous l'énorme pyramide, chaque

jour plus haute, chaque jour plus lourde, qui pèse

sur les multitudes écrasées. Tant mieux ! Ce peuple

éternellement abusé se redressera plus tôt pour la

renverser de fond en comble ; il sait, dans son admi-

rable patience, que, plus cruelles sont les souffran-

ces d'aujourd'hui, plus prochaine et plus complète

sera leur récompense, sa victoire de demain. Merci,

vous qui ouvrez de force les yeux que nous n'aurions

pas encore réussi à dessiller !

Les applaudissements et les « très bien » par-

taient en fusées nourries des gradins de l'extrême

gauche. Le centre écoutait silencieusement, comme

on écoute du rivage le grondement des vagues

irritées, avec un petit frisson de plaisir à les voir

venir si hautes, avec la certitude tranquille qu'elles

n'arriveront jamais jusqu'à la crête de la falaise où

l'on jouit de leur bruit.

Bayonne continuait : il refaisait pour la ving-

tième fois le tableau de la féodalité financière, il la

juxtaposait traits pour traits à la féodalité militaire

de jadis ; et, dans un élan de facile hardiesse, l'ora-

teur socialiste rendait justice à cette dernière, qu'il

proclamait plus humaine, plus élastique, moins

étroitement fermée aux évasions possibles du serf.

Des bancs de l'extrême droite, quelques applaudis-

sements timides s'élevèrent, répondirent à ceux de

]a gauche. Ils redoublèrent, après une phrase sur

L'ORATEUR. 7

le pouvoir modérateur de l'ancienne royauté. Ee

petit vicomte Olivier de Félines battait frénéti-

quement des mains, comme bat des ailes une

alouette attirée au miroir.

— Regardez qui vous applaudit ! interrompit

une voix au centre.

Du regard et du geste, Bayonne fondit sur l'inter-

rupteur.

— M. Cornille-Ealouze m'invite à regarder qui

m'applaudit. Cette interruption revient souvent ici :

j'en admire toujours la beauté. En effet, M. le

vicomte de Félines et ses amis m'applaudissent. Ils

ne partagent pas mes espérances démocratiques, et

ils savent comment je considère l'aimable puérilité

de leurs regrets monarchiques. Ils m'applaudissent

pourtant, dans le moment que je dénonce vos fautes.

Et après ? Quand M. Cornille-Ealouze parle à cette

tribune, quand il y vient consolider le pouvoir de

l'argent et les privilèges de ses détenteurs. M. le

vicomte de Félines et ses amis applaudissent l'op-

portuniste, l'anticlérical qui rassure momentané-

ment leurs intérêts. C'est le jeu naturel de la poli-

tique ; et j'ai assez de philosophie pour ne jamais

dire à l'honorable M. Cornille-Ealouze : Regardez

qui vous applaudit ! »

Un rire étouffé courut sur tous les bancs. M. Cor-

nille-Ealouze n'avait jamais proféré une parole à la

tribune. Cet homme gras et déplaisant, enrichi dans

la fabrication des bicyclettes, envoyé à la Chambre

par une circonscription pauvre et sensible aux bien-

8 LES MORTS QUI PARLENT.

faits, était peu sympathique à ses collègues. Il venait

précisément de les égayer à ses dépens, la semaine

précédente, avec un billet de faire-part qui circulait

dans les couloirs. Ce billet, où le député et sa fa-

mille notifiaient la mort d'une proche parente,

portait la mention usuelle : décédée munie des sacre-

ments de l'Eglise. Sur les exemplaires adressés aux

frères et amis, ces mots étaient rayés à la plume; la

rature énergique faisait croire à une inadvertance

du lithographe ou à un changement de la dernière

heures dans les dispositions de la famille. I^e com-

pétiteur de M. Cornille-Lalouze aux élections, un

clérical, avait expédié à ses amis de la Chambre des

liasses de billets des deux types, avec et sans la

rature : on s'était fort diverti à la découverte de

cette ingénieuse rouerie.

Tandis que la grosse face poilue de M. Cornille-

Ivalouze se contractait derrière son pupitre, avec

les grimaces d'un matou qui a reçu un seau d'eau

froide sur la tête, Bayonne s'échappait par une volte

savante des applaudissements de la droite. A la

majorité détendue, à demi conquise dans cet accès

de gaieté, il adressait un chaleureux appel « au

nom de la mère commune, la grande Révolution,

au nom de ces principes, rénovateurs du vieux

monde, qui demeurent le lien indissoluble de tous

les cœurs républicains ; de ceux-là mêmes qu'une

douloureuse torpeur arrête sur le chemin de la terre

promise ! Car vous la désirez comme nous, vous

qui ne la voyez pas, et, si nous devons succomber

L'ORATEUR. g

sur la route, j'ai la confiance que les plus jeunes

d'entre vous y entreront un jour, qu'ils revendi-

queront la noble mission d'y conduire un peuple

libéré !

Saisis, quelques-uns des « plus jeunes » com-

mencèrent d'applaudir sur les confins du centre. A

mesure que l'éloquence de Bayonne se faisait plus

câline, plus attendrie pour les frères retardataires,

les applaudissements gagnaient des travées jusque-

là figées dans leur résistance. L'ouragan de bravos

parti de l'extrême gauche secouait à cet instant tout

l'hémicycle, faiblissait à peine au milieu, se renfor-

çait à droite dans le groupe socialiste égaré de ce

côté. On eût dit le crépitement d'une flamme d'in-

cendie qui multipliait ses foyers, dévorait de proche

en proche les îlots d'abord préservés, fondait dans

un immense creuset toutes les matières réfractaires.

Du haut en bas de cette salle bondée, il n'y avait

plus qu'une créature aux centaines de têtes, pas-

sive, possédée par l'homme qui l'enveloppait de ses

effluves, vibrant à l'unisson sous la parole de cet

homme ; il n'y avait plus qu'un faisceau de nerfs

reliés par une même communication électrique,

rattachés par une racine commune à ce front élargi,

dominateur, qui émergeait seul lumière de la

tribune. Le gaz venait de s'allumer au plafond, il

versait sa clarté perpendiculaire sur le haut de ce

visage dont les autres parties disparaissaient dans

la pénombre, sur ce réflecteur vivant et mouvant où

s'hypnotisaient tous les regards.

io LES MORTS QUI PARLENT.

Fascinés, les hommes du peuple qui garnissaient

les galeries supérieures écoutaient, avec des crispa-

tions dans leurs mains impatientes de battre. Deux

lycéens firent le geste d'applaudir.

— Que c'est beau, cette domination sur une

assemblée ! dit à haute voix l'un d'eux.

— C'est beau ! répéta comme un écho incons-

cient, dans la tribune au-dessous, la dame de pro-

vince ; et son corsage bondissait tumultueusement.

Autour d'elle, des Parisiennes, muettes, dévisa-

geaient l'orateur : les unes, un sourire heureux

sur les lèvres ; d'autres, rigides, les yeux animés de

courtes lueurs, sous les secousses réitérées dont elles

recevaient la caresse intérieure. Au fond de la

tribune du Conseil d'Etat, un jeune abbé s'agitait,

rie se possédant plus ; il murmurait, de plus en plus

haut :

— Il a raison, il a pourtant raison !

L'abbé se tut, rougissant, sous le regard d'un

vieux magistrat, bouche rasée et pincée, qui ré-

pliqua :

— C'est des inepties. Elles sont bien dites.

Deux groupes paraissaient seuls en dehors de

l'universelle communion d'enthousiasme : les jour-

nalistes, là-haut, figures ironiques, pressées dans

une tribune, qui laissaient voir l'ennui professionnel

des critiques à la représentation d'une pièce trop

connue ; les huissiers, qui circulaient au fond de

l'hémicycle de leur pas discret, avec leur air calme

et correct de gardiens attentifs dans une maison

L'ORATEUR. il

de fous. I\*e vieil huissier-chef regarda l'horloge,

transmit à un collègue sa serviette bourrée de lettres:

— Prends le service, j'ai affaire à la questure.

H dit cela du ton d'un homme qui rentre chez

lui sous l'averse et passe son parapluie à un ami qui

sort.

Bayonne affermissait sa conquête sur la totalité

de l'auditoire par une revendication enflammée des

fiertés nationales.

— I/Europe se couvre de soldats, régiments

embusqués derrière les vieilles haines, les vieux pré-

jugés, les vieilles ambitions, comme les survivants

d'une épidémie derrière les tombeaux d'un cime-

tière où ils achèveraient de s'entre-détruire en se

fusillant sur les morts de la veille. Partout un espoir

de meurtre plane sur les villes laborieuses, paraly-

sant l'essor pacifique du travail humain. Vous vous

épuisez de sacrifices pour aligner une muraille de

fer aussi large, aussi haute que celle de l'adversaire

toujours attendu. Et vous laissez inutile l'incompa-

rable armée des vraies forces françaises, l'immor-

telle armée d'invasion qui ne connut jamais ni arrêt

ni retraite, ni débâcle ; l'armée des idées incarnées

dans ce peuple et qui l'a toujours fait conquérant

du monde par le droit divin du progrès. Ah ! ne

comprenez-vous pas votre erreur ? Vous désarmez

la France plus sûrement, plus dangereusement

que si vous aviez licencié tous nos bataillons, le

jour où vous retenez l'esprit français sur la route

où il marche, sonnant le ralliement aux idées nou-

12 LES MORTS OUI PARLENT.

velles. N'a-t-il pas troiomphé sans même combattre

à toutes les étapes du siècle, réparé les fautes et les

folies de nos dynasties, déjoué les plans concertés

des hommes d'État qui nous guettaient comme une

proie, et qui chancelaient soudain, menacés, inter-

dits, sentant trembler sous leurs pieds le sol où nos

idées s'insinuaient pour dévorer et retourner contre

eux leurs armées ? Permettez donc qu'il souffle

encore, ce vent de la victoire qui ne coûte pas une

goutte de sang, ce vent de la revanche certaine qui

gonflera d'une joie longtemps désapprise les plis

désolés de notre drapeau. Si nous étions persuadés,

mes chers collègues, que le sacrifice de nos doc-

trines peut seul procurer cette résurrection de la

France, nous n'hésiterions pas, je vous le jure, à

dire à la raison et au progrès : Attendez, souffrez,

laissez passer la France ! — Convaincus que le triom-

phe national est inséparable de celui de la raison

et du progrès, je voudrais faire pénétrer notre foi

dans vos cœurs ; vous n'hésiteriez pas davantage,

vous non plus, à sacrifier ces lourds intérêts qui

abattent le ressort populaire ; vous attacheriez les

premiers l'idée sociale à la hampe frémissante du

drapeau, s'il vous était prouvé qu'à ce prix ses

fières couleurs se relèveraient une fois de plus sur

la terre, emblème de réparation pour nous, de libé-

ration pour tous !

Ce fut un trépignement sur tous les bancs. Les

plus sages, étreints à la gorge, s'abandonnaient au

délire commun. M. Chasset de la Marne, le prébi-

L'ORATEUR. 13

dent du centre gauche, entrait à cet instant dans la

salle. Dès qu'il aperçut Bayonne à la tribune, il eut

un sourire narquois.

— Quel air joue-t-il encore, ce flûtiste ?

Mais la phrase d'habitude, jetée à la cantonade,

mourut aussitôt sur ses lèvres. Renseigné par un

premier coup d'œil sur les physionomies, le vieux

parlementaire comprit qu'il n'était pas au diapason :

à la vue des gens de son groupe qui battaient des

mains, M. Chasset de la Marne changea brusque-

ment d'expression ; il s'arrêta au pied de la tribune,

attentif et grave ; avec la docilité d'un mouton

égaré qui rentre dans le mouvement du troupeau,

il se mit à applaudir, d'un geste machinal, les

derniers mots de la période qu'il n'avait pas en-

tendue.

L'instinct de l'orateur avertit Bayonne qu'il était

temps de conclure, l'assemblée lui ayant donné tout

ce qu'elle pouvait rendre d'émotion et de soumis-

sion momentanée. Il tourna court sur une tirade

claironnante, qui s'adressait plus spécialement aux

passions de ses amis et les soulevait pour l'ovation

finale. Il descendit de la tribune. Des bancs infé-

rieurs de l'extrême gauche, les socialistes se préci-

pitèrent au-devant de leur chef ; d'autres l'atten-

daient, debout sur les gradins supérieurs : toutes

les mains cherchaient les siennes et recommen-

çaient, après l'étreinte, à scander derrière lui la

triple salve d'applaudissements ; les visages ironi-

ques et provoquants défiaient les gros bataillons du

14 LES MORTS QUI PARLENT.

centre. Ceux-ci gardaient un silence gêné ; le sor-

tilège dissipé, la Chambre se reprenait. Les députés

dégringolèrent entre les travées, essaimèrent en

masse, se répandirent dans les couloirs. Redevenus

loquaces et bruyants, ils déambulaient en allumant

les cigarettes à travers les vestibules, le salon des

Conférences, la buvette. Des groupes bourdon-

nants, où étaient confondus les gens de tout parti,

se formaient, se dispersaient, se reformaient autour

des couples d'interlocuteurs qui discutaient avec

animation le discours de Bayonne.

— Très bon, aujourd'hui, Bayonne !

— Peuh ! toujours la même chanson, mieux

chantée cette fois.

— Il a pourtant dit quelques vérités incontes-

tables !

C'était un opportuniste conservateur qui appuyait

énergiquement sur cette affirmation.

— Oui, reprenait un radical, mais on pourrait lui

répondre que...

Et chacun de développer les arguments avec les-

quels il se serait fait fort de répondre à l'orateur

socialiste. Ses plus verbeux contradicteurs étaient

ceux qui ne parlaient jamais à la tribune; ceux

aussi qui venaient de se surprendre à l'applaudir et

en gardaient un remords, un besoin de réagir con-

tre la surprise du magicien. On eût dit les ébats

d'une ménagerie, quand, après la sortie du dompteur

qui les tenait couchés sous sa cravache, les fauves

gambadent dans la cage et mordent les barreaux.

L'ORATEUR. 15

Ces discussions théoriques sur la harangue de

Baronne ressemblaient d'ailleurs aux controverses

des spectateurs, durant un entr'acte du théâtre, sur

la pièce de Dumas ou d'Augier qui les a fait penser

un moment. On venait d'entendre un exercice litté-

raire, passionant par les idées qu'il suscitait, mais

abstrait des réalités quotidiennes ; nul ne songeait

à établir un rapport entre ce jeu de pur esprit et

les exigences pratiques, positives, de la vie sociale

et politique. Le vote en témoignait, ce vote que

rendaient au même instant pour leurs collègues

absents les gardiens des boîtes, et qui écartait à

une énorme majorité l'ordre du jour de l'orateur ac-

clamé. On avait applaudi l'artiste, on votait pour

le ministère : c'étaient deux ordres d'idées entière-

ment séparés.

— Bah ! un joli discours de plus, et qui ne chan-

gera rien au train nécessaire du monde !

Cette acclamation de Pourjard'hieu, l'ancien

ministre, l'ami de Gambetta, résumait bien le sen-

timent commun.

— Ne vous y fiez pas trop, interrompit Asserme ;

goutte à goutte, le vitriol socialiste ronge notre bloc

de granit républicain.

Aristide Asserme, a le député bien parisien de la

Nouvelle », suivant la formule consacrée des jour-

naux où il écrivait, « le Canaque », comme l'appe-

laient la Libre Parole et l'Autorité, avait la spécia-

lité de représenter l'esprit français au Parlement.

Il y représentait par surcroît la Nouvelle-Calédonie,

i6 LES MORTS QUI PARLENT.

depuis qu'un concurrent richissime l'avait évincé

de sa circonscription des Alpes-Orientales. Créole

de Bourbon, venu tout jeune à Paris pour y publier

des vers sous le patronage de son compatriote

Leconte de Lisle, il s'était fait ramasser un soir par

Gambetta dans une loge d'actrice où le tribun por-

tait ses hommages. Aristide s'accrocha à la redingote

flottante du grand homme, l'amusa par son bagout,

reçut de lui l'investiture d'un fief électoral dans les

Alpes. Dépouillé de son canonicat, il obtint d'un

ministère ami le siège de Nouméa, nouvellement

créé. Le député n'avait fait qu'une courte visite à

l'île lointaine, sur un vaisseau de Etat qui l'y

amena en conquérant. Ses électeurs, quelques fonc-

tionnaires et quelques colons, le renommaient fidè-

lement depuis cette époque ; les méchantes langues

prétendaient qu'on allongeait la liste électorale avec

des forçats libérés et des Canaques recrutés par le

bâtonniste, comme dans l'Inde.

— Des électeurs littéralement électrisés, — di-

sait Asserme, car il les mettait en mouvement par

un coup du câble officiel, — et vraiment libéraux

puisqu'ils ne demandent qu'une chose, la liberté.

Sceptique et jouisseur, très avisé, sous ses airs de

bouffon, rompu aux intrigues des couloirs où il pro-

menait depuis quinze ans sa calvitie précoce, sa

jolie barbe crespelée et sa faconde aimable, popu-

laire dans le salon de la Paix parmi ses confrères

du journalisme, le créole retombait toujours sur ses

pieds après les aventures fâcheuses où l'entraînaient

L'ORATEUR. 17

de perpétuels besoins d'argent. Compromis dans le

Panama, dans toutes les affaires suspectes, il passait

chaque fois à travers les mailles du filet delà justice,

reparaissait souriant et acquitté. Nul ne tenait ri-

gueur à cet enfant gâté du Parlement, radical d'éti-

quette, ministériel quand le cabinet avait besoin

d'un renfort, et qui évoluait savamment dans l'or-

bite du pouvoir, assez loin pour se faire payer ses

services, assez près pour les offrir au bon moment.

Asserme devait ses succès à une imagination ba-

roque et fertile. Au temps où il représentait les

Alpes-Orientales, il avait un préfet peu maniable.

Le cabinet d'alors hésitait à faire sauter cet admi-

nistrateur. Une idée vint au député. Il alla chez un

marchand de couronnes funéraires, il choisit un bel

article, jais noir, avec l'inscription : Souvenirs et

regrets, il fit emballer, adresser franco, sans nom

d'expéditeur, à M. le Préfet des Alpes-Orientales.

Le lendemain, même envoi d'un autre magasin ; et

ainsi de suite chaque jour, pendant trois semaines,

tous les marchands de couronnes parisiens y passè-

rent. Au troisième arrivage, les employés de la pré-

fecture j asèrent : les fonctionnaires et les journalistes

du chef -Heu s'arrangèrent vite pour avoir affaire

dans les bureaux, précisément à l'heure où l'on dé-

ballait chaque matin le fatal colis. Au bout de huit

jours la ville était en liesse : pas d'autres conversa-

tions dans les cafés, les deux feuilles locales exul-

taient, le préfet n'osait plus se montrer sur le Mail.

A la quinzième couronne, il était démonté. La plai-

iS LES MORTS QUI PARLENT.

santerie avait coûté vingt-cinq louis à Aristide,

mais son homme dut demander lui-même un chan-

gement.

Le « spirituel député de la Nouvelle » entrete-

nait sa réputation par les discours amusants où il

réclamait un peu de la manne budgétaire pour son

île, « pour ce paradis austral où nous ne savons em-

ployer que nos damnés, où nous pourrions tous finir

un jour, mes chers collègues, si la fortune inique

faisait de nous des vaincus de la liberté. »

Tel était l'homme qui glosait le discours de

Bayonne.

— Eh ! oui, continuait-il, ils ont fêlé le bloc :

Toujours intact aux yeux du monde

Il sent croître et pleurer tout bas

Sa fêlure fine et profonde...

— Mon Dieu ! je sais bien, on peut encore bou-

cher la lézarde en y pilant du curé. Mais, si cet ingré-

dient venait à nous manquer, elle apparaîtrait aux

yeux du monde, inquiétante. Bayonne vous force à

l'écouter, à l'applaudir ; il vous apprivoise à quel-

ques-unes de ses idées ; son socialisme et, qui pis

est, sa personnalité parlementaire deviennent peu

à peu tolérables, possibles, combinables, passez-moi

le mot, avec d'autres éléments, en un lendemain de

crise. Se rendre possible, tout est là en politique.

Un beau jour, on se réveille étonné : le loup-garou

avec lequel on effrayait les enfants fleure le maro-

quin, tout comme un autre. — Demandez plutôt à

L'ORATEUR, 19

Félussin, qui mijote là-bas une affaire avec le gou-

verneur du Comptoir Général des colonies. Il fut de

la Commune, jusqu'au bout, il a fait tuer du Ver-

saiilais, c'est sûr ; nous nous servions même de ce

prétexte, dans le temps, quand nous l'utilisions en

cachette, pour ne pas lui payer les excellents articles

qu'il faisait dans nos journaux contre l'ordre moral.

Le voilà aujourd'hui sous-secrétaire d'Etat ; et il me

marchande, parce qu'il me trouve trop avancé, une

misérable subvention aux phares que je lui demande

pour ma pauvre île, afin que mes bons forçats ne

gagnent pas le large plus souvent qu'à leur tour ; il

me répond, le cynique : « Ne faites pas aux autres

ce que vous n'eussiez pas voulu qu'on vous fît ;

comment me serais- je évadé, moi, si l'on avait vu

clair à la Nouvelle !... » — Qui sait si Bayonne ne

nous chantera pas un jour la même antienne ? Mes

bons amis, prenez garde à ce mélodieux stercoraire.

Tandis qu'Aristide expliquait à quelques col-

lègues mal informés la légitimité de cette épithète,

on cherchait vainement dans les couloirs l'homme

à qui il la décernait. Bayonne s'était promptement

arraché aux étreintes de ses amis ; sorti de l'amphi-

théâtre par une des portes discrètes ménagées à mi-

hauteur du pourtour, au sommet des gradins, il

avait franchi précipitamment les marches qui

débouchent dans le corridor de ronde, au pied des

escaliers par où s'écoulait le public des tribunes

réservées. Arrêté là, il entendait son nom bruire

rlans toutes les conversations. Elles cessaient quand

20 LES MORTS QUI PARLENT.

on l'apercevait, chacun ralentissait le pas peur

attarder sur l'orateur des regards curieux, admira-

tifs. Bayonne paraissait indifférent à ces caresses

de la gloire ; il attendait, les yeux fixés sur le haut

de l'escalier. Soudain, il s'élança à la rencontre

d'une jeune femme qui descendait, la dernière, de

la tribune du président.

Finement moulée dans la souple jupe beige, sous

la casaque de loutre où frissonnaient des lueurs

errantes, elle descendait les degrés d'un pas lent,

ce pas de statue en mouvement où la grâce harmo-

nieuse de certaines femmes met une musique, faite

des rythmes concordants de la gorge, des hanches,

des genoux. Elle était de celles qu'à cette musique

on entend venir, semble- t-il, en même temps qu'on

les voit. La ligne sombre de sa beauté, accusée par

le costume aux teintes sévères, s'égayait de deux

points lumineux : une touffe de roses pourpre

piquée au corsage, une torsade d'un blond fauve qui

débordait la petite capote noire et moirait d'or le

collet de loutre. Sous la voilette, dans le visage

arrondi, presque trop rond, aux traits fins entre

des joues pleines, les yeux brillaient de la légère

fièvre emportée de cette séance. Ils arrêtèrent sur

Bayonne un regard fier et distant, qui appelait de

très haut, avec condescendance ; il semblait que ce

regard ramassât cet homme à terre et l'élevât jus-

qu'au visage qui lui souriait gravement. Le député

s'approcha; sa voix, impérative et mordante à la

tribune, se fit suppliante, trembla de cette même

L'ORATEUR. 21

chaleur de passion contenue qui avait ému la

Chambre.

— Êtes- vous contente?

— Oui, dit la jeune femme, avec une légère

cantilène d'accent étranger ; — oui, puisque/s seront

contents.

— Qui, ils ?

— Vous le demandez ? Ceux pour qui nons tra-

vaillons ; ceux dont la peine fait votre force, ceux

pour qui et en qui je vous...

Elle n'acheva pas. Une flamme qui passa dans

ses yeux dit le mot qu'elle avait retenu.

— Et pourtant, reprit Bayonne, vos lèvres

viennent de me refuser la parole qui me payerait

de tout. Dites qu'elle ressortira de ces lèvres, ce

soir, chez la baronne.

— Venez, et vous verrez.

— Vous y serez de bonne heure ?

— J'y dîne. Et vous ?

— Ue temps de jeter un coup d'œil sur mes

épreuves, et j'y cours. Vous serez dans la rotonde

des palmiers, n'est-ce pas, sous le grand Ruysdaël

où il y a des blés de soleil, comme vos cheveux ?

Vous ne regarderez personne autre, Daria ? Gardez-

moi d'ici là toute votre âme, que je la prenne toute

dans votre premier regard, ce soir.

En échangeant ces quelques mots, ils étaient

arrivés à l'extrémité du corridor, dans le vestibule

où dévalait le public des galeries supérieures.

— Adieu, dit en souriant la jeune femme. Voyez

22 LES MORTS OUI PARLENT.

comme tout le monde vous regarde, vous ! C'est

intimidant, je me sauve.

Elle s'éloigna par le trottoir de la petite cour,

vers la grille ouverte sur le quai. Immobile sur le

seuil, Bayonne suivait des yeux la svelte casaque

de loutre qui serpentait entre les gardiens de la

paix et les camelots. Du flot d'allants et venants

répandus sur le perron central, à côté de lui, des

appels, des saluts familiers arrivaient par bordées.

— Voilà le triomphateur ! Bravo, Bayonne!

Superbe ! Incomparable !

Il ne semblait pas entendre. Plus rien du Parle-

ment, de ses fièvres et de son absorption tyrannique,

n'existait à cette minute pour celui qu'Aristide

venait d'appeler « le mélodieux stercoraire ».

Ce mot nécessite quelques explications.

CHAPITRE n

AU FUMIER DE JOB

Sur les terrains qui portent aujourd'hui les élé-

gants hôtels de la plaine Monceau, les vieux Pari-

siens ont vu des enclos de plate-bande maraî-

chères, des vacheries, des étables attenantes à de

sordides cahutes, tout un quartier mi-urbain, mi-

rural, où les travaux des champs se mêlaient aux

industries de la ville. La noble et paisible culture

de la terre venait mourir là, déjà défigurée et empoi-

sonnée par l'haleine de Paris, comme meurent sur

un fond de tourbières les dernières lames du large,

à la limite indécise où la grande mer se change en

un petit marais, stagnant, chargé d'impuretés.

Quelques maisons de pierre ou de brique alternaient

avec des masures de bois à un seul étage, dissimulées

derrière les murs de clôture. Ces logis donnaient sur

des jardinets, sur des cours où vaguaient les poules

et les veaux ; ils abritaient une population chétive :

nourrisseurs, fruitiers, laitiers, éleveurs de volaille,

petits commissionnaires en denrées.

Le plus misérable de ces établissements était

sans conteste celui du père Bayonne. Il occupait

24 LES MORTS QUI PARLENT.

une cour irrégulière de quelques mètres carrés

enclavée entre un chantier de bois et la haute

muraille latérale d'une distillerie, au point où la

rue d'Héliopolis débouche actuellement dans la

rue Guillaume-Tell. Au fond de cette cour, dans

l'angle de gauche, une cage de vieilles planches,

coiffée d'un toit en auvent, faisait saillie sur un

rez-de-chaussée, où elle s'appuyait par quatre étan-

çons. Une cloison divisait la cage en deux chambres ;

de l'unique pièce du rez-de-chaussée, qui formait

une assez vaste cuisine, on accédait à ce galetas par

une échelle de meunier. Dans l'angle opposé de

la cour, une autre cabane de lattes, aménagée

en étable, hébergeait deux vaches et un cheval.

Une étrange muraille, maçonnée avec des matériaux

de toute provenance, fragments de pierres meu-

lières, tessons de poteries, tuiles et ardoises noyées

dans le mortier, montait assez haut pour dérober

aux passants la vue de la maison ratatinée et de

l'étable; cette fortification, en alignement sur une

ruelle, était percée d'une espèce de porte charretiè e

qui donnait un lointain air de ferme à la « pro-

priété ». Sur le linteau de la porte, un cadre de

bois formant enseigne se balançait au vent. La

peinture, quoique d'un goût romantique, ne devait

évidemment rien au pinceau d'Eugène Delacroix :

on y distinguait vaguement un vieillard respectable,

nu et barbu, couché sur un monceau de choses

indéfinissables, devisant avec trois personnages en

costumes bibliques. Au-dessous de ce groupe, un

AU FUMIER DE JOB. 25

calligraphe inexpérimenté avait tracé, en gros

caractères rouges, ces mots :

AU FUMIÉ DE JOB

L'enseigne parlante était expliquée aux passants

de la ruelle par le large tas de fumier qu'ils aperce-

vaient dans la cour, à travers les vantaux déjetés

de la porte charretière.

Là s'approvisionnèrent d'engrais, pendant plus

de quarante ans, les petits maraîchers de la plaine

Monceau et des alentours. Le fondateur de cette

industrie, le père Bayonne, était arrivé en France

à la suite des alliés, en 1814. Nous disons « arrivé»

pour nous conformer à la tradition du quartier ;

mais le mot n'est pas exact, appliqué à un émigré

qui rentrait sur le sol où il avait connu des jours

plus prospères. Descendant de Siméon Lévy, l'un

de ces marranes espagnols qui vinrent de Tolède à

Bayonne après l'édit de tolérance d'Henri II, vers

l'an 1550, Rodrigues Lévy, dit Bayonne, était frère

cadet d'Abel, le munitionnaire des armées de la

République et de l'Empire. Associé à son aîné dans

les opérations de courtage sur les blés, quand la

Révolution éclata, Rodrigues fut victime des guerres

qui ouvraient à Abel Bayonne une source de pro-

fits. Tandis que celui-ci accompagnait en Suisse le

commissaire Rapinat et imitait cet illustre modèle

en prélevant une grosse dîme sur les dépouilles des

Bernois, la course maritime paralvsait les affaires

26 LES MORTS QUI PARLENT.

où Rodrigues s'obstinait, à Bordeaux d'abord, puis

à Marseille. Le blocus continental ayant complè-

tement arrêté les transactions avec l'Angleterre, le

courtier s'embarqua pour Odessa. Il y végéta misé-

rablement, jusqu'au jour où le reflux de l'Europe

nous ramena cette épave avec tant d'autres. En

voyant partir la sotnia de Cosaques à laquelle il

fournissait del'eau-de-vie, Rodrigues Bayonne avait

chargé sur sa petite charrette de cantinier la jeune

femme qu'il venait d'épouser, Séphora Minskaïa,

et son enfant nouveau-né. Roulée par le torrent des

convoyeurs russes jusqu'à Paris, la pauvre famille

s'était échouée dans la masure abandonnée de la

plaine Monceau. On radouba la cage avariée ; une

palissade d'abord, et ensuite la muraille composite

élevée par les mains du nouvel occupant, assurèrent

aux Bayonne la possession du terrain vague atte-

nant à la maison. L'étable y surgit, deux vaches y

rejoignirent le petit cheval qui avait traîné les no-

mades d'Odessa à Paris. Un jardinier voisin s'étant

proposé pour acheter chaque semaine au nourris-

seur la litière de ces animaux, Bayonne comprit

qu'il y avait une lacune dans la vie industrielle du

quartier.

Il fit cette découverte sur la fin de la Restaura-

tion, déjà trop vieux et trop recru de misère pour

en tirer tout le parti qu'elle eût offert à un inven-

teur plus actif. Néanmoins, on vit dès lors le père

Bayonne sortir chaque jour, à l'aube, avec la char-

rette remisée depuis l'exode de Russie ; il la rame-

AU FUMIER DE JOB. 27

naît le soir, emplie des fumiers et des détritus

ramassés sur les routes ou achetés à bas prix dans

la banlieue pour être revendus aux maraîchers du

voisinage. Ceux-ci prirent l'habitude de se fournir

au tas qui se reformait tous les matins dans la cour

du père Bayonne. Prévenant et ponctuel en affaires,

il s'attachait les clients, il les apitoyait sur ses

longues tribulations. Le « vieux Cosaque », comme

l'appelaient les bonnes femmes, bénéficiait de l'in-

clination naturelle aux citadins pour les types ori-

ginaux de leur quartier. Les enfants s'amusaient

de sa lévite jaune fourrée de renard et du haut

bonnet de même poil d'où s'échappaient des tire-

bouchons de boucles blanches; ils faisaient cercle

pour entendre conter au père Bayonne les histoires

de Bautzen et de Lutzen, ils regardaient avec res-

pect le maigre roussin qui avait trotté sous le feu

du canon. — « C'est un homme au-dessus de son

état », disaient les fruitières. État peu relevé ; mais

le père Bayonne avait frappé un coup habile sur

les imaginations en tirant de la sienne l'enseigne

peinte au-dessus de sa porte. L'évocation de Job

ennoblissait la marchandise amoncelée dans la

cour, un rapprochement involontaire se faisait dans

les esprits entre le malheureux patriarche et ce

petit vieillard biblique, si éprouvé, si digne devant

son tas de paille pourrie : on en concevait de la

considération pour le revendeur d'engrais.

Quand il mourut, en 1840, rien ne changea au

train de vie accoutumé. Ferdinand Bayonne rem-

23 LES MORTS QUI PARLENT.

plaça le père dans la petite charrette, son berceau

ambulant de 1814. La clientèle lui resta fidèle ;

sous la direction de sa mère Séphora, il continua

d'administrer le tas renouvelé chaque jour par ce

travail de fourmi. Ferdinand n'avait qu'un génie

régulier, dépourvu de ressort et d'invention. Un

quart de siècle passa sur sa tête ; il devint à son tour

le père Bayonne. A deux pas du Paris boule-

versé par M. Haussmann, cour et masure gardaient

leur physionomie de la Restauration, leur air de

misère vieillotte, leurs pratiques commerciales sans

horizon. La première femme du second Bayonne,

Anna Lion-Meyer, ne lui donna pas cette impulsion

conjugale qui réveille parfois une industrie som-

meillante : créature malingre et d'échiné plo3'ée

sous la malechance, Anna traîna son étisie dans le

galetas sans y laisser d'enfants. La secousse exci-

tatrice allait venir au Fumier de Job de la deuxième

femme du patron, Rachel Heymann, des Heymann

de Mayence.

Cette personne de tête doit être considérée comme

la véritable créatrice de la grande maison d'engrais

chimiques Bayonne et Cie. Ferdinand convola sur le

tard, en 1862. A peine installée dans le fief des

Bayonne, et nonobstant l'arrivée rapide de deux

marmots, Elzéar et Nathalie, Rachel y manifesta

un puissant esprit d'innovation et de métamorphose.

Le nombre des vaches s'accrut dans l'étable agran-

die ; les marchés passés avec quelques usines qui

donnaient des déchets industriels firent affluer dans

AU FUMIER DE JOB. 29

la cour des charretées de détritus bizarres, soumis

aussitôt à de savants triages, classés eu catégories

tarinées selon de nouvelles échelles de prix. Ce

n'était pourtant là qu'un prélude aux grands projets

que méditait Rachel. A défaut d'une instruction

absente, un sûr instinct commercial lui fit deviner

l'importance de la révolution agricole qui s'accom-

plissait à ce moment, l'avenir des nouvelles mé-

thodes qui saturaient la terre d'engrais exotiques

ou artificiels. Chacun rêve à hauteur de son horizon :

devant la litière de ses vaches, Rachel rêvait aux

gisements de guano du Pérou. Elle s'assura le con-

cours d'un jeune chimiste polonais, qui mourait de

faim dans une mansarde de la rue d' Héliopolis ;

il lui prêta sa science en échange d'un morceau

de pain. Le même" instinct infaillible révéla à

Mme Bayonne l'expansion imminente de Paris sur

la plaine Monceau, et la plus-value prochaine des

terrains environnants. Elle acquit alors, par de bons

contrats, les meilleurs lots de ces terrains, qui

valaient de vingt à trente sous le mètre, qui attei-

gnirent, cinq ou six ans plus tard, lorsqu'elle les

revendit, cinquante, soixante francs et plus. —

Avait-elle trouvé quelques épargnes de son beau-

père dans l'armoire du galetas ? Sut-elle intéresser

à sod entreprise un bailleur de fonds ? On le pré-

suma, quand on lui vit entre les mains du papier

de la maison Nathan et Salcedo, inféodée aux

Bayonne de la branche aînée et fortunée.

Cette branche est assez connue pour qu'il suffise

30 LES MORTS QUI PARLENT.

d'en rappeler ici l'existence. Abel Bayonne, le muni-

tionnaire des armées du Directoire, le bras droit du

fameux Rapinat, avait laissé deux enfants : une

fille, Elisabeth, mariée en 1826 à Luis Salcedo,

l'un des fondateurs de la puissante maison de

banque Nathan et Salcedo ; un fils, l'éminent philo-

logue David Bayonne, entré en 1830 dans l'Uni-

versité, signalé de bonne heure aux orientalistes

par ses travaux sur la grammaire comparée des

langues sémitiques, appelé en 1872 à l'Académie

des Inscriptions, qui le nomma secrétaire perpétuel

peu de temps avant de le perdre. La femme de

David, Eudoxie Mùller, des Minier de Colmar, les

riches manufacturiers, lui donna trois fils. Alphonse,

né en 1848, et qui dut son prénom à l'enthousiasme

du savant pour M. de Lamartine, a suivi la carrière

paternelle : proviseur au lycée de Montauban, sa

compétence dans les questions d'enseignement l'a

désigné pour une inspection générale. Louis-Napo-

léon, venu au monde quelques mois après le Prince

impérial et ainsi nommé en témoignage de l'atta-

chement de sa famille à la dynastie régnante, a été

placé par la protection de sa tante Elisabeth dans

la banque Nathan et Salcedo ; d'employé, il y est

devenu rapidement associé, avec la signature.

Joseph, le dernier né des trois frères, mérita tout

jeune la confiance de Gambetta ; préfet de la Basse-

Gironde, il compte parmi nos administrateurs les

plus appréciés.

Ces hommes considérables auraient toujours

AU FUMIER DE JOB. 31

ignoré leurs humbles cousins du Fumier de Job, si

l'on eût écouté la vieille Séphora ; aux heures les

plus critiques, la veuve de Rodrigues s'était refusée

à toute sollicitation, à toute tentative de rapproche-

ment avec les fils et les petits-fils de son beau-frère

Abel, moitié par timidité de parente pauvre et par

crainte des rebuffades, moitié par aversion pour ces

renégats, ces marranes, comme elle les appelait,

oublieux de la foi des ancêtres. Grâce à l'indifférence

du philologue David, Eudoxie Muller avait élevé

ses fils dans les idées et les pratiques de son milieu

luthérien de Colmar ; on les disait protestants, ils

l'étaient peut-être ou l'avaient été; l'inspecteur et

le préfet se laissaient volontiers classer dans cette

confession. — Rachel, personne positive et dépour-

vue de préjugés, passa-t-elle outre aux scrupules de

la mère Séphora ? En ce cas, les acquisitions de ter-

rains semblaient prouver qu'une Bayonne, même

indigente et inconnue, ne frappait pas en vain à la

porte de la maison Nathan et Salcedo.

La crue d'un fleuve ravage ou emporte les terres

sans consistance ; elle fertilise les parties solides

qui ont résisté. Ainsi fait la crue d'une grande cité.

Quand Paris descendit sur la plaine Monceau, avec

ses rues régulières et ses constructions cossues, la

Ville refoula hors barrières le menu fretin des nour-

risseurs, maraîchers, étalagistes. Quelques indus-

tries plus vivaces tinrent bon en se transformant.

Le Fumier de Job fut de celles-là. Un beau jour,

au lendemain de la guerre, les échafaudages des

32 LES MORTS OUI PARLENT.

maçons se dressèrent dans la cour du père Bayonne.

L'année suivante, sur l'emplacement qu'avait si

longtemps occupé le désordre pittoresque et sordide

de la cour, de la masure, de l'étable, une grande

maison froide, décente, s'élevait dans l'alignement

de ses riches voisines. Une de ces maisons au visage

muet, aux yeux ternes, dont la physionomie discrète

tient de la banque et du couvent ; on devine des

bureaux dans leurs entrailles, derrière les fenêtres

grillées du rez-de-chaussée, un luxe bourgeois

derrière les tentures rigides du premier étage, un

cerveau exact et minutieux au sommet, derrière les

rideaux blancs des chambres d'habitation. Cette

maison avait une annexe suburbaine à Levallois-

Perret, vaste cour entourée de hangars et de maga-

sins, où des camions chargeaient les guanos, les

phosphates, les nitrates. Mais dans les bureaux

proprets de la rue d'Héliopolis, rien ne décelait la

nature des opéraitons traitées par ces employés

corrects, qui recevaient les clients et tenaient les

écritures sous le regard sévère de la patronne ; —

une administration quelconque, eût dit le passant

inattentif à la plaque de marbre noir encastrée

dans un des montants de la porte.

Cette plaque avait suscité des scènes orageuses

dans la famille Bayonne. La vieille Séphora et son

fils Ferdinand gardaient un attachement supers-

titieux à la vénérable enseigne qui mettait leur com-

merce sous la protection du patriarche. Rachel leur

avait fait comprendre à grand' peine que cette ima-

AU FUMIER DE JOB. 33

gerie ne convenait plus. On s'était arrêté à une

transaction. Au sommet de la plaque de marbre,

une ligne en lettres gothiques, peu lisibles, conser-

vait la raison sociale chère aux vieilles gens :

AU FUMIER DE JOB

Sous cet en-tête accordé à la fantaisie, des

romaines dorées, sérieuses et pratiques, disaient :

Maison d'engrais chimiques Bayonne et C le

Guanos, Phosphates, Nitrates,

Kaïnite moulue, Scories de déphosphoration.

Commission pour la Province et pour tous Pays.

Ainsi, obéissant à la loi commune qui régit toutes

les transformations de notre temps, le tas de paille

et de bouse du père Bayonne, naturel, naïf, pauvre,

étalé cyniquement et honnêtement au plein jour,

s'était métamorphosé en produits similaires, artifi-

ciels et concentrés, puissants et riches, reculés loin

des regards, masqués derrière une façade austère

et sous des mots savants, représentés par des chè-

ques et des traites ; reconnaissables néanmoins,

pour qui cherche le permanent sous les apparences

changeantes ; plus fétides, d'ailleurs, et d'une pes-

tilence plus subtile que le bon vieux tas qui fumait

au soleil, égayait les yeux qu'il choquait, dispensait

la santé aux enfants grandis dans ses émanations

salubres.

On pardonnera ces détails rétrospectifs, utiles

34 LES MORTS QUI PARLENT.

peut-être pour éclairer les antécédents héréditaires

d'un de ces enfants, et justifiés par le rôle brillant

qu'il joua un moment dans notre pays. Né en 1864,

un an avant sa sœur Nathalie, le petit Elzéar avait

connu l'ancien Fumier de Job. Ses plus lointains sou-

venirs lui remontraient les maigres vaches au poil

roux dans la cour pentueuse, les retours de son

père, le soir, sur la charrette aux essieux criards, la

haute meule de paille souillée autour de laquelle

les deux marmots jouaient à cache-cache et gla-

naient les fleurettes hâtives qu'ils portaient à la

grand'maman Séphora. La vieille aïeule avait été

la première éducatrice du bambin. Restée fidèle aux

observances minutieuses de sa communauté lithua-

nienne, elle lui en expliquait le sens ; dès qu'Elzéar

put épeler ses lettres, elle lui apprit à lire dans la

Bible.

L'imagination ardente de l'enfant s'éveilla sur le

Livre qui racontait le prodigieux roman de sa race.

Du seuil de la masure où il dévorait les pages relues

cent fois, il voyait, derrière la meule d'immondices

qui fermait son horizon, se lever l'armée des puis-

sants et des forts, misérables d'abord, puis maîtres

du monde, dans tous les empires, dans tous les siè-

cles : l'esclave Joseph, devenu le vizir du Pharaon

et le dispensateur des richesses de l'Egypte ; le

berger Moïse, conduisant son peuple dans la Terre

Promise ; le pieux Daniel, prince des satrapes de

Darius ; le mendiant Mardochée, enrichi des dé-

pouilles d'Aman et comblé d'honneurs par Assuérus

AU FUMIER DE JOB. 35

Les récits merveilleux se succédaient, confirmant

la promesse divine, illustrant la parole du Livre

qui consolait de tous les exodes : « Les fils d'Israël

crûrent, et ils se multiplièrent comme les grains

qui germent ; ils devinrent très forts et emplirent

la terre... Plus on les opprimait, plus ils se multi-

pliaient. »

Séphora achevait les enseignements du Livre ; à

la veillée, tout en brûlant les herbes amères comme

il est prescrit par le rituel, elle racontait à son petit-

fils l'histoire des élus dans les temps douloureux,

elle montrait la continuation de la promesse jusqu'à

nos jours. Fille d'un pauvre et savant talmudiste

de Minsk, elle avait entendu toute jeune les entre-

tiens des hassidim dans la maison paternelle, elle

y avait recueilli les leçons du fameux Nachman

Krochmal, le hakkam de Tarnopol, qui venait faire

aux frères de Minsk l'aumône de son vaste savoir.

De quelles oreilles avides les enfants écoutaient

l'aïeule, quand elle disait les prodiges accomplis

par tant d'hommes mémorables !

C'était David Reubeni, le mystérieux envoyé des

tribus d'Orient, frère et ambassadeur du Sultan

juif d'Arabie, accueilli avec des honneurs princiers

par le pape Clément VII, le roi de Portugal, l'em-

pereur d'Autriche, parcourant l'Europe sur son

destrier blanc, entraînant sous sa bannière de soie

brodée les misérables qu'il venait délivrer, semant

l'or à pleines mains sur le peuple qui l'acclamait,

dans Rome et dans Lisbonne. C'était le beau Salo-

36 LES MORTS QUI PARLENT.

mon Molcho, le prophète dont les prédictions véri-

fiées intimidaient les rois et les papes, dont l'élo-

quence transportait les foules accourues pour l'en-

tendre, de Cadix à Constantinople ; invulnérable,

protégés d'en haut, il passait comme les jeunes gens

de Babylone à travers les flammes ; le lendemain

du jour où le Saint-Office l'avait fait brûler publi-

quement, on le rencontra dans les salles du Vatican,

aux côtés du pape Clément, qui lui avait substitué

secrètement une autre victime ; la seconde fois

qu'il fut conduit au bûcher, dans Mantoue, on

avait dû le bâillonner, tant on craignait l'effet

magique de sa parole sur la foule ; et cette fois

encore il avait vaincu le feu, assuraient les fidèles

qui le virent plus tard près de sa fiancée, à Saphed

en Palestine. Séphorar rappelait encore la haute

fortune de Joseph Nassi, duc de Naxos, favori du

sultan Soliman, l'égal des vizirs en pouvoir et en

richesse, qui avait rebâti de ses deniers Tibériade

de Galilée. Elle proposait en exemple Baruch

Spinoza, le glorieux page auquel les infidèles eux-

mêmes dressaient des statues. Elle disait enfin le

plus prodigieux de tous, Sabbataï Cevi, le Messie

proclamé à Smyrne au son des trompettes, l'inspiré

qui faisait délirer d'enthousiasme tous les dispersés

du peuple élu ; au bruit lointain de ce nom, le véné-

rable Manoël Texeira dansait de joie dans la syna-

gogue d'Amsterdam en serrant sur son cœur le rou-

leau de la Loi ; des caravanes se formaient à Londres,

à Hambourg, à Avignon, pour suivre à Jérusalem

AU FUMIER DE JOB. 37

le nouveau roi qu'on allait y sacrer : Sabbataï

l'oint du Seigneur, qui refusa de connaître la

femme et répudia ses épouses jusqu'au jour où une

vision lui révéla, au Caire, l'apparition en Polo-

gne de sa fiancée prédestinée, l'orpheline inconnue

trouvée en chemise dans un cimetière, l'enchan-

teresse Sarah dont les poètes d'Egypte célé-

brèrent la beauté ; Sabbataï, si puissant à Symrne

et dans Alep que des millions de piastres lui arri-

vaient en offrande, au château des Dardanelles

où la jalousie du Khalife l'avait enfermé, où il

tenait une cour princière, entouré de ses partisans,

révéré par les disciples qui continuèrent de prier

en son nom, longtemps après sa mort, dans toutes

les communautés d'Europe et d'Asie.

Le petit Elzéar s'absorbait dans ces histoires

attrayantes. Elles avaient pour lui le prix d'un

trésor intime, personnel, bien préférable à l'his-

toire vulgaire qu'on enseignait dans l'école du

quartier, avec les héros de tout le monde, Charle-

magne, Bayard, Turenne, Napoléon. Elles conti-

nuaient, dans une sphère supérieure à celle des

grands hommes scolaires, la tradition auguste des

personnages bibliques. Ces royaumes étrangers, ce

fabuleux Orient, qui n'étaient pour ses voisins de

classe que d'obscures expressions géographiques,

Elzéar les sentait siens, au même titre que l'enclos

de la plaine Monceau ; fils d'une famille universelle,

citoyen du monde où son imagination volait d'un

mouvement aisé, il en concevait un secret orgueil,

38 LES MORTS QUI PARLENT.

et quelque mépris pour ces gamins attachés au

pavé de la rue, astreints à un pénible effort d'atten-

tion lorsqu'il leur fallait suivre la leçon de l'ins-

titeur en Afrique ou en Asie. L'enfant gran-

dissait dans ce rêve d'une élection miraculeuse, tou-

jours possible, toujours renouvelée ; il sentait

confusément en lui toutes les âmes de ceux qui

sont sortis de la cuisse de Jacob ; dans l'attente

vague et magnifique qui berçait sa sensibilité, il

bandait sa volonté naissante pour toutes les am-

bitions.

A l'école primaire du quartier, où sa mère l'en-

voya de bonne heure, l'élève Bayonne distança

facilement ses camarades. Boursier au lycée Louis-

le- Grand, — la bourse était due sans doute à

quelque sollicitation discrète de Rachel auprès du

vieux cousin David, le dignitaire de l'Université,

membre de l'Institut, — Elzéar y retrouva les

mêmes succès. Son entrée dans cet établissement

coïncida avec la transformation du Fumier de Job.

Une vie nouvelle commençait pour l'écolier avec

les études et les fréquentations plus relevées du

lycée Louis-le- Grand, avec l'installation aisée et

décente dans la maison bourgeoise. La mort de la

grand'mère Séphora brisa le dernier anneau de la

chaîne qui le rattachait à son passé de misère et de

rêves. La meule et la soupente des jeux enfantins,

le monde merveilleux de la Bible et des récits de

l'aïeule, toute cette formation première descendit

lentement dans les profondeurs du souvenir ; mais

AU FUMIER DE JOB. 39

le jeune esprit en gardait une empreinte indélébile :

à son insu, il continua de recevoir son principe

d'action des choses dont il ne vivait plus.

Qui l'eût reconnu, le petit vagabond de la cour

du père Bayonne, dans ce rhétoricien brillant, ou-

vert à toutes les idées, épris des littératures à la

mode, promenant déjà sur Paris ce regard d'âpre

conquête qu'ils ont de si bonne heure aujourd'hui ?

I^e collégien philosophe, frotté de positivisme, vite

imprégné de l'incrédulité ambiante, eût plaisanté

de bien haut ceux qui lui auraient rappelé les pres-

criptions de la Thora. Ces vieilleries méritaient le

même sourire indulgent que le catéchisme oublie

des camarades. Nulle différence entre eux et lui,

esprits également émancipés, également modernes.

S'il rouvrait parfois la Bible massive où il avait

appris à lire, c'était pour y vérifier les explications

fournies par l'exigèse contemporaine, les interpré-

tations ingénieuses rencontrées dans un volume de

Renan. Pure satisfaction de curiosité intellectuelle,

croyait-il ; cependant, le livre fermé, il se surpre-

nait à songer aux fortunes inopinées de l'ânier Saùl,

du berger David. Mythes ou réalités, ces hommes

subtils et volontaires, qui avaient conquis pouvoir

et richesse, lui apparaissaient comme d'excellents

maîtres de conduite ; leur séduction rajeunissait,

aussi proche, aussi tentante pour lui que celle du

lieutenant Bonaparte, l'idole et le modèle de ses

camarades à l'âge heureux où chacun se dit : Il

faut être Napoléon-

40 LES MORTS OUI PARLENT.

Dès qu'Elzéar eut obtenu son diplôme de bache-

lier, Rachel le mit en apprentissage dans les bureaux

de la rue d'Héliopolis, avec promesse de l'associer

prochainement à la direction de la maison. Après

quelques mois de cette épreuve, le jeune homme ne

put surmonter son dégoût pour un emploi de ses

facultés trop inférieur à ce qu'il attendait de lui-

même et de la vie. Tous ses rêves s'insurgeaient

contre la médiocrité de cet horizon commercial,

contre la nature même de l'industrie paternelle,

qui lui avait déjà valu au collège les allusions humi-

liantes des camarades informés. Il déclara à sa mère

qu'il se sentait invinciblement sollicité vers une

carrière libérale ; il apandonnerait de grand cœur

au mari qu'on cherchait alors pour sa sœur Nathalie

les fructueuses perspectives ouvertes par la prospé-

rité croissante du Fumier de Job. Rachel le fouilla

dans les yeux, de son clair regard de femme pra-

tique, et dit simplement :

— Es-tu sûr de ta volonté, quoi que tu entre-

prennes ?

— Je suis sûr de l'irrésolution des autres. J'y ai

regardé : ils ne tiennent jamais le coup qu'on leur

propose hardiment.

Satisfaite d'une réponse où elle reconnaissait le

fils de ses entrailles, la veuve Bayonne lui assigna

une pension honorable et le laissa s'envoler vers

l'École de Droit.

ni

i/ascension d'elzéar

Il étudia la législation, l'économie politique,

l'histoire. Assidu aux parlotes où se forment les

orateurs, il y acquit une réputation d'éloquence.

Elle l'avait précédé au Palais, lorsqu'il se fit inscrire

au barreau. Cependant des années passèrent sans

justifier les espérances que ses camarades avaient

fondées sur son talent précoce. L'ambition échauffée

qu'ils lui avaient connue au sortir du collège parut

amortie par la vie de plaisir. Elzéar s'y était jeté avec

un emportement où il y avait de la fougue naturelle

et de l'ostentation. Il ne s'attarda guère aux aven-

tures banales du quartier Latin : quelques bonnes

fortunes bruyantes dans le monde du théâtre lui

eurent vite révélé le pouvoir qu'exerçaient sur les

femmes sa beauté grave et sa conversation pas-

sionnée. Elles lui ouvrirent l'un après l'autre ces

mondes aux frontières imprécises qui voisinent et

se pénètrent de plus en plus à Paris : échelle de

Jacob où un jeune homme spirituel et avantageux,

porté par le succès, grimpe si facilement de salons

en salons, d'alcôves en alcôves, de la pianiste sé-

duite à la femme de lettres divorcée, de celle-ci à

42 LES MORTS QUI PARLENT.

l'étrangère curieuse, à la coquette de finance, à la

baronne légère, à la marquise authentique.

Bayonne sut plaire par ses dons naturels et par

le ragoût de scandale que ses idées apportaient

dans les salons élégants où il eut accès. Il y déve-

loppait audacieusement des thèses socialistes ; on

écoutait avec une indulgence amusée ces propos

incendiaires, qui eussent fait jeter à la porte un

homme moins correct, moins bien habillé, moins

soumis pour tout le reste au code des bienséances

mondaines. Elzéar avait traversé les milieux d'étu-

diants durant ces années où un vent de socialisme

soufflait sur le quartier des Écoles. Il épousa d'abord

les doctrines à la mode par esprit d'imitation, il s'y

affermit par un sincère entraînement du coeur et

par un calcul réfléchi de la volonté. Cette orienta-

tion de son intelligence avait des causes complexes ;

il les définissait souvent dans ses lougues cau-

series avec le plus cher de ses amis de collège, ce

Jacques Andarran qu'il devait retrouver sur les

bancs de la Chambre. Les deux jeunes gens diffé-

raient de complexion et d'idées. Jacques était

méditatif, indécis et flottant dans son besoin de

compréhension universelle ; Elzéar épanchait sur

lui ses périodes familières et grandiloquentes, avec

cette tyrannie de l' orateur-né pour qui tout homme

est un public.

— Quelle mouche te pique ? disait Andarran. Toi,

socialiste ! Toi, l'aristocrate jusqu'aux moelles, toi

qui ne rêves que raffinements de luxe, haute fortune

L'ASCENSION D'ELZÉAR. 43

et bonnes fortunes ! Mais c'est idiot ! Et tu trahis

:oute ta race, tu vas te la mettre tout entière à dos.

Elle est par définition du côté de la richesse, où elle

prend sa force. Tu me fais l'effet d'un officier d'état-

major qui passerait l'émeute à au moment d'une

promotion en grade^

— Laisse-moi donc tranquille avec ma race !

Toujours cette sottise, comme s'il y avait encore

des races, en un pays et en un temps où il n'y a

que des individus. Tu n'as pas honte de ramasser

ce vieux cliché d'école et de sacristie, forgé par

des pions, exploité par les curés ? Mais je veux bien

me placer pour un instant à ton point de vue : s'il

y a vraiment des survivances de race, quelle pauvre

idée te fais-tu de celle où tu me classes ? Où prends-

tu le droit de la ramener à cette unité factice ? toute

son histoire te montre deux courants opposés, l'un

d'âpres convoitises terrestres et de satisfactions ma-

térielles, l'autre de protestation idéaliste, révolu-

tionnaire. Nos vieux prophètes ne sont-ils pas les

premiers socialistes ? Quel compagnon de réunions

publiques égalera jamais leur idéalisme, leurs vio-

lences ? La vieille plainte humaine du misérable et

de l'opprimé, dans quels coeurs est-elle héréditaire ?

Oui la dira mieux que nous, avec les mots où elle

gémit et menace depuis les premiers jours de l'his-

toire, avec les imprécations rituelles apprises au

berceau ? Suis les grands procès politiques en Eu-

rope : partout tu trouveras quelques fils des pro-

phètes au banc des révoltés sociaux, à l' avant-garde

44 LES MORTS QUI PARLENT.

de la protestation révolutionnaire, socialiste, anar-

chiste, nihiliste. Je t'accorde si tu y tiens — et

c'est peut-être vrai — que l'âme de ces anciens

bonshommes, l'âme juste et rageuse d'un Amos ou

d'un Michée est pour quelque chose dans le dégoût

que m'inspire votre stupide société, dans le désir

que je ressens de la culbuter, ne fût-ce que pour

déplacer le poids de misère et de souffrance. Si,

comme je le crains, on ne peut réussir à diminuer

ce poids, il faut au moins changer de temps à autre

les épaules qui le portent. La justice, vois-tu, ce

n'est peut-être qu'un roulement mieux ordonné de

l'inextirpable souffrance. Tâchons de l'établir dans

une société meilleure. Cette conviction, je l'ai au

fond du cœur, qu'elle me vienne de la réflexion

personnelle ou de l'atavisme que tu me lances à la

tête et dont tu n'aperçois que le vilain côté.

— C'est pourtant vrai : avant d'avoir des barons,

vous aviez des prophètes ; et tu en es un. Mais, in-

sistait Andarran, comment concilies-tu ton dégoût

pour cette société avec l'intention où je te vois de

déguster ce qu'elle a de plus exquis ?

— Parbleu ! faisait Elzéar en s'animant, je compte

bien en jouir ; comme on jouit d'une catin qu'on

jettera dans l'escalier un quart d'heure après ;

comme un conquérant savoure le bon souper qu'il

a trouvé tout servi dans la maison conquise, avant

de renverser la table dans la salle à manger où il fera

camper ses soldats. Et pour être ce conquérant,

que faut-il ? Laissons là mes prétendus ancêtres les

L'ASCENSION D'ELZEAÏL 45

prophètes ; revenons sur le terrain des réalités, à

Paris. Quoi que tu en dises, je ne suis qu'un Pari-

sien de Paris, comme toi, comme les camarades, et

pas autre chose. Me vois-tu, moi, pauvre hère in-

connu, sans relations, avec les origines que tu sais,

avec un saint-frusquin acceptable, sans doute, mais

très insuffisant pour éblouir les populations, — me

vois-tu trimant quinze ou vingt ans sur les marches

des escaliers de service où s'écrasent nos grim-

peurs ? Tu me voudrais peut-être fleuri d'œillets

bien pensants, arrivant benoîtement par les cercles

cléricaux et monarchiques, après un long stage

dans les bureaux d' œuvres et les salles de confé-

rences, tout cet ennui pour être enfin toléré aux tra-

lalas de quelques douairières, sous un nom allongé

par de ridicules additions, au milieu de gens qui ten-

draient à peine une main dédaigneuse au fils du mar-

chand de guano ! Sans parler de ces ineptes préjugés

de race qui recommencent à empoisonner l'air, qui

me barreraient la route de ce côté et me rendront

toutes les autres doublement difficiles. Me préfère-

rais-tu à la queue de la grande armée opportuniste,

petit jeune bien correct de l'Association générale

d'abord, puis attaché dans quelque cabinet de po-

liticien, me faisant décrasser par les belles madames

ministérielles, afin de les lâcher un jour et de par-

venir jusqu'aux autres, aux vraies, aux savoureuses,

quand j'aurai des cheveux gris ?

Allons donc ! Il veut être attaqué de front,

emporté de haute lutte, ce Paris gobeur et poltron,

46 LES MORTS QUI PARLENT.

dur aux timides, tendre aux violents. Pour un

homme de ma condition, le socialisme est un trem-

plin indiqué : le seul élastique, neuf, riche d'avenir.

Tous les autres partis sont de vieux citrons exprimés.

Socialiste ! Il y a beau temps que cette étiquette a

cessé d'être un épouvantail, une marque flétrissante

sur l'épaule d'un paria. Tiens, l'autre jour, à la der-

nière réception de l'Académie, notre camarade

Evayren m'avait gratifié d'une carte de tribune : tu

sais, Nordomus Evayren, le petit poète du Midi

fédéral qui va toujours frétiller chez les habits verts.

Qui crois-tu qu'il me montre, en belle place, dans

la corbeille ? Un des grands orateurs socialistes,

entre trois tabourets de duchesses qui lui compri-

maient les genoux. Elles n'avaient d'yeux que pour

lui, on devinait qu'elles se seraient pâmées de joie

si quelqu'un leur eût présenté le monstre ; et l'une

d'elles l'aurait invité à déjeuner le lendemain pour

faire crever de dépit les deux autres ! Je te dis

qu'elle est là, et là seulement, la grande route

d'avenir, facile, rapide. A la condition, bien en-

tendu, de n'y pas traîner comme un loqueteux, de

ne pas se confiner au cabaret, comme tous ces imbé-

ciles, avec la dégaine, le langage et la barbe d'un

vieux chemineau de 1848. Étonner, subjuguer cette

fille qu'est Paris, simple jeu, mon cher, pour le

socialiste qui saura allier toutes les élégances à

toutes les audaces, mener avec la même désin-

volture un cotillon et une émeute, passer avec

aisance des faubourgs populaires où se fait le sou-

L'ASCENSION D'ELZÉAR. 47

verain aux faubourgs mondains où on le sacre. Il

lui suffira d'imiter le Maître : son évangile n'est-il

pas écrit là ?

Et Bayonne montrait à Andarran une pile de

volumes allemands, français, écroulée sur le bureau :

Ferdinand Lassalle's Reden und Schriften, le Journal

de Ferdinand Lassalle, Une page d'amour de F. Las-

salle. Il feuilletait d'une main caressante les nom-

breux biographes de son héros, Brandès, Max Kegel,

Seillière...

— Ah ! je l'ai pioché, l'incomparable modèle !

Retardent-ils assez, nos jeunes bourgeois qui en

sont encore à copier leur puant Julien Sorel ? Fer-

dinand Lassalle, voilà le guide qui enseigne la vraie

voie à ses frères. Dis que tu l'admires, le petit Juif

de Breslau, le fils du marchand d'indiennes, évincé

par sa naissance de tous les emplois, et qui fonde

le socialisme allemand, qui devient l'idole des

foules, le don Juan des salons, le protégé de la

comtesse Hatzfeld, l'ami de Bismarck, l'arbitre des

élégances, le plus fin gourmet et le dandy le mieux

mis de Berlin, — ce qui n'est peut-être pas beau-

coup dire ! Te rappelles-tu cette soirée où il enleva

Hélène de Dônniges, la fille de l'ambassadeur, une

heure après la première présentation, et comme il

emportait la belle proie sur ses bras, dans l'escalier,

sous les yeux de tous ces philistins ahuris qui l'en

admiraient davantage ? Dame, il n'a pas été fort

jusqu'au bout, il s'est laissé rouler par son Hélène,

il s'est fait tuer dans un accès de rage. Ne jamais

3

48 LES MORTS QUI PARLENT.

se laisser rouler par une femme, tout est là. Le

reste est facile ; combien plus facile dans notre so-

ciété démantelée que dans la raide forteresse prus-

sienne du vieux Berlin ! Elle capitula pourtant

devant le magicien. Paris ! — Quel bouillon de cul-

ture pour un Uassalle ! Écoute, vil libéral, écoute

les conseils du Maître :

« Si j'étais né prince souverain, j'aurais été aris-

tocrate de corps et d'âme, mais comme je ne suis

qu'un simple fils de bourgeois, je serai démocrate

à mon heure... Je m'habillerai toujours dans l'avenir

avec le plus grand soin : l'habit fait l'homme, c'est

l'opinion de notre siècle... Es-tu ambitieuse ? Que

dirait ma blonde enfant, si je l'amenais un jour à

Berlin, traînée par six cheveux blancs, devenue la

première femme de l'Allemagne ?... Ferdinand,

l'élu du Peuple, n'est-ce pas un nom imposant ?... »

Quand il était lancé sur ce thème, Bayonne ne

s'arrêtait plus. Il déclamait à son ami les pages qui

le grisaient, il s'appropriait avec une égale sincérité

les tirades enflammées du tribun sur la rédemption

des masses populaires, les effusions intimes où l'am-

bitieux confessait sa passion de vanité, de plaisir,

de pouvoir. Et cet homme qui venait de mettre en

doute sa dépendance de la race accusait fortement

le caractère ethnique : une sagacité d'argentier

dans le choix de la meilleure monnaie de change,

un sûr discernement de la valeur qui ferait prime

sur le marché politique.

Elzéar s'était organisé une existence conforme à

L'ASCENSION D'ELZEAR. 49

son programme, partagée entre les heures studieuses

et les heures dissipées. Ce double aspect se reflétait

fidèlement dans la physionomie de l'appartement

qu'il occupait, avenue Bosquet. Un cabinet sévère,

encombré de livres et de documents statistiques,

attestait les matinées laborieuses ; cette pièce s'ou-

vrait libéralement à l'artisan, au petit commerçant

du quartier, en quête d'un conseil gratuit chez le

jeune avocat. Dans le salon pimpant, dans la cham-

bre coquette, tout était médité pour l'agrément des

visites galantes, tout quémandait l'approbation des

hommes de club et de sport qui venaient fumer un

cigare chez l'aimable causeur. Cette vie assez large,

grevée par les recherches de toilette, par les dîners

offerts à d'utiles parasites, nécessitait des appels

réitérés aux capitaux de Rachel. Les années fuyaient

sans que la veuve entendît parler d'une plaidoirie

fructueuse, d'un succès pratique et rassurant pour

l'avenir de son fils. Elle se reprochait sa faiblesse

maternelle, elle menaçait sérieusement d'y mettre

un terme, quand éclata l'affaire Evayren.

On se souvient du procès retentissant qui pas-

sionna Paris pendant toute une semaine. Nordomus

Evayren, le poète incompris, avait évolué du sym-

bolisme à l'anarchisme : fasciné par la tentation du

beau geste, il y était allé de sa bombe, dans la

salle d'un limonadier universitaire où l'engin avait

grillé les redingotes de quelques répétiteurs. Le

criminel réclama l'assistance de son ancien cama-

rade Bayonne. Elzéar accepta : arrivé à l'audience

50 LES MORTS QUI PARLENT.

inconnu, il en sortit célèbre. Nous l'avons tous

présent à la mémoire, ce plaidoyer fameux : la

défense habile d'un malheureux, exaspéré contre

ses maîtres, créancier qui demandait compte à

Y Aima Mater de toutes les promesses illusoires, de

la faillite morale où elle l'avait jeté, déclassé, sans

pain, sans âme, sans foi ; l'attaque véhémente contre

une société responsable du trouble cérébral de la

jeunesse, le tableau sobre et précis des effondre-

ments successifs qui avaient désolé une génération

sacrifiée ; enfin la péroraison saisissante, la peinture

modernisée de la danse macabre, les masques ar-

rachés aux personnages sociaux, leur néant décou-

vert avec une ironie aiguë, et le salut ému au jeune

ressuscité, au peuple qui allait surgir dans une

lumière d'aube, hors du sépulcre où tous ces morts

l'écrasaient sous leurs mensonges.

— Le procès Baudin ! Un nouveau Gambetta !

Ce fut le cri spontané du Palais. La presse avancée

exaltait le redoutable tribun qui venait de se révéler.

Quelques semaines plus tard, le quartier du Gros-

Caillou l'envoyait au Conseil municipal ; les comités

électoraux l'adjuraient d'accepter, aux prochaines

élections législatives, le siège d'un vieux médecin

usé dans l'arrondissement. Réveillé par le succès,

porté par ce grand vent de popularité, Bayonne

multipliait les réunions, sa parole soulevait les audi-

toires. Au début, l'habit à revers de soie et les bottes

vernies avaient provoqué des grognements, des lazzi.

— Citoyens, s'était-il écrié, les serviteurs du

L'ASCENSION D'ELZEAR. 51

peuple laisseront-ils toujours à ses maîtres les dehors

décents que notre civilisation égalitaire doit donner

à tous ? Le temps est venu d'effacer les distinctions

humiliantes, ignorées dans cette libre Amérique où

la démocratie n'est pas un vain mot ; et puisqu'on

juge les hommes sur l'habit, c'est à nous, c'est aux

vôtres de rendre visible aux yeux du monde ce que

vous êtes en réalité, la conscience profonde et

l'émanation méconnue de notre France artiste ; c'est

à vous de faire désormais la loi du goût, comme

vous ferez toutes les autres.

Les ménagères, flattées, avaient donné raison à

ce bel homme si bien mis ; elles avaient vite dissipé

les défiances de leurs maris. Aux élections générales,

une majorité écrasante avait fait d'Elzéar, à trente

ans, un député de Paris.

A la Chambre, il s'était institué dès le premier

jour, du droit de l'éloquence, le porte-parole autorisé

des groupes socialistes. La majorité se laissait

entraîner insensiblement à applaudir une lyre qui

la charmait sans la convaincre. Au dehors, dans les

salons qui s'entr'ouvraient naguère à l'esprit et à la

bonne grâce du jeune inconnu, l'orateur acclamé

était maintenant accueilli comme une glorieuse

création de la maison, une parure qu'il fallait dis-

puter aux rivales prêtes à l'accaparer. On lui faisait

parfois une petite moue de commande, quand il

avait par trop scandalisé les conservateurs ; il l'es-

suyait avec un sourire amusé, en homme sûr de son

pouvoir ; il désarmait les plus effarouchés avec ce

52 LES MORTS QUI PARLENT,

scepticisme de la soirée parisienne, où chaque

acteur plaisante le personnage qu'il a joué dans la

bataille du jour. Autour de la table à thé, le tribun

rentrait ses griffes, et l'on feignait de les croire

inoffensives ; la maîtresse de maison présentait en

minaudant son socialiste-amateur, un ambitieux

pressé qui avait pris par le plus court : il se rangerait

en arrivant au pouvoir, «il serait bientôt des nôtres » ,

comme il convenait à un fils de bonne famille, au

riche héritier d'un grand commanditaire de produits

chimiques.

Effet habituel de ces brusques mises en lumière :

elles reculent à mille lieues, dans une nuit épaisse,

les origines du grand homme ; sources incertaines

du Nil que nul n'a le temps ni le souci de vérifier.

Elzéar se sentait chaque jour plus loin de la rue

d'Héliopolis et de tout ce qu'elle rappelait : sa race,

son culte nominal, la provenance de sa fortune,

gênes vagues et lointaines, ignorées du gros de ses

admirateurs, soupçonnées seulement par quelques

furets professionnels comme Asserme. Le triom-

phateur les oubliait volontiers lui-même.

Si quelque naïf eût insisté pour savoir qui il était,

le soir du jour où commence ce récit, tandis qu'il

sortait du Palais- Bourbon après une rapide correc-

tion d'épreuves et se dirigeait vers le parc Monceau,

Bayonne aurait enchéri avec une magnifique sécu-

rité sur sa réponse de jadis à Jacques Andarran :

Un Parisien comme les autres, plus en vedette que

les autres. — Déclaration d'état civil, religieux et

L'ASCENSION D'ELZÉAR. 53

social bien suffisante, quand elle tombe des cimes

escaladées. Serait-il assez lourdaud, assez de sa pro-

vince, le questionneur indiscret qui ne s'en conten-

terait pas ?

CHAPITRE IV

A I/HOTEI, SINDA

Elzéar se fit déposer rue de Vigny, à la porte d'un

des grands hôtels dont les façades se développent

en bordure sur le parc Monceau. I,a baronne Sinda

donnait à dîner le jeudi et recevait ensuite l'univers.

Gédéon Sinda, le banquier de Trieste, avait épousé

la belle Brésilienne au cours d'un voyage d'affaires

qu'il faisait à Rio. Établi à Paris depuis une dizaine

d'années, le Triestin manœuvrait à la Bourse avec

des hauts et des bas, heureux souvent, audacieux

toujours. Sa femme entendait la mise en scène de

la richesse ; agréable encore dans sa maturité un peu

grasse, elle savait se prodiguer aux insignifiants pour

retenir et grossir le courant qui apporte des hôtes

utiles. Gédéon tenait par diverses attaches beaucoup

de gens, et il offrait son luxe à tous. Aussi voyait-on

chez lui ce défilé de cinématographe que les jour-

naux à sa dévotion proclamaient « une réunion très

sélect » : des étrangers, des diplomates, des Pari-

siens, mondains, artistes, hommes politiques. I,es

compatriotes du Sud-Amérique avaient d'abord

prédominé dans le cercle de la baronne Dolorès ;

A L'HOTEL SINDA. 55

ils étaient progressivement refoulés par le personnel

politique, depuis que le banquier s'occupait de

grosses affaires qui intéressaient directement l'État

français. Les jeunes attachés du quai d'Orsay, venus

chez les Sinda à la poursuite d'un flirt ou d'une dot,

avaient baptisé leur salon : le Contesté franco-bré-

silien.

Bayonne aimait cette maison, l'une des premières

où il s'était fait paraître. Débutant inexpérimenté, il

y avait tâté le monde et appris à connaître ce mobile

kaléidoscope de vanités, d'intrigues, de galanteries,

de riches ennuis et d'ambitions besogneuses. Il y

rentrait toujours avec l'alacrité joyeuse de l'alpiniste

qui se retourne sur le sommet atteint et regarde en

bas le point de départ. Il aimait ce quartier, ces

demeures fastueuses étagées sur les pentes de l'an-

cienne plaine Monceau ; il aimait en elles les solides

monuments de la conquête, érigés triomphalement

par ses pareils sur les lieux où sa chétive enfance

avait peiné, d'où plus d'un peut-être s'était élancé

comme lui ; il se sentait en famille dans ce camp des

vainqueurs, dressé au-dessus de Paris à l'endroit

même où leur colonne avait fait brèche. Son esprit

d'observation s'amusait à l'étude de cette société

composite, au travail de fusion qui faisait de tous

ces disparates une agglomération chaque jour plus

cohérente : faune nouvelle en harmonie avec la

flore du jardin qu'on apercevait sous les fenêtres,

avec ces massifs d'arbustes indigènes et d'essences

exotiques où l'oeil accoutumé ne distingue plus les

55 LES MORTS QUI PARLENT,

espèces acclimatées des aborigènes. Le cadre même

où se mouvaient ces cosmopolites semblait reculer

leur cosmopolitisme jusque dans le passé ; au milieu

du luxueux pêle-mêle des salons, chacun se retrou-

vait chez soi et reconnaissait ses ancêtres dans

quelque bibelot, vieux meubles français, étoffes

orientales, japonaiseries, argenteries anglaises, figu-

rines grecques, bouddhas laqués en contemplation

devant une Vierge préraphaélite ou une icône russe.

— Les dépouilles de toutes les Égyptes, songeait

fièrement Bayonne.

Ce soir-là, pourtant, les impressions coutumières

sous le porche de l'hôtel Sinda n'avaient plus de

prise sur lui. Absorbé dans une pensée unique, il

se hâtait vers le but où elle le tirait. A peine s'il s'en

laissa distraire un instant par la caresse, toujours si

douce, de cette attention curieuse qui se peignait

sur les figures et suspendait les propos à son passage

au travers des groupes. Le baron Gédéon vint à lui,

avec son air somnolent de grand fauve repu ; le

banquier tendit la main au député, de ce lent mou-

vement de balance qui semblait soupeser la valeur

intrinsèque de chaque main serrée.

— Ce cher Bayonne! On dit qu'aujourd'hui en-

core vous avez été admirable à nos dépens. Com-

bien de jours de grâce accorderez- vous à vos pau-

vres amis capitalistes ?

— Eh ! mon cher hôte, que cela importe peu à

ceux qui ont comme vous le sens des transforma-

tions nécessaires ! Quelles que soient les évolutions

A L'HOTEL SINDA. 57

sociales, n'y retrouveront-ils pas toujours leur

place, la première ?

— Ah ! votre damnée politique ! Quand com-

prendrez- vous qu'elle tue le travail fécond, la vraie

force de ce pays ?

— Bah ! la politique a des revenants-bons pour

les travailleurs intelligents. Vous la parlons, vous

la faites. Et puis, n'est-il pas convenu qu'on doit

l'oublier ici, entre toutes ces belles épaules, la

vilaine maîtresse de nos matinées ? Concentration

devant la beauté, n'est-ce pas la formule qui nous

met tous d'accord, mon vieil ami ?

Dans ce « mon vieil ami », il y avait de jolies

nuances de familiarité, presque de protection, et

de revanche pour les « mon jeune ami » si sou-

vent entendus naguère. Les deux hommes se quit-

tèrent avec un sourire d'intelligence.

Elzéar s'approcha de la baronne. Il craignait

d'être accaparé par l'amabilité complimenteuse de

Dolorès ; cette contrariété lui fut épargnée. La maî-

tresse de la maison faisait adminer au nonce une

crosse épiscopale de travail italien ; toute fondue

en grâces devant le prélat, elle laissa échapper le

député. Tandis qu'il la saluait, ses yeux rencon-

trèrent le regard romain : ce regard patient l'enve-

loppait comme le fer tranquille d'un vieux maître

d : armes, qui tâte le jeu de l'adversaire, cherche la

place mal couverte, marque d'avance l'infaillible

coup de bouton. Bayonne traversa deux pièces eu

esquivant les fâcheux ; il se déroba aux appels près-

58 LES MORTS OUI PARLENT.

sants qu'une vieille dame lui envoyait de son face-à-

main ; il évita par d'habiles manœuvres la traîne

d'une de ses maîtresses de l'autre année qui évo-

luait pour lui barrer la route, l'embûche d'un

ministre qui guettait visiblement l'occasion d'un de

ces entretiens conciliants où « l'on remet les choses

au point ». Il aperçut dans l'embrasure d'une fe-

nêtre le petit crâne blanc et pointu du président

Duputel, en conférence avec le fondé de pouvoirs

de la Société des chemins de fer balkaniques.

Duputel provoqua le « cher collègue » d'un signe

de main amical ; ce geste sous-entendait une gentille

menace de rappel à l'ordre pour l'enfant gâté, tan-

dis que la mine futée du Méridional exprimait la

satisfaction d'un entrepreneur de ménagerie, au

moment où il exhibe son pensionnaire dangereux,

favori du public. Elzéar s'arrangea de façon à cerner

dans la fenêtre un membre de l'Institut ; le pré-

sident briguait un fauteuil aux Sciences morales :

il lâcha son tribun pour s'emparer du savant. Quel-

ques rapides poignées de main, quelques sauts de

tête aux collègues rencontrés çà et là, Pélussin,

Asserme, le vicomte de Félines, et Bayonne allait

franchir le seuil du cabinet vers lequel il se diri-

geait, au fond de l'enfilade, quand une lourde

poigne s'abattit sur son bras.

C'était le gouverneur provisoire et honoraire de

la Crète, le colonel Van den Poker. De beaux états

de service dans la guerre d'Atchiii avaient désigné

le brave Hollandais au choix du concert européen ;

A L'HOTEL SINDA. 59

nommé à titre provisoire, depuis dix-huit mois,

sauf ratification ultérieure d'une puissance hési-

tante, le colonel Van den Poker attendait sur l'as-

phalte parisien une entrée en fonctions qu'on lui

promettait chaque semaine. Il promenait dans les

cafés du boulevard sa bonne face émerillonnée sous

une tignasse en buisson, sa chaîne de breloques

voyantes et bruyantes comme un chapelet de cale-

basses. On le trouvait d'ordinaire à la terrasse du

Café Colonial, répartissant aux habitués les con-

cessions et les entreprises de travaux qu'il accorde-

rait dans son île. Le soir, il ornait les tables hospi-

talières, dans les maisons où l'on prisait l'honneur

d'entendre annoncer : Son Excellence, le Gouver-

neur de la Crète. Le meilleur garçon du monde, au

demeurant, n'abusant pas du crédit que lui faisaient

des fournisseurs éblouis, ni du goût vif et respec-

tueux qu'il inspirait aux filles chez lesquelles il

s'oubliait volontiers ; mais raseur funeste, lorsqu'il

entamait le récit de ses campagnes à Sumatra.

— Monsieur le député, un mot, de grâce. Vous

savez que la dernière note des puissances fixe au

sultan un délai de quinze jours pour mon installa-

tion à la Canée. Vous qui avez à cœur les intérêts

de la France, vous comprenez l'urgence d'une solu-

tion... Ma situation devient intolérable, elle affaiblit

le prestige si nécessaire au mandataire de l'Europe...

— Je ne sais, colonel... j'ignorais, monsieur le

gouverneur. Nous ne sommes pas dans le secret

des dieux, nous autres

60 LES MORTS QUI PARLENT.

— Oh ! le cabinet n'a rien à vous refuser ! Le

renseignement me vient de la meilleure source : je

le tiens d'un Portugais qui a dîné hier chez le

ministre.

— Je ne sais, en vérité, je ne sais...

Bayonne jetait sur les groupes voisins des re-

gards anxieux, en quête d'un sauveur. Il aperçut

Mme Pélussin, forte personne qui promenait des

appas hardis dans une toilette tapageuse. Le sous-

taire d'État devait de légitimer avec elle une liaison

anténuptiale, il la remorquait d'un air ennuyé dans

les salons où elle cherchait de belles relations.

— Ah ! voici justement M. le sous-secrétaire

d'État Pélussin et sa femme : adressez- vous à eux,

colonel, ils ont les informations de première main.

Vous les connaissez ?

— Vaguement ; je serais enchanté de leur être

représenté. Son Excellence comprendra comme

vous combien les intérêts de la France... Ma situa-

tion devient intolérable, dangereuse pour le pres-

tige que...

Bayonne obliqua, poussa le Hollandais dans les

jambes de Pélussin. Le visage de la femme s'éclaira,

lorsqu'elle entendit nommer un personnage aussi

décoratif que le gouverneur de la Crète ; l'homme

dissimula mal une grimace, tandis que son collègue

s'éclipsait après une brusque présentation.

Libre enfin, Elzéar descendit les quelques degrés

qui donnaient accès à un cabinet en rotonde :

cette pièce prolongeait dans le rez-de-chaussée de

A L'HOTEU SINDA. 61

l'hôtel une serre aménagée sous la véranda vitrée

du perron. I^a véranda ouvrait sur le parc Mon-

ceau ; on apercevait les noirs massifs et les pelouses

pâles sous les réverbères, à travers les dattiers du

jardin d'hiver, qui projetaient leurs longues palmes

retombantes dans la rotonde. I,e petit cabinet était

à peu près désert, les visiteurs y passaient sans

s'arrêter ; c'était le salon qu'un accord tacite réserve,

dans toutes les réceptions bien agencées, aux

couples en quête de solitude et d'intimité. Un divan

régnait au fond du réduit, sous un grand paysage

de Ruysdaël. Une lampe électrique, invisible, mas-

quée par une saillie de boiserie formant réflecteur,

envoyait de bas en haut sa clarté au tableau : elle

faisait valoir ce coup de lumière orageuse sur un

champ de blé que le maître de Haarlem aimait à

reproduire.

Deux femmes causaient, assises sur le divan.

L/une d'elles était la personne qui avait échangé

avec Bayonne, au Palais-Bourbon, les quelques

paroles rapportées plus haut. Fleur de vie triom-

phante, demi-close tantôt dans sa sombre toilette

du jour, épanouie ce soir en son plein éclat. Cet éclat

rayonnait de tout l'être : du jeune corps sculpté

dans la blancheur d'un fourreau de moire ivoire ; des

lignes harmonieuses du buste, cambré sur une taille

mince et flexible comme le stipe du palmier voisin ;

de cette gorge et de ces épaules où la blanche étoffe

semblait continuée en chair vivante. Il rayonnait

62 LES MORTS QUI PARLENT.

du visage aux tons rosés, nimbé par la clarté élec-

trique dont le foyer se cachait derrière la nuque.

Le retroussis des épais cheveux blonds, pris en

dessous par cette lumière, s'avivait des teintes

claires de safran qu'on voit parfois aux flocons de

nuées, dans le ciel du couchant, après la chute du

soleil sous l'horizon ; et, comme les crêtes de ces

nuées gagnées par l'ombre, la masse fauve des che-

veux s'assombrissait en haut, ramenée sur le front.

Ce petit front volontaire, le pli impérieux de la

lèvre supérieure et l'arc relevé des cils noirs don-

naient au gracieux visage une fierté souveraine, un

peu dure par moments, quand la tête se redressait

d'un geste familier sur la longue attache du col ;

quand des flammes courtes passaient dans ces yeux

d'aigue-marine, qui erraient d'habitude, distraits,

perdus, comme s'ils regardaient des choses à eux

et dédaignaient de se poser sur les choses de tous.

L'autre personne, insignifiante, quelque amie

retenue là en manière de contenance, se leva

discrètement, s'éloigna sans affectation, dès que

Bayonne eut salué et se fut assis sur le divan.

— Enfin ! dit-il, en se penchant sur sa voisine

une ardeur de joie désireuse aux yeux et aux lèvres,

— enfin ! j'ai pu me débarrasser de tous ces impor-

tuns ! Que me veulent-ils, et qu'ai- je à faire d'eux,

tous ces êtres qui ne sont pas l'aimée ? Dites que

vous m'attendiez, Daria.

— Vous le voyez bien. Et votre discours ?

Corrigé ?

A L'HOTEL SINDA. 63

— Oh ! revu par acquit de conscience. Après

l'excitation momentanée de la bataille, je ne suis

plus capable d'aucun travail. J'essaye inutilement

de fixer ma pensée sur les papiers : je ne vois que

vous qui passez sans cesse, obsédante, entre ma

pensée et moi.

— Vous avez tort. C'est ma volonté qu'il fau-

drait voir. Elle attend de vous toujours plus, pour

notre cause. Votre discours était bien. Il leur ména-

geait encore trop les vérités, à mon gré. A votre

place, je ferais claquer le fouet sur leurs épaules

jusqu'au sang. Ce sang retomberait en rosée libé-

ratrice sur les humiliés et les offensés. — A pro-

pos, vous avez lu le livre que je vous ai donné

sous ce titre ?

— Oui, et je l'ai trouvé beau parce que vous

l'aimez. Vous rêvez l'absolu, Daria; cela vous sied,

vous qui êtes l'absolu.

— Ami, je veux faire rêver mes rêves par tous

les hommes. Aidez- moi.

— Rien ne me sera difficile, si je puis vous faire

rêver le mien. Aidez-moi, vous aussi. Donnez-moi

un peu de bonheur, et je vous jure de le rendre à

tous en votre nom.

— Le bonheur ! c'est le grand absent dont cha-

cun parle comme s'il le connaissait de vue !

Elle se tut. Son regard errant, chercheur, s'en

alla vers les fonds de ténèbres du parc.

— Daria, pourquoi vos yeux cherchent-ils si loin

ce qui est près de vous ?

64 LES MORTS QUI PARLENT.

Elzéar s'empara de la petite main abandonnée

qui mettait sa tiédeur sur le coussin du divan,

appelait les lèvres toutes proches.

— Prenez garde, fit la jeune femme d'une voix

rieuse, soudain changée, prenez garde : — voilà

les gendarmes !

Un couple entrait dans la rotonde. C'était

Mrs Ormond, la jolie Américaine, au bras du sémil-

lant vicomte de Félines, son attentif de cette saison.

Quand il vit le réduit occupé, Olivier réprima un

geste de contrariété ; il salua et entraîna Mrs Or-

mond dans la serre.

— On s'est levé plus matin, murmura-t-il. Ne

dérangeons pas Bayonne et son Egérie : les voici

en train de confectionner une humanité meilleure !

— Taisez-vous, mauvaise langue !

— Oh ! honni soit qui mal y pense. Ils n'en sont

peut-être encore qu'à amalgamer leurs théories. La

pratique viendra ensuite.

— Comment ? Le socialiste et la princesse Véra-

guine ?

— Faites donc celle qui ne sait pas la grande nour-

velle : la dernière conquête du bel Elzéar, le dernier

caprice de cette fantasque Daria...

— Mais non. Je ne sais rien, je vous jure. Mar-

chez, allez-y de votre petit potin. Un de plus !...

— J'y va i s de mon récit véridique. J'en puis

parler savamment, j'ai été témoin de la conjonction

de ces astres. C'était il y a quinze jours, à Nice.

A L'HOTEL SIXDA. 65

Bayonne y passait le congé de carnaval. Oh ! notre

socialiste ne néglige rien, il soigne sa Corniche. Une

après-midi, il arrive chez Rumpelmayer, s'asseoit à

une table. La princesse Véraguine trônait à la table

voisine, entourée de ses adorateurs, et d'un des

vôtres, le soussigné Olivier. Elle attendait le retour

de sa vieille folle de mère, qui s'attardait à Monte-

Carlo, naturellement.

— Cette toquée de comtesse Louriefî ? Est-ce

qu'elle traîne toujours au casino sa smala, ses trois

terriers écossais, son jeune médecin polonais, sa

bande de spirites ?

— Toujours. Le médecin garde les chiens à la

porte, les spirites placent sur la roulette les écus de

la comtesse, et elle se visse à la table de trente et

quarante, avec son vieux sac à ouvrage d'où sortent

des liasses de billets chiffonnés...

— Oui, je me rappelle la comédie qu'elle nous

donna, l'an dernier. Elle s'était mis en tête d'essayer

le fluide de ses médiums sur une des tables de rou-

lette, avec la persuasion que leurs passes magné-

tiques feraient tourner la bille. Elle se démena tout

un matin comme une enragée, pour qu'on leur per-

mît d'entrer dans la salle et de tenter l'expérience

avant l'ouverture des jeux. Les croupiers eurent

toutes les peines du monde à défendre leur sanc-

tuaire, avec les égards qu'ils devaient à une aussi

bonne cliente.

— Soyez certaine qu'elle avait ce jour-là le spiri-

très rosse. La Lourieff comptait sûrement que

66 LES MORTS QUI PARLENT.

les esprits lui désigneraient ainsi des numéros de

tout repos. — Mais revenons à sa fille et à mon

Bayonne. — Donc, il s'installe à la terrasse du gla-

cier, remarque la belle Daria : ses yeux s'écarquil-

lent, hypnose, coup de foudre. Après un quart

d'heure de contemplation extatique, nous le voyons

qui appelle les petites bouquetières en ballade par

là, deux, trois, quatre ; il leur donne une indication,

des poignées de monnaie ; et voilà ces gamines qui

viennent toutes ensemble vider leurs corbeilles sur

la table de Daria, une avalanche de roses, de camé-

lias, d'oeillets... La princesse nous regarde, ne sa-

chant si elle doit rire ou se fâcher ; nous prenons

des airs de matamores, prêts à châtier l'insolent ;

un grand diable de Russe, un chevalier-garde, je

crois, se dresse déjà à demi, comme un coq en co-

lère qui va foncer. Daria lui fait signe de se rasseoir

et prend décidément le parti d'éclater de rire. Alors

Bayonne se lève, s'approche ; très grave, très fatal,

avec l'aplomb d'enfer que vous lui connaissez, il

s'incline profondément ; et de sa voix de tribune,

sa voix de tristesse passionnée :

— Daignez me pardonner, madame. Vous savez

qui je suis. Je suis celui qui doit arracher les fleurs

du vieux monde pour en replanter de nouvelles.

Ces fleurs condamnées, j'ai voulu en déposer une

gerbe à vos pieds ; parce que le monde nouveau

mettra longtemps, hélas ! avant de produire une

merveille comme celle que je vois devant moi.

Un peu interloquée d'abord, Daria se remet à

A L'HOTEL SINDA. 67

rire de plus belle, avec sa mine de déesse mépri-

sante :

— Eh ! que savez- vous, monsieur, si d'autres ne

les ont pas arrachées de leur cœur bien avant vous ?

Enchantée de cette présentation sommaire ! Faites-

moi le plaisir de vous asseoir là, et développez- nous

votre petit socialisme, bien timide, bien bourgeois,

autant que j'en ai pu juger. Cela m'amusera tou-

jours autant que le golf où voulaient m'entraîner

ces messieurs !

Ce fut au tour de Bayonne d'être démonté un

instant. Mais cet animal retrouverait son équilibre

et son bagout sur la pointe de l'Obélisque. Moitié

sérieux, moitié enjoué, il se mit à causer commu-

nisme, marxisme, tous leurs attrape-nigauds, enfin.

La princesse lui renvoyait la balle, le collait ; si vous

l'aviez entendue, une vraie petite anarchiste ! Vous

savez qu'elle est effroyablement avancée ; je crois

même qu'on l'a priée de ne pas revenir dans son

pays ; elle y fondait des écoles, paraît-il, où elle

faisait une propagande incendiaire. Nous nous

défilions l'un après l'autre : c'était l'heure de la

partie au cercle Masséna. Nous n'existions plus

pour Daria, je dois l'avouer. Elle resta sur la

terrasse à argumenter avec le Bayonne, en tête à

tête. Le lendemain, on les retrouvait en conférence

sur la Promenade des Anglais. Le surlendemain,

retour à Paris dans le même rapide. Et, depuis huit

jours, on les rencontre partout, inséparables : au

Louvre, dans les allées du Bois, le matin ; le soir à

68 LES MORTS QUI PARLENT.

l'Opéra, ou ici, dans la boîte Sinda. Bayonne se

fait rare à la Chambre, il n'y est venu aujourd'hui

que pour parler. Regardez-le, il est chauffé à blanc.

Elle, très intéressée, c'est visible, en attendant

mieux, ou pis...

— Alors, votre pronostic ? fit Mrs Ormond. —

Flirt, ou entreprise conjugale du politicien ?

— L'un et l'autre, au petit bonheur. Mon cher

collègue ne doute de rien, il est bien capable de rê-

ver ce coup de fortune abracadabrant : Mme Bayonne

la fière princesse ! Mais, à défaut du définitif, il n'est

pas homme à dédaigner le momentané. Quant à

elle, trop courtes pour ces mers-là, nos sondes ! Je

ne serais pas étonné, vous ne le seriez pas plus que

moi, convenez-en, si l'on nous disait qu'on a trouvé

ce matin la princesse sous les courtines de Bayonne ;

et nous ne nous étonnerions pas davantage si l'on

nous garantissait qu'elle ne lui a jamais abandonné

et ne lui abandonnera jamais le bout du petit doigt.

Qui peut savoir, avec cette énigmatique Daria ?

— Oh ! énigmatique ! Vous voilà bien, avec vos

emballements sur ces femmes du Nord ! Des blocs

de neige, cher ; un rouge rayon de soleil les colore,

vous croyez que tout flambe, et ce n'est toujours

qu'un bloc de neige, sous ce mirage d'incendie.

— Celle-ci a fait ses preuves, pourtant. Veuve à

vingt ans d'un mari qu'elle avait expédié en dix-

huit mois dans l'autre monde...

— Félines, il faut rentrer ce renseignement-là.

Des Russes très informés du ménage m'ont dit tout

A I/HOTEL SINDA 69

le contraire. Quand le Véraguine s'est abattu sur la

jolie fille et sur l'immense fortune des I,ourieff, il

n'était déjà plus qu'un cadavre décomposé par

l'ivrognerie et... le reste. Depuis qu'elle est débar-

rassée de lui, des coquetteries, les apparences et la

hardiesse d'un oiseau de proie, mais pas ça de

prouvé. On m'a même affirmé, et je le parierais..

Comment vous dire ?... Si Bayonue entreprend

l'éducation de la jeune veuve, il devra tout ensei-

gner à la très rouée et très innocente enfant.

— Allons, tant mieux pour lui ! En attendant,

ils ne démarrent pas. Pauvre moi ! gémit Olivier

d'une voix contrite.

— Et ma sœur Dolly qui m'attend pour aller à

ce bal ! Ramenez-moi au salon, s'il vous plaît, et

même s'il ne vous plaît pas.

Ils retraversèrent la rotonde. Bayonne et Daria

Véraguine restèrent seuls.

CHAPITRE V

DARIA VERAGUINÉ

Leur conversation continuait, hachée et difficile;

chacun d'eux la ramenait à sa préoccupation domi-

nante. L'homme, après une dure journée de pensée

et d'action, s'abandonnait tout entier aux senti-

ments qui le transportaient à cette heure. La

femme, poursuivie depuis le matin par les futiles

exigences et les fades galanteries de la vie mon-

daine, revenait obstinément aux idées qui passion-

naient son esprit. L'impatience d'Elzéar eût été

moins vive devant une résistance à vaincre ; rien

de tel : on ne repoussait pas son amour, on l'éludait.

Daria semblait dire par toute sa manière d'être :

c'est entendu, je suis vôtre, cela est de peu de

conséquence ; venons-en vite aux intérêts supérieurs

de notre association sentimentale. — Elle se donnait

du cerveau, voulait être prise ainsi. Cependant, à

l'instant même où sa force de persuasion paraissait

concentrée dans ce cerveau, un geste négligent des

doigts à l'échancrure du corsage, un battement du

petit pied contre les valenciennes de la jupe, une

molle détente sous la robe des lignes sinueuses de

ce beau corps, toutes les secrètes séductions en mou-

DARIA VÉRAGUINE. 7 1

vement attisaient le désir. Était-ce coquetterie

calculée, ou fonction mécanique, inconsciente, de

l'être féminin, exerçant son pouvoir de volupté

comme la tubéreuse exhale son parfum ? Elzéar se le

demandait, incertain, mordu par des soupçons

qu'il se reprochait aussitôt, irrité surtout par la

fuite perpétuelle de ce regard, toujours perdu loin

de lui, alors même qu'une parole plus tendre ou

une main abandonnée lui livraient la demi- absente.

— Daria, disait-il avec un enjouement feint où

tremblait l'amertume de la passion insatisfaite, —

Daria, pourquoi pensé-je toujours près de vous à ce

trait d'observation que j'ai lui quelque part : « Lors-

qu'un chat vous caresse, il ne vous regarde jamais ;

son cœur semble être dans son dos et dans ses pattes,

non dans ses yeux ? »

La jeune femme le regarda, bien en face, cette

fois ; et pourtant de si haut, semblait-il, qu'elle

mettait une distance infinie entre elle et le visage

où ce regard se posait.

— De quoi vous plaignez- vous, si je vous vois

ailleurs, en avant de mon rêve, marchant et triom-

phant dans l'œuvre pour laquelle je vous ai élu ?

Si je vous associe à ce que j'ai toujours regardé ?

N'accusez pas mes yeux, vagues et troubles, peut-

être, parce qu'ils sont faits à l'image de l'eau si long-

temps contemplée, faits des images recueillies dans

l'eau dormante de l'étang ; vous savez, je vous l'ai

peint déjà en vous contant mon enfance, là-bas,

à Brirnsk, au fond des bois, l'étang qui est comme

72 LES MORTS QUI PARLENT.

l'âme triste de nos maisons russes, glauque sous

les roseaux et les saules ; notre proud, mot intradui-

sible avec vos mots ; le pâle coin de ciel renversé

d'où sortent et où se transfigurent les songes de l'en-

fant. La vie m'est apparue là, elle a pris forme là

je l'ai vue dans ce miroir autrement que ne la

voyaient ceux d'avant moi ; et il me semble parfois

qu'elle coule au plus intime de mon être, cette eau

natale, l'eau du rodnoï proud... Ah ! tenez, je la sais,

votre langue, mais elle me manque pour les mots du

profond du cœur, pour ceux qui expriment les choses

de l'enfance. Etonnez-vous donc, si mes yeux

reflètent les visions où ils retournent sans cesse...

Mais si je vous aime, malheureux, c'est avec les

forces et les folies que j'ai amassées là !

Et elle lui prit les deux mains, elle les tordit

jusqu'à lui donner une sensation de douleur physi-

que, dans la joie d'amour où il se sentit soudain

baigner.

— Oh ! parlez encore ! — s'écria-t-il, avec un

besoin furieux d'étreindre l'insaisissable, le passé de

la femme aimée, cet irrévocable passé qu'on se

désole de ne pouvoir posséder, alors qu'elle donne

le présent et promet l'avenir. — Parlez-moi de cet

autrefois d'où vous êtes sortie pour mon bonheur !

— Ne vous ai-je pas dit déjà tout ce qui peut

expliquer ma vocation, mes idées, les contradic-

tions apparentes de ma vie ? Vous savez qui je suis,

une herbe sauvage poussée dans la solitude, sans

autre règle que ma volonté. J'ai été élevée par ceux

DARIA VERAGUINE. 73

de la vieille génération, dans le luxe et la satisfac-

tion immédiate de toutes les fantaisies, avec l'idée

que tout devait plier sous le caprice seigneurial.

Vous autres, dans vos pays où le luxe a du prix par-

ce qu'il faut le gagner, vous ne pouvez pas imaginer

combien cette large façon de vivre m'est natu-

relle, indifférente comme l'air que je respire. Voyez

ma pauvre maman : elle croit sincèrement que la

terre et les hommes qui la travaillent ont été créés

uniquement pour produire des cas de roubles au

service de ses lubies. Moi, je suis venue au moment

où des vents nouveaux soufflaient, au lendemain

de l'émancipation. J'ai lu de bonne heure, avec

une curiosité jamais assouvie, les livres, les jour-

naux qui nous parlaient alors de l'âge d'or com-

mençant, du paradis de justice où l'on allait entrer.

Ceux et celles de mon âge furent ivres d'idéalisme,

durant ces années. Je regardais, et je voyais autour

de moi les bêtes de somme, les serfs de la veille,

nominalement libres, encore accablés sous leur

poids de misère matérielle et morale. Oh ! la Siclé-

tia, la vieille servante estropiée de coups, recueillie

chez mes parents au temps du servage, après sa

fuite de chez un de nos voisins ! Elle me contait

comment on l'avait forcée à manger ses nattes de

cheveux, coupées dans sa soupe de citrouilles pour-

ries, et vingt supplices pareils inventés par le maî-

tre dont elle ne faisait pas assez docilement les vo-

lontés. Elle contait cela avec résignation, comme

un accident fatal dans la vie de l'esclave ; et ce qui

74 LES MORTS QUI PARLENT.

m'épouvantait le plus, ce n'étaient point les his-

toires de la Siclétia, c'était de sentir en moi un ins-

tinct qui ne s'indignait pas avec ma raison, une pro-

pension naturelle à agir comme ce tyran, dans une

heure d'emportement, si un inférieur m'eût résisté.

Monstruosités du passé, me disais- je ; tout va

renaître à l'espérance. Je guettais les changements

attendus : des lois, des papiers, des mots; les habi-

tudes invétérées étaient plus fortes, rien ne chan-

geait dans la condition des opprimés ; ignorance et

crainte servile en bas, exactions et arbitraire en

haut ; pour les intelligences vigoureuses qui se

hâtaient trop de penser et d'agir, des répressions

sourdes, féroces ; notre pauvre peuple sans défense,

grugé par des fonctionnaires pires que les anciens

seigneurs, grugé par les juifs qui suçaient sa

moelle...

— Mais, interrompit vivement Bayonne, ceux-ci

du moins apportaient des idées, un peu de lumière

et de mouvement humain dans ces ténèbres dont

vous parlez...

La princesse Véraguine le regarda avec une

expression d'étonnement sincère :

— Des juifs, je vous dis. Que voulez-vous qu'ils

apportent de bon ?

Elzéar se tut. Son cœur, glacé d'un froid subit,

se contracta comme si une lame aiguë l'eût touché.

Tandis que Daria revenait sur son enfance, des

lueurs anciennes remontaient dans l'esprit du jeune

homme, lui donnaient la divination des choses en-

DARDA VERAGUINK. 75

tendues, des lieux même qu'il ignorait : les récits

de la grand'mère Séphora, quand elle parlait aux

petits, elle aussi, d'un triste pays de marais, de

neige, de nuit ; quand elle racontait la vie vaga-

bonde des pauvres frères, les colporteurs lithua-

niens qui traînaient leur balle dans ces villages, aux

portes de ces maisons seigneuriales où de belles

jeunes filles, comme Daria, les appelaient sur la

chaussée de l'étang. Il semblait à Elzéar qu'il eût

déjà vu, par les yeux de ceux d'en bas, l'envers

grossier de la toile étrangère où on lui montrait

maintenant, de haut, des peintures somptueuses et

sombres. — Après l'exclamation de la princesse, il

refoula au plus profond de son âme ces souvenirs

de Séphora ; avec terreur, comme une difformité

que son amie aurait pu deviner.

— Je comparais, continua Daria, les promesses

des livres et des paroles aux navrantes réalités que

j'avais sous les yeux. Désenchantement, pitié, as-

pirations généreuses, tous les sentiments qui ont

exalté et désespéré ma génération me travaillaient

le cœur. Je voulais savoir et agir. J'ai failli m'échap-

per de la maison, à seize ans, pour aller me faire

inscrire parmi les étudiantes en médecine. Da

chaîne de l'habitude m'a retenue. On me mena dans

le monde, j'y fus courtisée, je n'étais pas insensible

aux hommages. Un jour, on me présenta un offi-

cier pâle, distingué, bien pris dans son uniforme,

qui me convenait tout à fait, disait-on. De prince

Véraguine fit le siège de mon ignorance, et toute

76 LES MORTS QUI PARLENT.

ma famille le fit avec lui. Je me laissai marier, in-

différente ; puisque c'était l'usage, et l'inévitable..

Comprenez si vous pouvez : nos volontés violentes,

qui soulèveraient les montagnes à certaines heures,

se laissent surprendre l'instant d'après, et conduire

par un enfant. On va à l'abattoir en pensant à

autre chose. Je n'aurais pas cédé sur une de mes

idées, au prix de ma vie ; je cédai ma personne

comme on donne une vieille robe. Ah ! ce fut com-

plet ! Quand je dis complet...

Daria éclata d'un rire nerveux, mauvais.

— L'oppression qui m'avait apitoyée sur les

pauvres moujiks, je l'ai connue alors sur mon mi-

sérable moi ; l'oppression physique, ignoble, en-

tendez-vous ? Plus torturée que la Siclétia, je me

suis vue ravalée au-dessous de la serve. Pouah ! je

sens encore l'odeur du vin qu'il cuvait sur ma poi-

trine. Il m'apportait en présent de noces tous ses

vices. Heureusement, cette jolie compagnie l'a vite

emmené. Que Dieu ait son âme, si celui-là en avait

une !... Assez. Ne me faites donc pas parler de ça !

Ses mots tombaient précipités, âpres, adoucis

pourtant par la cantilène étrangère. Elle se tut un

instant, les dents serrées, la bouche contractée par

le pli amer qui ensauvageait parfois le gracieux

visage.

— Après cette expérience, poursuivit-elle, bon-

soir la tendre pitié! Je n'étais plus que révolte. J'en

avais mon compte de ce qu'ils appellent l'amour.

Justice, liberté, pour moi, pour tous : j'étais jetée

DARIA VÉRAGUINE. 77

tout entière à ce rêve farouche. Un moment, je

voulais aller dans le peuple, propager les idées

dans les usines, dans les campagnes, comme tant

d'autres, mes pareilles. Puis, j'ai réfléchi ; ayant en

main les grands moyens, l'argent, le pouvoir d'agir

au sommet, c'était trop bête de ramper ave les

vers, sous terre, où le travail n'avance pas. Je le

pris de haut, j'ouvris des écoles dans mon district,

j'y amenai des professeurs qui firent scandale. Aus-

sitôt, des mains lourdes, silencieuses, s'abattirent

sur mon œuvre et sur moi. On me signifia que

toutes mes fantaisies étaient charmantes, excepté

celle-là. Rien à faire chez nous, je le compris ; pour

remuer le monde, il fallait aller chercher au dehors

un champ de travail plus libre. Je suivis maman à

l'étranger, partout où elle promenait son ennui. En

Angleterre, en Suisse, ici, vous auriez pu me ren-

contrer le matin dans le bouges, dans les réunions

populaires où j'allais étudier l'éveil, la marche des

idées ; et le soir dans les casinos, dans les salons,

vivant ma vie lasse et automatique de riche prin-

cesse adulée. Mais je ne fais rien, je n'arrive à rien.

Dans le joli monde que vous avez fabriqué, une mi-

sérable femme ne peut rien, toute seule ; il lui faut,

je le vois bien, un associé, un instrument, l'homme,

qui peut tout. Je l'ai cherché. Il n'y avait pas

d'hommes. Il n'y a pas d'hommes !...

Elle se leva, comme mue par un ressort. Elle fit

quelques pas, son regard rencontra une glace. Elle

éleva les bras, ramena des mèches folles sur ses

78 LES MORTS OUI PARLENT.

tempes. Le geste des beaux bras nus, dégageant

le buste élégant, semblait soulever les désirs autour

d'elle. Revenue au divan, debout, en face et tout

près d'Elzéar, encore assis, elle reprit :

— Votre nom, votre rôle public attirèrent mon

attention. Je vous ai suivi, écouté. Je vous jugeais

trop timide ; mais vous l'êtes tous. Du moins, j'ai

cru voir en vous une conviction, des idées actives,

quelque chose de vrai et de fort qui vous distinguait

de la tourbe des politiciens. Et ceci me plaisait,

que vous eussiez compris la nécessité de vous faire

une vie sociale supérieure pour servir votre œuvre

révolutionnaire. On peut labourer la terre avec des

mains soignées. On ne frappe fort que de très haut.

Les imbéciles sourient quand ils nous entendent

parler d'émancipation du peuple sous les lustres

d'une salle de bal. C'est pourtant ainsi que l'on com-

mença d'ébranler le vieux monde, il y a cent ans.

Inconséquence, disent ces nigauds ! Pas plus cho-

quante que toutes celles dont notre existence est

tissue. L'autre jour, vous vous êtes présenté à moi

hardiment, insolemment ; et ceci aussi m'a plu.

Vous l'avez bien vu, que vous me plaisiez, vous, le

premier. Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Peu

m'importe. Je sais que vous venez du peuple, que

vous vous êtes fait seul votre destin, avec vigueur

et audace. Bien, cela. Je n'en demande pas davan-

tage. J'ai vite pris mon parti, avouez-le. Je me suis

dit : Voici peut-être l'associé, le coopérateur pour

une grande idée commune. — Ne froncez pas le

DARIA VÉRAGUIXE. 79

sourcil ; il vous faut autre chose, pauvres hommes !

Je me donne... Je me donnerai sans marchander.

Mais il y a des coins de votre âme que j'ignore en-

core. Je suis défiante, payée pour l'être. Je veux des

preuves, des certitudes...

Elzéar écoutait; ses regards ravis montaient, len-

tement, des genoux au visage de la jeune femme,

droite devant lui ; grisé, il sentait venir à ses lèvres

le goût délicieux de l'étoffe toute proche, animée

sur les membres qu'elle révélait. Ses mains saisi-

rent les mains de Daria, rampèrent, suppliantes, le

long des bras :

— Vous aurez tout. Je lutterai, je ferai... nous

ferons tout. Tout ce que vous voulez. Mais ne me

dites pas que je ne suis qu'un instrument de combat

pour vos idées... pour nos idées. Je veux ma part

intime de vous. Je vous veux. Je veux vous récon-

cilier avec l'amour, chère blessée !

Daria sourit, détendue. Elle redevint en une se-

conde l'enfant moqueuse :

— Ce sera difficile. Qui sait ? Vous me réconci-

lierez peut-être avec cette vilaine connaissance.

Mais il ne faut pas donner trop d'importance à ces

arrangements personnels dans une existence vouée

à l'intérêt général. Travaillons. Nous reparlerons de

ce détail... bientôt... oui bientôt.

Ses yeux indulgents disaient plus et mieux que ses

paroles. Elzéar se leva ; gardant sous son bras la

main qu'il tenait, il entraîna Daria dans la serre,

jusqu'à la porte vitrée qui donnait sur les massifs du

4

80 LES MORTS QUI PARLENT.

parc. L'air du dehors entrait par un carreau ouvert.

Dans la fraîche nuit de mars, des souffles apportaient

l'arôme des bourgeons prêts à partir. C'était un de

ces soirs d'hiver finissant où passent des pressenti-

ments phj'siques de l'avril prochain, bouffées tièdes,

insolites, voyageuses en avance, qui semblent ar-

river de très loin, du Sud, d'îles heureuses déjà

printanières.

— Regardez, sentez, murmura Elzéar très bas,

avec un grave tremblement dans la voix. — N'y

a-t-il donc sur cette terre qu'hiver, douleur et

travail ? La terre va aimer. La vie veut aussi

qu'on l'écoute. Elle vient. Elle est : en nous, en

vous...

Sa parole finit sur l'épaule nue où sa bouche se

posa, dans un long baiser avide. Daria ne se déroba

pas. Immobile, les yeux perdus dans le noir, elle as-

pirait les souffles. Un frisson la secoua tout entière.

Elle se retourna lentement, sans quitter le bras

passé sous le sien.

— Rentrons. J'ai froid, il est tard.

Ils revinrent vers les salons, déjà presque vides.

— Daria ! Daria ! glapit une voix au seuil de la

rotonde, je te cherche partout !

La comtesse Lourieff dévalait dans la petite pièce.

Une marche rapide imprimait un mouvement de

roulis à tout le gréement de sa courte et replète

personne, au faux toupet, aux trois mentons, à la

gorge exubérante qui arborait fièrement ses vastes

étendues, aux chaînes d'énormes cabochons, rubis

DARIA VÉRAGUINE. 81

et saphirs, vrais câbles de pierreries qui tressau-

taient sur cette gorge.

— Chérie, il est donc affreusement tard ! Je ne

sais que devenir. Des gens qui reçoivent et n'ont pas

même l'idée de mettre une table de whist ou de

bésigue ! Tout le monde s'en va. N'oublie pas que

nous devons aller demain matin rue Daru, au ser-

vice pour la pauvre défunte Apollonia Nikipho-

rovna ; puis au lunch de la grande-duchesse, et

ensuite à la conférence. N'est-ce pas que ce sera

intéressant, monsieur Bayonne ? Elle vous a mon-

tré le programme ? — Conférence de M. Homo,

ancien professeur de mathématiques, sur la vie

universelle et éternelle, prouvée de quatre manières

par la doctrine de Jean- Baptiste de Tourreil. —

Cher monsieur Bayonne, soyez bon, demandez donc

nos gens.

Daria enveloppa Elzéar d'un regard où le sourire

se faisait compatissant et le faisait complice. Il

accompagna la princesse dans l'antichambre, lui

mit sur les épaules la blanche toison de chèvre du

Thibet ; elle y disparut comme un grand cygne

blotti sons ses ailes. Il la conduisit au bas des

degrés, attendit près d'elle l'arrivée de la voiture,

entre les groupes d'invités qui épiaient du coin de

l'œil son manège. Insensible à ces œillades sardo-

doniques des mondains, il ne les voyait pas ; dans

l'ivresse de cette minute, rien n'existait autour de

lui, rien que la soyeuse vision blanche qui s'en-

gouffra dans le coupé, s'éloigna, éclaira un moment

82 LES MORTS QUI PARLENT.

encore les ténèbres du dehors, s'évanouit. Alors

seulement il s'éveilla du rêve, surprit les regards

curieux, se hâta sous le porche en allumant un

cigare.

Sous les claires étoiles, de ce pas ferme et léger

qui porte un bonheur, Elzéar fit à pied le trajet du

parc Monceau à l'avenue Bosquet. Avait-il jamais

caressé, s'était-il jamais avoué à lui-même l'espoir

d'une union triomphante avec la princesse ! Peut-

être. Mais à cette heure son imagination ravie ne

précisait pas tout ce qu'il pouvait attendre de Daria.

Lui plaire davantage, achever sa conquête, posséder

cette beauté dont le parfum enivrait encore ses

lèvres, il n'aspirait à rien de plus. Pas une fois,

durant ce trajet, il ne pensa à tout un côté habituel

de ses préoccupations : succès, ambition, échelons

gravis, vanité satisfaite ; maintes fois, avec la sin-

cérité retrouvée de ses premiers élans d'adolescent,

il pensa à l'œuvre libératrice que Daria voulait

accomplir, qu'il accomplirait avec elle. Ses regards

errèrent sur le grand Paris nocturne où veillent dou-

leurs et misères ; il voulut et crut pouvoir les guérir.

L'idée socialiste n'était plus pour lui la doctrine

accoutumée, fille de la théorie abstaite ; elle rede-

venait, dans son cœur gonflé de passion, un senti-

ment incorporé au sentiment qui emplissait ce cœur.

Son désir égoïste avait des prolongements de bonté

universelle. Il ferait le bonheur de tous les misé-

rables, puisqu'il était heureux, puisqu'elle l'aimait

et le lui prouverait bientôt, puisqu'il n'y aurait évi-

DARIA VÉRAGUINE. 83

demment plus de place pour la souffrance dans un

monde où Elzéar Bayonue serait dieu par l'amour

de Daria.

CHAPITRE VI

L ÉLECTION D EAUZE

Quelques jours après la soirée des Sinda, Bayonne

reçut une dépêche de son ami de jeunesse, Jacques

Andarran, nommé député dans une élection par-

tielle, le dimanche précédent. Jacques annonçait

son arrivée, demandait au vieux camarade de piloter

ses premiers pas dans l'enceinte législative, lui don-

nait rendez- vous au Palais- Bourbon pour la matinée

du lendemain. Elzéar se rendit à la Chambre de

bonne heure, avant la séance.

La veille encore, il avait eu avec Daria une

longue conversation, toujours la même : de sa part

à lui, supplications, effort perpétuel pour ramener

l'entretien aux exigences impatientes de son amour ;

chez elle, effort pareil en sens contraire pour revenir

■ aux idées, aux intérêts généraux dont elle était

occupée. — « H était vraiment trop enfant : on

l'aimait, on était toute à lui d'avance, on le lui di-

sait ; son impatience avait quelque chose d'incom-

préhensible, dans la sécurité où son cœur aurait

dû se reposer. » — Cette sécurité, Elzéar ne la

ressentait qu'à demi, quand son souvenir s'attar-

dait sur chaque détail de leurs entrevues, à la froide

L'ÉLECTION D'EAUZE. 85

clarté de la réflexion. Il se travaillait, il se torturait ;

c'était tantôt une rage sourde, devant un petit mur

très bas, qu'il ne savait comment franchir ; tantôt

la crainte angoissée d'un danger obscur, inévitable,

qu'il n'aurait pas sur dire, et qu'il sentait peser sur

ses plus chères espérances. Aux premiers jours d'une

passion si facilement accueillie, il se surprenait

parfois à regarder son amour tristement, comme

on regarde une eau de septembre où l'on croit voir

déjà la glace qui la figera en janvier. Mais ces mau-

vais pressentiments se dissipaient vite dans l'en-

chantement de la présence aimée ; Daria avait

toujours en le quittant quelques mots si bons, si

réparateurs ; et, dans les yeux, dans l'accent de la

voix, une promesse sous-entendue qui semblait

dire : « Aujourd'hui encore, j'ai voulu vous éprou-

ver ; la prochaine fois... vous ferez de moi ce que

vous voudrez. »

Tout entier aux douces pensées sur lesquelles il

s'était endormi la veille, Elzéar passa le seuil du

Palais- Bourbon à contre-cœur, avec un geste de

lassitude. Il éprouvait l'hésitation lâche de l'homme

qui va sortir d'un bain tiède pour se remettre en

marche, dan la rue, au froid. Il traversa les salles,

des collègues l'interpellèrent, des obligations ur-

gentes revinrent solliciter son attention : les passions

et les intérêts laissés entre ces murs le ressaisirent

peu à peu ; l'acre atmosphère du Heu l'avait repris,

quand un huissier vint lui dire que le député d'Eauze

le cherchait.

86 LES MORTS QUI PARLENT.

Ces Andarran sont originaires du Bigorre. Vieille

souche de cultivateurs et de soldats, enracinés au

sol provincial. Quelques charges locales remplies

avec distinction les tirèrent du pair au siècle passé.

Marcel Andarran du Fayard, intendant du bailliage

de Vie, député de l'Assemblée législative en 1791,

a particulièrement marqué. Il était l'auteur de la

branche aînée, qui s'éteint de nos jours avec ses

deux derniers représentants : le père Joachim, des

Pères de Bétharram, l'un des premiers et plus zélés

promoteurs de Notre-Dame de Lourdes ; sa sœur

Agathe, en religion sœur Marie des Anges, cloîtrée

aux Carmélites de Toulouse. Jacques descend des

Andarran de Luz, branche cadette fixée dans

l'Eauzan depuis la troisième génération; depuis le

grand-père, Henri Andarran, volontaire à seize ans,

en 1797, dans les armées de la République, lieute-

tenant-colonel de la Garde impériale à Waterloo,

retraité en demi-solde après 1815. Ce héros oublié

végétait dans la misère, quand il épousa Dorothée

Deshayes, fille d'un officier de la bouche du comte

d'Artois. Elle lui apporta en dot la petite terre de

la Bourdette, distraite des anciens domaines de

l'évêché d'Eauze. Le vieux soldat s'établit sur cette

terre, cultiva le vignoble comme il avait vu faire

en Italie, y trouva à la longue de quoi rebâtir le

manoir ruiné de la Bourdette. Il le laissa en assez

bon état à son fils, le capitaine de chasseurs Régis

Andarran.

Blessé grièvement sous Sébastopol, Régis dut

L'ÉLECTION D'EAUZE. 87

quitter le service au retour de Crimée. La culture

des champs paternels absorba depuis lors toute son

énergie. Un ressentiment de sa blessure l'ayant con-

duit aux eaux d'Amélie-les-Bains, il y rencontra

cette douce et frêle Marguerite de Sénauvert, la

femme qui lui donna quelques années de bonheur.

Jacques ne se rappelait de sa mère qu'une figure de

tendresse effrayée, toujours penchée sur son petit

lit, et un cercueil qu'on emportait, en même temps

que l'on plaçait dans la chambre des enfants un

second berceau où vagissait son frère Pierre. Il se

rappelait, quatre ans plus tard, un lugubre voyage

au Mans, pour chercher les restes de son père au

couvent des Jésuites de Sainte-Croix. Aussitôt la

guerre déclarée, l'ex-capitaine de chasseurs avait

réclamé sa place à la tête d'un des bataillons de

mobiles du Gers. Dirigés sur l'armée de la Loire, ces

bataillons coopérèrent à la défense du Mans. Le

11 janvier 1871, la division Paris évacuait en dé-

sordre le plateau d'Auvours ; Régis s'entendit

héler par un officier qu'il connaissait, le commandant

de Kermaheuc, des mobiles bretons : on demandait

du monde à la colonne du général Gougeard, disait

cet envoyé, pour appuyer le mouvement des volon-

taires de l'ouest et des zouaves pontificaux lancés

à la reprise du plateau. Andarran rallia la colonne

Gougeard avec ses compagnies reformées : ces bra-

ves gens firent volte-face, escaladèrent dans la neige

les pentes abruptes d'Auvours, réoccupèrent les

crêtes, y tinrent jusqu'à la nuit aux côtés des

88 LES MORTS QUI PARLENT.

zouaves. Action honorable, qui sauva l'armée de

Chanzy. Elle coûta cher ; huit officiers des mobiles

du Gers étaient couchés sur le lit de neige sanglante,

et parmi eux le commandant Andarran.

Dieu sait ce qui fût advenu des deux orphelins et

de leur maigre patrimoine, si la tante Sophie ne

s'était pas trouvée là. Le vieux colonel de la Garde

disait souvent de sa fille aînée qu'il l'eût volontiers

nommée premier sergent de son régiment. — Ah !

si j'avais dans ma compagnie un fourrier comme la

sœur ! ajoutait le capitaine Régis. Et l'on tombait

d'accord que Mgr d'Eauze n'eût jamais cédé à l'ar-

mée celle qu'il appelait son grand vicaire en jupons.

La vaillante fille avait le génie du gouvernement;

quoique vieille fille, elle avait plus encore le génie de

la maternité. Jacques prétendait que tante Sophie

ne s'était pas mariée pour avoir plus d'enfants. La

vraie raison était moins plaisante : une grande

passion trahie, disaient les personnes d'imagination

romanesque ; simplement dédaignée, peut-être, pas

un homme qui n'avait pas su découvrir les trésorr

cachés au fond de ces gros yeux de brave chien, la

beauté intime qui rayonnait sur ces traits irréguliers,

lorsqu'une flamme de dévouement les transfigurait.

La souffrance avait fait un bon labour dans ce cœur ;

sur un sol stérilisé pour le bonheur égoïste, il ne

croissait que des fleurs de sacrifice, de tendresse et

de pitié. On ne les eût pas discernées à la première

inspection : rien de l'héroïne sentimentale, chez

tante Sophie ; une robuste gaieté, qui éclatait dans

L'ELECTION D'EAUZE. 89

une langue assez verte, un esprit pratique, autori-

taire quand il le fallait. La vieille demoiselle logeait

la judiciaire d'un avoué dans l'âme d'une sœur de

charité, elle tenait tête au vigneron, et roulait au

besoin le notaire. Elle eût tondu sur un oeuf et fait

pousser du blé sur le rocher, non pour elle, mais

pour donner davantage à ceux qu'elle aimait.

Du vivant de son frère, alors que ses instincts de

protectrice étaient encore sans emploi plus proche,

elle se faisait la main en adoptant les enfants pau-

vres, les infirmes, tous les misérables à deux lieues à

la ronde ; elle apprenait l'art du gouvernement aux

dépens des chanoines ; le chapitre accusait tout bas

la faiblesse de Monseigneur, qui confiait les affaires

épiscopales à ce coadjuteur envahissant. Mais, à

partir du jour où l'ordonnance de Régis apporta du

Mans ces quelques mots, péniblement tracés au

crayon sur une feuille de calepin : « Je lègue mes fils

à Sophie... Elle les élèvera pour servir la France...

en soldats... » — à partir de ce jour, tante Sophie

rassembla sur les deux petits et sur leur héritage ses

capacités de mère et de gouvernante. Il faut croire

pourtant qu'il lui en restait des réserves inem-

ployées : quelques années plus tard, elle s'offrit le

luxe d'une fille ; une nièce de sa défunte belle-sœur,

pauvre enfant à demi abandonnée par un père

dissipateur, et qui végétait seulette, livrée aux do-

mestiques, dans cette morose maison dont la façade

glaciale attriste l'avenue Gornon. Tante Sophie

entreprit la tâche herculéenne de remettre un peu

go LES MORTS QUI PARLENT.

d'ordre dans les affaires de cet étourneau de Sénau-

vert; elle attira la petite Marie à la Bourdette. Nip-

pée, éduquée par sa bienfaitrice, choyée par les

grands cousins dont elle partageait les jeux, la

fillette s'épanouit au foyer où on lui rendait une

famille.

Jacques Andarran était tout du côté de sa mère,

tout imagination et sensibilité, avec de précoces

curiosités d'intelligence. Il acheva ses études à Pa-

ris, grâce aux miracles d'économie de tante Sophie.

Elle éprouva un cruel désappointement, quand le

jeune homme déclara qu'il ne se reconnaissait ni

aptitude ni goût pour le métier militaire. Il désirait

suivre les cours de l'École des Chartes : Sophie lui

en fournit les moyens, sans comprendre, d'ailleurs,

ce qu'allait faire, dans cette mystérieuse école, son

rêveur de neveu. Ce fut le temps où l'étudiant se lia

avec Bayonne et prit pied dans les cercles de la jeu-

nesse intellectuelle. Il voulut voyager; on vécut de

privations à la Bourdette, afin que Jacques pût voir

Venise et Athènes, l'Egypte et la Syrie. Tante So-

phie ne rappela le vagabond qu'au moment où il

fallut faire feu des quatre pieds pour pousser son

frère cadet à Saint- Cyr. Celui-là était bien de la

lignée des soldats : volontaire, appliqué, taciturne,

le portrait vivant de ces montagnards bruns et ner-

veux qui avaient mis tant de fois le nom d' Andarran

à l'ordre du jour des armées. Sorti de Saint-Cy r en

bon rang, Pierre choisit l'infanterie de marine,

partit pour le Soudan. Fières de leur beau sous-

L'ÉLECTION D'EAUZE. 91

lieutenant, tante Sophie et cousine Marie firent

bonne contenance en prenant congé de lui sur l'ap-

pontement de Pauillac : les grosses larmes qu'elles

mêlèrent ensuite disaient assez que les deux femmes

perdaient leur Benjamin.

Jacques s'établit près d'elles à la Bourdette et

reçut docilement les leçons agricoles de la tante.

Était-ce la vie des champs qui lui plaisait, ou l'inti-

mité quotidienne avec cette exquise cousine Marie ?

Sous les cheveux cendrés de la gamine à laquelle il

faisait jadis la courte échelle aux cerisiers, Andarran

retrouvait une sérieuse jeune fille de dix-huit ans, au

regard limpide et clair comme les eaux printanières

de la Gélise ; un de ces regards de droiture et de

bonté sous lesquels le cœur de l'homme s'ouvre

spontanément, tant paraît sûre la promesse de gué-

rison qu'ils apportent aux plus secrètes plaies. Mais,

depuis le départ de Pierre, il s'obscurcissait souvent

dans les yeux de Marie, le bleu pâle de la fleur de

lin mouillée. Jacques ne pouvait se méprendre aux

indices qu'il constatait avec mélancolie, avec rési-

gnation, car il aimait tendrement le petit frère, lui

aussi. Camarade affectueuse auprès de l'aîné, Marie

ne montrait d'intérêt passionné que pour ces rares

et laconiques lettres du Soudan, qui racontaient les

explorations, les aventures, les hauts faits du cher

absent. La jeune fille, d'habitnde si calme et si égale

d'humeur, devenait nerveuse quand le journal signa-

lait l'entrée d'un paquebot en Gironde; elle comptait

lesheures jusqu'à l'arrivéedu courrier deSaint-Louis.

92 LES MORTS QUI PARLENT.

Quelques années tranquilles passèrent sur les habi-

tants de la Bourdette, sans autres événements que

deux congés du lieutenant. Pendant ces courtes

apparitions de Pierre, Marie de Sénauvert semblait

vivre double ; on eût dit sur elle la lumière heureuse

qui égaie les champs de genêts, lorsque les grappes

fleurissantes dorent les têtes des sombres buissons.

Tante Sophie échangeait avec l'aîné des regards

d'intelligence :

— Cette fois encore, laissons-le retourner chez

ses nègres ; mais, au prochain congé, s'il a gagné

sa deuxième épaulette, nous les mènerons à l'église,

ou ils diront pourquoi !

Jacques, — Jacques le Fataliste, comme il s'ap-

pelait lui-même, avec une ccnscience avisée de sa

soumission dolente aux duretés de la vie, — sou-

riait courageusement, tristement. Puisqu'il n'y avait

de place à la Bourdette que pour un seul bonheur,

il installerait son stoïcisme à côté de ce bonheur,

il doublerait Tom, le gros dogue des Pyrénées qui

gardait la maison ; comme cet humble ami, il sub-

sisterait des miettes ramassées.

Le philosophe organisait ainsi son existence,

quand une secousse inat tendue vint la boule-

verser.

Le député d'Eauze s'était laissé mourir. Un matin,

à l'ouverture de la période électorale, on vit entrer

dans la cour de la Bourdette une délégation, petits

boutiquiers de la ville et vieux paysans des paroisses

avoisinantes ; habits endimanchés, mines solen-

L'ÉLECTION D'EAUZE. 93

nelles, contractées par un effort peu habituel sur

des problèmes de l'ordre abstrait.

— Monsieur Jacques, dit en substance l'orateur

de la troupe, nous venons vous trouver rapport à

l'élection. Vous connaissez la situation : on va être

mangé par le loup. Ils disent à la ville que l'avocat

de Toulouse, ce charlatan qui tourne depuis deux

ans dans nos cantons, passera pour sûr s'il n'y a

pas un bon candidat. Tous les mauvais sujets font

pour lui ; les braves gens ont peur, on a souffert

tant d'injustices de ceux qui sont les maîtres ! Nous

n'avons trouvé personne ; tous ces messieurs refu-

sent. Alors nous avons pensé à vous, monsieur

Jacques. Vous avez étudié, vous savez les lois, et

toutes leurs manigances, à Paris. Vous avez le bras

long. Votre digne père nous a conduits contre les

Prussiens, dans le temps ; c'est donc bien votre af-

faire de marcher maintenant à notre tête conrre

leséhontés qui ont causé tant de misères au pauvre

monde. Bien sûr que vous n'êtes pas ambitieux,

monsieur Jacques, mais vous ne nous refuserez pas.

Comme disait le commandant, on sait qu'il y a de

la bonne moelle dans les os des Andarran, depuis

le temps qu'ils se les font casser pour le pays.

L'assaut surprit Jacques et l'épouvanta. Il avait

emporté de sa vie parisienne un grand fonds de

scepticisme politique : ses habitudes d'esprit le ren-

daient fort indifférent sur ce chapitre, il se connais-

sait impropre à l'action violente et aux passions

rectilignes qui la suscitent. Les querelles locales dont

94 LES MORTS QUI PARLENT.

ses oreilles étaient chaque jour rebattues n'éveil-

laient chez lui que dégoût ; où prendrait-il le cou-

rage de vaincre cette aversion ? Où trouverait-il ce

qui lui manquait, la dose d'optimisme et de cré-

dulité requise par l' effort qu'on lui demandait,

l'incessant et stérile effort du politique pour éter-

niser des choses qui n'ont pas de durée ?

Il se défendit pied à pied. La ténacité paysanne

ne lâcha point prise; elle l'ébranla sans le convaincre.

Après une semaine de résistance, sa conscience

troublée devint un champ de bataille où s'entre-

choquaient des mobiles antagonistes : impératif

du devoir social et de la tradition paternelle, claire

vue du service que seul il pouvait rendre à ces

pauvres gens, amour du repos, défiance de soi-même,

horreur de tout ce qu'il entrevoyait dans le bas

métier de politicien. Et sous ces arguments avoua-

bles, pour ou contre l'acceptation du mandat, de

furtives suggestions du cœur qu'il osait à peine

s'avouer : un lâche désir de ne pas quitter la maison

où vivait Marie, de ne pas s'éloigner du foyer

allumé pour un autre, mais qui réchauffait par sur-

croît l'hôte assis près de la flamme ; une envie con-

tradictoire de s'échapper, de chercher dans un

changement d'existence une diversion énergique au

rêve sans espoir. Avant de rendre une réponse défi-

nitive, Jacques tint un grand conseil avec tante

Sophie. La vieille demoiselle fourragea son bonnet

de dentelles noires, d'un geste de main coutumier

qui semblait tirer de ces coques la résolution de

L'ÉLECTION D'EAUZE. 95

toutes les difficultés graves ; elle prononça, de ce ton

qui n'admettait guère de réplique :

— Tu dois accepter, mon Jacquot. Rappelle-

toi les dernières volontés de Régis : « Pour servir...

en soldats... » Tu n'as pas voulu être soldat : tant

pis pour toi, tu le seras d'une autre façon, moins

propre, et plus dure, à ce qu'on dit. Ton père n'au-

rait pas reculé ; tu ne reculeras pas, puisque c'est

encore une bataille, ici contre nos garnements, là où

l'on t'envoie contre de vilaines bêtes, s'il faut

croire tout ce qu'on lit dans le journal. Allons, le vin

est tiré, avale. Il ne sera pas dit qu'un Andarran ait

manqué à nos hommes, quand ils ont demandé

assistance à la Bourdette.

— J'ai d'autres devoirs près de vous, sur le

domaine. Qui soignera nos champs, nos vignes,

celles de Pierre et de Marie ?

— Voyez l'impertinent ! La vieille tante n'est

pas sous terre, que je sache. Est-ce que la vigne a

dépéri entre ses mains, quand tu ne te mouchais pas

encore tout seul ?

— Mais il faut de l'argent pour une élection.

Où le prendrai- je ?

— Et le bois de la Gélise ? Il n'est pas fait uni-

quement pour les pies, j'imagine. C'était notre

poire pour la soif : j'ai déjà refusé dix mille francs

de la coupe à un marchand d'Auch.S'il faut davan-

tage, on fera souscrire nos richards, ces fainéants ;

puisqu'ils veulent acheter leur repos aux dépens

de mon neveu, ils me le paieront le prix qu'il vaut.

96 LES MORTS QUI PARLENT.

Puis, j'écrirai à notre cousin, le Père Joachim : ils

ont trop d'argent qui dort, à Lourdes, ils peuvent

bien le faire travailler une fois pour la bonne cause.

Le bois de la Gélise était le dernier lopin qui

appartînt en propre à tante Sophie. Elle se révéla

chef d'état-major éminent, agent électoral incom-

parable. Ce fut elle qui mit en mouvement les

grands ressorts : l'évêché, le tribunal, la chambre

de commerce ; elle encore, l'organisatrice et la véri-

table présidente des réunions, dans cette salle à

manger de l'hôtel Soubiran où une Jeanne d'Arc de

bon augure brandissait son oriflamme sur la tête

du candidat. Assistée de Marie, son aide de camp, la

tante passait des nuits à libeller les adresses

sur les convocations, les paquets de bulletins,

les ballots de circulaires; pour un peu, elle aurait

collé les affiches aux murailles de ses propres

mains.

Elle avait affaire à forte partie. Le clan adverse

était composé d'agitateurs alertes, bien entraînés,

organises de vieille date, embusqués dans les loges

où se distribuent les places et d'où part le mot

d'ordre aux petits fonctionnaires. Comme la plupart

de nos districts ruraux, l'Eauzan appartenait à cette

minorité active qui courbe sous le joug, par les

faveurs et par la terreur, une majorité mouton-

nière. Jacques, ancien chartiste, goûtait parfois une

volupté d'historien devant cette transformation

moderne de la féodalité : elle lui rendait intelligibles

et présentes les époques où une poignée de gens de

L'ÉLECTION D'EAUZE. 97

main, bien soldée, habilement manœuvrée par un

baron rapace, asservissait facilement tout un pays.

Il se rappelait un exemple qui avait éclairé pour

lui cette loi de survivance. Au temps où il rédigeait

sa thèse sur le vicomte Bernard Aton, seigneur de

Carcassonne au xn e siècle, ses recherches l'avaient

retenu quelques jours dans la pittoresque cité. Au

sommet de la colline qui porte la relique restaurée

par Viollet-le-Duc, entre les clochetons et les cour-

tines du merveilleux décor d'opéra, tout le moyen

âge apparaît aux yeux en grandes lignes simples.

Deux édifices pour les deux puissances : une belle

maison pour Dieu, l'église; une forte maison pour

le seigneur, le château ; une enceinte de remparts

qui abrite les masures du petit monde, réfugié sous

la protection de ces deux puissances, leur payant

dîme et tribut afin de vivre en sûreté. Tandis que

Jacques admirait cette synthèse de pierre, son guide

lui avait montré dans la rue de la Barbacane, sous

un figuier, une modeste maison blanche où pen-

daient des panonceaux ; et, sur le pas de la porte,

un homme au profil sarrazin, nez en bec d'aigle,

moustache grise, cheveux en brosse, vieille tête

d'oiseau de proie camarguais. C'était le notaire

Duputel ; ce même Duputel devenu depuis lors

ministre, président du Conseil, une des colonnes

de la République ; ce Duputel que Jacques allait

retrouver sur le fauteuil de la présidence au Palais-

Bourbon.

A l'époque où le jeune homme l'avait aperçu, le

98 LES MORTS QUI PARLENT.

notaire de Carcassonne n'était encore que l'agent

principal de l'ancien député opportuniste ; il était

déjà le seigneur de la cité. Fort de la protection de

son patron, il tenait tout le petit monde d'alentour

par le prêt hypothécaire et par le Code. Lui aussi,

il s'appuyait sur une église, sur un clergé : sur

l'école laïque, ouverte là-haut par ses soins ; sur

les instituteurs, qui façonnaient les âmes aux idées

les plus propres à maintenir le peuple en son pou-

voir. Quand l'opinion eut glissé sur la pente radicale

où il la conduisait insensiblement, Duputel subti-

lisa le mandat de son protecteur, asservit à son am-

bition la clientèle électorale qu'il avait formée pour

un autre. — Sous des masques nouveaux, avec

moins d'étalage et de brutalité, Andarran avait

reconnu le vieil équilibre féodal, persistant dans

la cité du passé. Duputel faisait dans cette enceinte

de remparts ce qu'avait fait au moyen âge le vicomte

Bernard Aton ; il y dressait à son service des vas-

saux qu'il protégeait contre les exigences de l'État

central, moyennant tribut et parfaite soumission.

La machine moderne fonctionnait moins durement

que l'ancienne, sans batailles ni sièges, sans morts

d'hommes ni pillages violents, avec des souffrances

muettes chez les porteurs du joug ; mais c'était la

même machine à comprimer les faibles, au profit

du plus fort, du plus adroit.

Ce souvenir revint à Andarran, au cours de la

campagne où il recevait sous les coups une nouvelle

leçon d'histoire. Les comités qui tenaient à fief la

I/ÉLECTIEN D'EAUZE. 99

circonscription d'Eauze l'avaient d'abord confiée à

un opportuniste tranquille. Le défunt s'était révélé

médiocre serviteur de leurs intérêts ; depuis deux

ans, depuis que le législateur diabétique donnait

des espérances certaines, les comités avaient déféré

sa succession à un avocat de Toulouse, un certain

Piollard, qui s'étiquetait radical-socialiste. Ce Piol-

lard, évincé naguère d'un collège du Roussillon,

était un compétiteur redoutable : professionnel

rompu au métier, fort en gueule, magnifique en pro-

messes. Il possédait quelque argent, les économies

d'une chasublière du quartier Saint- Cernin, qui

s'était laissé séduire par cet homme éloquent et

venait de convoler avec lui. Il employait judicieuse-

ment les deniers de la veuve. On le voyait souvent

flâner dans les champs, au déclin du jour ; il accos-

tait un paysan :

— Encore au travail, à cette heure ! Quelle heure

croyez-vous qu'il est, mon brave ?

— Je ne sais pas, répondait le journalier, je

n'ai pas de montre.

— Est-ce possible ? Pas de montre ! Si ça ne fend

pas le coeur, à une époque où notre civilisation

devrait répandre ses bienfaits sur tous ! Faites-moi

le plaisir d'accepter la mienne, mon ami. Elle n'a

aucun prix, je m'en sers depuis longtemps ; vous la

garderez en souvenir de moi. Pas de montre, un

honnête travailleur, à notre époque !

C'était toujours sa montre que le candidat don-

nait au paysan flatté. Est-il besoin d'ajouter qu'il

ioo LES MORTS QUI PARLENT.

faisait venir de Besançon, à très bon compte, un

solde de rossignols pour ces largesses ?

Le Toulousain avait promis un chemin de fer.

Sur divers points du tracé imaginaire qu'il assignait

à sa ligne, on vit apparaître des équipes de géomè-

tres, ils dressaient les instruments d'arpentage,

visaient les mires, relevaient les cotes. Aux interro-

gations des paysans, ils faisaient des réponses éva-

sives et mystérieuses : les premières études de la

future ligne, évidemment ! Il ne s'agissait, en réa-

lité, que d'une rectification de la route voiturière

la profitable équivoque était entretenue par le con-

ducteur des ponts et chaussées, affilié à la loge de

l'avocat.

Des tours de cette force, Piollard en avait par

douzaines dans son sac, Il avait surtout ce dont

Jacques manquait le plus, l'incalculable puissance

accumulée dans un homme par la tension constante

de tous les désirs, pendant des années, vers un seul

objet ardemment convoité. Et il n'avait à aucun

degré ce qui empêtrait Jacques à chaque pas, les

scrupules, les délicatesses. Du premier coup, Piol-

lard s'était montré supérieur dans le choix de la

calomnie qui mord sur les imaginations populaires,

de l'amorce où elles se prennent. Il fouillait la vie

de tous les ascendants de son rival, il en exhumait

des noirceurs insoupçonnées. Les services mêmes

de ces soldats lui fournissaient le plus accablant des

griefs ; fils et petit-fils de prétoriens, M. Andarran

n'avait nécessairement qu'une idée : déchaîner le

fléau de la guerre sur nos paisibles populations.

L'ÉLECTION D'EAUZE. 101

Voter pour M. Andarran, c'était voter pour la

guerre à courte échéance. — Accusation meur-

trière entre toutes ! Bref, répétons-le, ce venimeux

personnage était un rude compétiteur ; et comme on

le jugeait facile à domestiquer, une fois pourvu,

l'administration s'employait pour lui.

Jacques avait commencé la campagne noncha-

lamment. Bientôt, la lutte l'excita, le prit tout

entier. Chasseur passionné, il retrouvait son plaisir

favori dans cette poursuite hasardeuse des suffrages.

Il avait le sentiment de partir chaque matin pour

sa tournée avec une carnassière, et de la rapporter

le soir vide ou pleine, après une journée de quête

dans l'inconnu ; parfois bredouille, lorsqu'un village

avait résisté à sa parole ; parfois heureux, lorsqu'il

sentait la gibecière lourde des voix conquises dans

une commune douteuse. Chasse plus émouvante,

plus dangereuse que l'autre. Fouetté par les outrages

des adversaires, exalté par les dévouements qu'il

suscitait chez ses fidèles, le candidat novice s'aguer-

rit, se mit à aimer cette vie de surmenage physique

et mental. Il se découvrit des facultés ignorées, une

aisance d'élocution et un don de repartie qui firent

merveille aux réunions contradictoires, sur le foi-

rail d'Eauze, dans les auberges des bourgades. Les

granges des hameaux furent moins propices à son

éloquence : perchés dans le râtelier, les gamins

éparpillaient sur la tête de l'orateur des bottes de

foin qui coupaient ses plus belles périodes. Certains

villages du haut pays, où il dut parler sur la place

102 LES MORTS QUI PARLENT.

publique, faute de local assez vaste pour contenir

les électeurs, lui laissèrent des souvenirs radieux :

le soleil se levait en face sur les chaînes neigeuses

des Pyrénées, enflammant la parole qu'il jetait à

ces vastes horizons, réchauffant les cœurs des bra-

ves gens qui agitaient leurs bérets, qui l'accla-

maient sur la borne où il montrait du geste cette

aube pure des cimes, présage du renouveau qu'il

voulait pour la patrie.

Jacques se persuadait lui-même en développant

son idéal, une République purifiée, réformée, tolé-

rante, respectueuse de tous les droits et de toutes

les consciences, maternelle à tous ses fils au dedans,

fière au dehors et formidable à tous ses ennemis.

Il se persuadait lui-même plus qu'il ne persuadait

ses auditeurs, il en eut vite l'intuition. Au début,

Andarran s'était demandé consciencieusement sur

quelles idées générales, sur quelles solutions des

problèmes politiques il convenait d'appuyer. La

vanité de ces recherches lui fut bientôt démontrée.

C'était l'accent, et non le sens du discours, qui

agissait sur les paysans. Ils applaudissaient de con-

fiance ; après la réunion, ils s'approchaient de l'ora-

teur, dans le café où l'on trinquait :

— Vous avez raison, monsieur Andarran, ça

irait mieux comme vous dites ; vous êtes le can-

didat qu'il nous faut. Mais vous ne permettrez pas

qu'on nous empêche de brûler notre marc, n'est-ce

pas ? Vous défendrez les bouilleurs de cru ?

Ce fut la seule exigence qu'il rencontra, précise,

I/ÉLECTION D'EAUZE. 103

obstinée, chez ceux qui lui faisaient crédit pour

toutes les questions de haute métaphysique sociale.

Ce point bien éclairci, on lui présentait les timides

suppliques individuelles ; chacun sollicitait une

petite place, le redressement d'un arrêt de justice, la

levée d'une amende infligée par la Régie, l'exemp-

tion ou le rappel d'un fils pris par le service. Jacques

évitait de s'engager, il inscrivait les demandes sur

un carnet qui devenait déjà son remords, son épou-

vante, à mesure qu'il sentait mieux la disproportion

entre cette mendicité universelle et son pouvoir pro-

chain de la satisfaire.

Ses premiers contacts avec le peuple souverain

l'avaient renseigné : la rhétorique des ournalistes,

les classifications arbitraires où ils rangeaient des

partis nominaux, les prétendus courants d'opinion,

toutes ces inventions des citadins n'avaient aucune

application réelle aux masses rurales, en dehors de

quelques meneurs. Conservatrices d'instinct, avec

une déférence passive pour le gouvernement quel

qu'il fût, attachées par tradition à des habitudes

religieuses qu'il ne fallait ni troubler ni imposer,

en garde, d'autre part, contre l'immixtion du curé

dans leurs affaires, ces masses étaient surtout avides

de satisfactions réalistes, et toujours en quête d'un

défenseur contre leurs ennemis naturels, contre le

fisc, le recrutement, les gens de loi ; capables néan-

moins d'entraînements idéalistes, à la voix de

l'homme dont elles subissaient le magnétisme

momentané.

104 LES MORTS OUI PARLENT.

Jacques aperçut clairement la naïveté ou l'hypo-

crisie de ceux qui feignaient de demander des direc-

tions politiques à ces éternels dirigés. Il reconnut

l'âme gauloise, prête à tous les dévouements et à

tous les sacrifices sur un signe du chef qui savait

capter sa confiance, n'exigeant en retour de ce

chef qu'une garantie de sécurité et de protection

après la lutte, quand les combattants licenciés

retomberaient dans leur apathie, dans leur impuis-

sance à vouloir, à se concerter, à se défendre eux-

mêmes. Avec quel sourire désabusé il lisait main-

tenant les feuilles où l'on attribuait tel succès élec-

toral à l'excellence de telle ligne politique ! L'expé-

rience quotidienne lui apprenait que le coefficient

personnel était tout, dans les élections rurales : le

troupeau ne choisissait pas entre deux doctrines,

mais entre deux bergers.

Durant la dernière semaine, Andarran se multi-

plia, volant de l'un à l'autre bout de sa circonscrip-

tion, parlant cinq et six fois par jour, passant les

nuits à écrire de vigoureux articles pour le Réveil

d'Eauze. Il réagissait contre les paniques de ses

amis, mobiles dans leurs pronostics comme les on-

dit vrais ou faux qui circulaient dans chaque esta-

minet, certains du succès un matin, consternés

le lendemain. Le soir du scrutin, tandis que les bicy-

clistes apportaient au quartier général de l'hôtel

Soubiran les résultats divergents des cantons, il

passa en quelques heures par toutes les émotions

du chasseur, du joueur, de l'amoureux ; et ce fut

L'ÉLECTION D'EAUZE. 105

enfin l'allégresse triomphante de l'hallali, quand

arrivèrent les derniers messages des communes

lointaines, perdues sur la rive droite de la Baïse :

elles assuraient une majorité respectable au candi-

dat indépendant, Jacques Andarran.

Étourdi par les acclamations de ses partisans et

par les huées furieuses des vaincus, porté à bras

d'hommes sur ce chemin de la Bourdette où on le

reconduisait aux flambeaux, ébloui par le feu de

joie que tante Sophie allumait dans la cour, grisé de

bruit, de Champagne, de fatigue nerveuse, Jacques

fut vraiment heureux, cette nuit-là. Jacques le Fata-

liste crut un instant qu'il allait jouer un grand rôle

dans une France sauvée par son génie ; l'onction

populaire venait de le sacrer pour relever la fortune

nationale, pour conjurer les fatalités accumulées

sur la patrie, sur son pauvre cœur d'homme...

Marie paraissait si enchantée en applaudissant de

ses petites mains le vainqueur !

CHAPITRE VII

1/ INITIATION

Ces fumées n'étaient pas entièrement dissipées,

quelques jours après l'élection, quand le député

d'Eauze descendit de son wagon dans ce Paris qu'il

revenait conquérir. Un ami lui avait retenu un

logement tranquille au faîte de la vieille maison,

aujourd'hui démolie, qui s'élevait à l'angle dé la

petite place Saint-Thomas-d'Aquin, en face de

l'église. Andarran connaissait cet appartement,

occupé pendant de longues années par Xavier Mar-

inier ; introduit autrefois chez l'aimable conteur,

il avait souvent gravi le raide escalier et trouvé bon

accueil sous les toits, dans ce magasin de bouqui-

niste amoureusement empli de livres rares. Le vieil

homme et ses vieux livres avaient disparu ; mais,

de la pensée éteinte et de la bibliothèque dispersée

il restait dans ces deux chambres une atmosphère

de recueillement. Elle serait propice, pensait Jac-

ques, à la méditation des hauts problèmes politiques

où il allait s'absorber.

Du logis reconnu, il ne fit qu'un saut au Palais-

Bourbon. Ce ne fut pas sans un léger battement de

cœur qu'il entra dans la froide cour d'honneur,

L'INITIATION. 107

qu'il franchit pour la première fois ce seuil derrière

lequel il pressentait tant de graves devoirs, tant de

lourdes responsabilités. On lui délivra à la caisse

une médaille d'argent : sur l'avers, une vierge au

profil auguste, coiffée du bonnet phrygien, se

dénommait République Française ; au revers, entre

les branches de chêne, le nom de Jacques Andarran

s'inscrivait dans un cartouche, protégé et glorifié

par la banderolle où on lisait : Suffrage universel.

L/employé respectueux lui remit en outre les insi-

gnes, le « baromètre » et Técharpe tricolore à

glands d'or : Jacques se rappela dans la suite, avec

une ironie un peu honteuse, le sourire de plaisir que

sa glace lui avait renvoyé, tandis qu'il essayait cette

écharpe en imaginant la prochaine occasion de

l'arborer dans les rues d'Eauze, à l'enterrement ou

au mariage d'un notable électeur. Il fut gratifié

d'une carte de circulation sur tout le réseau ferré

de la République ; et le caissier lui compta sept cent

trente-cinq francs, son indemnité du premer mois,

défalcation faite d'une retenue pour la buvette : la

somme reluisait en billets neufs, en pièces étince-

lantes du dernier coin et de la dernière frappe.

Ainsi comblé, salué très bas par les garçons de

salle qui le guidaient, dans le dédale de l'intérieur,

jusqu'à la questure, Jacques se sentait devenir sou-

verain : un de ces potentats à la mine solennelle et

affairée qui se hâtaient, une grosse serviette de maro-

quin sous le bras, vers les bureaux des commissions.

Comme il donnait une signature dans le cabinet

108 LES MORTS QUI PARLENT.

des questeurs, un de ses co-souverains lut le nom,

s'approcha :

— Mon cher collègue, heureux de souhaiter la

bienvenue à un compatriote ; permettez-moi à ce

titre de vous recommander ma candidature : Sacca-

laïs, d'Aire-sur-1'Adour. On doit élire demain un

titulaire pour la place vacante de troisième ques-

teur : je suis sur les rangs. Je n'ai pas à rougir de

mon humble situation de fortune. Sept enfants,

une vie de labeur au service de la République. Nous

sommes logés si à l'étroit que mon travail s'en res-

sent : je ne sais vraiment pas ce que j'ai griffonné

ce matin sur mon rapport à la commission des

douanes ; pendant que j'écrivais, mon petit dernier

battait du tambour dans mes oreilles. Aussi n'ai- je

pas le droit de refuser un logement au Palais- Bour-

bon, puisque mes collègues ont pensé à moi. Tous

ceux de votre département me sont acquis. Vous

m'en auriez voulu de ne pas vous prévenir, en bons

voisins de circonscription que nous sommes. Sept

enfants ! Je compte sur vous demain, n'est-ce pas ?

— Peste ! on me demande déjà quelque chose,

pensa Andarran.

Surpris, mais flatté, il s'efforça d'oublier sa nou-

velle importance et de reprendre un air dégagé, à

l'appel de Bayonne, qui l'attendait dans le salon de

la Paix. Son camarade le félicita d'une voix rail-

leuse.

— Toi aussi, mon pauvre vieux ! Compliments.

Mais que diable viens-tu faire dans cette galère ?

L'INITIATION. 109

— Je viens essayer d'y faire un peu de bien,

répondit sérieusement Andarran.

— Tu as drôlement choisi l'endroit. Je vais t'in-

troduire dans le cirque où nous te dévorerons.

Les deux députés traversèrent la longue salle des

Pas-Perdus, presque vide à cette heure. Quelques

reporters vaguaient devant le Laocoon ; ils toisèrent

curieusement le « nouveau », s'empressèrent au-

tour de Bayonne comme des mouches sur un mor-

ceau de sucre. Le chef socialiste leur énùetta de

menus renseignements et poussa la porte interdite

aux profanes. Jacques pénétra dans le sanctuaire

avec le sentiment d'aise glorieuse que donne l'initia-

tion à un privilège. Devant lui s'étendait la perspec-

tive des « Couloirs » ; nom générique et fort impro-

pre de ces grands vestibules sévères dont les trois

principaux prennent jour sur la cour d'honneur par

de larges baies vitrées. Cinq ou six promeneurs en

avance arpentaient les dalles.

— Ici tu feras, bon an mal an, des centaines de

kilomètres, dit Elzéar. C'est hygiénique et abru-

tissant.

Il mena son compagnon à la bibliothèque. Jac-

ques admira les plafonds de Delacroix et quelques

beaux vieux livres sur les rayons. Ils avaient cet

air exilé, commun aux livres et aux femmes que per-

sonne n'aime ni ne caresse.

— Je te recommande cette retraite paisible,

c'est la seule dans tout le bâtiment. On n'y vient

que pour arranger tranquillement un duel, ou pour

no LES MORTS QUI PARLENT.

écrire à cœur reposé des lettres d'amour, les jeunes ;

pour y sommeiller mieux qu'en séance, les vieux.

En voici précisément un qui digère, les } r eux clos

sur un rapport, au fond de ce fauteuil confortable :

M. Chasset de la Marne, président du centre gauche,

originaire de la Champagne, qu'il représente, et de

1830, qu'il continue. Tu le cultiveras. C'est un

homme de bon conseil ; il te donnera toujours celui

de ne pas te compromettre. C'est surtout un homme

de conseils d'administration. Il les collectionne

avec l'adresse des chimpanzés, dont il a conservé le

faciès. Beaucoup de talent, d'ailleurs : parle très

bien, pour ne rien dire ; économiste, juriste, utile

à feuilleter. Je ne te présente pas : un passeport de

ma main le préviendrait à jamais contre toi. Il

estime que je veux le dépouiller du capital qu'il n'a

pas et de ce qui lui en tient lieu, les quatre-vingt

mille livres de rente que lui font les Sociétés indus-

trielles véreuses auxquelles il loue sa respectabilité.

Penses-tu qu'il ait raison de défendre un état

social aussi nourrissant ?

— Mène-moi à la salle des séances, interrompit

Andarran ; il faut que j'y marque ma place.

— Oh ! crois-tu que ce soit bien nécessaire ? Tu

y entreras si rarement ! Allons plutôt à la buvette.

— Ne plaisante pas. Je viens ici pour faire mon

devoir, tout mon devoir.

— En ce cas, ton devoir est dans ces couloirs :

on y décide les destinées du pays. La tribune, c'est

bon pour nous autres, les bavards, les partis qui

L'INITIATION. ni

préparent l'avenir ; ceux qui gouvernent le présent

opèrent sur ce grand marché d'hommes. Là-bas

on ne déplace jamais un bulletin de vote ; ici, on

les maquignonne. Et il n'y a que les votes qui

comptent. Les discours s'envolent, les votes de-

meurent. Là-bas, c'est le théâtre, la parade ; ici,

dans la coulisse, c'est la réalité des choses. Notre

régime de libre discussion — tu t'en convaincras

chaque jour davantage — assure le pouvoir effec-

tif à quelques silencieux, aux puissances occultes qui

chuchotent le mot d'ordre derrière un de ces piliers.

Ah ! mon conscrit, crois-en un orateur renseigné

sur la vanité de ses succès ; et regarde la salle où

nous entrons : à cette heure, dans son abandon

matinal, ce violon au repos ne te rappelle-t-il pas un

vers fameux de Mallarmé ?

Insolite vaisseau d'inanité sonore...

Dans le grand hémicycle désert suintait cette

tristesse particulière aux salles de théâtre, le matin,

quand le vide et le silence y paraissent lourds, pres-

que inquiétants, par comparaison avec la foule, le

bruit, les lumières qu'on a coutume d'y retrouver.

Andarran jeta un regard circulaire sur les parois

massives de l'amphithéâtre ; une exclamation invo-

lontaire lui échappa :

— Tiens, il n'y a pas de fenêtres !

Pas de fenêtres, pas de jours sur l'extérieur, au.

cune communication avec l'air libre et le pays am-

biant. Un four hermétiquement clos, une machine

5

lia LES MORTS QUI PARLENT.

à air comprimé qui devait favoriser la formation

d'une atmosphère peu renouvelable. Pour y voir

plus clair, pensait Jacques, pour aérer, pour rece-

voir les bruits du dehors et y répondre, il faudrait bri-

ser les vitres de ce plafond, avare de la clarté qu'il

tamise. — L'absence d'ouvertures dans ces murailles

de prison, les mœurs et les conventions théâtrales

imposées aux acteurs par la configuration d'un

théâtre, telles furent les impressions dominantes

que cette première inspection laissa au néophyte.

On lui avait donné à la questure le numéro d'un

pupitre sans propriétaire. Il alla marquer sa case,

sur les gradins du centre qui confinent à l'aile droite

de l'hémicycle. Jacques avait choisi cette place dans

la travée où se groupaient quelques députés de sa

région, ceux dont le programme se rapprochait du

sien, Ses voisins immédiats étaient Louis Couilleau,

du Rouergue, et Julien Rousseblaigue, de l'Arma-

gnac.

Du fond de l'hémicycle, Bayonne l'interpella

ironiquement :

— Au fait, c'est vrai : tu dois siéger par là ; tu

es un rallié !

— Elzéar ! tu n'as pas honte ? répliqua Andarran

d'un ton piqué C'est toi qui ramasses cette mé-

diocre plaisanterie, bonne tout au plus pour mes

adversaires du chef-lieu ! Tu sais mon âge et mes

sentiments ; tu as lu en moi depuis l'enfance :

indifférent en politique jusqu'à ces dernières semai-

nes, je n'ai connu d'autre gouvernement que la

L'INITIATION. 113

République, je n'en ai pas servi d'autre, je n'en vois

pas d'autre possible N'ayant jamais été l'allié de

personne, comment serais-je un rallié ? Je viens

dans la maison commune au même titre que vous

tous, pour essayer d'y faire triompher mes idées.

— Voyez- vous ce monsieur, qui voudrait qu'on

lui inventât une petite étiquette pour lui tout seul !

Apprends qu'ici, bon gré mal gré, chacun doit

rentrer dans une de nos classifications officielles.

Rallié tu es, rallié tu resteras.

— Allons donc ! C'est idiot! s'écria Jacques avec

humeur. — Tu connais bien mes pensées intimes...

— Qui te parle de pensées ? S'il fallait s'enquérir

de la pensée des gens pour les classer ! On a le nez

fait d'une certaine façon, on a certaine provenance,

certaines amitiés ; on est étiqueté d'après ces signes

extérieurs. C'est bien plus commode, et plus vrai-

ment philosophique, tu le reconnaîtras un jour : la

pensée change, le nez reste. En attendant, vil rallié,

compte sur nous tous, sur moi tout le premier, pour

te paralyser en te clouant au front cette épithète

infamante.

— Mais c'est de la canaillerie !

— Non, c'est de la politique. Tu te rattraperas,

d'ailleurs, en injuriant le socialiste que je suis.

— Tu ne crois pas ce que tu dis, Elzéar. Je com-

battrai l'ensemble de tes doctrines, je les tiens pour

chimériques et dangereuses; mais je goûte quelques-

unes de tes idées, je te soutiendrai loyalement quand

tu tâcheras de les faire accepter.

ii4 IvES MORTS QUI PARLENT.

— Mon pauvre ami ! Avant que la cloche de Du-

putel ait sonné trois fois, tu me renieras ; tu hurle-

ras avec ceux qui t'entourent, de confiance, dès que

j'ouvrirai la bouche, sans savoir ce que je vais dire.

— Jamais !

— Dès demain. Sur la porte de l'enfer où tu viens

de pénétrer , il est écrit : Vous qui entrez, laissez

ici toute justice, — et même toute votre personna-

lité. — Maintenant, en route pour la buvette : on y

ment un peu moins que sur ces tréteaux, on s'y

invective avec plus de bonhomie et de sincérité.

Dans la chambre carrée qui donne sur le jardin

en terrasse, devant un long comptoir tout pareil

à celui des estaminets, une douzaine de députés

absorbaient diverses boissons. D'autres fumaient

sur le divan, au-dessous du tableau où les Conscrits

de Dagnan-Bouveret emboîtent le pas au porte-dra-

peau. Tous socialistes, ces clients matineux de la

buvette : Jacques en fut averti par l'accueil familier

qu'ils firent à Bayonne, par quelque chose d'intran-

sigeant dans l'air des visages, la coupe des vête-

ments, le ton des paroles. Elzéar eut un regard de

fierté satisfaite, l'éclair aux yeux du général qui

passe en revue de bons soldats. Il prit à part son

ami :

— Salue et tremble. Ce sont mes troupes. Tu sur-

prends ici une des raisons de leur force. A cette

heure, il n'y a guère que des socialistes dans ce

palais d'où ils sortiront les derniers. Les imbéciles

te diront que nos gens accourent dès le matin pour

L'INITIATION. 115

déjeuner gratuitement d'un bouillon et d'une sand-

wich. Sottise! Les socialistes savent ce qu'ils font.

Vos bons bourgeois du centre et de la droite s'at-

tardent à leur repas, à leurs affaires, à leurs plaisirs ;

ils viennent ensuite aux séances comme à une corvée

pour quelques instants ; ils ne sont députés qu'à cer-

taines heures. Les socialist^p le sont toujours et ne

sont que cela. Ils ne viennent pas à la Chambre, ils y

vivent. C'est leur cercle, leur maison, leur foyer.

Ils font corps avec le bâtiment, ils se sentent chez

eux et à l'aise dans l'auberge où les autres sont de

passage. Être de la maison, en être avec joie et con-

tinuité, voilà une des forces qui compensent notre

infériorité numérique et nous constituent les maîtres

de céans. Tu apercevras plus tard les autres causes

de cette maîtrise. Détaille-moi ces gaillards, observe

leurs mâchoires, leurs mains préhensiles, le feu de

la résolution dans leurs yeux, la combativité de tous

leurs muscles. Quelle physiologie d'attaque ! Hein !

ils sont beaux, mes loups maigres, et bons à lancer

sur le troupeau des moutons gras ?

— D'accord , dit Andarran. Mais ne se méfient-ils

pas, ces loups, du compagnon qui fréqueute dans les

bergeries élégantes ?

— Ils me subissent et me j alousent. Quelques-uns

m'exècrent. Au fond, ils ne me pardonnent pas mes

redingotes, mes goûts, mes amis et mes dîners de

l'hôtel Sinda. J'en vois là qui ruminent déjà l'exé-

cution du traître, du renégat. Bah ! le gros du parti

me subira jusqu'au bout, ils sont trop pauvres en

n6 LES MORTS QUI PARLENT.

hommes. — Deux heures, bientôt : allons voir

l'arrivée des moutons gras.

Elzéar et Jacques repassèrent dans le salon des

Conférences. A l'une des extrémités de la longue

pièce, un Henri IV de marbre, cuirassé, goguenard,

se dresse en pied dans un faisceau de drapeaux espa-

gnols ; il domine la table où s'amoncellent les jour-

naux.

— Les drapeaux modernes, s'écria Bayonne ;

— ceux qui mènent à la victoire et qu'il faut con-

quérir... ou acheter. Vois comme on se les arrache,

ces loques déchirées, froissées par des mains fié-

vreuses ; vois comme nos collègues brandissent les

hampes de bois où elles pendent. Regarde, ils

arrivent : ils vont droit à la boussole, à la table des

journaux ; officiers et passagers du navire consultent

en montant sur le pont la rose des vents, pour

reconnaître la route du jour. Les chefs de groupe

interrogent les grands organes de la presse ; les

provinciaux scrutent anxieusement les feuilles de

leur région. L'électeur est-il satisfait ? Comment

pense-t-il ? Quelle palinodie exige- t-il encore ? Chacun

rectifie ses positions, ses votes, d'après les indica-

tions capricieuses de la boussole. Est-ce pour calmei

leurs consciences qu'on a gravé sur le socle de la

statue ces paroles du roi Henri : — « La violente

amour que j'apporte à mes sujets m'a fait trouver

tout aisé et honorable ?» — Electeurs, au lieu de

sujets, lisent nos honorables ; et ils trouvent aisées

toutes les capitulations.

L'INITIATION. 117

— Il me paraît qu'on s'empresse surtout là,

observa Jacques.

Il montrait l'immense table de fer à cheval, cou-

verte d'écritoires et de papiers aux majestueux en-

têtes, qui remplit jusqu'à la cheminée monumentale

tout le reste du salon. Les arrivants s'installaient

aux rares places libres, déchargeaient sur le drap

vert leurs serviettes bourrées de paperasses.

— Oui. Tu vois ici le réfectoire du grand Ordre

mendiant. De tous les noms qui pourraient définir

le Parlement, c'est encore celui qui convient le

mieux : l'Ordre mendiant du xix e siècle. Fouille cha-

cune de ces serviettes, chacun de ces dossiers formés

durant de longues stations matinales dans les anti-

chambres ministérielles ; penche-toi sur ces forçats

de la correspondance : d'un bout du fer à cheval à

l'autre, tu retrouveras quatre type de lettres, tou-

jours les mêmes. Lettre de l'électeur ou du petit

fonctionnaire, qui sollicite une place, un passe-droit,

un avancement. Lettre du député au ministre, pour

recommander instamment la demande désorgani-

satrice des services publics. Réponse du ministre,

câline et dilatoire : bonne note prise, examen

sérieux, promesse de faire droit à la première occa-

sion favorable... Réponse du député à l'électeur :

une amplification de la vague promesse ministérielle,

un mensonge servile qui va enflammer les espé-

rances, là-bas, au village, et y propager la conta-

gion chez les- quémandeurs. Nous tournons ainsi

dans le cercle vicieux de la mendicité parlemen-

n8 LES MORTS QUI PARLENT.

taire : l'électeur mendie des faveurs chez le dépu-

té, qui les mendie chez le ministre, lequel mendie

les votes du député, qui mendie les suffrages de

l'électeur. Comment cette table ne croule-t-eîle

pas sous le poids des millions de mensonges qu'elle

a portés ?

— Tu en parles à ton aise, risqua Jacques. — Vous

ne mendiez pas, vous autres socialistes; vous exigez,

l'escopette au poing, et vous obtenez davantage.

— Bon, fit en riant Bayonne, je vois que tu te

formeras vite. Mais j'aperçois Aristide Asserme : il

achèvera ton éducation. Tu l'as connu au café

d'Harcourt, au temps où il ne faisait que de mau-

vais vers ? Renoue avec lui, il n'y a pas de meilleur

pilote. Moi, je suis trop compromettant, je te laisse;

il ne faut pas qu'on te voie débuter à mes trousses,

on soupçonnerait quelque noir complot.

Elzéar ne disait pas toute la vérité. La princesse

Véraguine lui avait donné rendez-vous à l'exposi-

tion des aquarelles. Rejoindre Daria, reprendre

avec elle et pousser plus loin la conversation de la

veille, ce désir impatient ne lui permettait pas de

tenir en place.

Andarran renouvela connaissance avec Asserme.

Aristide nommait les députés notoires. Instruit et

amusé par les remarques malicieuses du « Ca-

naque », Jacques observait.

La ruche s'emplissait d'un bourdonnement carac-

téristique, colloques discrets, éclats de voix, fusées

de rires ou d'indignations bruyantes dans les

L'INITIATION. 119

groupes où un orateur pérorait. Ces groupes se for-

maient un peu partout, au salon des Conférences,

à la buvette, dans les trois vestibules. Un meneur

en vue y disait les nouvelles, les pronostics de la

journée, il rétorquait les arguments d'un contradic-

teur. Les auditeurs de toute nuance venaient aux

écoutes, l'oreille tendue, avec une curiosité inquiète

dans les yeux, et, sur leurs figures badaudes ou fu-

tées, les perplexités d'une irrésolution qui cherche

à s'orienter. Des couples faisaient les cent pas ; un

des deux interlocuteurs prenait l'autre sous le bras

ou lui jetait familièrement la main sur l'épaule : il

insinuait un avis, parlait bas, visiblement en train

de convaincre un esprit récalcitrant. On arrêtait au

passage, on entourait les vétérans, les anciens mi-

nistres, les « amis de Gambetta » ; ces derniers pa-

raissaient investis d'une autorité particulière, nim-

bés de l'auréole des apôtres qui survivent au dieu

et gardent sa doctrine. D'autres constellations se

formaient autour des jeunes astres, les députés

ministrables de la nouvelle génération : ceux-ci

semblaient protester par toutes leurs façons contre

l'exubérance et le débraillé des « amis de Gam-

betta ». Soignés de leur personne, gourmés, auto-

ritaires, boutonnés dans leur gravité précoce, de

l'air du fossoyeur qui prend mesure d'un vieillard,

ces jeunes gens regardaient blanchir, incultes et

démodées, les barbes opportunistes. Dans les coins,

à des places accoutumées, par paquets de trois ou

quatre, des augures conspiraient. D'autres, vautrés

120 LES MORTS QUI PARLENT.

sur les rares banquettes de ces salles démeublées,

fumaient, bâillaient ; ils avaient sur le visage le

désœuvrement des habitués, dans un café où l'on

aurait méchamment enlevé cartes et dominos.

Ce désœuvrement était plus sensible dans la pièce

de droite, le salon Pujol. La correction des physio-

nomies et des vêtements y révélait l'opinion domi-

nante. Les membres de la droite erraient de ce côté :

on eût dit des voyageurs étrangers, perdus dans le

va-et-vient d'une gare où ils attendent un train qui

ne part jamais. A gauche, dans le salon Delacroix,

affairés et gesticulants, les radicaux se communi-

quaient des renseignements, des articles de jour-

naux, des projets de loi. Émissaires et flâneurs de

ces deux camps extrêmes venaient confluer dans

le grand courant central ; il tournait sur lui-même,

avec des remous, des stagnations et des rapides,

entre les murs de la salle Casimir-Périer, plus vaste

et plus fréquentée que ses deux annexes latérales.

Les péripatéticiens déambulaient sous le geste du

Mirabeau de Dalou, qui dit son fait à M. de Brézé. —

Un promenoir de prison, — ce fut l'image suggérée

à Jacques par le long manège aux murailles nues,

où les mêmes hommes arpentaient perpétuellement

les mêmes dalles de ce même pas qui ne conduit

nulle part.

Un trait significatif le frappa. Assis ou ambulants,

couplés pour un entretien intime ou groupés dans

une conversation générale, la plupart de ces hommes

écoutaient distraitement celui qui leur parlait ; une

L'INITIATION. 121

moitié de leur attention était visiblement aux aguets,

tendues vers quelque autre objet. lueurs regards dé-

visageaient les allants et venants, s'épiaient mutuel-

lement dans la défiance universelle. Chacun parais-

sait tiraillé par une ou plusieurs préoccupations,

recherche d'un renseignement, choix du vote qu'il

faudra émettre, attente d'un collègue à consulter,

affût du ministre qui va passer. Un membre du ca-

binet traversait-il les salles, des solliciteurs de toute

opinion fondaient aussitôt sur lui, une grappe s'at-

tachait à ses pas : les mendiants mendiaient. Le

plus diligent prenait affectueusement sous le bras

l'Excellence, il exposait longuement son affaire,

tandis que les autres guettaient, étudiaient les

papiers qu'ils tiraient de leurs poches, suivaient la

piste comme des chacals. Le ministre louvoyait,

gagnait une issue, se débarrassait par d'habiles ma-

nœuvres d'une partie des assaillants. Quelques-uns

le quittaient en se frottant les mains.

— Enfin ! j'ai mon juge de paix... j'ai mon per-

cepteur... Enfin ! j'ai fait sauter mon substitut...

soufflaient joyeusement à leurs amis les gagnants

de la tombola des fonctionnaires. Et ils couraient

au bureau du télégraphe, talonnés par la crainte

d'être devancés dans l'envoi de la nouvelle qui

attesterait leur influence, satisferait les rancunes

de leurs partisans, consternerait leurs adversaires.

— Enfin ! je tiens les palmes de mon dentiste !

dit Rousseblaigue, qui venait fusionner avec son

futur voisin de stalle. — Un de mes agents les plus

122 LES MORTS QUI PARLENT.

dévoués ! Figurez-vous qu'il était proposé depuis

cinq ans pour les palmes académiques, et toujours

différé, parce qu'une note du dossier l'accusait d'ar-

racher des dents au couvent des Ursulines... des

dents cariées de cléricalisme ! Trois ministres de

l'Instruction publique m'ont lanterné, ils se lé-

guaient le dossier, aucun d'eux n'osait passer outre

à la note marginale du préfet. Cela ne s'invente

pas : j'ai vu le dossier, et la note.

Les solliciteurs éconduits par le ministre s'éloi-

gnaient la menace aux lèvres.

— Les misérables ! grogna M. Cornille-Lalouze

en serrant la main d'Asserme, — ils se suicident;

ils ne veulent pas me débarrasser de mon sous-

préfet, qui nous trahit !

Aristide tira Jacques par la manche.

— Fuyons, ce serait trop long. Chacun raconte

ici l'histoire de son sous-préfet aux collègues, qui

n'écoutent pas et pensent au leur. Tas de mala-

droits ! On doit apprendre à extirper soi-même ces

parasites — Bonjour, Caqueville !

— Ancien greffier, Normand de pur sang, reprit

Asserme derrière l'homme maigre qui venait de

passer, avec une dignité réfléchie dans la démarche.

— Tous les hivers, le ménage Caqueville donne deux

ou trois petits bals aux familles des collègues, aux

connaissances parisiennes Le lendemain, chaque

invité reçoit une lettre de quête des demoiselles Ca-

queville : le généreux député fait passer les fonds

qu'il recueille à une œuvre de sa circonscription,

L'INITIATION. 123

comme don personnel. Tenez-vous pour averti, si

vous êtes prié

— Fi ! quelle indélicatesse !

— Non ; c'est de la politique — Ah ! ce bon

Paulin Renard ,dit « la Terreur des poupons ! » Le

plus jovial des commis voyageurs II représente un

de ces départements voisins de Paris où l'une des

grosses industries est le nourrissage des enfants

assistés de la Seine. Chaque paysan s'y fait des rentes

sur la Ville en élevant nos bâtards Un électeur

vote-t-il mal , envoie-t-il son petit parisien à l'école

des frères ? Renard menace aussitôt le délinquant

du retrait de l'enfant, et l'on sait que ses accoin-

tances avec la municipalité parisienne lui permet-

tent de réaliser sa menace. Il tient par là tout son

arrondissement.

— Mais c'est une infamie ! s'écria Jacques.

— Non ; c'est de la politique, fit Asserme, avec

une nuance de considération involontaire pour un

collègue aussi avisé. — Voilà le gros Mirevault, qui

revient de présider la comnùssion des douanes. Sur

celui-là, rien à dire. Le type de ces grands bour-

geois, honneur de la République qu'ils ont fondée.

Un homme d'oeuvres, hautement estimé dans le

protestantisme français. Une jolie fortune, claire-

ment gagnée dans la fabrication des tissus. Un déco-

rum parfait dans une belle vie républicaine, toujours

à l'avant-garde du parti, et conduite pourtant avec

une prudence qui n'abandonne rien au hasard. Mire-

vault n'a pas dit son dernier mot. D'autres brillent

124 LES MORTS QUI PARLENT.

plus et passent vite. Il attend en magasin, terne et

solide comme le drap noir qu'il fabrique. C'est une

des réserves de notre personnel politique.

Un bruit de crosses de fusil qui retombaient sur

le pavé interrompit Aristide. Majestueux, entre deux

haies de soldats, le président s'avançait vers la salle

des séances. Jacques revit Duputel, son profil sar-

rasin, sa tête blanche d'oiseau de proie ; l'ancien

notaire n'était guère changé, depuis le jour loin-

tain où le jeune homme l'avait aperçu, au seuil de

l'étude, dans la rue de la Barbacane, à Carcassonne.

— Singulier bonhomme, murmura Asserme ; —

et subtil mystérieux, il met toute son adresse à

glisser sur les hauteurs en dérobant ses voies, sans

laisser de traces ni de prises. Un lièvre alpestre.

Quand il quitta la présidence du Conseil, une affaire

m'amena un jour chez lui, dans le petit hôtel gri-

sâtre qu'il occupe au fond d'un quartier retiré, aux

Ternes. I,a froide nudité de son cabinet de travail

me frappa : un bureau impersonnel d'ingénieur

départemental, des cartonniers, des dossiers; pas

un bibelot d'art, pas une fantaisie. Sur la table où il

écrivait, un seul objet : un gros peloton de ficelle

dans une soucoupe. Ce peloton de ficelle, c'est tout

Duputel. Durant ces sottes histoires du Panama,

où personne ne songeait à le mêler, j'eus occasion

de repasser devant l'hôtel : les soupiraux des caves

étaient bouchés de frais, comme si le propriétaire

eût voulu rompre toutes communications avec l'air

extérieur, pendant la tourmente.

L'INITIATION. 125

Jacques entra dans l'hémicycle. Seul de son

espèce, il vit les sténographes, les secrétaires et le

président en face des banquettes vides. Derrière le

fauteuil présidentiel, contre un mur tout machiné

d'appareils, de téléphones, de tubes d'appel, le

secrétaire général et ses employés se tenaient sur

la plate-forme de cet autel à plusieurs étages qui

constituait le bureau. Duputel se détachait là-haut

sur un bas-relief de style Louis-Philippe. Jacques

s'étonna du symbolisme des sujets : la France

tendait une couronne de palmes à ce Dieu mal

famé, Mercure ; un jeune guerrier en bonnet phry-

gien repoussait les Sciences et les Arts, femmes qui

laissaient tomber leurs luths. Le président, debout,

marmonnait à voix basse des projets de loi : on eût

dit un prêtre qui récitait machinalement les oraisons

rituelles dans une église déserte.

Un par un, quelques députés entrèrent, ga-

gnèrent leurs places. Ils causaient ou faisaient leur

correspondance. Quand ils furent une cinquantaine,

l'un d'eux monta à la tribune. L'orateur, un Méri-

dional chevelu et grasseyant, entama sa harangue :

— Messieurs, les raisins secs sont l'épée de

Damoclès suspendue sur la viticulture française...

Andarran s'informa près de son voisin Couilleau.

Celui-ci haussa les épaules.

— Laissez dire. C'est la loi sur la réforme des

boissons, sur la surtaxe de l'alcool. Elle revient

depuis dix ans, quand on n'a pas autre chose à faire.

On n'aboutira pas encore cette fois. Vous défendez

125 LES MORTS QUI PARLENT.

comme nous les bouilleurs de cru, n'est-ce pas ? Eh.

bien ! nous sommes les plus nombreux. Lorsque la

loi sera à peu près sur pied, nous la culbuterons à

un tournant. Use ta salive, mon bonhomme !

Venez, allons fumer une cigarette et savoir ce qu'on

raconte dans les couloirs.

La plupart des députés présents s'évadaient de

la salle. Jacques se laissa entraîner par les déser-

teurs. Il se sentait déjà devenir une goutte amorphe,

involontaire, dans les remous capricieux de cette

masse fluide en mouvement.

CHAPITRE VIII

CEUX D AUTREFOIS.

Sur les degrés qui raccordent le parquet exhaussé

de l'amphithéâtre au plain-pied des couloirs, il se

heurta contre Bayonne. Le socialiste revenait du

dehors, le chapeau sur la tête, l'air soucieux.

Après quelques instants d'entretien dans le vesti-

bule de l'Exposition, Daria l'avait renvoyé, avec des

reproches sur son peu d'assiduité à la Chambre. —

Sa tâche était là, lui avait redit énergiquement la

belle passionnée de cerveau, et là le champ de

bataille où elle voulait être conquise. Ce n'était

point par une cour mondaine, mais par des actes

pour la cause, qu'il devait prouver son amour. Elle

s'inquiétait des mauvais bruits, flottement dans les

troupes socialistes, suspicion naissante contre un

chef qui oubliait d'être actif. Il fallait veiller :

chaque jour n'amenait-il pas une occasion ? Har-

diment saisie, l'une d'elles pouvait hâter le triomphe.

— Allez me mieux aimer en aimant ce que je

veux, — lui avait-elle répété en le congédiant,

avec cette caresse tranquille d'un regard distant

qui l'enchantait et l'exaspérait, qui donnait tout

d'avance à la condition que l'on ne demandât rien.

128 LES MORTS QUI PARLENT.

Elzéar rentrait, tenaillé par son désir, enfiévré par

cette beauté tentatrice qu'il avait tenue, là, si proche

en imagination, presque possédée, toujours fuyante.

— Tu rentres ? dit Jacques. — Il n'y a personne.

On n'écoute pas. On ne fait rien.

— Oui, nous ne faisons rien. Nous ne savons

plus vouloir, agir, vaincre vite. Moi tout le premier.

C'est peut-être que nous ne savons plus aimer vrai-

ment : comme on aime, en s'emparant par force

d'amour de l'objet subjugué.

Le jeune homme se parlait à lui-même, répondait

à une pensée intime.

— Ah ! si, reprit-il, et son visage s'éclaira d'un

sourire ; — il y a pourtant celui-là. Celui-là n'a

jamais vu, ne verra jamais ce qu'il aime, mais il

l'aime bien !

Il montrait un personnage étrange qui venait à

lui. Ce haut et puissant vieillard portait fièrement

une tête aux traits accentués, surmontée d'un feutre

tyrolien très clair, très large, très bossue, couvre-

chef crânement campé de côté sur les longues

boucles blanches qui bâtaient le col de l'habit.

Egalement ;blanche comme neige, une barbe de

fleuve, divisée en deux branches, descendait sur

le gilet de velours noir à fleurs grenat. Aux gous-

sets pendaient deux chaînes, chargées de breloques

et de tiges de corail, tintinnabulantes sur le ventre.

Le grand corps était enveloppé dans les pans flot-

tants d'un paletot noisette, avec des revers et des

parements de manche en astrakan noir ; un panta-

CEUX D'AUTREFOIS. 129

Ion à la hussarde, de même nuance que le paletot,

bouffait sur les bottes. Dans le costume et la mine,

dans la démarche victorieuse encore sous l'alour-

dissement de l'âge, il y avait du capitan, du poète

romantique, du marchand d'orviétan. Et Jacques

n'eut cependant pas envie de rire, quand cet anté-

diluvien solennel dit à Bayonne avec emphase :

— Citoyen, je n'ai pas eu l'occasion de te féli-

citer sur ton dernier discours. Bravo ! J'ai cru réen-

tendre le grand Lassalle. Courage, jeune homme !

Penché depuis soixante ans sur le berceau de la

Liberté, je ne la verrai pas triomphante ; mais je

m'en irai plein d'espoir, si je laisse l'auguste enfant

dans des mains comme les tiennes.

L'homme alla se commander un grog à la bu-

vette. Un petit abbé l'arrêta, lui demanda sa signa-

ture pour un projet de loi ouvrière ; le vieillard

s'inclina poliment, il engagea une discussion cor-

diale avec le collègue en soutane.

— Cantador, — murmura Bayonne redevenu

gai ; — Cantador, démocrate, — comme il mettait

jadis sur ses cartes.

— Eh ! quoi ? fit Andarran. — Cantador, le Can-

tador de 48, le chef des gardes nationales à Diïssel-

dorf ?

— Lui-même : l'insurgé de Dusseldorf, de

Venise, de partout, le compagnon de Garibaldi

dans l'expédition des Mille et dans la campagne de

France, le colonel de la Commune qui eut les plus

flamboyants uniformes. Il raconte volontiers, ila

130 LES MORTS QUI PARLENT.

fini par croire lui-même, et c'est peut-être vrai,

qu'il a conspiré avec Mazzini, fraternisé avec Pie IX,

assassiné avec Orsini, enlevé la princesse Beligo-

joso. Ce n'est pas un révolutionnaire, c'est la Révo-

lution faite homme ; universelle et éternelle, car

nous ignorons tous son âge, à ce Joseph Balsamo

de la Révolution. Nul n'a jamais su de quel pays

était Cantador, de quelle Allemagne ou de quelle

Italie. Possible même qu'il soit Français, puisque

le voilà député. Après la Commune, il est allé se

terrer dans une crique de la côte niçoise, il y a vécu

quinze ans de sardines et d'olives. Un beau jour,

les comités radicaux l'on exhumé, pour faire une

niche au grand homme local qui avait cessé de

plaire ; sa truculence a séduit des électeurs méridio-

naux, fleuristes paisibles, mais épris de vibrations

et de couleurs. Cet ancêtre n'entend goutte à nos

doctrines : quand on lui parle collectivisme et

marxisme, il répond par des tirades d'Hugo ou de

Quinet. Ah ! si j'en avais quelques douzaines comme

lui ! La foi et l'amour brûlent ce vieux cœur. Seul,

il m'est dévoué. Les autres me subissent, je te l'ai

dit ; Cantador est le seul qui m'aime, qui se ferait

tuer pour moi.

Ragaillardi par cet effluve de vie chaude, Elzéar

alla prendre langue dans quelques groupes, con-

férer avec les journalistes du salon de la Paix.

L'âme du Heu se ranima en lui ; un autre feu

enflamma son esprit, acharné à ses poursuites chan-

geantes, perpétuellement ballotté entre ses deux

CEUX D'AUTREFOIS. 131

passions : la possession d'une femme, la domina-

tion sur ces hommes.

Andarran poussa une pointe dans le salon Pujol.

A peine entré, il se retourna à l'appel de son nom

par une voix connue. Bien connue aussi, gravée

dans les ineffaçables souvenirs, la figure de l'homme

qui avait recueilli le dernier soupir de son père.

Quoiqu'il eût passé la soixantaine, le marquis de

Kermaheuc restait vert et svelte dans ses vêtements

de coupe surannée, tels qu'en portaient les élégants

du second Empire ; le visage hautain gardait entre

les favoris grisonnants ses belles arêtes fermes ; le

bleu de France était encore vif dans l'oeil clair, sous

un rude buisson de sourcils.

— Bonjour, Jacques ! Heureux de vous revoir à

Paris, sinon ici, dit posément le vieux gentilhomme

en lui tendant avec dignité trois doigts de la main.

— Mais qu'avez- vous donc fait ? Je vous croyais

un honnête homme ?

— Plaît-il ? balbutia Andarran, ahuri de l'ac-

cueil.

— Dame ! Vous avez volé. Vous avez volé le

siège qui appartenait naturellement à un coquin.

Il n'y a céans que deux catégories : les coquins et

les gens indélicats, dont nous sommes, puisque nous

détenons les places dévolues dans ce temps-ci aux

coquins. Et par-dessus le marché, vous voilà rallié,

mon pauvre garçon !

— Vous aussi, monsieur, vous me jetez ce sobri-

quet immérité ! Je vois que vous conservez votre

132 LES MORTS OUI PARLENT.

belle intransigeance. Elle sied à votre nom, à toute

votre vie ; vous savez si je respecte cette noble fidé-

lité. Mais moi, ce n'est pas la même chose ; je suis

jeune, libre, je n'ai jamais appartenu à ceux que

vous servez...

— Je ne sers personne. Je ne sers que les morts.

— Souffrez que je travaille pour les vivants,

pour l'avenir de notre cher pays ; comme vous

faisiez vous-même quand vous vous battiez pour ce

pays.

— Oh! je me battais... je me battais... comme

je chasse dans ma lande, par routine, bien qu'il n'y

ait plus de gibier. Leur régime a tout détruit,

jusqu'au gibier !

— Je sais que je gagnerai votre estime, monsieur,

bi je me fais une place honorable dans notre Répu-

blique. Après les catastrophes que vous n'avez pas

pu conjurer, elle est née spontanément, nécessaire-

ment...

— Oui, comme la gangrène naît d'une plaie.

Faites, mon jeune ami : je m'amuserai à voir tom-

ber vos illusions

— N'est-ce pas vous qui m'avea transmis les

dernières volontés de mon père : « Servir i&

France... » ?

— Vous allez voir de près ce qu'ils en ont fait, de

la France. Nous ne pensions pas de même, votre

père et moi ; mais nous défendions contre l'étran-

ger un fonds commun de traditions, d'espérances,

de vieil honneur. Mieux que l'étranger, ils l'ont

CEUX D'AUTREFOIS. 133

détruite, cette France pour laquelle le pauvre Régis

s'est fait trouer la poitrine, au plateau d'Auvours...

Suffit. Je ne veux pas attrister votre lune de miel

parlementaire. La rousse viendra assez vite. Et

vous savez, mon cher enfant, qu'en tout état de

cause vous pouvez compter sur votre vieil ami.

Va donc pour votre ralliement. J'ai bien failli moi-

même me faire républicain, en revenant de Goritz,

après la mort du roi. Elle n'a pas pu prendre, la

greffe ; ils m'ont trop dégoûté. Après tout, vous

pourriez faire pis, vous pourriez être orléaniste ! Ça,

c'est encore au-dessous du rallié.

Le marquis Alain de Kermaheuc, de la branche

des Kermaheuc de Morlaix, était cousin de l'amiral.

Seul du nom, depuis la mort du marin ; dernier

représentant de cette rude lignée de gens de mer.

Elle est ancienne au pays de Léon. Un des ascen-

dants du marquis, impliqué dans la conspiration du

comte de Chalais, eut la tête tranchée sur le même

billot que son seigneur. Des Kermaheuc furent tués

aux côtés de Simon de Montfort... Le premier qu'on

remémore passa en Angleterre à la suite du roi Jean,

se rebella avec les barons de la Grande Charte,

mourut insoumis. Le père d'Alain, appelé à la

Chambre haute par Charles X, résigna la prairie en

1830 ; le jeune homme avait grandi en s'entendant

menacer de la malédiction paternelle s'il servait

jamais un d'Orléans ou un Bonaparte II ne sortit

de sa lande qu'en 1870, avec son bataillon de

mobiles, pour faire tête à l'invasion. Aux élections

134 LES MORTS QUI PARLENT.

de février 1871, les Bretons qu'il avait conduits au

feu l'envoyèrent à l'Assemblée nationale.

M. de Kermaheuc se signala parmi les plus

ardents des chevau-légers ; il s'employa à la restau-

ration du trône, refusa tout compromis sur la ques-

tion du drapeau, ulcéré contre ses collègues orléa-

nistes, auxquels il imputait l'échec de la monarchie,

il s'opposa jusqu'à la mort du roi à toutes les tenta-

tives de fusion. Le 3 septembre 1883, au couvent

des Franciscains de Goritz, ce fut lui qui ensevelit

dans le caveau l'étendard fleurdelisé de Vendée. Et

toutes ses espérances se flétrirent avec le rameau de

lierre, rapporté de Goritz, qui encadrait le portrait

du comte de Chambord au chevet de son lit, dans

son modeste appartement de la rue de Monsieur.

Depuis ce jour, M. de Kermaheuc s'était désinté-

ressé de la politique active. Du bord de la fosse

royale où il avait laissé son cœur, il contemplait les

événements avec un scepticisme hostile, également

irrité contre ce qui essayait de naître et ce qui ache-

vait de mourir.

Il continuait de représenter sa circonscription,

comme il faisait garder son clos, uniquement pour

qu'un maraudeur n'y vint pas braconner. Le renou-

vellement de son mandat n'était d'ailleurs qu'une

simple formalité. Jamais une visite électorale,

jamais une réunion ; huit jours avant le scrutin, les

anciens des paroisses se rendaient au manoir ; on

buvait quelques pots de cidre, le marquis Alain

disait :

CEUX D'AUTREFOIS. 135

— Tout va mal, et demain sera pire qu'aujour-

d'hui : défendons-nous jusqu'à la fin.

Ses fidèles électeurs approuvaient, ils remettaient

dans l'urne le bulletin traditionnel. Aux dernières

législatures sa majorité avait décru; la sape patiente

des fonctionnaires entamait le granit breton. Un

excès de zèle leur fit reperdre le terrain gagné. Le

sous-préfet s'avisa de venir en personne laïciser

l'école de Kermaheuc : campé en travers de la

porte, le marquis Alain esquissa un geste signifi-

cacif de sa botte et traita l'administrateur de fieffé

imbécile. Au ministre qui montait à la tribune pour

saisir la Chambre d'une demande de poursuites,

le député répondit de sa place :

— Eh quoi ! monsieur le ministre, votre sous-

préfet vous a rapporté ce propos ? Il doit être à

jamais disqualifié pour son manque de discrétion.

Je lui ai dit qu'il était un imbécile, c'est vrai ; mais

je le lui avais dit confidentiellement.

— Et le geste, monsieur ?

— Le geste aussi était confidentiel.

Le rire désarma la Chambre ; l'acte énergique et

impuni ramena les transfuges : l'année suivante,

M. de Kermaheuc retrouva ses voix accoutumées.

Au Palais- Bourbon, il siégeait isolé, tout au haut

de la travée d'extrême droite. De relations cour-

toises, cordiales même avec les hommes de son

monde, il ne se mêlait pas à leurs conciliabules

politiques et restait muré dans son intransigeance.

Jadis, à la tribune de Versailles, il avait fait applau-

136 LES MORTS QUI PARLENT.

dir une parole facile, originale. Retenue depuis dix

ans, cette parole ne s'échappait plus qu'en inter-

ruptions cinglantes ; elles allaient fouailler le centre

et la gauche. On en riait, on les redoutait. On res-

pectait le marquis. Les jeunes de la gauche l'appe-

laient « le vieux toqué » ; mais, quand il daignait se

laisser aborder, ces adversaires recouraient à lui de

préférence à tout autre pour arbitrer leurs affaires

d'honneur. Il ne cachait pas son faible pour les

socialistes : « Vivant avec les morts, je ne hais pas

les fossoyeurs », disait-il.

M. de Kermaheuc était pauvre. Il menait une vie

simple et méthodique. Assidu aux séances, comme

un habitué du Cirque qui ne se pardonnerait pas

d'être absent le jour où 'e dompteur sera dévoré, il

ne sortait du Palais- Bourbon que pour se rendre au

cercle de V Union. Son couvert était mis, et sa bou-

teille de vin d'Anjou l'attendait à une petite table,

la même depuis quinze ans, dans l'angle de la salle

à manger. Au temps du Septennat, il y dînait habi-

tuellement avec son neveu d'Agrève, l'aide de camp

du Maréchal ; depuis la disparition tragique du

malheureux officier, il mangeait seul, en parcourant

la Gazette. Il s'emportait contre « la feuille renégate,

tombée dans l'orléanisme », lisait avec plus de com-

plaisance V Intransigeant ; puis, adossé à la cheminée

du grand salon, il faisait avec amertume, avec de

singuliers bonheurs d'expression, la satire des choses

et des hommes qu'il avait vus le matin dans « la

cage aux écureuils ». C'était sa façon de désigner le

CEUX D'AUTREFOIS. 137

Parlement. A neuf heures sonnantes, un valet de

pied lui présentait sa canne et son chapeau. Ceux

qui savaient où allait le marquis échangeaient des

regards amusés.

M. de Kermaheuc parlait quelquefois à ses in-

times d'une jeune personne qu'il protégeait et qui

mettait un dernier sourire dans sa vieillesse morose :

« Une brave enfant, disait-il avec attendrissement,

sortie par droiture d'âme d'une de ces écoles où l'on

fabrique les institutrices de la République ; le besoin

et la vocation artistique l'avaient conduite dans un

théâtre, elle y gagnait courageusement sa vie ; mais

son honnêteté farouche empêchait qu'on ne rendît

justice à un admirable talent. » — Sentiment tout

paternel, affirmaient les amis du marquis. Les jeunes

gens, renseignés sur le passé galant du chevau-léger,

avaient un sourire d'incrédulité. Jamais devant lui :

il n'admettait pas la plaisanterie sur ce sujet, et le

vieux Breton tirait l'épée comme à vingt ans. On le

respectait, d'ailleurs, au cercle autant qu'à la

Chambre ; et on l'aimait, ceux qui le connaissaient

bien : on le savait bon. Parfois sa table restait inoc-

cupée pendant une semaine et plus : nul n'ignorait

la signification de ces absences. Des gens du Léonois,

des expatriés de cette misérable colonie bretonne

qui peuple les usines de Saint-Ouen et de Saint-

Denis, étaient venus conter leurs peines au député ;

il avait laissé tomber dans leurs mains son indem-

nité du dernier mois. Reclus après cette saignée

dans sa chambre de la rue de Monsieur, il y vivait

138 LES MORTS QUI PARLENT.

d'une tranche de jambon que son vieux valet de

chambre allait prendre à crédit.

— Monsieur le marquis, je suis votre serviteur !

Ce salut fut lancé par la basse-taille de Cantador,

qui traversait la salle.

— Bonjour, mon ancien. Toujours penché sur le

berceau de la Liberté ? répondit ironiquement M. de

Kermaheuc, en tendant deux doigts au révolution-

naire.

— Comme vous sur la tombe du Roi. Nous

sommes moins éloignés qu'on ne pense. Ce sont

deux droits divins.

Le marquis regardait s'éloigner le paletot noi-

sette. Il fit un signe à Jacques.

— Il a raison. Je l'aime, cette vieille bête. Il

croit, il espère, il a encore du combustible dans le

cœur. Cela me repose de nos jeunes intrigants à sang

de poisson. Et il dure, comme durent les forts. Le

Père Éternel lui-même, qui veille pourtant sur tou-

tes ses créatures, dira, quand on lui amènera Can-

tador : Tiens, il n'était pas encore mort, celui-là ?

— Au fait, il dira la même chose de moi !

— Heureusement, fit Jacques en riant, vous ne

paraissez pas près de partir pour cette émigra-

tion-là !

— Peuh ! mon monde est failli, ma forme est vui-

dée, comme parlait le vieux Montaigne. Il me

semble parfois qu'on m'a transporté en rêve dans

une Chine fabuleuse. Quand je pense que ces mes-

sieurs s'intitulent conservateurs ! Que diable espè-

CEUX D'AUTREFOIS. 139

rent-ils conserver ? Leur argent, tout au plus, et

encore ! — L'argent des jacobins assagis, usés en

moins de cent ans, dont ils épousent les filles et dont

les pères ont guillotiné les leurs. Le peuple s'apprête

à nous venger ; au lieu d'assister impassibles à ce

juste retour des choses, nous montons la garde, la

garde nationale, devant les coffres-forts de ceux qui

nous ont égorgés. Nous ne savons même pas nous

souvenir. Ils nous la baillent belle, les naïfs et les

farceurs qui nous exhortent gravement à combattre

pour la bonne cause ! Qu'en reste-t-il, grand Dieu,

de la bonne cause ? Et quelle idée s'en font ses pré-

tendus défenseurs ?

— Il reste la France, comme disait ce prince.

— Quelle France ? Une caricature de la vraie.

Tenez, ces jours derniers, j'ai dû me rendre pour un

conseil de famille chez le dernier parent que je me

connaisse, le petit duc de Jossé-Lauvreins. Je n'étais

pas allé chez Christian depuis qu'il a épousé .son

Américaine. J'aimais pourtant ce beau château sur

la Loire : j'y ai passé bien des mois de vacances,

lorsque j'étais gamin. On m'envoyait alors chez ma

tante de Lauvreins ; la vieille duchesse perdait la

vue, je devais lui faire chaque jour la lecture de

l'Union. Ma tante et son journal ne s'intéressaient

qu'à deux personnages dans le monde, M. le comte

de Chambord, le pape Pie IX. Moi-même, mon cher,

jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, je n'ai lu d'autre

gazette que V Union ; j'ai appris à connaître l'univers

par les jugements de trois hommes : MM. Laurentie,

x 4 o LES MORTS QUI PARLENT.

Poujoulat, de Riancey. C étaient d'honnêtes journa-

listes, ils écrivaient une langue pure et ne tripo-

taient pas. — Donc, l'autre matin, dans la chambre

Henri II du château de Jossé, je sonne pour

qu'on me monte le journal. Savez- vous ce qu'on

m'apporte ? Le New Yo>k Herald. Je demande au

maître d'hôtel s'il se moque de moi : il me répond

qu'il n'y a pas d'autre ieuille dans la maison.

— Et vous ne parlez pas l'anglais ?

— Mon cher Jacques, un diplomate fit un jour

cette question à mon vieil ami le général Le Flô ;

il répliqua : Comment le saurais- je ? Nous ne leur

avons jamais parlé qu'à coups de canon. — Au

déjeuner, mon Américaine de nièce arrive, jolie

comme un cœur, il faut lui rendre cette justice,

mais fagotée ! Une jupe de cycliste, des mocassins

jaunes aux mollets, si vous aviez vu ! — Vous

n'avez donc pas un journal français ? lui dis- je. —

Aoh ! répond- elle, le Herald est si confortable : il

me donne des nouvelles de mon père, qui monte

un wharf sur le Michigan ; de mon frère, qui pros-

pecte dans le Bechuanaland ; et les résultats des

matches de polo où sont engagées mes deux sœurs,

à Cannes et à Pau ; et aussi les potins sensationnels

de Paris, tout ce qu'il faut, enfin. — Elle me débi-

tait ce baragouin, la duchesse Peg de Jossé-Lau-

vreins ; et je revoyais, en fermant les yeux, ma

tante Diane, tricotant les bas de ses pauvres dans

sa bergère au petit point : la bergère écussonnée

du laurier de sinople et des trois pierres de foudre

CEUX D'AUTREFOIS. 141

de Dauvreins, avec la devise de leur maison : Ful-

mina si cessant, me tamen urit amor. Tout cela me

faisait l'effet d'un charivari exécuté par des singes

sur le clavecin assoupi de la tante Diane. Et ce fut

bien un charivari, lorsque la jolie fille du Michigan,

sous prétexte de musique, me déchira le tympan

avec je ne sais quelle cacophonie allemande. —

Mon cher enfant, vous l'apprendrez un jour : quand

les vieux airs que nous aimions sont endormis au

fond des pianos, il ne nous reste plus qu'à nous

faire emboîter comme eux ; ce monde nous devient

un logement trop vide.

L'obstiné Breton disait ces choses, un assombris-

sement de crépuscule sur l'eau de mer fonça le

bleu vif de ses yeux. Jacques y vit passer le songe

triste et candide de la race, tandis que le marquis

ajoutait, se parlant à lui-même :

— Il n'y a qu'une seule âme qui me chante en-

core la note juste...

— D'âme de Rose Esther, — souffla Félines à

l'oreille d'Andarran.

De vicomte Olivier, qui avait un lien de parenté

avec les Sénauvert, s'était emparé du jeune homme

et l'emmenait. Il continua :

— Sancta simplicitas ! pauvre grand cœur naïf !

Mais aussi un terrible maniaque. Ecoutez le tour

qu'il vient de me jouer. J'étais empêtré d'un an-

cien chasseur d'Afrique dans la misère, un certain

Trentesaux, qui a servi sous les ordres de mon

père. Asserme m'en avait aébarrassé une première

142 LES MORTS QUI PARLENT.

fois : cet Aristide est incomparable pour dénicher

des places ! Il avait fait créer dans le temps un

phare, sur un rocher des îles Sanguinaires, pour y

caser un Corse, son ancien agent électoral dans les

Alpes. Le Corse étant mort, Asserme eut l'obligeance

de faire interner mon soldat dans sa lanterne. La

marine supprime le phare, l'homme me retombe sur

les bras. Justement, Sinda me dit qu'il cherche un

portier, bel homme et médaillé. Le baron Gédéon

tenait à la médaille militaire. Trentesaux a cinq

pieds six pouces et la médaille. Je l'amène, il est

engagé sur l'heure. Avant-hier, je descendais la

rue de Vigny avec Kermaheuc, qui allait faire son

pèlerinage quotidien rue Fortuny. En approchant

de l'hôtel Sinda, mon malheur veut que je raconte

l'histoire de Trentesaux au vieil entêté Je le vois

qui se met à bouillir : « Ah ! il faut à ce rastaquouère

juif un soldat français qui se soit fait authentique-

ment casser les os ! » — Précisément, le suisse était

sur la porte, flambant dans sa livrée neuve ; Sinda

sortait à ce moment et lui donnait un ordre. Que

pensez- vous qu'ait fait mon Kermaheuc ? Il entre

sous le porche, coudoie le baron comme s'il ne

l'apercevait pas, tire son grand coup de chapeau

cérémonieux au portier : — Pardon, mon cher

camarade, on me dit que vous étiez près des nôtres

à l'armée de la Loire ; vous pourrez peut-être me

donner un renseignement sur un point où mes sou-

venirs me font défaut. Vous permettez ? — Il serre

la main de Trentesaux, entre dans la loge : flatté,

CEUX D'AUTREFOIS. 143

le vieux soldat lui avance son fauteuil, ils causent fa-

milièrement... Le baron vient à moi, furieux comme

un dindon : naturellement, il flanquait son suisse à

la porte le soir même, et je le garde pour compte.

— Pourtant, objecta Andarran, M. de Kerma-

heuc est la politesse en personne. Est-ce qu'il ne

connaît pas le baron Sinda ?

— Oui et non. L'hiver dernier, dans une vente

de charité, Gédéon s'est fait présenter par une dame

patronnesse. Il guignait le nom du marquis pour

son conseil d'administration de la Banque d'Herzé-

govine, une affaire qui n'embaumait pas, à ce mo-

ment-là. Kermaheuc le laissa causer ; et, tout d'un

coup, à haute voix, avec cette façon qu'il a de lais-

ser tomber certains mots de l'empyrée : — Si j'en-

tends bien, monsieur, vous désirez mon nom en

échange de vos écus. Grand merci. Moi, je n'ai

qu'un petit écu : mais il porte d'azur aux hermines

de Bretagne ; c'est très salissant. Serviteur. — Là-

dessus, une pirouette devant toute la société ; et

Sinda n'a jamais revu que le dos de notre don Qui-

chotte.

Celui que Félines qualifiait de la sorte rappela

les jeunes gens. Un huissier venait de lui remettre

un télégramme : sur le front du vieillard monta

l'ombre soudaine de la Mort, avec le saisissement

qu'elle apporte quand elle surgit ainsi, brusquement

aperçue de très loin, révélée par ces messages ra-

pides et mystérieux comme elle.

— Encore un qui part ! Un de mes fidèles, un de

6

144 LES MORTS QUI PARLENT.

mes plus vieux compagnons ! Durant une longue vie

de luttes, son cœur n'a faibli que deux fois, jus-

qu'aux larmes. Je l'avais vu pleurer à côté de moi

sur deux ruines : le soir d'Auvours, lorsqu'il fallut

abandonner la position ; le soir de Goritz, quand

on referma le caveau. — On me réclame en Bre-

tagne, pour les funérailles. Je crois bien que j'irai !

— Le marquis regarda sa montre. — A revoir, mon

cher Jacques : j'ai tout juste le temps de boucler ma

valise avant le départ du train ; et il faut encore que

je m'arrête ici au téléphone, une diablesse d'inven-

tion dont je joue fort mal ; je ne sais jamais me faire

entendre, c'est trop nouveau pour moi, ces ma-

chines-là.

— Je vous y accompagne, dit Andarran ; — je

veux voir l'installation de ce service.

Un va-et-vient fébrile emplissait d'agitation la

salle des cabines téléphoniques. Les demandes de

communications se mêlaient, étrangement dissem-

blables : avec les ministères, la Bourse, les théâtres ;

avec les rédactions des journaux de combat, où les

socialistes lançaient leurs renseignements à haute

voix, toutes portes ouvertes ; avec les hôtels du fau-

bourg Saint-Germain, où les députés de la droite

annonçaient discrètement une visite. Sur le véhicule

commun, les appels s'envolaient de conserve :

— Allô ! l'Intérieur ! — Le Radical / — La Non-

ciature ! — Le comptoir général des Colonies ! — La

duchesse de Jossé-Lauvreins ! — La Lanterne ! —

Et les pensées discordantes se frôlaient, se croisaient

CEUX D'AUTREFOIS. 145

dans le circuit des ondes vibratoires : objurgations

des> journalistes, secrets des agioteurs, passions hai-

neuses des politiciens, tendres confidences aux belles

dames, interrogations anxieuses sur une chère santé.

— Elles auraient frémi, les femmes élégantes à qui

s'adressaient quelques-uns de ces messages, si elles

eussent pu voir leurs personnes et leurs sentiments

profanés dans cette Babel, souillés dans la grossière

promiscuité du fil.

— De numéro 900.80, murmura timidement

M. de Kermaheuc au préposé, un employé du per-

sonnel de la Chambre, digne et respectueux dans sa

livrée à chevrons rouges. De Breton s'enferma dans

une cabine, y resta longtemps, sortit, prit congé de

Jacques. Félines le croisa dans la porte :

— Ainsi, vous partez irrévocablement ce soir ?

— A l'instant : pour deux jours seulement.

Et le marquis s'éloigna.

Olivier requit aussitôt le préposé, qui écrivait

à son bureau, l'annuaire des téléphones sous la

main.

— Da communication avec Mlle Rose Esther, rue

Fortuny, numéro 900,80, je crois...

D'homme vérifia, se leva : — Allô, Allô, le 900,80

Asserme entrait à ce moment. Pressé, Aristide

cria du seuil :

— Mlle Esther ! rue Fortuny !

— Allô, allô, le 900,80 !

Un instant après, Bayonne apparut, s'approcha

du préposé qui reprenait ses écritures.

146 LES MORTS QUI PARLENT.

— Voudriez- vous me chercher le numéro télépho-

nique de Mlle Rose Esther, rue Fortuny ?...

— 900,80 ! dit l'employé sans lever la tête et

sans toucher l'annuaire.

A cette réponse instantanée, automatique, don-

née avec un sérieux imperturbable par le fonction-

naire à collet rouge, Elzéar éclata de rire en regar-

dant Andarran, qui faisait de même. Au sortir de

la cabine, il retrouva son camarade planté là, avec

une interrogation dans les yeux :

— Ah ça ! que signifie ? Qu'est-ce donc que cette

Esther si demandée ?

— Une étoile qui s'est levée hier au ciel de Paris.

Il faudra que tu la connaisses pour redevenir Pari-

sien. Ce soir même je te conduirai à l'étoile, puis-

qu'elle vient de s'annoncer visible. Et d'abord, je

t'emmène dîner. On ne fera plus rien ici, aujour-

d'hui. Allons dîner nous deux, comme au vieux

temps du quartier Latin : un peu mieux qu'alors,

si tu le veux bien, dans quelque cabaret du boule-

vard.

CHAPITRE IX

ROSE ESTHER

Les deux anciens camarades s'acheminaient vers

la me Fortuny. Leur dîner avait été gai, géné-

reusement arrosé de vin vieux, réjoui par les sou-

venirs communs qui remontent entre deux hommes

en pleine force, à cette heure de la vie où le passé

nous porte déjà et ne nous écrase pas encore.

Jacques devinait pourtant dans la gaieté de son ami

quelque chose de forcé, quelque irritation secrète

qui fouettait la verve d'Elzéar. Le tribun avait fait

des allusions à son roman avec la princesse; ces

demi-confidences laissaient entrevoir des affaires

plus avancées que ne l'étaient en réalité les siennes.

Andarran savait qu'il en fallait rabattre ; elle lui

était connue de longue date, cette manie d'étaler

qui entrait pour moitié dans toutes les jouissances

de Bayonne.

— C'est un orateur, pensait Jacques, il parle

son plaisir et sa peine. Aime-t-il vraiment sa belle

étrangère ? Il la désire violemment, comme il dé-

sire tout : mais que désire-t-il d'elle ? Sa personne

seulement ? Ou son éclat, son titre, son luxe, sa

fortune ?

148 LES MORTS QUI PARLENT.

Lui qui avait au plus haut degré la pudeur de

ses sentiments intimes, il concevait mal cette sorte

d'amour que l'aveu public n'épouvante pas. Elzéar

éprouvait au contraire le besoin de tromper sa

déconvenue avec des paroles. Gâté par les triomphes

rapides et faciles, il était irrité contre Daria, contre

lui-même ; cabré devant l'obstacle, il s'en voulait

de sa maladresse, il laissait s'allumer en lui les

vagues fureurs de vengeance, l'envie méchante

d'humilier l'objet du désir, de punir celle qui ne

cédait pas assez vite à ce désir. Il ressentait tous

les mouvements habituels à l'égoïste vanité de

l'amour masculin, exaspérés ce soir-là par la cha-

leur du vin dans le sang, par la déception que venait

de lui apporter un billet de la princesse. En rentrant

chez sa mère, au sortir de l'Exposition, elle avait

trouvé le jeune médecin polonais en consultation

avec un confrère parisien. Alitée depuis deux jours,

la comtesse Lourieff se plaignait de douleurs

cruelles ; l'indisposition de la vieille femme prenait

un caractère alarmant. Très inquiète, Daria se dé-

gageait d'un rendez-vous convenu pour le lende-

main, elle ne pouvait prévoir le moment où il lui

serait permis de quitter la malade.

Chemin faisant, Bayonne racontait à Jacques le

peu qu'on savait de cette Rose Esther chez laquelle

ils allaient. Une échappée du professorat, disait-on,

une de ces jeunes victimes du brevet qui se lassent

de l'ingrate course au cachet et vont chercher for-

tune au théâtre. Elle jouait depuis deux ou trois

ROSE ESTHER. 149

ans des bouts de tôle à la Porte-Saint-Martin. On

y avait remarqué sa beauté un peu froide : personne

ne s'était avisé de lui trouver du talent. Elle décou-

rageait d'ailleurs par sa vie tranquille la chronique

bruyante qui tire une actrice hors du pair. M. de

Kermaheuc, son protecteur attitré, parlait rarement

d'elle ; quand il la nommait, c'était avec le respect

attendri du bon chevalier de la Manche pour sa

dame Dulcinée. Rose Esther ne recevait qu'un petit

nombre d'amis sûrs ; ils vantaient son intelligence

cultivée, son esprit de conduite, son aimable

sagesse. Soucieuse avant tout, semblait-il, de se

ménager l'appui honorable du marquis, elle n'avait

aucune attache avec le monde de la galanterie, elle

frayait peu avec ses camarades du théâtre. Ceux-ci

se vengeaient en lui prêtant d'autres liaisons, qui

devaient être fort discrètes. On les supposait tout

au moins ; il était trop difficile d'admettre la fidélité

de la jeune femme dans un attachement peut-être

platonique, à coup sûr désintéressé, tant la gêne du

vieux gentilhomme était notoire. Il y avait là un

point obscur. Peu de gens cherchaient à l'éclaircir :

Esther n'avait pas piqué la curiosité des (Edipes

qui font profession de débrouiller ces énigmes pari-

siennes.

Ils s'en enquér aient depuis quelques jours; depuis

la soirée triomphale qui avait attiré les regards sur

cette figure de pénombre, auréolée par le brusque

coup de lumière d'un grand succès au théâtre.

Michel Trévoux, le nouveau directeur de la Porte-

150 LES MORTS QUI PARLENT.

Saint-Martin, avait reçu et monté avec soin les

Htissites, drame historique d'un jeune poète ami

d'Esther, Daniel Heilbronn. Embarrassés dans le

choix d'une interprète pour le principal rôle de

femme, auteur et directeur avaient risqué la chance,

confié ce rôle à la pensionnaire effacée qui en

paraissait éprise. L'événement venait de justifier

leur confiance. Adroitement construite, pleine de

péripéties émouvantes, écrite dans une langue pit-

toresque, la pièce avait eu un succès à faire pleurer

les bons camarades de l'auteur. Le public de la

première représentation s'était surtout engoué de

Martha, l'héroïne taborite qui marchait au supplice

pour son amour et pour sa foi. Belle de passion

contenue sous son masque tragique, tour à tour

farouche et tendre, Esther avait révélé dans cette

création des qualités qu'on ne soupçonnait pas. Ce

fut un déchaînement d'enthousiasme, au dernier

acte, quand Martha, traînée au bûcher avec son

amant, gravit les rampes du Hradschin en jetant

ses malédictions sur Prague ; quand elle rendit par

un jeu de scène expressif la lutte entre la femme

amoureuse qui suivait jusque dans la mort son

apôtre, et la mère qui se retournait vers son enfant,

abandonné dans la ville maudite.

Au baisser du rideau, après des rappels fréné-

tiques, la loge habituellement déserte de l'actrice

s'était emplie de tout l'essaim de phalènes qui vo-

lent au feu du succès. On l'avait sacrée sur-le-champ

grande tragédienne, espérance de l'art français.

ROSE ESTHER. 151

Gens de lettres et de théâtre, journalistes et mon-

dains, c'était depuis quinze jours à qui approcherait

la célébrité nouvelle, forcerait l'intimité réservée

de sa vie. M. de Kermaheuc allait répétant à la

Chambre et au cercle qu'il y avait quelque chose de

détraqué dans le gouvernement du monde, puis-

qu'une fois par hasard on rendait justice au vrai

talent. Il ajoutait tout bas : au vrai génie. Le

marquis ressentait une joie naïve de ce crayon de

soleil qui tombait enfin sur « la brave enfant » ; et

aussi un vague effroi, devant cette irruption du

torrent parisien dans sa chère solitude de cœur :

l'effroi qu'il aurait éprouvé, si la Seine eût soudai-

nement atteint et inondé son petit bois de Ker-

maheuc.

Quand à Esther, elle avait reçu sa gloire comme

une visite longtemps attendue, qui ne surprend pas

et en annonce d'autres plus importantes. Elle s'était

montrée sensible aux éloges des critiques influents,

déférente à leurs conseils, circonspecte avec la

foule des adulateurs, très peu diposée à changer

son existence retirée, à la laisser envahir par les

explorateurs d'étoiles. Parmi les hommes qui se

faisaient présenter le soir de la première, elle avait

accueilli avec distinction quelques personnages en

vue dans la presse et dans la politique ; avec une

bonne grâce particulière Elzéar Bayonne, qui accom-

pagnait la princesse Véraguine à la représentation

des Hussites. Conquis par cette attention marquée,

il avait promis sa visite pour le surlendemain ; il

152 LES MORTS QUI PARLENT.

s'était ensuite excusé i'dans un billet, Daria lui

ayant assigné la même heure. Le matin de l'arrivée

d'Andarran, un petit- bleu très aimable rappelait

à :Bayonne sa promesse et l'engageait à venir pren-

dre une tasse de thé : une représentation de charité

à la Porte-Saint- Martin donnait un soir de relâche

aux interprètes du drame d'Heilbronn, l'actrice

en profitait pour réunir et remercier quelques amis.

Comme Elzéar s'excusait de nouveau par le télé-

phone, alléguant ses obligations envers le camarade

qui l'accaparerait ce même soir, Esther avait ré-

pondu qu'amené par lui, cet ami serait le très bien-

venu chez elle.

Tandis que Bayonne achevait ces explications,

les deux députés arrivaient devant un mur de

clôture, surmonté d'une grille en fers de lance, qui

interrompait l'alignement des façades sur la rue

Forruny. Ce mur et une avant-cour de quelques

mètres carrés isolaient une maison bâtie en retraite,

étranglée entre les pans latéraux des deux hautes

constructions voisines. D'épais manteaux de lierre

tombaient de ces grands pans aveuglés, abritaient

d'un double rideau le petit hôtel : nom trop ambi-

tieux, peut-être, pour cette vieille et très modeste

habitation, un seul étage à trois fenêtres sur rez-de

chaussée. Elle semblait oubliée là, blottie entre les

beaux immeubles neufs en bordure sur la rue,

comme une épave du passé, une dernière survi-

vante de ces maisons des champs disséminées autre-

fois sur la plaine Monceau. A peine éclairé, retiré

ROSE ESTHER. 153

dans l'ombre sous les lierres, masqué par l'écran

rébarbatif du mur noir et de la grille de fer, ce logis

vieillot, avec sa mine muette et mystérieuse, évoqua

dans l'esprit de Jacques le souvenir des croquis

que donnent les journaux illustrés, quand ils repro-

duisent au cours d'une affaire criminelle la maison

du drame.

Ils sonnèrent à la porte bâtarde percée au coin

du mur. Sur le sable de la petite cour, les pas ne

faisaient aucun bruit. Une servante ouvrit, intro-

duisit les visiteurs dans le salon du rez-de-chaussée.

Un mobilier où dominait le style Louis XIV, sans

luxe, révélait un goût sévère et exercé ; aux pan-

neaux de toile de Jouy pendaient des estampes du

grand siècle ; elles représentaient les galanteries

mythologiques, dessinées avec cette majesté froide

qui conservait de la bienfaisance aux libertés des

dieux. Un piano à queue chargé de partitions occu-

pait un angle de la pièce. Des plantes vertes, peu

de fleurs. On se serait cru chez une maîtresse de

musique à son aise, installée avec quelques recher-

ches de sobre élégance pour recevoir des élèves de

tonne famille.

Bayonne trouva dans ce salon sept à huit hommes

de connaissance. Deux journalistes, de ceux qui

font autorité, complimentaient Heilbronn : l'heu-

reux auteur des Hussites était tout jeune, tout crépu

sous une toison embroussaillée de barbe et de chez

veux roux, avec des petits yeux de furet qui cligno-

taient le long d'un nez flaireur, intelligent. Un des

154 LES MORTS QUI PARLENT.

maîtres du théâtre contemporain, venu là pour

reconnaître ces forces neuves et voir quel profit il

en pourrait extraire, disséquait les Hussites derrière

le piano, en compagnie d'un vieil académicien,

philosophe aimable répandu dans tous les mondes.

Le baron Sinda, centré pour un instant, en voisin, »

disait-il, Olivier de Félines et Aristide Asserme,

accablaient de leurs louanges la maîtresse de la

maison. Bayonne présenta son ami : les nouveaux

arrivants furent accueillis comme des habitués, avec

cordialité, sans étonnement, avec une nuance ex-

quise dans le geste qui semblait désigner à Elzéar

un fauteuil accoutumé, au coin du foyer.

Rose Esther, mise très simplement, dans une

robe de barège héliotrope à peine échancrée, était

assise sur une chaise longue. Le port de tête, le

buste droit, les mouvements rares, tout dans son

attitude indiquait une réserve voulue, le souci de

rappeler les convenances à qui les oublierait ; sa

personne décourageait les regards quêteurs parcette

chasteté de maintien où la femme ne donne rien

de son corps sous les plis du vêtement. Allongé, un

peu grêle, ce corps ne gardait dans l'immobilité

aucune des séductions serpentines qu'il avait à la

scène. Tout le charme était sur le visage, un charme

de figurine gothique. Des bandeaux à la vierge

modelaient sous les cheveux noirs le dessin délicat

de la tête ; ils encadraient un ovale régulier où

chaque trait était parfait en soi, le front, les joues,

l'oreille faite au tour, les petites narines mobiles ; la

ROSE ESTHER. 155

ligne mince des lèvres découvrait des dents admi-

rables. L,a pâleur nacrée du teint se réchauffait au

feu des grands yeux humides, modestement voilés

sous les longs cils qui semblaient s'appliquer à

éteindre des flammes intérieures d'intelligence et

de volonté.

Attentive à la conversation qu'elle dirigeait avec

tact, d'une voix basse et mesurée où chaque mot

avait son prix, Esther s'étudiait visiblement à

bannir de sa parole et de sa personne tout ressou-

venir de l'actrice, à paraître dame jusqu'au bout des

ongles. Elle avait étonné ses intimes par sa transfi-

guration dans le rôle de Martha, en y faisant jaillir

la fougue de passion qu'on attendait si peu de cette

fine vierge de missel. — « Tiens, tiens, — avait 'dit

Asserme sur le palier de la loge, — est-ce que

notre douce colombe aurait été couvée par un aigle?

— Non : par un vautour ! » — avait répondu avec

un hochement de tête Michel Trévoux, le sceptique

imprésario.

La causerie roulait sur l'art dramatique, sur la

pièce nouvelle, sur ce pays de Bohême d'où Heil-

bronn avait rapporté son drame. Andarran voulut

placer un souvenir de ses voyages :

— Ma plus vive émotion à Prague, dit-il, je l'ai

ressentie dans le cimetière israélite, au milieu de

ces tombes errantes et désolées ; je revois encore un

pieux pèlerin, vêtu de la souquenille des juifs polo-

nais : il déchiffrait les inscriptions hébraïques, il

cherchait la sépulture d'un rabbin vénéré en Po-

156 LES MORTS QUI PARLENT.

logne ; quand il eut trouvé la dalle exilée, il jeta

les trois petites pierres rituelles d'un geste si lamen-

table, si touchant...

Cette effusion poétique n'eut pas l'effet que s'en

promettait le pauvre Jacques. Il ne s'expliqua point

l'instant de froid et de silence qui suivit, comme

s'il eût jeté lui-même ses trois pierres dans le salon.

Le vieil académicien regarda avec un sourire mali-

cieux le poète Heilbronn, les autres... Esther

releva aussitôt la conversation en mettant les

députes sur le sujet où ils sont intarissables, leur

cuisine parlementaire. Quand ils se furent animés

au récit des dernières intrigues, elle demanda timi-

dement :

— Est-il vrai, — excusez mon ignorance, — que

nous soyons menacés d'une crise ministérielle ?

— Dans notre partie, on espère toujours une

crise ministérielle, prononça sentencieusement As-

serme. — Je crois en effet que cet événement heureux

est très prochain.

Andarran manifesta sa surprise.

— Est-ce possible ? Tous les députés du centre

à qui j'ai été présenté aujourd'hui paraissaient très

confiants. Il n'y a, m'ont-ils dit, aucune interpella-

tion dangereuse à l'horizon.

— Cher collègue, reprit Asserme, on tombe

rarement sur une interpellation dangereuse ; on

glisse toujours sur une pelure d'orange, au moment

où l'on s'y attend le moins. Vous verrez cela. Et

j'ai idée que vous le verrez sous peu de jours. Ils

ROSE ESTHER. 157

ont trop duré. Ils ont mécontenté beaucoup de

monde. Il se fait un déplacement à gauche dans

l'opinion du pays.

— L/ opinion du pays! Où prenez- vous cette bête

fabuleuse ? ricana l'un des journalistes.

— Mais, cher confrère, dans vos colonnes, chez

vous autres qui tenez cet article.

— Merci. Dites l'opinion que vous désirez, flat-

teur, on vous la servira.

Tous les hommes éclatèrent d'un rire gouail-

leur.

— Et alors, continua Esther, ce serait M. Mire-

vault qui prendrait le pouvoir ?

Elle lança cette interrogation d'un air innocent.

On devinait une suite d'idées très arrêtée sous les

phrases qu'elle laissait tomber négligemment.

— Mirevault ? Pourquoi ça, Mirevault ? s'écriè-

rent en cœur les quatre députés.

— Oh|! je ne sais pas... Je vois que j'ai dit une

sottise... J'avais entendu faire cette supposition par

mon directeur, M. Trévoux. Quand il était dans

l'industrie, il a eu de bons rapports avec M. Mire-

vault, qui était alors ministre, paraît-il.

— Il a été ministre, Mirevault ? I,e gros fabricant

de tissus ? — Félines cherchait dans ses souvenirs.

— Quand donc ? Vous rappelez-vous cela, vous,

Asserme ?

— Attendez donc, répondit Aristide en réfléchis-

sant ; — oui, je crois bien qu'il a été vaguement

ministre du Commerce, au temps de Gambetta.

158 LES MORTS QUI PARLENT.

C'était un ami du cher grand homme. Il n'en reste

plus beaucoup. Mirevault est une relique, il la faut

honorer.

— C'est uue utilité, interrompit le journaliste,

— un en-cas. Un Tirard moins long, plus large.

— Ah ! ah ! très joli ! — Le baron Sinda, toujours

plein d'égards pour la presse, crut devoir faire un

succès à cette médiocre plaisanterie sur le respec-

table homme d'État. Il la salua de ce rire qui lui

était particulier, qui ouvrait toute grande sa ro-

buste mâchoire, avec le mouvement d'un brochet

en train de happer des goujons. Le Triestin se leva,

conclut par cet aphorisme :

— M. Mirevault est un homme pondéré, très pon-

déré. Son nom ferait une excellente impression dans

le monde des affaires. — Mais il faut que je m'ar-

rache: je dois aller ce soir à l'ambassade impériale,

je suis venu un instant, en voisin. Belle voisine, je

vous renouvelle la prière de la baronne : elle vous

supplie de venir jeudi, pour dire à nos amis les

beaux vers de M. Heilbronn, votre adorable scène

du V e acte. Ma femme sera si enchantée de faire

votre connaissance.

— Veuillez présenter mes remerciements à

Mme la baronne. Je ferai tous mes efforts. Je n'ose

m' engager ferme. M. de Kerrnaheuc reviendra

probablement ce jour -là de son triste pèlerinage,

je me devrai à mon vieil ami : son chagrin aura

grand besoin des consolations de l'amitié.

— Brûlons un cierge au mort breton, murmura

ROSE ESTHER. 159

Asserme à l'oreille de Bayonne : — Nous devons la

petite débauche de ce soir à l'absence du vieux dra-

gon. — Il ajouta à haute voix : — Ce pauvre mar-

quis ! Il enterre donc toujours ? C'est le génie funé-

raire.

— Vous voulez dire le génie de la fidélité, inter-

rompit sèchement Esther. Elle lança un regard cou-

pant à l'incorrigible Aristide ; elle ne tolérait ja-

mais l'ombre d'une plaisanterie sur le marquis.

— Monsieur le baron, en vous en allant, faites-

moi l'aumône d'un conseil ; il y a là dans l'anti-

chambre une gravure de Robert Nanteuil, une es-

tampe du Cabinet du Roi ; le marchand l'a laissée

ici pour me tenter, j'aimerais avoir votre avis de

collectionneur.

Elle accompagna Sinda dans le vestibule, y resta

un moment avec lui. Félines profita de leur dispa-

rition pour replacer à ce nouvel auditoire l'anecdote

de Trentesaux et de M. de Kermaheuc.

— S'il était ici, nous n'aurions pas eu l'avantage

de voir ce soir Gédéon.

Esther rentra, elle entendit les derniers mots du

récit d'Olivier. Un geste d'impatience lui échappa.

— Vraiment, monsieur de Félines, vous brouil-

leriez l'univers. Tout cela est fort exagéré. Je sais

qu'il y a eu un malentendu entre ces messieurs, je

voudrais être assez heureuse pour le faire cesser

Ne l'envenimez pas, de grâce.

Rose Esther était de ces personnes qui ne souf-

frent pas le bruit, les bris de vitres, et qui ont l'art

i6o EES MORTS QUI PARLENT.

d'ouater la vie autour d'elles, afin que tous y glis-

sent discrètement.

Asserme vint prendre congé : un article à bâcler

l'appelait à son journal. Elle le retint une minute

dans l'embrasure de la porte, le temps de lui dire

quelques mots, d'un ton bref et impératif qui con-

trastait avec son parler habituel.

— Ainsi, vous croyez à une crise imminente ?

— Oui, ou je n'y connais plus rien.

— En ce cas, tâchez de vous arranger pour que

Mirevault ait la présidence du prochain Cabinet.

— Quelle idée! D'où vient votre fantaisie pour

cet empaillé ?

— Fantaisie est mal dit. Je désire que Mirevault

soit président du Conseil. J'ai mes raisons. Vous

m'entendez ?

— Mais ce n'est pas possible ! Nous avons des

engagements avec Boutevierge.

— Je ne sais pas si c'est possible, je sais que

c'est indispensable. Casez celui-là où vous voudrez.

1 faut que la présidence revienne à l'autre. J'en

ausais à l'instant avec le baron : il tient essentiel-

lement à cette combinaison. J'ai promis à Sinda

votre secours absolu. — A propos : il trouve

fort sensée votre idée sur le sous-secrétariat des

Beaux- Arts; cela vous irait comme une bague au

doigt. — Faites-moi donc le plaisir de préparer sans

retard le ministère Mirevault, à la Chambre et dans

vos journaux.

Elle fixa sur Aristide un regard direct, chargé de

ROSE ESTHER. 161

sous-entendus, qui devait lui rappeler des obliga

tions ou des espérances de plus d'une sorte. Le dé-

puté s'inclina silencieusement, en signe de soumis-

sion aux ordres reçus. Il s'éloigna. Rose Esther

revint à ses hôtes, souriante.

— Pardonnez-moi, cher monsieur de Félines, je

vous ai brusqué. Mais aussi, vous avez aujourd'hui

votre esprit féroce des soirs de bataille. Parions que

vous venez encore d'en livrer une à votre abomi-

nable préfet.

— Je ne fais pas autre chose. Un affreux sec-

taire, qui démolit ma circonscription !

— Il y en a cependant de gentils. M. Trévoux

m'a présenté l'autre soir un petit préfet qui avait

de jolies manières, et des gants déchirés à force de

m' applaudir. — Au fait, il se réclamait de vous,

dans ma loge ; il disait à M. Trévoux qu'il avait

servi dans votre département, qu'il espérait bien

y être replacé, si leur ami M. Mirevault revenait

aux affaires. Comment donc me l'a-t-on nommé ?

Sallois, Sarrois...

— Sannois ! un charmant garçon, un de ces ré-

publicains avec qui l'on peut s'entendre. Il vous a

dit cela ?

— Oh ! pas à moi. Mon Dieu, de quoi est-ce que

je me mêle ? A vous écouter tous, on finirait par la

gagner, votre vilaine rougeole politique !

Esther regarda la pendule, qui marquait onze

heures et demie.

— Je suis confuse, mais il va falloir que je vous

i62 LES MORTS QUI PARLENT.

renvoie tous. Mon médecin m'ordonne beaucoup

de repos, ce rôle est si fatiguant à jouer ; et je dois

répéter demain matin pour des raccords. Combien

je vous suis reconnaissante, messieurs, de m' avoir

apporté vos encouragements et vos conseils.

Les visiteurs se levèrent, gagnèrent la porte avec

cette lenteur que mettent les hommes à sortir de

chez une jolie femme de théâtre, chacun ayant le

désir de partir le dernier, la fatuité d'espérer vague-

ment qu'on le retiendra peut-être... Esther témoigna

sa déférence au vieil académicien en le recondui-

sant.

— Cher maître, je réclame votre voix pour mon

jeune poète, quand il ne sera plus jeune. — Elle

montrait Heilbronn, qui durant cette soirée avait

tout écouté, tout observé, sans souffler mot.

— Il en sera, il en sera, toussota le vieillard. —

On mourra beaucoup pour vous être agréable, belle

dame. Patience, il en sera. Je vous promets ma voix,

jeune homme : pas cette fois ; la bonne.

— Merci pour lui. Et si vous avez la bonté de

m'amener M. l'administrateur général, prévenez-

moi d'avance : je suis si petite fille que je me sens

tout intimidée à la pensée de le recevoir. — Ah !

j'allais oublier... Monsieur Bayonne !

Elle rappela Elzéar, qui endossait son paletot

dans l'antichambre.

— Pardon, monsieur Bayonne... Seriez-vous

assez aimable pour me donner encore une minute ?

J'ai un tout petit service à vous demander.

ROSE ESTHER. 163

Les autres hommes décochèrent au bénéficiaire

de cet appel le mauvais regard de jalousie qu'ils

ont pour le gagnant du gros lot convoité par tous.

Ils sortirent.

— Décidément, — dit Félines à ses compagnons

en traversant la petite cour, — au théâtre comme

à la Chambre, il n'y en a que pour ces socialistes!

Si Kermaheuc pouvait voir, du wagon où il roule,

le Bayonne dans son nid...

Le vicomte retint un instant Andarran sur le

trottoir.

— Savez- vous, cher ami, que cette petite Esther

est précieuse ! Le renseignement qu'elle m'a donné

vaut pour moi son pesant d'or. Il me faut ce San-

nois, coûte que cûte. Ce serait le salut de mon dé-

partement. Un homme qui est avec nous, au fond

de son cœur. Sa femme était toujours fourrée chez

l'évêque; elle a de la ligne, de belles épaules, et

un dégoût insurmontable pour les fonctionnaires

républicains. On assurait même que le préfet avait

lâché la franc-maçonnerie, pour complaire à sa

préfète. Cela, j'en doute : avant d'avoir décroché

sa première classe, ce serait maladroit. Sannois est

maintenant chez ce butor de Cornille-Lalouze, qui

l'accuse de trahison et demande sa tête. Qu'il me

la repasse, et je m'engage volontiers à voter pen-

dant trois mois pour le ministère qui me fera ca-

deau de ce phénix des préfets. — Dites donc, mais

Bayonne ne sort pas ! Allons-nous-en, je crois que

nous l'attendrions longtemps. Pauvre marquis 1

IÔ4 LES MORTS QUI PARLENT.

« La seule âme qui lui chante la note juste... » Cest

beau, la foi!

Et Félines s'éloigna an bras de Jacques, en fre-

donnant dans la rue :

Un marquis sage

Est en voyage...

CHAPITRE X

EN FAMILLE

Quand la porte se fut refermée sur les partants,

Elzéar s'informa avec un empressement courtois :

— En quoi puis- je être assez heureux pour vous

servir ?

Esther réfléchissait. Elle fit attendre un instant

sa réponse.

— Et vous ? Croyez- vous aussi à une crise immi-

nente ?

— Oh ! nous autres socialistes, vous savez, nous

sommes fort indifférents à ces accidents chroniques.

— Pourtant, s'il s'en produisait un, quelles se-

raient vos préférences ? M. Mirevault ?

— Celui-là ou un autre, peu importe. Ils se valent

tous. Mais, — ajouta Bayonne avec un sourire, —

vous allez me le rendre intéressant, ce drapier hu-

guenot. Comme vous le... protégez ! Vous le con-

naissez beaucoup ?

— Je n'ai jamais vu M. Mirevault.

Ces mots furent suivis d'un long silence. Esther

était venue s'asseoir sur une chaise basse, tout après

du jeune homme, devant la cheminée où elle tison-

nait. Dans cette action, toute sa personne secouée

i66 LES MORTS QUI PARLENT.

d'un petit frisson de froid se déraidissait. Rigide

tout à l'heure et défendu par son immobilité, le

corps de la femme réapparaissait, vivait, livrait

insouciamment quelque chose de ses mystères sous

les plis changeants du vêtement. Les jolis pieds se

montraient sur les chenets, le buste s'inclinait vers

la flamme. Sans coquetterie grossière, sans provo-

cation ; c'était plutôt la détente naturelle d'une

jeune fille qui reprend ses aises et ne se surveille

plus, après le départ des étrangers, lorsqu'elle se

retrouve seule avec un membre de sa famille.

Elle releva enfin les yeux, fixés sur la braise ar-

dente qui s'y mirait, les tourna vers Elzéar, bien

en face.

— Écoutez. Je ne veux pas jouer au plus fin

avec vous. Je vais être franche, comme je ne le

fus peut-être jamais avec personne. Savez- vous chez

qui vous êtes ?

— Mais,., chez la plus charmante, la plus aima-

ble des...

— Oh ! pas de madrigal. Ma question est sérieuse.

Répondez. Si vous ignorez vraiment chez qui vous

êtes, un instinct secret ne vous dit-il pas que vous

vous trouvez ici en sûreté... dans un air de famille...

comme dans votre famille ?

— Qu'entendez-vous par là ? — L'ignorance sin-

cère d' Elzéar se peignait sur son visage intrigué.

— J'entends ces mots dans leur sens littéral.

Mais d'abord .permettez-moi une question indis-

crète. Est-ce que vous frayez avec vos cousins éloi-

EN FAMILLE. 167

gnés, les fils du célèbre David Bayonne, les descen-

dants de votre grand- oncle Abel ?

— Oh ! la parenté est si lointaine ! Ils ne s'en

soucieraient guère, d'ailleurs ; je vois mal ces fonc-

tionnaires prudents bras dessus bras dessous avec

un farouche socialiste. Il m'arrive même parfois de

rire, à la pensée de la gêne où mon nom les met.

— Vous pourriez vous tromper. — Vous ne con-

naissez pas Joseph Bayonne, le préfet de la Basse-

Gironde ?

— Je l'ai croisé deux ou trois fois dans le salon

de la Paix. Nous nous saluons, nous échangeons

quelques mots. Il est poli.

— Et son frère, Louis-Napoléon, le directeur de

la banque Nathan et Salcedo ?

— Je le rencontre chez le baron Sinda. Il est

plus rond, celui-là. Mais nous ne sommes pas liés.

— Je ne vous parle pas d'Alphonse, l'inspecteur

de l'Université. Il y a des chances pour que vous

ignoriez toujours ce savant timide, et pour qu'il

vous ignore. Savez- vous seulement qu'il avait épousé

en premières noces, lorsqu'il n'était encore que

proviseur à Montauban, la fille de l'entrepositaire

des tabacs dans cette ville, Émilienne Buissonnet ?

— J'avoue que mes notions sont un peu confuses

de ce côté. — Mais vous-même, quel intérêt ?...

— Attendez. Émilienne Buisson et lui donna utie

fille. Elevée dans un milieu d'universitaires et de

pasteurs, bardée de brevets à dix-huit ans, la petite

passait pour un prodige à Montauban. Le digne

168 LES MORTS QUI PARLENT.

professeur aurait inventé l'Université et la péda-

gogie, si elles n'existaient pas ; il ne concevait point

d'autre carrière pour ses enfants. Il voulut pousser

son aînée aux sommets de la hiérarchie dans l'en-

seignement féminin, il la fit entrer à l'École normale

supérieure de Fontenay- aux- Roses. Un beau jour,

après deux années d'études où elle se distingua,

plongeon subit de l'élève modèle. On n'entendit plus

parler d'elle. Morte ? Disparue ? Enlevée par un

mylord ? Le problème ne passionnait que de rares

initiés. Alphonse Bayonne avait de son second ma-

riage assez d'enfants pour qu'on pût se perdre dans

le nombre. A l'Ecole, où l'on savait, comme dans

le cercle de la famille et des proches, on fut discret,

et pour cause. Quatre années passèrent, firent

l'oubli. En dehors de quelques intéressés, et peut-

être de M. le préfet de police, nul ne se doute que

la fille de l'inspecteur général, l'élève de Fontenay,

la studieuse Esther Bayonne, est aujourd'hui dans

a robe de votre servante, Rose Esther de la Porte-

Saint-Martin...

— Quoi ! Vous seriez...

— Votre cousine indigne. — La jeune femme

esquissa une révérence, avec un rien d'espièglerie

qui mettait une grâce inattendue sur cette figure

habituellement sérieuse. — Oh ! une arrière-petite-

cousine, dont le véritable état civil restera à jamais

enseveli sous le nom de théâtre que le succès vient

de consacrer. Cela vous fâche ? ajouta- t-elle genti-

ment.

EN FAMILLE. 169

— Comment donc ? Cela me ravit ! protesta

Elzéar avec gaieté.

— Oui, vous n'avez pas de préjugés, vous me

comprendrez, vous. Ce n'est pas une aventure

vulgaire qui m'a tirée de Fontenay : c'est une

volonté réfléchie. J'ai considéré devant moi la

morne tâche de l'institutrice d'État, médiocre, sans

horizon ; et, en regard, les perspectives illimitées

du théâtre, indépendance, fortune, gloire. Ai- je

donc fait autre chose que de prendre exemple sur

nos frères les normaliens, quand ils fuient la classe

ingrate d'un lycée de province pour se jeter dans

le journalisme, dans le théâtre ? Car c'est surtout

au théâtre qu'on les voit, dans nos coulisses, où les

plus avisés édifient leur réputation, leur fortune.

Quelle différence, je vous prie ? Comme eux, j'avais

mon plan, et des ambitions aussi hautes pour le

moins que les leurs. Je n'allais pas chercher sur la

scène une vie facile, le désordre, l'argent basse-

ment gagné. J'en attends plus et mieux : le vrai

trône des reines de demain. — Mais si j'expliquais

à fond ma pensée, vous me traiteriez de bas bleu...

— Non, dites, — appuya Elzéar, très intéressé.

— A une fille qui a passé par Fontenay, — et

je serai toujours reconnaissante à mes maîtres de

l'avance intellectuelle qu'ils m'ont donnée sur les

grues que je coudoie, — à un esprit qui a médité

les enseignements de cette forte éducation, vous

accorderez peut-être le droit de porter quelques

jugements sur l'histoire et sur les hommes. Il ne

170 LES MORTS QUI PARLENT.

reste dans ce Paris, n'est-il pas vrai, qu'une seule

idée commune à tous, le plaisir ; partant, une seule

institution solide, le théâtre ; et la femme de théâ-

tre, pour peu qu'elle sorte du pair, est déjà aujour-

d'hui la rivale, l'égale des femmes les plus enviées,

les plus respectées. A mesure que cette société

achèvera de s'émietter, et en attendant le coup

final que vous lui porterez, l'effet nécessaire de

tant de causes s'accusera chaque jour davantage :

encore un peu, et la comédienne bien douée, belle,

illustre, sera l'unique puissance féminine, l'unique

régulatrice de ce monde en décomposition ; comme

le furent dans les sociétés semblables une Aspasie,

une Imperia... Mais il y a quelque chose de changé,

à l'honneur de notre temps : une courtisane dissolue

ne suffirait plus à ce gouvernement social. Il y

faudra de la tenue, de la respectabilité, cette cul-

ture intellectuelle sans laquelle ni l'homme ni la

femme ne peuvent rien de grand. Seule, la comé-

dienne qui aura en main ces armes pourra relever

la vraie citadelle française, le salon dictatorial où

tout se prépare, où tout se consomme. — Vous ne

riez pas, Elzéar. — Vous permettez, n'est-ce pas,

que je vous appelle ainsi : puisque nous devons

cousiner !... — Ceci fut dit avec une câlinerie char-

mante. — Vous ne riez pas : dans votre sphère

d'homme, vous avez bâti de même un grand avenir

sur le rêve logique ; oh ! plus grand que le miea,

grand comme votre génie ! Mais je sais beaucoup

de vous, et je devine le reste. Vous aussi, tout jeune,

EN FAMILLE. 171

votre vision a refait le monde, votre action le refera

dans la réalité ; avec l'audace du désir et la puis-

sance du vouloir qui marquent ceux de notre race

pour le gouvernement de ce monde.

Il écoutait, captivé, ému par cet écho de ses

anciennes pensées, par les souvenirs où elle le repor-

tait. Elle touchait jutse : il se reconnaissait, il

retrouvait sa formation première dans ce rêve fra-

ternel, ce rêve logique, comme elle disait. Certes,

c'était bien une Bayonne qui parlait ainsi, avec

l'élan fougueux et raisonné, avec l'intelligence et

la volonté de leur race.

— Pour monter où je veux, reprit-elle, il y a

un sacrement indispensable : il faut être de la Mai-

son ; vous savez, la Maison sacro-sainte, la Maison

de Molière. Fille de Bohême partout ailleurs, là

seulement l'actrice devient une fonctionnaire, une

personne imposée au respect de ce peuple par le

sceau administratif. Le sociétariat aux Français !

Première marche de ce trône où la comédienne de

l'avenir régnera officiellement sur Paris. J'y ai tou-

jours pensé. J'ai déjà fait quelques tentatives. Le

bon M. de Kermaheuc, qui connaît mon désir, s'était

chargé de la première. Ce fut l'acte le plus héroïque

de sa vie. Lui qui ne met jamais les pieds dans un

ministère, il est allé un matin à l'Instruction pu-

blique. Timidement, gauchement, le pauvre cher

homme, il pressentit le ministre ; surpris et flatté

par la démarche insolite du hautain gentilhomme,

le ministre fut tout miel, s'engagea presque. Par

172 LES MORTS QUI PARLENT.

malheur, M. de Kermaheuc avait alors un de ses

curés privé de traitement ; il voulut du même coup

soulager sa conscience, il parla de son recteur.

Coulant sur le décret de Moscou, le ministre rede-

vint intraitable sur le Concordat. Le naturel du

marquis reprit vite le dessus, il s'échauffa, rua dans

le brancard, traita le grand maître de l'Université

comme le dernier des laquais. J'ai bien ri quand il

me conta la scène, le soir, en s'excusant. Je l'ai con-

solé, c'était parfait. Je ne pouvais désirer un meil-

leur amorçage de l'affaire, introduite de cette façon,

par lui, de très haut : le souvenir en reste cloué

dans les mémoires bureaucratiques, c'est le prin-

cipal. Maintenant, après le succès retentissant des

Hussites, la porte de la rue Richelieu s'ouvrira facile-

ment, il ne faut plus qu'un homme au pouvoir pour

donner la clef. C'est ici que nous revenons à Mire-

vault.

— Je saisis mal : puisque vous ne le connaissez

pas !...

— Aussi n'est-ce pas de lui que je me soucie. On

le dit ordinaire : un piétiste borné, toujours conduit

par la main qui sait le prendre, lui attacher ses œil-

lères. Et cette main est celle de mon oncle Joseph

Bayonne, le préfet. Chef de cabinet au Commerce,

quand le bonhomme avait ce département, Joseph

y faisait tout. Il retrouverait le même rôle chez son

patron, à la présidence du Conseil. Qu'il s'implante

là, seulement, et je serai sociétaire avant six mois.

— Permettez-moi à mon tour, fit Elzéar, d'être

EN CAMILLE. 173

amicalement indiscret. D'après ce que vous venez

de dire, la famille, votre père, vos oncles, ne vous

auraient pas tenu rigueur ?

— Ah ! fit-elle avec un soupir, mon père, c'est

autre chose. Ce savant est un juste, un simple. Il

serait encore professeur à Montauban, confiné dans

ses devoirs et dans ses livres, si les vigoureux poi-

gnets de ses frères ne l'avaient pas soulevé. Quand

une vague impétueuse monte, elle porte à la surface

les algues molles qu'elle entraîne ; ainsi de nous,

des Bayonne : on ne laisse personne en route ; sans

quoi mon pauvre père y fût resté. Il consentira

peut-être à me revoir, avec le temps ; il en faudra

beaucoup avant que son cœur me pardonne ma fuite

de Fontenay, cette désertion du drapeau universi-

taire. Avec mes oncles, rien de pareil à craindre.

Ils sont pratiques. Lorsque j'ai débuté dans la figu-

ration, ils ont fait la grimace et le silence sur la

morte. Mon oncle Napoléon m'est revenu le pre-

mier : les financiers ne sont pas des puritains.

Depuis que le grand succès de l'autre soir m'a mise

en valeur, comme il dirait, cet aimable homme me

comble, il me traite de puissance à puissance. Un

matin, il m'a amené le préfet : après le succès,

naturellement. Nous nous sommes compris, nous

avons échangé des paroles. Si j'ai besoin de lui pour

le sociétariat, l'oncle Joseph a encore plus besoin

de moi pour se hisser dans la place où il me sera

utile. — Qui pensait à un ministère Mirevault ? Le

voici en bon train. Asserme y est attelé ; je le tiens

174 LES MORTS OUI PARLENT.

par bien des côtés ; c'est un lanceur émérite, vous

le savez. A la Chambre et dans les journaux, il va

faire le lit de Mirevault, créer cet état d'opinion où

le nom d'un homme politique devient possible,

d'abord, puis obsédant, inévitable. Les deux journa-

listes que vous avez vus ici achèveront la besogne.

Félines a mordu à l'hameçon, il amadouera la droite.

Un officier de mes amis, attaché à la maison du

Président, préparera les voies en jetant le nom dans

les conversations de l'Elysée. Duputel viendra alors

le proposer avec son autorité parlementaire, d'après

les indications de Sinda, qui a barre sur ce vieux

ficellier ; et j'ai pu démontrer au banquier les avan-

tages que présentera pour lui, pour tout le monde

des affaires, une combinaison où mes oncles Bayonne

joueront un rôle prépondérant. D'autres encore s'en

occupent. Je vous dis que c'est fait. Vous allez rire :

figurez- vous que l'austère Mirevault, excité par

Joseph, voulait venir me rendre une visite de céré-

monie. Je l'en ai fait dissuader. L'imbécile! Pourtant

il sera ministre : il le faut, je le veux.

Une saccade nerveuse agita sa petite main. Elzéar

la regardait, cette main mignonne qui tapotait les

pincettes ; il pensait qu'elle avait ourdi et jeté sur

tout Paris, du fond de la maison silencieuse, le large

filet qui allait se refermer dans le marais parlemen-

taire, en ramener le ministère voulu. Il la regardait,

cette menotte, il se prenait à en aimer la grâce et la

force.

Il était d'autant plus agacé par la piqûre d'une

EN FAMILLE. 175

idée, devenue importune depuis quelques instants,

— M'en voudrez-vous, dit-il, si je pousse plus

loin l'indiscrétion ? Que pense de tout cela votre...

votre ami, l'intraitable marquis ?

La physionomie d'Esther, presque enjouée tan-

dis qu'elle développait ses grands desseins, reprit

son masque grave, avec une ombre de douce tris-

tesse.

— De ce sujet aussi, je vous parlerai librement ;

mais vous me croirez moins franche, c'est trop

complexe ! M. de Kermaheuc est le seul devoir que

ma conscience se reconnaisse, le seul attachement

vrai que mon cœur s'avoue. Il m'a ramassée, avec

tendresse et respect, alors qu'au sortir de Fontenay

j'errais dans la rue, frappant vainement à la porte

des petits théâtres. Nous sommes d'une race loyale

dans les comptes, n'est-ce pas, et qui paie stricte-

ment son dû. Je dois à ce vieillard l'honorabilité de

ma vie ; je lui dois l'unique affection solide qui

m'ait protégée. Affection paternelle... mainte-

nant... ; vous me croirez si vous voulez. Je l'aime

pour sa noblesse de sentiments ; je l'aime, c'est sin-

gulier à dire, pour tout ce que je sens en lui d'inac-

cessible à ma nature, et de bon et de beau, pourtant

Je l'aime avec ma complexion morale de Fontenay,

avec cet idéalisme qu'on essayait de nous incul-

quer là-bas. Et, d'autre part, je suis superstitieuse :

M. de Kermaheuc est mon fétiche ; il me semble

que si cette grande ombre d'un passé mort se reti-

rait de moi, rien ne me réussirait plus. J'ai fait

7

176 LES MORTS QUI PARLENT.

bien des sacrifices pour lui épargner un chagrin. —

Ce qu'il pense des choses temporelles dont nous

parlions tout à l'heure ? Il ne les voit pas, il vit au-

dessus. On ne trompe pas un homme en lui celant

ce qui n'a pas d'intérêt, ce qui n'existe pas pour

lui. M. de Kermaheuc se croit malheureux, et je ne

sais pas d'être plus heureux, à mon sens : parce que

je ne connais à personne une pareille puissance

d'illusion.

— Je continue à vous bourreler, — reprit

Elzéar ; il y avait de l'humeur et du soupçon dans

son accent. — Votre existence ne va-t-elle pas chan-

ger, avec l'aisance qu'apportent les gros succès de

théâtre ?

— Questionnez donc franchement ! Vous voulez

dire que mes appointements de comparse n'eussent

pas suffi à me faire vivre, sans l'appui de M. de

Kermaheuc ? Pauvre homme ! Des fleurs, quelques

menues gâteries, un bijou ancien le jour de ma fête ;

ce qu'il ferait pour une nièce préférée. Je n'ai pas

reçu de lui autre chose, et ses moyens ne lui per-

mettraient pas davantage. La vieille maison où

vous êtes représente la part d'héritage qui m'est

revenue de ma mère, morte peu après mon équi-

pée, peut-être de ce coup, hélas ! Et s'il y a eu au

début de ma carrière, cette terrible carrière du

théâtre, des nécessités cruelles, des... abdications,

— je ne cache rien, vous le voyez, — ne me faites

pas souvenir de ces tristesses, Elzéar, laissez-moi

oublier les heures de torture. Depuis quinze jours.

EN FAMILLE. 177

les directeurs se pendent à la sonnette de la presti-

gieuse Martha : désormais, je serai maîtresse de

moi-même, libre de mon choix, si ce cœur que je

n'ai guère eu le loisir d'écouter devait parler quel-

que jour. Il ne m'entraînera jamais, je veux l'es-

pérer, à des faiblesses qui jetteraient ouvertement le

ridicule sur mon vieil ami, qui compromettraient

le nom vénéré dont je dois être la gardienne...

— Le nom dont vous devez être la gardienne ?...

Esther mordit ses lèvres minces, comme pour

rattraper un mot de trop.

— Sans doute ; tout le monde connaît et je pro-

clame hautement cette espèce d'adoption affec-

tueuse du bon marquis. C'est ce que je voulais dire.

Vous l'eûtendez assez. Vous ne me prêterez pas

des idées absurdes qui sont bien loin de mon esprit.

Elle s'inquiétait à tort. En ce moment, Elzéar ne

s'attachait guère à pénétrer les arrière-pensées ou

les espérances cachées sous cette phrase équivoque.

Il était tout à l'agacement instinctif qui aiguillonne

la vanité d'un homme, dès qu'il voit se dresser

brusquement, dans l'intimité affectueuse de l'entre-

tien avec une jolie femme, une de ces barrières

qu'elle élève d'un mot devant le désir possible, la

chance future, la tentation d'un instant... L' élevait-

elle pour refréner ce désir possible, ou pour le sti-

muler en lui donnant plus d'élan ?...

Elzéar continua, presque méchamment :

— M. de Kermaheuc ignore-t-il vos origines ?

Elles doivent choquer singulièrement ses préjugés.

178 LES MORTS QUI PARLENT.

— Il sait seulement que j'ai quitté une de ces

écoles qu'il abomine. Il porte cette belle action au

crédit de mes scrupules de conscience. Pourquoi le

détromper, puisqu'il m'en aime mieux ?

— Et vous pouvez prendre sur vous de flatter

toutes ses rengaines mérovingiennes, vous, la

femme d'esprit libre et instruit ?

— Je lui parle avec piété des choses mortes qu'il

aime : je n'y ai pas de peine, puisqu'elles sont

belles. J'en ai moins encore à lui parler avec dégoût

des choses vivantes qu'il n'aime pas, puisqu'elles

ne sont guère propres. Ne pensez-vous point que

les hommes se plaisent surtout à entendre maudire

ce qu'ils détestent, plus encore qu'à entendre louer

ce qu'ils chérissent ? Enfin je cherche à lui plaire

comme je peux, même si je ne suis\* pas toujours

bien convaincue. On est souple, n'est-ce pas ?

Comme pour en donner la preuve, elle] s'était le-

vée avec une ondulation harmonieuse de toute sa

personne, elle vint jeter ce mot dans un sourire in-

génu à l'oreille du jeune homme. Il sentit passer,

tout proche, le parfum tiède de la gorge délicate-

ment moulée sous le barège entr'ouvert. Elle avait

vu se former un nuage sur le front d'Elzéar, à ses

dernières reparties ; elle le vit se fondre dans une

sensation capiteuse. Elle se rassit plus près de lui ;

penchée amicalement sur le bras du fauteuil qu'il

occupait, elle lui dit, changeant brusquement de

sujet :

— Mais c'est assez parler de moi. Je vais être

EN FAMILLE. 179

pressante à mon tour. Pourquoi délaissez- vous votre

mère, Elzéar ? Rachel est de bon conseil, elle vous

aime. Afin d'enrichir le fils oublieux, un peu grisé

par sa vie de luttes, par sa gloire, la vieille mère

travaille. Elle vient d'entrer en affaires avec le baron

Sinda, pour l'exploitation d'un vaste gisement de

kaïnite dans le duché d'Anhalt... Une opération

très fructueuse, au dire du baron. Rachel édifie la

fortune de l'Enfant prodigue.

— Vous êtes donc en relations avec ma mère ?

— Je l'ai rencontrée quelquefois dans le quartier

nous sommes si proches voisines ! Je rencontre plus

souvent votre soeur, chez une dame qui nous donne

à toutes deux des leçons de musique. On cause.

Nathalie monte en graine. Je soupçonne dans son

imagination une idée fixe : elle attend que cet étourdi

de Félines ait croqué le dernier morceau de son

patrimoine, elle s'offrira alors pour arracher aux

usuriers le château de Crémeuse et remettre à flot

le vicomte. Je crains qu'elle ne se leurre d'une chi-

mère. Félines ne l'a jamais vue, et le temps passe.

Vous devriez soigner un peu plus votre mère, mon

ami ; et vous devriez vous repprocher des autres

Bayonne, vos parents.

— Y pensez- vous ? que j'aille leur jeter dans les

jambes un socialiste !

— Mon petit cousin, avec tout votre esprit, vous

êtes un grand nigaud. Un socialiste tel que vous, chef

de parti, remueur d'idées, terreur des ministères, et

qui sait mener de front une vie élégante, conserver

i8o LES MORTS QUI PARLENT.

de belles relations, le Lassalle parisien, comme on

vous nomme, ce n'est plus un épouvantail, c'est un

allié précieux. Quand vous vous êtes lancé dans le

mouvement, les grands Bayonne ont gémi, sans

doute, comme ils l'ont fait sur mon entrée au théâ-

tre. S'ils pardonnent aujourd'hui à mon succès,

combien plus ils triomphent du vôtre ! Ils vou-

draient seulement que vous le missiez au fonds

commun de la famille, et vous l'y devez mettre,

Elzéar. Que deviendrons-nous, Seigneur ! avec les

mauvais desseins qu'on voit déjà se former contre

nous, si nous ne faisons pas corps, solidement ?

Unis, nous sommes invincibles, d'autant plus forts

que nous avons un pied dans tous les camps. Mes

oncles le comprennent à merveille. Ils ne m'en

veulent plus d'être au théâtre, dans le seul heu

d'asile où ce peuple absurde et galant oublie ses

velléités d'ostracisme en applaudissant ses favorites :

comme Assuérus, il écoutera toujours Esther, et les

sœurs d'Esther; car elles sont nos sœurs, presque,

toutes celles qui ont du talent. De même, mes oncles

inventeraient un socialisme tel que le vôtre, si vous

ne leur aviez épargné cette habileté. Je sais qu'ils

vous guettent, qu'ils vous attendent, très re»6eignés

sur vous. Dès que Joseph, sous le couvert de Mire-

vault, aura le gouvernement dans sa main, il ne

demandera qu'à vous y ménager un accès facile. —

Ainsi, ajouta-t-elle avec une moue de badinage per-

suasif, — vous allez ouvrir l'aiguille sur la voie où

vous êtes posté, et livrer passage au train Mirevault-

EN FAMILLE. 181

Bayonne, qui est signalé ; d'abord, pour obliger

votre petite cousine ; ensuite, pour hâter votre pro-

pre arrivée aux affaires.

— Mais ce n'est pas sérieux ! Il y a un abîme entre

le pouvoir et nous.

— Ne dites donc pas nous, mais moi, vous qui

êtes le seul homme de votre parti ! Il n'y a pas

d'abîme : à peine un fossé, qui se comble chaque

jour. La force des choses pousse de votre côté ces

gens-là : pour que la soudure se fasse, vous n'aurez

qu'à marquer le pas sur place, à vous délester de

quelques utopies.

— Vous me connaissez mal. Sous les dehors

sceptiques que je porte dans le monde, je crois à

mes idées. Je n'en sacrifierai aucune.

— Je connais votre idéalisme, je l'aime. On ne

fait rien sans cette paires d'ailes. Mais il faut que

l'idéalisme sache devenir pratique ; c'est par là que

nous sommes supérieurs, nous autres, et que vous

le serez. Vos idées resteront stériles, si l'amour du

pouvoir ne les féconde pas. Qu'est-ce que des idées

qu'on n'applique jamais ? Cela s'appelle des

rêves.

— Peut-être. Je veux faire rêver mes rêves par

tous les hommes.

Cette phrase que Daria lui avait dite, un jour,

Elzéar la prononça plus faiblement, comme une

leçon qu'il répétait, comme l'écho mourant d'une

autre voix qui l'aurait poursuivi. Esther s'en rendit

compte, ses yeux attentifs Usaient dans ce cœur

i82 LES MORTS QUI PARLENT.

combattu. Elle se renversa sur son siège avec un

geste de découragement.

— C'est vrai, j'ai tort. J'ai affaire à trop forte

partie. Folle que j'étais, de croire que ma voix

pourrait prévaloir contre celle... celle qui parle en

vous.

Il sentait approcher l'assaut. Il se raidit, répliqua

durement :

— A quelle voix faites-vous allusion ?

De nouveau, elle se rejeta en avant, lui prit affec-

tueusement les mains, avec de fréquentes hésita-

tions dans les mots craintifs, très doux :

— Ne m'en veuillez pas, Elzéar. Une sympathie

irréfléchie m'entraîne ; je n'ai aucun droit à vos

confidences. Ne craignez rien : ce n'est pas cette

main qui fera saigner votre cœur. — Et la petite

main marquait sur sa poitrine la place du cœur. —

Rachel, votre mère, pourrait seule faire écouter

les paroles que voudraient vous dire tous ceux qui

vous aiment. Je sais par elle, et par mes oncles,

très informés, ce qui est su de tout Paris, ce que

vous ne cherchez pas à dissimuler. Au début, tous

les vôtres se sont réjouis des belles perspectives

ouvertes devant vous : une haute alliance, une im-

mense fortune, une destinée égale à votre mérite...

Mais votre mère et les autres parents se sont

enquis ; leur satisfaction s'est changée en crainte.

On ne peut faire fonds, disent-ils, sur un caprice

altier ; cette fantaisie n'ira jamais jusqu'à con-

sentir au projet d'union que vous formez sûre-

EN FAMILLE. 183

ment ; le préjugé contre notre race est si fort dans

ces pays barbares ! Il sera invincible, plus puissant

même que la passion. Les vôtres s'inquiètent d'autre

part; on leur signale chez... chez cette noble per-

sonne... une frénésie dans l'absolu des idées que ne

tempérerait aucun sens pratique... c'est eux qui

le disent ! Ils vous imaginent déjà poussé par cette

influence aux extrêmes, sombrant dans les aposto-

lats chimériques, et retombant meurtri du haut de

votre rêve, ayant tout perdu dans ce désastre, le

grand bonheur que vous attendez d'une autre, la

situation riche de promesses que votre talent vous

avait faite, tout enfin !

Elle se tut, sans le quitter des yeux. Le visage

altéré disait ce qu'il souffrait. Uu chirurgien débri-

dait ses plaies cachées, mettait à nu ses pensées

inavouées. Oui, il les avait formés, ces projets ;

sans les regarder en face, sans y consentir expres-

sément : on les lui montrait, vivaces. Oui, il les res-

sentait, ces craintes : tous les mirages s'évanouis-

raient à la fois, ceux de la passion, ceux de l'ambi-

tion ; au heu du pouvoir qu'on venait de lui faire

palper comme un fruit mûr, il ne resterait dans sa

main qu'un grelot de chimère, secoué derrière une

agitée ; tant d'espoirs accumulés s'écrouleraient

dans quelque catastrophe tragique. Tout ce que lui

avait déjà murmuré sa claire raison, aux intervalles

de l'ivresse, Esther venait de le préciser à haute

voix. Il lui semblait qu'elle ne parlât pas du dehors,

cette femme, mais au fond de lui-même, comme

184 LES MORTS QUI PARLENT.

une conscience ; et il l'aurait battue, comme on

voudrait parfois battre sa conscience.

Elle attendait cet effet du coup hardiment frappé ;

elle eut peur d'être allée trop loin.

— Oh ! pardonnez, Elzéar, c'est eux qui parlent

de la sorte ; des politiques, des calculateurs. Moi,

femme, je ne juge pas si vite. Je sais qu'elle est

belle, je sens qu'elle est très haute, digne de vous ;

je vous comprends, je l'envie. N'écoutez que votre

cœur, cherchez le bonheur, c'est déjà le tenir que

de le chercher ainsi. — Il y a des créatures déshé-

ritées qui n'auront même pas connu les joies de

cette recherche !

Il fallait attendre, elle le devinait, avant de re-

coudre la plaie trop cuisante. Elle s'absorba dans

la contemplation du foyer. Après une pause d'un

silence irrité, d'abord, honteux ensuite, il dit ma-

chinalement, pour dire quelque chose, pour échap-

per à sa propre pensée, plus que par intérêt vrai :

— Vos derniers mots ressemblent à une plainte.

Vous n'êtes donc pas heureuse ?

Les petites épaules se haussèrent.

— Quelle question ? Si l'action et le travail ne

vous suffisent pas, à vous, un homme, pensez- vous

qu'une pauvre femme s'en contente ? Ces sources de

la vie, où tous veulent boire, croyez- vous qu'on les

épuise avec l'attachement paternel d'un vieillard,

avec les vaines couronnes de théâtre qu'on aimerait

rapporter à un maître élu, beau, éloquent, supé-

rieur aux autres hommes ? L'équilibre et la santé

EN FAMIIXE. 185

du cœur, à défaut de mieux, je n'ai ressenti ce bien-

fait qu'à Fontenay, durant la courte période où je

me suis donnée à un maître.

Elle se leva, elle alla ouvrir un bonheur du jour,

en retira une liasse de cahiers d'écolière.

— Ce sont mes cahiers de l'école, les notes re-

cueillies aux conférences du bon M. Pécaut. Mes

compagnes et moi, nous l'avons aimé. Il croyait,

l'excellent homme, nous croyions nous-mêmes que

nous prenions intérêt à son prêche ; non, je l'ai

compris plus tard ; nous aimions le doux rêveur,

comme les petites filles de cet âge aiment leur di-

recteur spirituel, quel qu'il soit. Je retrouve ici,

j'y relis de temps à autre les formules sonores qui

nous emballaient : « L/idéal moral contemporain...

la dignité de la personne humaine... le mystère de

liberté que l'âme porte en elle... l'issue ouverte vers

la vie éternelle... » Ce fut une sorte de haschisch

intellectuel, reçu des mains d'un prophète en qui

nous avions foi. Pourquoi m'en suis- je si vite dé-

goûtée ? A la réflexion je me suis rendu compte. Il

y a dans l'esprit ardent et précis de notre race comme

un feu qui brûle la paille de tous ces mots creux.

On applique sur nous, pour un instant, le léger

vernis de calvinisme ; il s'écaille bientôt, le véritable

esprit de nos pères reparaît. L,e mien n'a pas moisi

dans ce sirop de religion laïque que notre maître

agitait pour nous; j'ai pris mesure du bonhomme

et mon enthousiasme s'en est allé avec sa puissance

de persuasion. Alors, j'ai quitté l'école, comme je

i86 LES MORTS QUI PARLENT.

vous le disais, je suis venue chercher des applica-

tions pratiques de ma force de vie dans la réalité ter-

restre, là où nous les chercherons toujours, nous au-

tres. — C'est égal : je me reporte parfois à ce temps,

à ma brève griserie d'âme, et je me dis que ce furent

de bons jours, les seuls où l'illusion féconde ait ha-

bité dans mon sein. Parfois aussi, j'envie mes ancien-

nes compagnes, celles qui ont suivi simplement l'âpre

chemin du devoir enseigné, avec un cœur résigné

à leur sort modeste, un esprit docile à la grave pa-

role du maître... Tenez, écoutez comme c'est joli,

ce qu'il nous disait, quand on ne creuse pas.

Elle lut à Elzéar quelques extraits du sermon-

naire philosophique. — Lui donner le temps de se re-

mettre, le bercer avec des paroles quelconques,

comme on berce un enfant blessé, elle obéissait à

cette juste intuition en prolongeant sa lecture.

Il se remettait, il la regardait, il ne lui en vou-

lait plus ; il admirait cette créature changeante,

multiforme, qui avait à sa harpe intérieure tant de

cordes diverses, douces ou fortes. Il l'interrompit,

cette fois avec un élan d'intérêt sincère :

— Ainsi, vous n'êtes pas heureuse, Esther ?

Elle referma les cahiers, qu'elle continua de ba-

lancer dans sa main.

— Je vous répondrai par un passage des Hussites

où vous m'avez trouvée bonne ; sans doute parce

que la femme parlait sous le masque de la comé-

dienne, avec les souvenirs de prime jeunesse où je

m'égarais tout à l'heure. Vous vous rappelez la

EN FAMILLE. 187

scène ? quand l'Apôtre entre dans la chambre où

Martha travaille, pour imposer un nouveau sacri-

fice à la jeune fille éprise de lui...

Elle se leva ; debout devant Elzéar, elle récita

lentement, de sa chaude voix de théâtre :

C'est beaucoup demander à votre faible sœur

Que lui vouloir toujours des vertus sans douceur,

Un cœur rude au combat, un front lourd de pensée.

Je ne suis qu'une femme, ô Maître ; et quand, lassée

Par l'accablant effort de mon travail du jour,

J'entends passer les chants de nos filles d'amour,

Je cours à ma fenêtre; et je l'ouvre, et j'écoute...

O honte ! Sur leurs pas mon âme s'en va toute

Au pays inconnu du tendre enchantement.

Là je n'irai jamais ! Jamais un mot aimant,

Espoir ou souvenir qui met dans l'humble chambre

Une fleur en avril, une flamme en décembre !

Ils demeurèrent un instant silencieux. Elzéar

montra du doigt le piano :

— Esther, voudriez- vous me faire d'autre musi-

que ? On dit que là aussi vous avez beaucoup de

talent.

D'un signe de tête, elle indiqua la pendule ; son

visage exprima la surprise de l'heure avancée, l'ir-

résolution, une incertitude triste.

— Une autre fois... Voyez comme il est tard !

A ce rappel, qui signifiait la fin de leur tiède in-

timité, à l'idée de se retrouver dans la rue froide

et noire, en solitude avec son chagrin, loin de ce

foyer, loin de cette robe où il laissait quelque chose

de lui-même, des parcelles de sa vie déjà prises, —

188 LES MORTS QUI PARLENT.

Elzéar se sentit envahi par une immense lâcheté.

Elle le désarma contre les instincts obscurs émus

au fond de son être. — Qui les analysera, qui les

expliquera, ces chocs soudains, contraires, des

pensées et des désirs ? Ce fut lui, cette fois, qui se

pencha, prit les mains de la jeune femme, brusque-

ment, en tremblant :

— Esther, chère Esther, grande petite Esther,

soyez heureuse. Je le veux. Que faut-il pour cela,

dites !

Un ravissement ineffable transfigura le front

sérieux, les grands yeux humides. De la gorge pré-

cipitamment soulevée, les paroles sortirent, eni-

vrées, pressées dans une hâte heureuse :

— Oh ! rien, ce mot ! Je l'aurai eu, le mot aimant,

ma fleur d'avril, ma flamme de décembre. Ne le

deviniez- vous pas, que vous étiez l'attendu, l'espéré,

depuis longtemps, vous si beau, si grand, vous

l'orgueil de ma race !

Encore assez maître de ses sens pour regarder au

dedans de lui-même, Elzéar croyait y voir une

forme blanche, un long cygne neigeux qui s'enfuyait,

s'évanouissait : fantôme qui tantôt l'appelait à sa

suite, douloureusement, tantôt le poussait furieuse-

ment sur cet autre sein, palpitant devant lui. A

cette dernière impulsion, il obéit ; d'un geste incon-

scient, il attira les mains qu'il serrait. Les cahiers

qu'elles tenaient leur échappèrent : tombés

sur les carreaux du foyer, ils flambèrent subitement

au contact des braises.

EN FAMILLE. 189

— Oh ! mes cahiers de Fontenay ! Les cahiers

du bon maître !

La physionomie mobile à miracle prit l'expression

d'une fillette en contemplation devant sa cruche

cassée ; l'air de confusion enfantine et perverse qui

devait ajouter une pointe de perversité au désir

émané d'elle. En un seul mouvement d'une grâce

hardie elle tomba sur les genoux, tenta d'arracher

les feuillets aux flammes : trop tard, ses doigts s'y

brûlèrent ; pivotant alors sur elle-même, légère,

rapide, elle se retrouva agenouillée tout contre

Elzéar, souriante, les mains tendues, murmurant à

voix basse :

— Mes seules joies d'âme étaient là ! Plus de

passé. Remplace. Toute à toi...

Il se baissait pour la saisir. Plus prompte, elle se

redressa d'elle-même ; dans une détente lascive de

tout l'être, elle s'abattit sur lui, les bras noués au-

tour de son cou, les yeux dans ses yeux, cherchant

ses lèvres avec des lèvres où montaient dans un

râle, suppliantes, impérieuses, ces paroles étouffées :

— Assez de lutte, assez de pensée ! Je t'ai voulu,

Je te veux... Prends-moi.,,

CHAPITRE XI

LE BAIN DE HAINE

Andarran continuait son initiation. Il venait con-

sciencieusement à la Chambre. Le travail législatif

n'avançait guère. La loi sur les boissons, discutée

par quelques spécialistes devant les banquettes

vides, marchait cahin-caha. Le nouveau député

usait ses après-midi en flâneries dans les couloirs.

Il prenait contact avec ses collègues, il réformait

sur plus d'un point l'opinion toute faite qu'il avait

d'eux. Arrivé au Palais-Bourbon avec les préven-

tions qu'un décri universel entretient dans le public,

Jacques pensait y fréquenter, à peu d'exceptions

près, les fantoches incapables et stupides stigmatisés

chaque jour par la presse. Ce lui fut une vraie sur-

prise de trouver vif intérêt et grand profit dans les

conversations qu'il nouait, au hasard des rencontres

de couloir. Tel collègue sans notoriété particulière,

qu'il jugeait défavorablement sur ses opinions, sur

ses votes, le charmait dans l'entretien privé par

l'étendue de ses connaissances, par la modération

et l'équité de ses aperçus. Avec les uns, il s'instrui-

sait sur des matières où la compétence de son inter-

locuteur lui faisait mesurer sa propre ignorance ; il

• '

LE BAIN DE HAINE. 191

se plaisait avec d'autres aux causeries sur les idées

générales. Journellement il découvrait d'obscurs

législateurs qui lui en imposaient par leur savoir ou

par leur solide expérience, qui le gagnaient par les

agréments de l'esprit ou par une bonhomie cordiale.

Sensible aux supériorités de tout ordre et volon-

tiers défiant de lui-même, Jacques se demandait

avec inquiétude s'il n'allait point paraître très petit

garçon, entre tant de capacités indiscutables. Il se

demandait surtout comment il devait concilier ces

constatations quotidiennes avec cet autre fait d'évi-

dence, l'insuffisante et déplorable gestion des af-

faires publiques par cette réunion de capacités

individuelles.

Une après-midi, dans la semaine qui suivit sa

présentation rue Fortuny, comme Andarran faisait

les cent pas en discutant à fond la question des

sucres avec un grand agriculteur du Nord, Bayonne

passa rapidement devant eux, lui jeta ces mots :

— Tu feras aujourd'hui tes vrais débuts. Il y a

de l'orage dans l'air. Ça va chauffer.

— Ah ! bah ! On ne s'attendait à rien de parti-

culier... Qu'est-ce qui te fait croire ?...

— Certains symptômes. Une houle de fond qui

arrive du salon de la Paix. Pressentiments de marin.

Tu verras. ' .

Il s'engouffra dans la salle. La sonnerie d'un

timbre électrique vibra le long des couloirs. Elle pro-

duisit l'effet d'une pierre dans une fourmilière. Les

groupes se dispersèrent, les députés se portèrent en

igz LES MORTS QUI PARLENT.

masse vers les deux tambours de droite et de gauche

qui ouvrent sur l'amphithéâtre.

Au moment de les suivre, Jacques s'arrêta sur le

perron d'accès avec une exclamation joyeuse :

— Ferroz !... Mon cher maître, quelle joie de

vous voir ici!

Il venait de reconnaître le visage glabre aux lignes

de médaille antique, empreint d'une gravité médi-

tative sous la couronne des cheveux blancs. Un

demi-siècle de labeur et de pensée n'avait pas ployé

la forte carrure du Savoyard. Ferroz montait les

degrés de ce pas réfléchi qui marque l'habitude de

n'avancer qu'en terrain sûr. Ainsi avait marché, de

découvertes en découvertes, le praticien sans rival,

oracle des aliénistes de toutes les écoles, rénovateur

de la thérapeutique des affections nerveuses. Que

faisait-il dans les assemblées, l'illustre savant dont

les travaux sont attendus par toute l'Europe ?

Comme toujours, il y avait à cette question deux

réponses : celle des malveillants, celle des appro-

bateurs. — Ferroz, disaient les premiers, ambi-

tionnait de finir en personnage curulaire, installé

dans un fauteuil du Luxembourg ; il gravissait

patiemment l'échelon inférieur, obligatoire en un

temps où le Sénat ne se recrute guère que parmi

les stagiaires de la Chambre basse. — Non, répli-

quaient les seconds ; n'ayant plus rien à apprendre

dans les cliniques, l'éminent professeur avait voulu

consommer son expérience, étudier dans les assem-

blées certains phénomènes collectifs de psychologie

LE BAIN DE HAINE. 193

et de physiologie. — Comme toujours, il eût fallu

sans doute réunir les deux explications, pour fondre

les parts de vérité que devait contenir chacune

d'elles.

Andarran avait approché Ferroz dans sa vie

d'étudiant ; il avait su mériter l'attention bien-

veillante de ce puissant esprit.

— Oui, continua-t-il avec effusion, c'est une

fortune inespérée de vous retrouver ici. Vous me

guiderez dans ce pays inconnu, cher maître ; vous

savez combien j'ai foi dans votre diagnostic intel-

lectuel et moral.

— Cher monsieur, répondit Ferroz, avec cette

articulation lente et mesurée que les internes de

son service appelaient « un pèse-mots », — cher

monsieur, je vous répéterai ce que j'ai toujours dit

à mes élèves : Observez les faits, qui sont nos véri-

tables instituteurs ; négligez les mots reçus, pour

respectables qu'ils soient ; attachez-vous à la réalité

qu'ils déforment. Elle vous instruira plus vite et

mieux que je ne saurais faire.

— En séance, messieurs ! — Ce cri des huissiers

ramassa les derniers retardataires. Dans les cou-

loirs, grouillants quelques instants auparavant, il

n'y avait plus qu'un grand froid de vide et de

silence.

— Si je ne me trompe, reprit Ferroz, la réalité

vous prépare une première leçon. Allons la recevoir.

Nous en causerons après.

Jacques l'accompagna dans l'hémicycle.

194 LES MORTS OUI PARLENT.

La physionomie de la salle avait changé comme

par enchantement : morte l'instant d'avant, tragi-

quement vivante depuis que ce reflux humain y

ramenait la vie. Cinq cents têtes pressées, tendues

vers la tribune, garnissaient le pourtour des ban-

quettes. Ce n'était point le silence solennel qui se

fait aux grands jours, sous la parole des grands

orateurs : c'était l'attention grondante des journées

d'âpres querelles.

La réforme des boissons venait de trébucher sur

un article où des amendements contradictoires,

acceptés par les mêmes votants, faisaient entrer

deux prescriptions inconciliables. On s'était em-

pressé de renvoyer la loi à la commission. L'ordre

du jour appelait une interpellation de Cyprien

Bouteverge, l'un des chefs radicaux. La Chambre

avait décidé la discussion immédiate ; telle une

femme qui jette au panier son fastidieux travail de

tapisserie, à l'annonce d'un visiteur amusant, im-

patiemment attendu. L'objet de l'interpellation

était de mince conséquence : une phrase imprudente

dans un mandement épiscopal. Boutevierge dénon-

çait ce crime aux foudres du pouvoir. Bientôt,

abandonnant le cas particulier de son évêque, il

« donnait une grande ampleur au débat » ; expression

usuelle dans la langue parlementaire pour signifier

une énumération copieuse de tous les ragots propagés

par la presse. Boutevierge poussait la charge à fond

contre le cléricalisme, contre un ministère prison-

nier de la droite et complaisant à l'éternel ennemi.

LE BAIN DE HAINE. 195

Incisive et captieuse, son argumentation portait.

A gauche, à droite, sur quelques bancs du centre,

une contraction colérique déformait peu à peu les

visages ; ils grimaçaient avec des expressions de

joie méchante ou de révolte indignée, le luisant de

la haine passait dans tous les yeux braqués. On eût

dit que certains regards, à l'extrême gauche, avaient

la vertu du basilic, et qu'ils allaient poignarder les

ministres, les gens du centre. Ce fut pis encore

quand le plafond lumineux s'éclaira : dans l'air

épais, sur ces figures terreuses, fantomatiques, avec

la clarté trouble et jaunâtre dont on ne voyait pas

la source, il sembla qu'une pluie de fiel en disso-

lution s'épandît ; elle tremblait dans l'atmosphère

vibrante, elle faisait saillir les masques convulsés,

plus terreux et plus jaunes, plus haineux sous le

cerne de lumière bilieuse.

Le ministre des cultes balbutia une réponse fai-

ble, équivoque. Bayonne bondit après lui à la tri-

bune : l'orateur socialiste ne trouva pas cette fois

les habiles envolées d'éloquence qui réunissaient

pour un instant tous ses auditeurs dans une même

surprise d'admiration. La parole dure, sans liant,

trahissait une âcreté intime qui ne lui était pas

habituelle.

— Qu'a donc le bel Elzéar ? se demandait-on : —

lui qui semblait depuis quelque temps se désinté-

resser de la lutte, le voilà plus féroce que jamais

contre le gouvernement, féroce jusqu'à la mala-

dresse.

196 LES MORTS OUI PARLENT.

Il eut pourtant sur la liberté d'association, seule

efficace pour conjurer le péril clérical par le droit

commun, une digression où Jacques se sentit d'ac-

cord avec lui. Le député d'Eauze fit machinalement

le geste d'applaudir : au bruit scandaleux de cet

applaudissement isolé, aux regards épouvantés que

lancèrent Couilleau, Rousseblaigue, à l'effarement

des têtes qui se retournaient sur les banquettes infé-

rieures, Andarran s'arrêta, interdit, comme un

enfant qui aurait laissé échapper une incon-

gruité.

Bayonne conclut en déposant un ordre du jour sur

ce thème de la liberté d'association. Jacques n'en

saisit pas le dispositif, dans le brouhaha des cla-

meurs hostiles.

— Attends, je vas lui faire un sort, à ton ordre

du jour ! s'écria Rousseblaigue en tirant la boîte à

bulletins du groupe.

— Mais que dit-il au juste ? demanda Jacques.

— Je n'en sais rien. Ça vient de ce socialiste

Suffit, n'est-ce pas ?

D'une main hésitante, Jacques voulut retenir le

bulletin à son nom, s'abstenir, tout au moins : un

murmure scandalisé s'éleva autour de lui, une répro-

bation triste se peignit dans les yeux de tous ses

voisins, très honnêtes gens, très bien pensants, poli-

tiques expérimentés, anciens au Parlement. Il laissa

faire, comprenant qu'il n'était plus un homme rai-

sonnable et libre, mais une cellule passive dans un

organisme, dans le groupe où on l'avait inscrit. Et il

LE BAIN DE HAINE. 197

courba la tête en se rappelant la prédiction de

Bayonne, le premier matin.

Boutevierge revint à l'assaut, d'autres après lui.

Le baron Lebrun, député monarchiste et catholique,

prit la défense de l'évêque incriminé. Cet avocat com-

promettant, écouté avec faveur par l'extrême gau-

che, embarrassait le ministre à l'égal des adversaires

déclarés. Il parut à Andarran que Lebrun faisait

insidieusement le jeu de ces derniers. D'une façon

générale, Jacques avait peine à comprendre la

partie qui se jouait : toutes ces graves questions

étaient attaquées de biais, posées en porte-à-faux,

avec des intentions cachées sous les attitudes appa-

rentes. Deux ou trois fois, il fut violemment tenté

d'intervenir, de redresser le débat qui s'égarait. Un

instinct secret le prémunit contre ce prurit de néo

phyte : la voix du bon sens, il le devinait, n'aurait

aucune chance de se faire écouter ; il contreviendrait

à la règle d'un jeu qu'il ignorait, sur un échiquier où

toutes les pièces se mouvaient suivant la marche

oblique du cavalier.

Après Lebrun, le président du Conseil donna de

sa personne. Il louvoya cauteleusement, parla du

Concordat avec respect, du clergé sur un ton rogue

et comminatoire ; il fit tête à l'extrême gauche tout

en détachant des ruades à droite. Un épisode de

chasse revint à la mémoire d' Andarran, un renard

qu'il avait traqué certain jour, au fond d'une gorge,

entre deux crêtes couronnées par les tireurs : l'ani-

mal subtil avait réussi à se défiler, tout le long de

198 LES MORTS QUI PARLENT.

la gorge, sous un étroit couvert où il échappait aux

coups de fusil des deux pelotous opposés.

Quelques officieux du Cabinet proposèrent l'ordre

du jour pur et simple. Lebrun et ses amis de la

droite l'appuyèrent bruyamment : leur intervention

provoqua un mouvement de mauvaise humeur à

l'aile gauche du centre. On vit là des bulletins blancs

préparés sur les pupitres se changer aussitôt en

bulletins bleus. Les scrutateurs se consultèrent long-

temps, avec des airs mystérieux, au-dessus des cor-

beilles où les huissiers vidaient leurs urnes. D'une

voix légèrement émue, Duputel annonça « qu'il y

avait lieu à l'opération du pointage. » A ces mots

fatidiques, une secousse électrique se propagea sur

tous les bancs ; les applaudissements éclatèrent à

l'extrême gauche. Des huées, des regards insolents,

rechargés de haine par ce demi-succès, défiaient les

mornes bataillons du centre ; ceux-ci invectivaient

rageusement la maladresse des droitiers, qui rica-

naient, narguaient les ministres. Le pointage

nécessitait une suspension de séance : on se

précipita dans les couloirs, autour des tables où

les scrutateurs déployaient les feuilles d'émar-

gement. La ruche s'emplit à nouveau d'un affo-

lement tumultueux : pronostics passionnés, com-

mentaires des discours, aigres discussions dans

les groupes.

Andarran croisa à la sortie un socialiste, ancien

professeur d'algèbre que son frère Pierre avait eu

pour répétiteur au lycée. Esprit chimérique, cœur

UË BAIN DE HAINE. 199

foncièrement droit et honnête, cet homme lui avait

toujours inspiré une sincère estime.

— Je vous plains, fit le mathématicien avec un

hoquet de dégoût. Ah ! ne jamais revenir ici ! On s'y

empoisonne la raison et le cœur. Au dehors de cette

enceinte, je ne déteste personne ; dès que j'y

rentre, je sens en moi une bête féroce ; chaque

après-midi, il me semble que je me replonge dans

un bain de haine.

Jacques se répétait encore ce dernier mot, qui

traduisait si bien ses impressions de séance, lors-

qu'il rejoignit Ferroz.

— Cher maître, je ne comprends rien à ces logo-

griphes : je ne vous demande pas de m'expliquer

tout, ce serait trop long ; mais, de grâce, éclaires-

moi sur un point. Voilà de bons garçons, pour la

plupart, qui causaient familièrement dans ces cou-

loirs, tout à l'heure, qui se racontaient des histoires

drôles ; sceptiques, comme nous le sommes tous

aujourd'hui ; faisant bon marché de leurs étiquettes

politiques, à telles enseignes que je suis tombé

de mon haut, ce matin, en entendant bafouer la

République par des républicains avérés, les princes

par des monarchistes notoires. Cette porte franchie,

ils se transforment en ogres, on croirait qu'ils vont

s'entre-dévorer ; ils se replongent dans le bain de

haine, me disait l'un d'eux. Est-ce pure comédie,

effet de la galerie sur l'acteur qui rentre dans la

peau de son personnage sous les yeux du public ?

Non, car je l'ai sentie, cette puanteur de haine :

200 LES MORTS OUI PARLENT.

elle m'envahissait moi-même, je me surprenais à

haïr je ne sais qui, par contagion...

Ferroz ébaucha son geste professoral, de l'index

qui marque les points de démonstration sur un

cadavre.

— D'abord, ce ne sont pas les mêmes hommes

que vous avez vus dans l'hémicycle. Vous y avez

vu leur addition en une personne collective, l'as-

semblée : monstre nouveau, très différent des

unités qu'il totalise. Il sent, pense, agit autrement

que ses composantes. Nos contemporains ont sans

cesse à la bouche ce grand mot : la Science, et ils

continuent de se gouverner au mépris des décou-

vertes scientifiques les mieux établies. Chacun sait

aujourd'hui qu'il se crée dans tout auditoire, au

Parlement comme au théâtre, une mentalité collec-

tive et temporaire ; elle a ses mouvements, son ni-

veau, presque toujours médiocres ; rarement elle

s'élève à hauteur des meilleurs, le plus souvent elle

rabaisse ceux-ci à l'étiage des pires, des moins intel-

ligents et des plus méchants. Cette queue règle

les impulsions de tout le corps.

— Pourtant, dans un théâtre, le public a

une âme sensible, prompte aux sentiments géné-

reux...

— Dans un théâtre, les intérêts ne sont pas en

jeu : ici se joue le drame des convoitises réelles.

h' âme, comme vous dites, — n'ayant jamais vu

d'âme, j'ignore ce que c'est, — le déséquilibre ner-

veux d'un public de théâtre, nous en avons tous

LE BAIN DE HAINE. 201

les inconvénients, sans les bénéfices. Ici, vous

l'avez bien deviné, les étiquettes verbales ne sont

pour rien dans nos fureurs : monarchistes, oppor-

tunistes, radicaux;, socialistes, bonnes plaisanteries!

Nombre de ceux qui les font n'y croient guère ; et

ceux qui y croient sont leurs propres dupes. Mais

sous ces étiquettes, il y a des intérêts et des vanités,

imprescriptibles facteurs des dissensions humaines.

Il y a des inégalités sociales, plus douloureuses

dans un pays fou d'égalité. Sous ces vains mots,

il y a des hommes, séparés par l'éducation, les for-

tunes, les castes, les classes, les privilèges...

— Oh ! cher maître ! ne faites pas intervenir des

distinctions abolies...

— Et toujours renaissantes. Quand vous coupez

une futaie, les jeunes plants repoussent- ils moins

inégaux que n'étaient les vieux arbres ? Il y a des

hommes, vous dis- je, des hommes de traditions

opposées, de provenances antagonistes, de dif-

férents mondes, suivant leur plaisante expression ;

et, derrière les hommes, il y a des femmes, ces éter-

nelles blessées da vanité. Elles se jalouseut, elles

s'envient, par-dessus les barrières qui les séparent.

Vous verrez se former des coalitions éphémères,

entre droitiers et républicains conservateurs, par

exemple ; ils ont mêmes intérêts à défendre contre

l'assaut révolutionnaire ; cependant le pacte ne

tient jamais : leurs femmes ne se reçoivent pas, ne

fusionnent pas. Par ce fait seul, il n'y a entre ces

hommes qu'un frêle lien politique : il n'y a pas

202 LES MORTS QUI PARLENT.

adhérence sociale. Cherchez là, au fond des cœurs,

les véritables raisons des opinions, telles qu'elles

se créent ou se modifient au foyer de famille, à

toute minute, par les prétentions, les déboires ou

les triomphes de la femme, des enfants, des proches...

Cherchez là les mobiles secrets, constants, qui

classent et déclassent les partis, attisent les haines

que vous avez vues flamber.

— Soit, fit Andarran. Mais me direz-vous pour-

quoi ces haines éclatent dans l'occasion où on les

attendait le moins, sur le propos des questions

religieuses ? S'il existe un sentiment commun entre

ces hommes divisés par tant d'intérêts, c'est à coup

sûr l'indifférence en matière religieuse. Il n'y a

pas ici cinquante personnes qui aillent à la messe.

Parmi ces messieurs de la droite que le bon ton y

retient, il n'y en a peut-être pas dix qui l'entendent

avec une foi assurée. De l'autre côté, nous ne trou-

verions pas trois individus fortement attachés à un

système philosophique ; et, hormis quelques vieil-

lards, l'âge de nos collègues les libère de certains

souvenirs irritants, des rancunes que nourrissaient

naguère ceux qui avaient traversé les périodes où

le clergé était puissant et tracassier. Est-il possible

que tous ces sceptiques se passionnent pour ou

contre les choses d'Église ? Tant de fiel entre- t-il

dans l'âme des indévôts ?

— C'est où vous voyez mal, repartit énergique-

ment Ferroz. Si vous voulez démêler le nœud de

toutes leurs querelles , pénétrez- vous de cet axiome :

LE BAIN DE HAINE. 203

il n'y a ici qu'une question, la question religieuse.

Elle apparaissait à nu dans le débat de ce jour, elle

se cache d'habitude sous d'autres enseignes ; mais

elle est toujours au fond de nos rivalités. C'est elle

qui anime au combat ces indifférents, ces sceptiques.

Vous ne comprenez pas ? Venez, je vous rafraîchirai

la mémoire.

Les deux hommes causaient en marchant dans

le vestibule de la bibliothèque, moins envahi.

Ferroz poussa la porte, choisit sur les rayons un

volume de Bossuet, l'ouvrit au Sermon pour la pro-

fession de Mme de la Vallière.

— Lisez, dit-il en mettant le doigt sur le haut

d'une page.

Jacques lut ce passage : « Les sentiments de reli-

gion sont la dernière chose qui s'efface en l'homme

et la dernière que l'homme consulte : rien n'excite

de plus grands tumultes parmi les hommes, rien

ne les remue davantage, et rien en même temps ne

les remue moins. »

— Ce mauvais historien, reprit Ferroz, l'a très

bien vue, et bien précisée, la contradiction dont

vous vous étonnez. Voici tantôt quinze ans que

tous mes élèves m'ont ri au nez, un jour, dans

mon service de la Salpêtrière : je leur disais, en

citant cette phrase, que notre siècle finirait par des

guerres de religion. Je ne me trompais qu'en recu-

lant trop l'échéance. Le siècle n'est pas à sa fin, et

ces guerres commencent; les paroles et l'encre cou-

lent d'abord : vous verrez couler le sang, comptez-y.

204 IvES MORTS OUI PARLENT.

— Eh quoi ! s'écria Jacques, c'est vous qui

parlez ainsi ! Vous, le savant détaché, vous l'athée !

Car on vous l'a a9sez reproché, votre athéisme.

Ferroz haussa les épaules.

— Si j'avais absorbé tous les toxiques dont j'ai

étudié l'action sur autrui !...Un oeil bien organisé

est fait pour percevoir les images des objets exté-

rieurs ; non pour rendre les images internes que

crée la fantaisie. Peu importe ce que je pense, si je

pense, pourvu que mon œil observe bien l'objet de

son étude. — Athée ou non, je constate ici ce phé-

nomène : les grands tumultes excités par les senti-

ments de religion chez des hommes qui n'ont pas

de religion.

— Mais comment l'expliquez- vous ?

— Comme il faut tout expliquer, ici et ailleurs.

— Ah! mon ami, vous croyez voir voir les gestes,

entendre les paroles de cinq cent quatre-vingts

contemporains, sans plus, conscients et responsables

de ce qu'ils disent et font ? Détrompez-vous. Vous

voyez, vous entendez quelques mannequins, pas-

sants d'un instant sur la scène du monde, qui font

des mouvements réflexes, qui sont les échos d'autres

voix. Regardez, derrière eux, une foule innom-

brable, les myriades de morts qui poussent ces

hommes, commandent leurs gestes, dictent leurs

paroles. Nous croyons marcher sur la cendre inerte

des morts : en réalité, ils nous enveloppent; ils

nous oppriment ; nous étouffons sous leur poids,

ils sont dans nos os, dans notre sang, dans la pulpe

LE BAIN DE HAINE. 205

de notre cervelle ; et surtout quand les grandes

idées, les grandes passions entrent en jeu, écoutez

bien la voix : ce sont les morts qui parlent.

— La peste soit d'eux, dit en riant Andarran,

— ils faisaient tout à l'heure un fier charivari.

— Le même qu'ils ont fait dans l'histoire.

— Eux, du moins, ils avaient des convictions

sincères, ardentes.

— Précisément. Ils continuent de nous les faire

proclamer, à nous qui n'en avons plus. Avez-vous

observé Félines, le joyeux viveur ? Il écumait. S'il

eût tenu Boutevierge sur un bûcher, il aurait mis le

feu au fagot ; et Boutevierge lui eût certainement

rendu la pareille. Dans les muscles énervés de

Félines, c'étaient de longues générations d'ancêtres,

gentilshommes croyants et combatifs, qui se déme-

naient, s'escrimaient pour leur Dieu. Dans ceux du

robin Boutevierge, l' ex-procureur impérial, c'étaient

tous les vieux procureurs qui ont lutté contre

l'Église, de Philippe le Bel à la Convention. Quant

à Bayonne, inutile d'insister, n'est-ce pas ? Tout au

fond de ce Parisien, qui veut faire oublier ses ori-

gines et tâche à les oublier lui-même, la voix immé-

moriale d'Israël clamait son farouche anathème

aux Gentils, elle poursuivait la revanche de l'affront

millénaire. Cet intrigant de baron Lebrun retrou-

vait la piûté des bourgeois ses pères, austères jan-

sénistes du Marais. D'autres, les plus nombreux,

prolongeaient la vieille hargne de nos paysans tou-

rangeaux, picards, champenois, du manant toujours

206 LES MORTS QUI PARLENT.

geignant sous la dîme abbatiale, toujours enclin à

se gausser du clerc, avec une peur atroce de l'enfer.

Et Mirevault, le riche fabricant de tissus, cet esprit

libéral et commercial, si prudent, si réservé dans

l'habitude de la vie, avez-vous vu comme elle lui

remontait au visage, la flamme des passions calvi-

nistes ? Mirevault et ses coreligionnaires se sont

taillé la part du lion dans le gouvernement de ce

pays ; pourtant, quand il passe sous le balcon du

Louvre, Mirevault lève- une tête inquiète et croit

apercevoir l'arquebuse du roi Charles ; il craint

d'entendre à ses trousses le pas des dragons de

Villars.

— Bah ! c'est une feinte connue : crier à la persé-

cution pour mieux dominer.

— Pas toujours. Cette peur atavique est souvent

sincère : lorsqu'elle les reprend, la haine contre

vous se rallume en leur cœur.

Jacques secoua tristement la tête :

— Ainsi, non seulement les morts parleraient,

mais ils combattraient, ils haïraient !

— Oui ; et c'est le problème insoluble de notre

vie nationale. Vous savez comment les terres vierges

suent la fièvre et tuent les premiers défricheurs qui

les éventrent. Notre vieille terre, faite de la pous-

sière des morts, est autrement empoisonnée; nous

l'avons remuée de fond en comble pour y bâtir à

neuf : elle exhale les miasmes accumulés par nos

divisions séculaires, nous mourons de cette ma-

laria.

LE BAIN DE HAINE. 207

— Ah ! cher maître, laissez-moi croire que votre

théorie retarde. Des vents nouveaux ont soufflé qui

dissipent ces miasmes. Liberté, science, progrès,

nobles efforts intellectuels, gloires acquises et souf-

frances supportées en commun, que faites-vous de

ces révolutions où ont fusionné les éléments réfrac-

taires, de ces forces généreuses qui nous transfor-

ment sans cesse et nous acheminent vers un avenir

meilleur ?

— Il y a en effet des forces antagonistes. Elles

agissent sur les peuples sains, qui ne remuent pas

trop profondément leur vieux sol, qui savent faire

un choix judicieux dans les traditions du passé. De

passé nous abrite et se prête à nos évolutions, quand

on le respecte ; il se venge et nous écrase sous ses

pires débris, quand on le démolit aveuglément. —

Mais nous recauserons de cela. On rentre, allons

assister au dernier acte de la tragi-comédie.

On était rentré. Le président communiqua le

résultat du pointage : l'ordre du jour pur et simple

préféré par le ministère, était repoussé à quelques

voix de majorité. Les ministres parurent se con-

sulter ; de leur banc aux gradins du centre, des

conseillers officieux allaient et venaient. Il fallait

un vote de confiance pour détruire l'effet de ce

petit échec moral ; et on ne pouvait l'obtenir que

par un coup de barre à gauche. Deux mameluks

du Cabinet rédigèrent hâtivement une formule qu'ils

portèrent au bureau :

8

208 LES MORTS QUI PARLENT.

« La Chambre, confiante dans le gouvernement

pour faire respecter les droits de la société laïque,

passe à l'ordre du jour. »

Boutevierge demanda la division, qui est de

droit. On vota sur le premier tronçon de phrase ;

il fut adopté. On allait voter le second, quand un

vieux renard auvergnat, l'ancien avoué Bourgne,

réclama l'addition de ce simple mot : — « A l'ave-

nir. » On se chamailla vingt minutes sur la procé-

dure. Le tumulte empêchait d'entendre les explica-

tions ; plusieurs députés, ahuris, demandaient où

se placerait le mot.

— « Pour faire respecter à l'avenir les droits de

la société laïque, » criait-on à gauche. — Cette

intercalation était-elle régulière ? Non, décida le

président. On scrutina sur la rédaction primitive

des mameluks : elle passa à une faible majorité.

Jacques entendit M. Cornille-Lalouze, le même qui

avait traité les ministres de « misérables », s'écrier

avec un soupir de soulagemnt :

— L'affaire est dans le sac, le ministère est

sauvé !

— L'orage a passé, Bibi va dîner, — chantonna

gaiement Couilleau en se levant. Un certain nombre

de gens du centre, affamés, sortirent comme lui. Le

scrutin sur l'ensemble ne serait plus qu'une for-

malité, pensaient-ils. A ce moment, on vit descendre

dans l'hémicycle Aristide Asserme, qui venait

d'échanger quelques signes avec Mirevault et d'au-

tres collègues en mouvement, le long de la travée

des caméléons, entre eauche pure et centre. Le

LE BAIN DE HAINE. 209

député de la Nouvelle proposa négligemment, « pour

mettre d'accord tous les républicains, » l'addition

du mot « à l'avenir » en queue de l'ordre du jour

accepté : «... De la société laïque — à l'avenir. »

Des voix découragées protestèrent :

— Ce n'est pas français ! Ça ne veut rien dire !

Nouvelle discussion confuse où l'on invoqua des

précédents, pour et contre les appendices aux ordres

du jour déjà. votés. L'intervention de l'ondoyant

Aristide décelait des fluctuations dans les travées

douteuses : les fronts se rembrunirent au centre et

sur le banc ministériel. Le président du conseil coula

un regard à l'aile gauche de sa majorité, visiblement

ébranlée ; un autre regard à droite, où l'on protes-

tait bruyamment; le vieux stratège fit mentalement

son calcul, secoua la tête comme un taureau qui

chasse une mouche, se leva, jeta aux socialistes, —

ils n'avaient rien proposé, — ces mots qu'il feignait

de n'adresser qu'à eux seuls :

— Notre dignité ne nous permet pas d'accepter

votre addition, qui impliquerait un blâme pour le

passé fermement républicain du cabinet ; si elle était

votée par la Chambre, le gouvernement saurait ce

qui lui reste à faire.

La droite applaudit. Une fraction de la gauche

ministérielle se cabra sous le coup de fouet de cet

applaudissement intempestif. Sur ces bancs, autour

de Mirevault et d'Asserme, on tenait des concilia-

bules animés, les meneurs se levaient, circulaient,

répandaient le mot d'ordre. Des émissaires se déta-

210 LES MORTS QUI PARLENT.

chaient, allaient pratiquer quelques amis au cœur

même des travées du centre. D'autres se précipi-

taient sur les ministres, les adjuraient de céder.

Deux ou trois membres du Cabinet, le visage ren-

versé, parlaient à voix basse au président du Con-

seil, paraissaient en désaccord avec lui. On épiait

ces craquements du navire battu par la tempête ;

ils propageaient la consternation dans l'équipage

indécis.

Les urnes passèrent. Des figures hésitaient, cru-

cifiées par le doute ; des mains soupesaient, irré-

solues, un bulletin blanc et un bulletin bleu.

— Que faites- vous ? soufflèrent timidement à

leurs voisins quelques députés, sur les gradins supé-

rieurs.

— Si l'on s'abstenait ? risqua l'un d'eux.

— Ils se butent, grogna M. Cornille-Lalouze ; nos

comités nous reprocheront le rejet de ce mot comme

une concession au cléricalisme, à la droite ; j'ai

envie de m' abstenir. — Il mit pourtant dans l'urne

un bulletin négatif ; puis un blanc approbatif, pour

annuler l'autre.

— Si l'on avait le temps de se consulter ! gémirent

d'autres voix. — Le groupe ne se concerte jamais !

Jacques ne put s'empêcher de sourire : le groupe

des libéraux de gouvernement avait tenu le matin

même une réunion de deux heures, entendu de

belles harangues, voté à l'unanimité une motion qui

affirmait « la cohésion inébranlable du groupe et sa

ferme volonté de poursuivre une politique de pro-

LE BAIN DE HAINE. 211

grès républicain, pourvu qu'elle soit loyalement

pratiquée ». — Si peu exercé qu'il fût à reconnaître

ces symptômes de défection, Andarran sentit le

vent de panique sur les troupes ministérielles, il

devina les tiraillements intimes entre la consigne

parlementaire et la terreur du soupçon électoral.

Duputel donna le résultat du dépouillement : il y

avait lieu derechef à l'opération du pointage. Des

hurlements de joie saluèrent à gauche l'espérance

du carnage. L'essaim bourdonnant se précipita dans

les couloirs.

L'horloge marquait huit heures et demie. Méphi-

tique et brûlante, l'atmosphère enfiellée par tant

d'haleines haineuses congestionnait tous les visages.

Énervé par la fièvre ambiante, l'estomac creux, la

tête lourde d'un commencement de migraine, Jac-

ques s'évertuait vainement à débrouiller les chinoi-

series de la procédure parlementaire, le dessein sour-

nois des manœuvres obliques. Que signifiaient cet

orage subit dans un ciel serein, ces oscillations, ces

brusques renverses de majorité ? Accès convulsifs

d'une assemblée surmenée, surchauffée, livrée aux

impulsions de ses nerfs ? Il y avait de cela, sans

doute ; cependant, Jacques pressentait des trames

concertées, des préparations occultes du coup de

théâtre. Quoi ? Qui ? Il ignorait, tâtonnait en pleines

ténèbres. Des gens marchaient dans le mur sans

fenêtres, des meneurs qui le conduisaient, lui et les

autres, il ne savait pas où. Quant à son bulletin de

vote, il ne songeait même plus à en peser la valeur

212 LES MORTS QUI PARLENT.

dans ces balances de toiles d'araignée. Blanches ou

bleues, les cartes de prestidigitation niaient entre

les doigts de Rousseblaigue, gardien de la boîte du

groupe.

Tandis qu'il stationnait au pied de la tribune,

hébété, cherchant à s'éclairer, un attaché de cabinet

vint glisser un papier au ministre des Affaires étran-

gères. Le ministre se leva, murmura quelques pa-

roles à l'oreille d'un confident, sortit. On l'entendit

qui se soulageait avec cette exclamation :

« Allez donc faire de la politique étrangère dans

une démocratie ! »

Frais émoulu d'un barreau du Limousin, nommé

sur un programme de réformes démocratiques, tout

neuf aux fonctions où un coup de hasard l'avait

porté, ce ministre émit son opinion découragée

avec le dédain autoritaire d'un Talleyrand ou d'un

Metternich.

L'homme qu'il avait renseigné dit aussitôt à voix

haute :

— Voilà qui est sérieux. Une dépêche de Berlin,

au sujet de l'incident de frontières. Ça ne s'arrange

pas. Le Cabinet aura une décision délicate à prendre

au conseil de demain.

Le propos tomba dans l'indifférence générale,

à peine remarqué par les collègues qui discutaient

avec animation les probabilités du scrutin. Deux

rapporteurs montèrent à la tribune ; afin d'écono-

miser le temps précieux de la Chambre, on avait

autorisé le dépôt de leurs rapports pendant les

LE BAIN DE HAINE. 213

longues formalités du pointage. L'un d'eux récla-

mait un tour d'urgence pour le projet de loi qui

devait enfin créer une armée coloniale : l'autre fai-

sait même demande pour la constitution d'un fonds

de retraite aux vieux travailleurs infirmes. On ne

les écoutait pas.

— Que disent-ils? demanda Jacques dans le bruit.

— Dieu sait ! Ils ont bien choisi leur moment.

Attention ! Duputel remonte au fauteuil.

La physionomie grave du président annonçait

d'avance ce qu'il allait lire : quatre voix de majo-

rité pour l'adoption de la petite queue empoi-

sonnée, repoussée par le cabinet, « à l'avenir ».

Ce fut à gauche une explosion de bravos fréné-

tiques, trépignement, cris d'hyènes :

— Démission ! Démission !

A droite, des ricanements tempérés par une

expression d'inquiétude ; sur les bancs du centre,

un silence stupide, l'abattement des proches dans

la chambre mortuaire à l'instant où l'appariteur

appelle : « Messieurs de la famille. » Chacun sup-

putait intérieurement le bilan de ses pertes : le

substitut, le juge de paix, le sous-préfet dont les

nominations avaient été jurées pour la fin de la

semaine, autant de promesses envolées. On perce-

vait distinctement, dans les âmes des Perrettes par-

lementaires, un bruit sourd de pots au lait qui se

brisaient. Et Jacques vit alors la cérémonie funèbre

à laquelle il devait assister plus d'une fois. Les

onze condamnés se levèrent, leurs portefeuilles

2T4 LES MORTS OUI PARLENT.

sous le bras, quittèrent le banc ministériel, se diri-

gèrent en file indienne vers la porte de gauche,

sous les huées des socialistes. L'atroce joie redou-

bla, joie d'Apaches qui poussent des vaincus au

poteau de torture, quand le Commerce, vieux et

obèse, trébucha contre un banc, laissa choir son

portefeuille. Un par un, derrière le battant auto-

matique du tambour qui les happait, ils s'éva-

nouirent : des ombres, plus rien. Pas une main ne

se tendit vers ces hommes que Jacques avait vus

ruser, quelques heures auparavant, pour échapper

aux grappes de courtisans obséquieusement pen-

dues à leurs basques.

Un nouvel étonnement lui était réservé. Après

la disparition des ministres et 1! ajournement à hui-

taine, dans la cohue qui dévalait des gradins, la

stupeur des premières minutes fit bientôt place à

une ivresse capiteuse ; elle gagnait de proche en

proche, elle pétilla gaiement dans les couloirs. Il

semblait que les onze victimes expiatoires eussent

résorbé toute la haine en suspension dans l'air, on

ne voyait que figures détendues, on n'entendait

qu'interjections facétieuses, reparties des loustics.

Les combattants de tous les camps fusionnaient,

faisaient assaut de plaisanteries. C'était, pour les

ministériels, la satisfaction de dauber sur des

ingrats qu'on avait bien servis et qui récompen-

saient si mal ; c'était pour tous la joie perverse

d'enfants qui ont cassé leur joujou ; et c'était aussi

la bonne humeur d'ouvriers qui ont loyalement

LE BAIN DE HAINE. 215

gagné leur journée. La Chambre venait de faire son

travail essentiel, de briser un ministère ; elle en

avait conscience et en tirait vanité. On jouissait

d'avance de la période intéressante qui allait s'ou-

vrir : une crise, le jeu passionnant des combinai-

sons, la fièvre d'intrigues, l'attrait du nouveau et

enfin le tirage de la grande loterie, avec des chances

de gain pour toutes les convoitises, des consola-

tions possibles pour tous les déboires. D'ailleurs, ils

duraient depuis trop longtemps, ceux-là. Ouf ! Et

on allait dîner, à neuf heures et demie, avec quel

appétit ! On allait se hausser à la table de famille

sur ce monceau de cadavres, chacun peindrait la

bataille, la part qu'il y avait prise, lui, député mo-

deste, mais qui pouvait d'un coup de bulletin fau-

cher onze ministres.

Jacques aperçut M. de Kermaheuc dans le salon

des Conférences. Le vieux gentilhomme avait tiré

de sa poche un porte-crayon d'or et un calepin où

il inscrivait tranquillement une date, un chiffre.

— Trente-sept ! — fit-il avec l'orgueil allègre

d'une veneur qui énumère ses prises. Vous soyez là

mon livre de chasse : il est à jour depuis mon en-

trée à l'Assemblée nationale, depuis que je suis la

meute parlementaire ; c'est le trente-septième cabi-

net porté par terre après le lancé. Si j'arrive à cent,

je ferai une croix, et je pourrai aller reposer sous

la mienne. Ils se seront tous entre-dévorés, les

coquins !

Si pressante que fût la fringale des estomacs, ons

216 LES MORTS QUI PARLENT.

avait encore plus faim de parler. Dans les rassem-

blements excités où l'on ne pouvait se résoudre à

clore les discussions rétrospectives, devant les ar-

moires où des colloques continuaient entre gens

qui endossaient leurs pardessus, les premières pré-

visions des augures s'ébruitaient, colportées aussitôt

par les badauds. Les conducteurs du troupeau je-

taient au hasard des noms, ballons d'essai qui cre-

vaient ou montaient.

— Boutevierge !... Duputel !... Non... Si... Pas

possible !

— Bourgne !... Il y a toujours dans un' Auvergnat

l'étoffe d'un ministre !

— Mirevault ! lança résolument dans un coin de

salle un jeune attaché de cabinet, familier de l'hôtel

Sinda. Il essayait ce cri, comme un enfant qui

cherche un écho sous l'arche d'un pont.

— Il a dit le mot de la situation ! Je parie pour

Mirevault ! — clamait Asserme, gouailleur, affairé,

courant de groupe en groupe.

— Allons donc ! La bonne plaisanterie !

— Vous verrez. Duputel veut se réserver au fau-

teuil, jusqu'au prochain Congrès. Boutevier e sera

usé après sa première journée de fiacre. Avant la

fin de la semaine, ce bon et respectable Mirevault

fera trotter les urbaines.

— Mirevault ! — ricanait Bayonne : — probable,

en attendant mieux ou pis. — Faisons notre jeu en

leur laissant essayer cet imbécile, — disait-il négli-

gemment à ses hommes.

I/E BAIN DE HAINE. 217

M. Chasset de la Marne approuvait.

— Ce serait le moindre mal pour les principes

libéraux ,si gravement atteints aujourd'hui ; et pour

les intérêts, que ce nom rassurerait.

— Quoi ? Ce sectaire ! — geignaient les droitiers

en levant au ciel des bras consternés.

— Mes chers amis, croyez-moi, insistait Félines :

celui-là sait manier le personnel administratif ; nous

aurions avec lui des préfets tolérables.

— Vous n'avez pas vu M. Mirevault ? — deman-

dait partout M. Cornille-Lalouze en agitant un jour-

nal ; — l'édition spéciale du Courrier Parisien qui

donne notre vote prononce déjà son nom ; on dit

qu'il aura des chances sérieuses ; je voudrais lui

toucher un mot de mon préfet, on ne saurait pré-

venir trop tôt les futurs gardiens de l'ordre répu-

blicain contre les adversairse cachés qui désorgani-

sent l'administration.

— Qui diable pensait à ce revenant ? — gro-

gnaient çà et là des radicaux. — Au fait, pourquoi

pas ? Une utilité, une pierre d'attente, tout ce qu'on

peut espérer du tempérament de la Chambre.

— Un Tirard moins long, plus large !

Andarran cherchait à se rappeler : ce nom, ces

propos, il les avait déjà entendus quelque part,

discrets, timides ; ils se répercutaient là, depuis un

instant, grossis par les rumeurs de cette foule, enflés

par les résonances de ces voûtes, avec la multipli-

cation acoustique d'une amorce de pistolet brûlée

à l'entrée d'une cave.

218 LES MORTS QUI PARLENT.

Vainqueurs et vaincus dégorgèrent enfin, pêle-

mêle, guillerets ou grondants, par toutes les issues.

Leur marée houleuse porta Jacques au dehors. Sur

le quai, il respira avec délices l'air du fleuve, si sa-

lubre au sortir de la fournaise. Il vit des passants

tranquilles, bons vivants, qui allaient à leurs af-

faires, à leurs plaisirs. Plus d'odeur de haine dans

la nuit pacifique. Une libération tombait du ciel

vaste. Il se retourna vers le Palais, vers ces grilles,

franchies quelques jours auparavant avec tant d'es-

poir et de fierté puérile ; la lourde masse trapue,

où luisaient des clartés jaunes, lui apparut dans

les ténèbres comme un catafalque éclairé par des

cierges. Les ombres qu'il voj-ait glisser derrière les

baies lumineuses, c'étaient les morts qui parlaient,

faces bilieuses des fantômes entrevus dans le bain

de haine, durant le cauchemar de cette longue

soirée. Les clartés s'éteignirent, les grilles se fer-

mèrent : close dans la nuit et le silence, la maison

abandonnée prit davantage encore la figure d'un

colossal tombeau, sépulcre où se décomposait le

vie nationale.

Harassé, la tête brûlante, le cœur brouillé de fa-

tigue physique et de dégoût moral, Jacques rega-

gna son logis avec le remords d'avoir fait déjà, au

hasard des mouvements réflexes, comme disait

Ferroz, sa petite part inconsciente de besogne ab-

surde et de destruction méchante.

DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE XII

UN CŒUR IRRESOLU.

LE cabinet Mirevault, constitué après une semaine

de négociations laborieuses, gouvernait depuis

onze mois. Les modérés lui reprochaient sou radi-

calisme, et l' avant-garde de sa majorité l'accusait

de modérantisme. Rien n'était changé par ailleurs.

Les bureaux administraient les mêmes foules sou-

mises, avec le même système, appliqué par le

même personnel. Les percepteurs percevaient les

mêmes impôts, les juges jugeaient selon le même

code, les rentiers touchaient les mêmes rentes, les

hommes de peine peinaient sur les mêmes travaux.

Les parleurs parlaient le même langage.

Les projets financiers énumérés dans la déclara-

tion ministérielle, et dont quelques-uns menaçaient

la richesse acquise, étaient rentrés dans les porte-

feuilles pour n'en plus sortir. On discutait à temps

perdu le budget traditionnel, « les quatre vieilles ».

Des combinaisons ingénieuses y faisaient apparaître

220 LES MORTS QUI PARLENT.

les recettes correspondantes à de nouvelles majo-

rations de dépenses. On avait créé des places sup-

plémentaires pour caser les épaves du précédent

gouvernement et les créatures du nouveau. Les

députés du centre grognaient et ils marchaient

toujours : ces bons chiens de garde continuaient

le dévouement d'habitude à la maison occupée par

un autre maître ; ils se résignaient au collier plus

serré, à la pâtée moins copieuse. Le « premier

Paris » des grands journaux officieux ne différait

pas de celui qu'on lisait, douze mois auparavant,

dans ces graves organes du bon sens et des intérêts

dirigeants : des avertissements sages s'y glissaient,

tempérés par une nuance de vive sympathie pour la

personne de Mirevault. Le ministère ayant une éti-

quette semi-radicale, les droitiers entendaient tom-

ber de la tribune des propos plus désobligeants pour

eux : ils trouvaient chez les ministres plus d'obli-

geance à le satisfaire dans les questions de détail, un

sourire plus avenant, des complaisances moins épou-

vantées par le qu'en-dira-t-on. La religion était plus

maltraitée dans les harangues officielles, le clergé

moins houspillé dans la pratique courante. L'exacte

tolérance du gouvernement se manifestait, le I er (jan-

vier et le 14 juillet, par les trois croix qui tom-

baient automatiquement, à la même heure, sur les

trois poitrines d'un évêque, d'un pasteur, d'un

rabbin.

Les augures chagrins avaient pronostiqué au

ministère semi-radical une tension des rapports

UN CŒUR IRRÉSOLU. 221

diplomatiques, un refroidissement des puissances

amies. L'événement confondait leurs prévisions.

Amère déconvenue pour le centre gauche, les ral-

liés, la droite ; une pudeur patriotique empêchait

ces groupes d'en faire l'aveu. M. de Kermaheuc se

frottait les mains : dès le premier jour, il avait prédit

à Andarran le bon accueil que le Cabinet rencontre-

rait au dehors.

— Vous n'avez donc jamais éprouvé l'obéissance

des nouveaux serviteurs ? Pour se faire agréer dans

la maison, ils sont plus souples que les anciens, ils

reçoivent avec plus de soumission les ordres et les

reproches. Aussi les étrangers ont-ils un faible pour

les Jacobins, quand ils les savent inoffensifs et les

présument obséquieux. Ils les aiment tout neufs, ils

les préfèrent très foncés, partant plus empressés à

tout sacrifier afin d'obtenir vite la savonnette impé-

riale ou royale.

Jacques objectait au vieux chouan l'intimité cor-

diale de nos hommes d'État avec d'augustes per-

sonnages.

— Soit, répondait-il ; mais pourvu qu'ils ne se

fassent pas saigner !

— Qu'entendez-vous par là ?

— Vous ne vous rappelez pas Bernadotte ? Son

chirurgien n'obtint jamais la permission de le

saigner, parce que le roi avait sur le bras un ta-

touage : un bonnet phrygien avec la devise :

« Mort aux Rois ! » Nos maîtres ont ce même ta-

touage ; ils y pensent toujours avec gêne devant

222 LES MORTS QUI PARLENT.

leurs grands amis, et ils saluent trop bas. J'aimais

mieux ceux de quatre-vingt-douze ; c'étaient des

brigands ; mais ils retroussaient leurs manches,

montraient fièrement le tatouage, et forçaient l'Eu-

rope vaincue à le saluer.

Plus juste que cet homme emporté par ses ran-

cunes, la nation savait bon gré à un ministère qui

flattait son amour-propre et rassurait ses inquiétudes

Elle jouissait des bienfaits de la paix en applaudis-

sant les sociétés belliqueuses qui allaient suspendre

des couronnes à la statue voilée. Elle avait des sujets

de fierté. Notre empire colonial s'agrandissait : à

chaque édition nouvelle des atlas scolaires, le rose

pâle de France couvrait une plus vaste étendue de

déserts africains. On savait d'ailleurs — les journaux

l'avaient dit — qu'un article sanglant d'un de nos

meilleurs chroniqueurs venait d'humilier cruelle-

ment le souverain d'un empire hostile ; tandis que

les couplets malicieux d'un chansonnier de Mont-

martre avaient fait une piqûre cuisante à l'orgueil

britannique. Ces victoires morales de l'esprit fran-

çais relevaient les cœurs bien placés. Au Parlement,

on ne discutait presque jamais les questions exté-

rieures, ou on les vidait en quelques mots, dans

une interpellation convenue d'avance. D'un consen-

tement tacite, les députés se déchargeaient de ces

responsabilités délicates sur les ministres spéciaux,

sauf à les juguler après coup, si quelque accroc

venait compromettre la paix glorieuse promise aux

électeurs.

UN CŒUR IRRÉSOLU. 223

Il semblait que la main d'une bonne fée eût

feutré la route où I\Iirevault avançait sans bruit,

sans cahots trop rudes, entre des oppositions amor-

ties avec la connivence indulgente des hommes et

des choses. A voir la mollesse des attaques, chez

les grands lutteurs de presse ou de tribune qui

harcelaient précédemment tous les pouvoirs, on

était tenté de croire que leur virilité oublieuse de

la lutte s'usait ailleurs, dans les enchantements

d'une Circé. La pensée intelligente de Mirevault

— la sienne ou quelque autre — détournait toutes

les activités vers les préparatifs de la future exposi-

tion décennale. On y travaillait déjà. Cet incompa-

rable instrument de règne faisait son office de déri-

vatif. Il comprimait toutes les turbulences sous le

poids des intérêts coalisés pour la réussite de la

grande entreprise. Il donnait du travail aux ouvriers

en chômage, de la patience aux commerçants dé-

couragés, des espérances de gain ou de plaisir aux

mécontents ; et c'était un douzième ministère qui

offrait aux disponibles et aux faméliques ce qu'ils

ne trouvaient plus dans l'encombrement des onze

autres, une réserve inépuisable de fonctions, de

traitements, de décorations en perspective.

Les affaires allaient bien. La balance du commerce

se relevait en notre faveur, sur les tableaux dressés

par d'agiles manieurs de chiffres. Tous les grands

services publics prenaient un essor parallèle : on

constatait l'accroissement proportionnel des maisons

d'école et des licences de cabaretiers, des bourses

224 LES MORTS QUI PARLENT.

de lycée et des crimes juvéniles, des chaires de

facultés et des cafés-concerts ; même progression

rapide pour les dépôts aux caisses d'épargne et

pour les recettes du pari mutuel. Le ministère

Mirevault avait inauguré, à Paris seulement, deux

prisons modèles, un musée des Arts de la femme,

— création d'Aristide Asserme, — un vaste hôpital

pour les alcooliques, un second pour les syphiliti-

ques, et plusieurs monuments commémoratifs de nos

gloires républicaines. La province suivait ce mou-

vement ascensionnel. Le réseau des chemins de fer

d'intérêt électoral s'étendait sur nos régions les plus

déshéritées. Les grands bazars se multipliaient,

activaient les transactions qu'ils arrachaient à la

routine du petit commerce. Les anciens boutiquiers,

ruinés, demandaient au député local de leur procurer

« quelque chose à Paris », gérance d'immeubles,

courtage d'assurances, loge de concierge. Les en-

fants s'obstinaient à ne pas naître, mais les vieillards

s'acharnaient à ne pas mourir, et leur longévité

compensait dans les statistiques l'indigence de la

natalité. Quelques moralistes grognons répétaient

leur antienne habituelle sur l'alcoolisme, la dépo-

pulation, l'augmentation des divorces et de la cri-

minalité ; on les laissait dire : les valeurs sud-afri-

caines étaient fermes, la Tharsis et le Rio-Tinto

montaient ; l'ordre matériel n'avait jamais paru

mieux assuré.

On en rapportait le mérite au Directeur de la

sûreté générale, l'ex-préfet Joseph Bayonne, qui

UN CCEUR IRRÉSOLU. 225

avait quitté le cabinet du ministre pour réorganiser

cet important service. Il y faisait sentir un doigté

universellement apprécié. Son frère Louis-Napoléon

avait eu l'honneur de mener à bien la souscription

au grand emprunt sibérien, pris ferme par la maison

Nathan et Salcedo, couvert cinquante- quatre fois.

L,e baron Sinda n'avait pas été moins heureux dans

le placement du petit emprunt néo-calédonien.

Les journaux sérieux enregistraient avec une satis-

faction patriotique ces signes indiscutables de la

prospérité nationale. L,a prospérité particulière

d'Aristide Asserme s'étalait, depuis le succès de

l'emprunt calédonien, dans la victoria attelée d'un

cheval de prix qui le conduisait aux cimetières : le

sous-secrétaire d'État des Beaux- Arts y parlait élo-

quemment sur les gens de talent qui n'étaient plus.

Rose Esther avait fait à la Comédie-Française un

premier début honorable dans le Lion amoureux de

Ponsard ; pour son second début, elle avait composé

avec intelligence le rôle de Chimène ; une accla-

mation unanime saluait depuis lors la grande tragé-

dienne dans le nouveau drame de Daniel Heilbronn,

la Chaldéenne. Avec cette œuvre, où passaient toutes

les somptuosités et tous les mystères du vieil Orient,

l'auteur et son interprète s'étaient emparés de notre

première scène. Les personnages de marque se

disputaient les invitations, d'ailleurs rares et dis-

crètes, qui réunissaient de loin en loin l'élite du

Paris littéraire et politique dans le modeste salon

de la rue Fortuny. On y admirait la douce autorité,

226 LES MORTS QUI PARLENT.

l'influence pacifiante de cette femme distinguée ;

elle devinait avec un tact miraculeux, elle indiquait

d'un mot gracieux à chacun de ses amis la voie utile

où il pourrait faire le plus de bien, recueillir le plus

d'avantages particuliers. Par une dérogation excep-

tionnelle au décret de Moscou, Esther venait d'être

autorisée à accepter en Angleterre une invitation

du prince héritier de la couronne. « Accueillie à

Londres comme une reine, écrivait notre ambassa-

deur dans sa dernière dépêche, l'artiste a su donner

à son immense succès personnel le caractère vrai-

ment imposant d'un triomphe national. »

M. Cornille-Lalouze était satisfait : on avait en-

voyé dans son département le préfet radical qui

chagrinait depuis si longtemps le vicomte de Félines;

et le vicomte se félicitait de ses rapports avec son

nouvel administrateur, ce Sannois qui « trahissait »

chez M. Cornille-Lalouze. Le rapprochement passait

la mesure permise, à en croire les paroles conster-

nées avec lesquelles le baron Lebrun aborda un jour

M. de Kermaheuc :

— Où allons-nous ? Voilà Olivier de Félines qui

se rallie, lui aussi ! Vous savez qu'il a invité son

préfet au château de Crémeuse, et qu'il l'a promené

de commune en commune, dans son phaéton ?

— Pourquoi pas ? ricana le marquis. — Il avait

besoin d'une réclame électorale, il s'est procuré une

alliance russe dans ses moyens : la visite d'un per-

sonnage prestigieux avec lequel il n'a pas une idée

en commun. Le préfet, c'est le tsar du pauvre — du

UN COEUR IRRÉSOLU. 227

pauvre député. On le racole, on s'arbore deux heures

à ses côtés, et l'on est sacré aux yeux des popula-

tions.

— Félines n'a pas un génie assez subtil pour

avoir machiné cela tout seul !

— Bah ! Il y en a tout là-haut qui ne sont pas

plus malins que lui et qui ont inventé le procédé. Il

imite, ce singe.

— Que diront les Princes ? gémit le baron Lebrun.

M. de Kermaheuc sourit.

— Dites donc, mon cher Lebrun, il est trois

heures. Des Princes vous font savoir qu'ils arrive-

ront sur les cinq heures, à la barrière de Clichy, et

qu'il est expédient d'aller vous y faire tuer. Vous

irez ?

— Mais... — le député se rebiffa, très digne, un

peu interloqué. — Pouvez-vous douter ?...

— Oh ! non. Je ne doute pas. Au contraire.

— Vous-même, mon cher marquis, ne nous

montreriez- vous pas le chemin ?

— Jamais de la vie ! C'est même toute la diffé-

rence des temps. Si notre Roi l'eût ordonné, nous

aurions été encore quelques centaines de vieux serins

prêts à nous faire tuer pour lui avec joie. Quelques

centaines d'hommes prêts à mourir, cela fait beau-

coup de monde : beaucoup plus que ne croit l'arith-

métique. Mais nous étions de vieux serins. Vous,

mon cher Lebrun, vous n'êtes pas un serin, loin de

là ; vous êtes très fort, vous trouveriez quelque com-

binaison savante pour réussir, sans risquer ces fâ-

228 LES MORTS QUI PARLENT.

cheuses extrémités. Votre combinaison raterait. Vous

en chercheriez une autre. Elle raterait de même.

— Et voilà pourquoi votre fille est muette. — Sans

rancune, mou bon Lehnn ?

M. de Kermaheuc serra la main de son col-

lègue.

— Vieil intransigeant ! Esprit impolitique ! — .

murmura celui-ci en s'éloignant d'un air maussade.

Sa mauvaise humeur redoubla quand il vit, sur le

divan de la buvette, Olivier de Félines en conférence

avec Asserme.

— Mon cher collègue, disait Aristide, vous savez

que je suis prêt à tout pour vous obliger. Mais vous

me demandez vraiment l'impossible. Coryphée,

cette petite Judith ! Un pareil avancement du pre-

mier coup, à l'Opéra ! Y pensez-vous ? Elle n'a eu

qu'un accessit dans la classe de danse, et encore

voulait-on vous être agréable. Nous n'avons qu'une

place à pourvoir : je l'ai promise à Pélussin pour

la jeune Sarah Calmer, une ballerine du premier

quadrille ; à Paulin Renard pour une autre, à uq

sénateur pour une troisième. On me mettra bientôt

sur les bras toute la classe de Mme Théodore, et je

dois compter avec tous les groupes de la Chambre.

Soyez juste : donner la préférence à votre protégée,

ce serait le monde renversé !

— Il est renversé, affirma gaiement Félines. Ne

dit-on pas que nous verrons sous peu le citoyen

Bayonne orné d'un portefeuille ?

— Oh ! comme vous vous avancez...

UN CŒUR IRRÉSOLU. 229

— Moins vite qu'il ne recule. Allons, ne faites

pas l'étonné. Nous voyons tous le jeu d'Elzéar,

depuis quelques mois. Il évolue, il ménage votre

ministère, il a calmé cette grève d'accord avec vous.

On parle déjà de lui comme d'un ministrable. On

précise : les Colonies...

— Mon Dieu ! je puis bien vous confier que Mire-

vaultauneidée...

— C'est invraisemblable ! s'écria Olivier.

— Mettons, si vous aimez mieux, qu'on l'a eue

autour de lui, fit à demi-voix, avec un clignement

d'yeux, le sous-secrétaire d'État. Bayonne travaille

les questions coloniales, il en a parlé avec auto-

rité, ses vues nouvelles ont fait impression sur la

Chambre. L'opinion comprendrait qu'un champ

d'expériences limité fût ouvert, prudemment, en

pays neuf, aux hardiesses socialistes ; ne fût-ce que

pour en démontrer l'inanité. Une mission tempo-

raire dans une de nos possessions d'outre-mer achè-

verait d'assagir Elzéar. S'il y réussissait, pourquoi

lui serait-il interdit, plus tard, de coordonner au

pavillon de Flore certaines méthodes sanctionnées

par une première épreuve ? Mais ce ne sont là que

des conjectures, à lointaine échéance.

— Ah ! fit Olivier, vous ne lui reprocherez pas,

à celui-là, de n'avoir qu'un accessit de danse ! Le

premier prix, c'est justice. — En attendant, gare à

vous, si vous me jetez cette grande bringue de Sarah

Calmer dans les jambes de la petite Judith, qui est

si gentille.

230 LES MORTS QUI PARLENT.

— Elles le sont toutes, dit en riant Aristide ; et

nous sommes tous comme les officiers d'Holopherne

devant la terrible patronne de Mie Judith : « Qui

pourrait mépriser ce peuple hébreu, qui a de si

joies femmes ? »

— Cet Aristide ne sera jamais sérieux !

L'exclamation joviale venait de Paulin Renard,

qui s'approchait pour circonvenir le sous -secrétaire

d'État.

— Pardon, répliqua le créole : je citais la Sainte

Ecriture.

Et il échappa au solliciteur en se hâtant vers

la salle des séances, où il devait défendre un

supplément de crédit demandé par l'Observa-

toire.

— Je m'adresse, dit-il solennellement en prenant

la parole, à une assemblée qui ne recule devant

aucun sacrifice budgétaire pour améliorer le sort de

nos fonctionnaires ; elle ne repoussera pas la légère

allocation que je lui demande pour le service des

astres, ces fonctionnaires de l'infini...

Ce même jour, dans le silence de la bibliothèque,

assis en face l'un de l'autre à une table, Elzéar

Bayonne et Jacques Andarran écrivaient. Un coup

d'oeil jeté sur leur correspondance nous apprendre

comment l'année révolue avait passé sur ces deus

hommes.

Avant de prendre la plume, Elzéar tira de son

UN CŒUR IRRESOLU. 231

portefeuille et relut lentement une lettre timbrée

de l'étranger.

M. Elzéar BayonnE,

député, à Paris.

Krasnoî Rok, près Briansk,

Gouvernement de Tchernigoff, mars 18..

« Vos lettres se font rares, mon ami. Ne savez-

vous pas avec quel intérêt j'attends des nouvelles

de votre action, de votre travail, — de vous, enfin,

tout court ? Un an, bientôt, un an que ma vie est

comme suspendue, dans cette solitude où je pense

sans agir. Et ma pensée se reporte souvent à notre

brusque séparation, à ces dernières journées si tris-

tement pleines : la courte maladie, la fin rapide de

ma bonne \ieille mère, mon départ précipité pour

ramener ici ce pauvre corps ; votre adieu singulier,

presque distrait, tant vous paraissiez affairé de cette

crise ministérielle, absent de mon chagrin, préoc-

cupé par le misérable événement parlementaire.

Oui, je vous redis encore une fois mon grief : j'ai

pu croire que votre cœur se dérobait, au moment

même où le mien était frappé. Moi qui vous repro-

chais, la veille encore, de trop sacrifier votre haute

mission à vos sentiments intimes, j'étais tentée de

vous adresser le reproche contraire, ce jour où l'in-

trigue d'un Mirevault vous faisait négliger l'amie

qui partait, avec une vraie peine, pour un long

232 LES MORTS QUI PARLENT.

temps. Je n'ai pas compris. Vous aviez aussi vos

griefs, sans doute : vous ne me pardonniez pas ce

que vous appeliez ma cruauté, ce qu'il fallait ap-

peler ma défiance sauvage : elle luttait contre l'em-

pire que vous preniez sur moi, si vite. M'en vou-

driez-vous encore de cette défense bien naturelle ?

Etes- vous certain qu'elle m'ait été facile ?

« Je cherche à vous suivre, avec les maigres in-

dications de mon journal. J'ai peine à démêler votre

rôle, vos idées, votre but, dans l'assoupissement

où il semble que ce ministère ait chloroformé la vie

politique. Vous dormez donc tous à Paris ? L'heure

presse, pourtant: les 'peuples attendent un cri de

délivrance ; partout le monde tressaille, partout

s'accumulent les forces de destruction et d'enfan-

tement. Elles appellent l'homme qui saura les uti-

liser. Ah ! si vous pouviez voir ce que je vois ici !

Ici, je me révolte, garrottée devant la tâche tenta-

trice et impossible. Sujet dangereux à traiter par

lettre : je vous raconterai. C'est chez vous, dans

votre Paris, que le cri libérateur doit retentir. Là

sont les ouvriers de l'œuvre universelle ; et vous

êtes le premier d'entre eux, celui en qui j'ai foi

pour cette mission rédemptrice, ne l'oubliez pas,

Elzéar. Nous allons la reprendre ensemble, n'est-

ce pas ?

« J'ai hâte de rentrer dans ce Paris où l'on vit,

où vous vivez. Ces interminables affaires m'ont

trop longtemps retenue dans mon ermitage. Tout

est si lent sur notre terre où nul ne compte avec le

UN CCEUR IRRÉSOLU. 233

temps ! J'aime mes forêts, et de loin je les regrette ;

j'y ronge mon frein, quand j'y suis emprisonnée.

J'en ai fini avec ma laborieuse besogne, le règle-

ment de la situation embarrassée que laissait ma

pauvre mère. Il se trouve qu'en dépit de sa gestion

insouciante, je suis encore sottement, follement

riche. A quoi bon, grand Dieu, si cette arme doit

rester inutile dans mes mains ? Mais il n'en sera pas

ainsi. Je sens en moi un afflux de force et de vie,

après ce long repliement intérieur. J'ai repuisé de

la vie dans l'eau natale dont je vous parlais naguère,

dans mon vivier ensommeillé sous les saules. Avant

un mois, je serai à Paris. Je la rapporte, cette vie,

à qui voudra faire d'elle un grand emploi. Le con-

naissez-vous, mon ami, celui sur qui j'aimerais me

décharger de ce fardeau ?

« S'il n'en veut plus, j'irai me pendre aux belles

breloques du jeune Cantador : vous n'ignorez pas

ma secrète passion pour ce volcan neigeux. — Mais

je préfère l'élu de ma pensée ; si celui-là est de-

meuré le même, c'est à lui que je dis : A bientôt,

— à toujours ! — Daria. »

Elzéar réfléchit un long moment sur cette

lettre. Son imagination la complétait par d'autres

lignes que Mrs. Ormond lui avait malicieusement

fait voir, la veille, chez les Sinda. Il y avait lu

ceci :

« ... My dear Arabella, soyez un amour ; passez

chez Redfern, dites-lui que je le retiens pour moi

234 LES MORTS QUI PARLENT.

seule, à la fin du mois prochain. Je n'ai plus une

nippe, j'arriverai toute nue, chérie. Prévenez-le que

je veux qu'on me fasse très belle... Daria. »

Bayonne répondit à la lettre qu'il venait de relire.

« Daria, chère Daria ! — Vous permettez que je

vous appelle encore du nom qui vous donnait à moi,

dans les premiers jours de l'enchantement, quand

mon audace fut agréée ? — Daria, n'accusez pas mon

silence. Vous connaissez les exigences tyranniques

de mes journées, passées sur la brèche, dans la fiè-

vre et le bruit de ce lieu ; vous savez qu'elles ne

laissent aucun loisir pour l'expression de la plus

chère pensée. Ne me rappelez plus ce moment de

torpeur douloureuse où je vous vis partir, sortir de

ma vie soudainement comme vous y étiez entrée.

C'était vous-même, me semblait-il, qu'on empor-

tait dans ce cercueil. J'étais bien persuadé à cette

minute qu'elle s'évanouissait pour toujours, l'appa-

rition d'un instant. Qu'ai-je senti alors, et qu'ai-je

manifesté ? Je ne sais plus. L'homme n'est pas tou-

jours maître des puissances de folie qui se déchaî-

nent en lui. Elles me consternaient, à l'heure où

vous me quittiez. Elles vont m'exalter, puisque vous

me revenez. Rapportez-moi votre force peur réaliser

l'idéal que vous me montrez.

« Prenez garde de le mettre trop haut, chère

âme révoltée. Laissez-moi vous supplier de le ra-

battre jusqu'au point où la main du politique peut

en saisir quelque chose, pour le transformer en

idées positives, applicables à la réalité. Vous incri-

UN CCEUR IRRÉSOLU. 235

minez mon inaction, si je lis bien entre vos lignes.

Vous me jugerez moins sévèrement, quand je vous

expliquerai les faits, les conditions où je me meurs,

et, s'il faut les avouer, les raisons de ma lassi-

tude. Je suis las de ma parole. Elle les a secoués,

d'abord ; ils en ont pris l'habitude, elle ne les effraye

même plus. Ils ne compteront désormais, et nous

n'avancerons de quelques pas, qu'avec des actes

pratiques. Ces actes, la possibilité en est refusée au

théoricien trop absolu. Il doit se rapprocher des

hommes, il doit se plier à leurs routines grossières,

pour leur faire malgré eux quelque bien. Les

hommes ne se rendent qu'aux forces matérialisées ;

elles ne se font reconnaître et subir que dans les

places d'où tombe le commandement coutumier.

Les hommes n'ont qu'indifférence et dédain pour

les idées pures. Qu'est-ce que des idées qu'on n'ap-

plique jamais ? Cela s'appelle des rêves. — Je vous

entends frémir de colère :les vôtres sont si beaux!

« Ne me méprisez pas. Je n'ai rien dit. Je ne

connaîtrai que vos rêves, s'il vous plaît mieux ainsi.

Dès que je reverrai, là, devant moi, vos yeux ins-

pirateurs de ce qu'il faut penser et faire, je ne pen-

serai plus de mon propre fonds, je penserai à tra-

vers vous. Venez. A l'espoir que vous me rendez,

je sens renaître un autre moi-même, aboli pendant

une année. J'ai pu m'égarer, loin de mon guide ;

j'ai pu hésiter sur la direction de ma vie, alors que

je la croyais rejetée, précipitée du sommet où un

miracle de bonté l'avait élevée. A peine si j'ose

236 LES MORTS QUI PARLENT.

croire au bonheur que vous faites réapparaître. J'ai

peur. On vous préviendra contre moi. Le monde,

jaloux de ce bonheur, envenimera des apparences ;

il ressuscitera de vieilles légendes ; ses méchants

propos me peindront à vos yeux indigne de votre

choix, infidèle à votre souvenir, que sais- je encore ?

Vous ne les écouterez pas, Daria. Vous reprendrez

mon humble vie, qui ne s'est vraiment donnée qu'à

vous ; vous descendrez jusqu'à elle, vous la ferez

digne de vous en la touchant de vos chères mains.

Venez, je vous l'offre à genoux, aimée ! — Elzéar. »

Bayonne alla jeter cette lettre à la boîte, dans le

salon des Conférences. Des journaux traînaient sur

la table. Ses yeux tombèrent sur les colonnes élo-

gieuses qui célébraient les triomphes de Rose Esther

à Windsor. Grandi par l'éloignement, le prestige

de la comédienne rayonnait à travers ces comptes

rendus ; sur la scène aristocratique où elle s'exhaus-

sait, dans l'éblouissement d'une rampe aux feux

plus intenses, elle apparaissait plus désirable de

tous ces hommages, de tous ces regards qui la nim-

baient d'une brûlante auréole de désirs.

Le député rentra dans la Bibliothèque, se rassit

devant le même buvard, prit dans la même pape-

terie une feuille de même format ; après une seconde

d'indécision, il en choisit une de plus petit modèle ;

il y traça rapidement des lignes qui bientôt s'entre-

croisèrent, envahirent les marges, sur la page insuf-

fisante.

UN CCEUR IRRÉSOLU. 237

« J'en crois volontiers les journaux, ma chère

Esther, quand ils nous disent que l'Angleterre est à

vos pieds. On n'avait pas vu pareille apothéose de-

puis Rachel. Je vous souhaite sa force de résistance.

Heureusement, je vous sais inlassable, organisée

comme Rachel pour suffire à l'adoration de tout un

peuple.

« Vous m'aviez demandé de vous écrire quelques

mots à Londres. Je crains qu'ils ne passent inaper-

çus dans le courrier d'une souveraine adulée. Je la

saisis pourtant, cette occasion d'écrire : le papier

souffrira des choses que je ne résous jamais de vous

dire en face. Esther, mon cœur encore plus que ma

fierté proteste contre le supplice que vous m'in-

fligez depuis quelques mois. Je ne me résigne pas à

ces bonheurs rares et furtifs. Vous savez ce que

j'ai sacrifié avec ivresse, le soir où votre volonté

charmeuse m'a enlacé, — pour toujours, disiez-

vous : et je le croyais, alors ! Rappelez- vous...

« Toute à toi... » Quelle ironie dans ce mot, dans

ce souvenir, quand je songe à ce qui a suivi, aux

pauvres heures que j'ai dû mendier, à votre inexpli-

cable préférence pour un vieillard qui ne vous est

rien, dites- vous. Afin de ménager les susceptibilités

de ce quinteux, vous exigez une perpétuelle immo-

lation de mon amour. Que dois- je penser ? Si du

moins je ne rencontrais que lui entre vous et moi !

J'y trouve la terre entière. Toujours de mystérieux

obstacles, d'inintelligibles refus, je ne sais quelle

conjuration de tous et de vous-même pour me sous-

238 LES MORTS QUI PARLENT.

traire le meilleur de votre vie, de cette vie où je ne

suis qu'un misérable accessoire ! Pardonnez-moi si

les doutes qui me torturent se font jour ici, bruta-

lement. Que suis- je donc pour vous ? Un caprice ?

Un jouet ? Un instrument qu'on néglige après l'avoir

essayé ? Hélas ! j'ai lieu de craindre que ce soit ma

destinée, de n'être jamais qu'un instrument dans

les mains où je remets mon cœur !

« Esther, pardonnez-moi la franchise de ma

plainte ; mesurez-en l'amertume à la force de la

passion qui me l'arrache. Je voulais vous écrire

froidement, vous fuir courageusement... Et cet

effort pour me libérer me fait mieux constater votre

fascination. Prenez-moi tout entier, ou rejetez-moi,

rendez-moi aux chimères sur lesquelles vous avez

cruellement soufflé ! Je ne veux plus d'une indigne

aumône. Je me mépriserais, comme vous me mé-

prisez sans doute, si les résolutions que vous

devinez devaient être encore vaincues par un de

ces baisers qui font tout oublier ; tu le sais trop,

ensorceleuse, tu sens trop bien qu'ils auront toujours

pouvoir sur moi, pour ma honte et ma félicité..,

Ah ! comme je t'aime, quand même ! — Elzéar. »

Il se leva, il alla reprendre sa place dans l'hémi-

cycle, où un de ses lieutenants dénonçait « l'escla-

vage des travailleurs ». — « Il y a plus dur escla-

vage, celui des passions, » songeait Bayonne. Il

retournait au travail, comme y retourne le forçat

qui traîne une double chaîne ; tiré alternativement

UN CŒUR IRRÉSOLU. 239

d'un côté, de l'autre, il ne sait pas lui-même lequel

serre le plus, des deux anneaux de fer qui le meur-

trissent, lequel fait boiter davantage...

CHAPITRE XIII

LA SEANCE CONTINUE

A la table de la Bibliothèque, Jacques s'attardait

sur des feuillets qu'il couvrait d'une écriture irrégu-

lière, tantôt lâchée, tantôt serrée, nerveuse.

AU LIEUTENANT PIERRE ANDARRAN,

Colonne expéditionnaire du Soudan méridional.

« D'après mes calculs, mon bon Pierre, tu dois

rallier bientôt le Sénégal. Je ne t'ai pas écrit ces

derniers temps : il y avait peu de chances pour

qu'une lettre te rejoignît dans tes vagabondages à

travers le Soudan. Je veux espérer que tu en rap-

porteras contentement et santé intacte ; mais ne te

plains pas, s'il y a des jours où cette vie sévère te

pèse ; pense à ton frère : il fait plus rude et plus

sot métier. Voici un an bien sonné que j'y suis

attelé : un siècle ! Ai- je assez déchanté, depuis la

matinée où j'apportais ici mes illusions, ma bonne

volonté ?

((Je connais maintenant mon sort, et mon im-

puissance : pauvre petit rouage entraîné dans le

mouvement incohérent d'une énorme machine à

LA SÉANCE CONTINUE. 241

ne rien faire, ou à faire le mal ! Se révolter, se

mettre en travers, disent-ils du dehors, ceux qui

n'ont pas éprouvé le pouvoir d'annihilation de la

machine ! Imagines-tu la chétive roue qui se révol-

te ait dans les engrenages d'une usine ? Elle se brise,

voilà tout. C'est mon cas. Savoure le programme

d'une de mes journées : elles sont toutes pareilles.

« Le matin, notre vol de rapaces s'abat sur les

ministères ; écœurantes stations dans les anti-

chambres, sous le regard narquois du vieil huis-

sier : il nous reçoit avec mépris, comme des men-

diants, que nous sommes. Longue attente sur une

chaise Empire, devant une pendule Empire, où

l'heure administrative est plus lente que sur les

autres, avec des sonneries ironiques, comme des

bâillements. Pour tuer le temps, on lit les journaux

du département, qui vous outragent et vous calom-

nient. Enfin la porte s'ouvre : un monsi.ur, qui a

toujours l'air de se croire là depuis cent ans,

comme la chaise et la pendule, vous écoute distrai-

tement, en pensant à la façon dont il défendra son

portefeuille. Sourire de danseuse, promesses éva-

sives. On les transmet aux pauvres diables, avec le

remords de les berner. Les premiers temps, j'étais

tout feu pour les justes réclamations, pour les cas

vraiment intéressants, pitoyables. Insensiblement,

le cœur se cuirasse, comme chez le médecin ou le

croque-mort. Ces plaintes, ces larmes humaines

deviennent des dossiers qu'on expédie. Te rappelles-

tu les Grenaud, ces deux pauvres vieux, près de

242 LES MORTS QUI PARLENT.

chez nous ? Leur fils a été condamné, pour je ne

sais quelle frasque, aux compagnie de discipline.

La mère Grenaud attend et pleure chaque jour son

garçon. Je m'étais juré de le leur rendre. Il se con-

duit bien, m'écrivait le colonel. Famille cléricale,

a écrit le préfet. Rien à espérer encore. Cependant,

je leur envoyais hier un vague mot d'espoir, avec dé-

tachement et ennui : j'expédiais l'affaire Grenaud ;

et j'avais honte de mon usure professionnelle.

« Deux heures. Ali-Baba va dans sa caverne.

Croirais-tu que, chaque fois, en mettant le pied

sur la marche de ce seuil par où j'entre d'habitude,

rue de Bourgogne, je ressens la nausée du voyageur

qui monte à l'échelle d'un paquebot, avec la certi-

tude d'avoir là-haut le mal de mer ? — Un tour

dans la salle des séances. Du dehors, le public aper-

çoit un simulacre d'activité, de travail ; et des

silhouettes qui se détachent en relief, des orateurs,

des chefs, un Boutevierge, un Bourgne, un Duputel,

un Bayonne... Au dedans, autre optique ; après

quelques semaines d'accoutumance, on ne voit plus

que ce broyeur collectif, la Chambre, broyant à

vide, broyant ses propres éléments, à défaut

d'autre substance. Mou œil habitué y distingue à

peine les individus : ils se fondent dans les grands

tronçons où la physionomie générique du groupe

efface les différences individuelles.

« A droite, les nobles ruines d'un vieux château :

une garnison décimée se défend là sans espoir,

pour l'honneur. On lui envoie encore quelques

LA SÉANCE CONTINUE. 243

boulets, c'est le tir traditionnel ; on ne redoute

plus ses sorties. Les républicains divisés se mena-

cent les uns les autres du château fantôme, comme

d'un épouvantail ; parfois, ils y vont embaucher

nuitamment des auxiliaires, qu'ils ne payent ja-

mais, et sur le dos desquels ils se raccommodent.

1 Au centre, un troupeau compact suit avec une

résignation ovine les bergers qui le mènent paître.

Facile à conduire, mais sujet aux paniques, prompt

aux débandades, ce troupeau soutient mollement

les chefs, qu'il lâche aux tournants de la route. On

a sur leurs bancs l'horreur de toute innovation, de

toute réforme, de toute idée originale. Une bouche

s'ouvre-t-elle pour émettre une motion indépen-

dante, vous êtes sûr d'entendre aussitôt l'exclama-

tion ironique : « Encore un bon esprit ! » Ce gro-

gnement revient sans cesse et juge un homme. Mon

vieux maître Ferroz prétend que c'est bien ainsi,

et qu'un État menacé comme le nôtre ne dure que

par la force d'inertie d'un grand corps mort, immo-

bile au centre des mouvements contraires. Il a

peut-être raison.

« Entre ce pâturage et la montagne socialiste,

sous diverses étiquettes de signification nulle, en

viron 150 francs-maçons, qui sont avant tout des

francs- maçons. Ce mot te les définit assez. Ils re-

présentent les 25 ou 30,000 citoyens actifs, organi-

sés, qui ont le goût et l'intelligence de la politique

violente, qui la font et en vivent dans nos provinces ;

héritiers directs de la société des Jacobins, me di-

244 LES MORTS QUI PARLENT.

sait un historien, très bon républicain. Mêmes ca-

dres, mêmes effectifs, mêmes moyens d'action. Ils

exploitent les mauvais souvenirs laissés par les gens

d'Église, ils flattent les humeurs défiantes de nos

masses populaires et satisfont les appétits indivi-

duels. Depuis cent ans, pendant tous les intérims

du pouvor personnel, le pays est mené par cette

milice qui garde seule le sens de la discipline et de

l'autorité.

« Enfin, sur la montagne, la petite bande hur-

lante et menaçante des loups maigres, comme les

appelle leur chef, mon camarade Bayonne : les

socialistes, vrais maîtres de cette Chambre. Du pre-

mier coup d'oeil, on voit que la vie et le comman-

dement sont là. On n'aperçoit qu'eux, on n'entend

qu'eux. Du talent, presque tous et de la gueule à

défaut de talent ; infatigables dans l'obstruction,

audacieux dans l'attaque, ils sont surtout admira-

bles de cohésion. Leurs propositions ne passent pas ;

leurs idées s'infiltrent, démolissent nos projets de

lois, paralysent les majorités intimidées. Ferroz

explique d'un mot cette domination : « Ils ont une

physiologie ; les autres n'en ont pas. » Leur force

réside surtout, à mon avis, dans l'assentiment secret

qu'ils nous arrachent, quand ils font la critique

impitoyable d'un régime usé. Nos intérêts leur résis-

tent, nos consciences sont avec eux.

« Elles le taisent en séance ; elles le chuchotent,

elles le crient parfois dans les couloirs. — Oh ! l'a-

brutissante flânerie des couloirs, les propos veules

LA SÉANCE CONTINUE. 245

dans la fumée des cigarettes, la contagion du

désœuvrement et du découragement ! Représente-

toi un de nos grands cafés de province, à l'heure de

l'absinthe, lorsque les voyageurs de commerce y

révèlent les secrets d'État ; élargis le cadre, décuple

le nombre des habitués : c'est l'intérieur du Palais-

Bourbon. Je me dis souvent que la plus efficace des

réformes parlementaires serait de mettre dans ces

salles des billards, des dominos, des cartes; combien

de saignées et de blessures on épargnerait à la

France, si on leur rendait leur manille ! A défaut

de ces distractions, nous allons nous lamentant sur

notre paralysie congénitale, sur notre impuissance

à accoucher d'une loi, d'un acte, d'une réforme. La

claire vue et le dégoût de sa propre inutilité, sen-

timent odieux entre tous à une réunion d'hommes !

On s'exaspère contre le gouvernement absent, on

s'épouvante du lendemain. Il y a là, je te le répète,

beaucoup de braves gens, méconnaissables quand

ils « refont le monstre » dans l'hémicycle, perspi-

caces, patriotes et sincères dans les couloirs. Esprits

divisés sur tout, unanimes dans l'affirmation ont

ils vous assourdissent : — Ça ne peut plus aller ! —

Ça ne peut plus durer ! — Comment ça finira-t-il ?

— Il suffirait de quatre hommes et d'un caporal !

— Mais qui ? Comment ? — Le voyez-vous ?

« Diatribes d'opposants, penses-tu. Détrompe-

toi : tu les entendrais sortir des bouches républi-

caines, des plus autorisées, des plus gavées par le

régime. Un de ses fondateurs, homme spirituel et

246 LES MORTS QUI PARLENT.

considérable, disait l'autre jour : « Nous marchons

sur une planche pourrie au-dessus des latrines. »

Ils ne cachent plus la nausée qu'ils ont de leur

œuvre. Je les observe en silence ; sais-tu ce qu'ils

regardent ? Ils regardent obstinément les deux

portes d'accès, le tambour de gauche, le tambour de

droite ; tous cherchent à deviner : par laquelle

entrera-t-î7 ? Crois-moi, je te le jure, ils l'appellent

tous, à ces portes, le libérateur, l'ordonnateur; on

le voit venir dans leurs yeux, on l'entend approcher

dans leurs cœurs. Dans les couloirs, on ne parle que

de lui, l'inconnu. Chaque jour un peu plus, leur

attente énervée crée son objet, comme disait notre

philosophe.

« Cependant, les plus laborieux essayent de

mettre sur pied une loi d'affaires. Elle s'effondre

vers le soir, à l'heure des chauves-souris. Asserme

l'appelle ainsi, le coup de fièvre nerveuse d'entre

cinq et six; quand s'élèvent et tournoient d'un vol

fou, sous le lustre qui s'allume, les amendemenst

incongrus, les motions baroques. On les accepte

pêle-mêle, par surprise. Aux jours de crise, c'est

l'heure où nos vespertilions agités cassent un minis-

tère, une institution épargnée, une pièce de la char-

pente sociale. On s'en va, enfin, la gorge sèche, les

mains moites, la tête vide, l'appétit coupé, le cœur

ulcéré contre les autres et contre soi-même. Je

m'évade, emportant sous le bras un ballot d'impri-

més, « la distribution » : élucubrations de toutes

les cervelles parlementaires en mal de projets,

LA SEANCE CONTINUE. 247

papiers fastidieux que personne ne lit, où passent

des centaines de mille francs. Ils encombraient mon

appartement ; une dame charitable m'a offert de

m'en débarrasser : elle porte ces paperasses aux

pauvres aveugles, ils en font des sacs qu'ils vendent

aux fruitiers. Touchant et beau symbolisme, les

papiers de la Chambre qui retournent aux aveugles !

« A deux ou trois reprises encore, j'ai tenté de

parler sur les sujets que je possède. On monte au

comptoir, c'est le nom familier qu'ils donnent à

leur tribune, les jambes lourdes, le trac dans la

poitrine, ce même trac que tu dis avoir éprouvé,

les premières fois que tu allais au feu chez tes nègres.

Après quelques minutes, ça va tout seul ; ça irait,

du moins, si l'on pouvait dominer les clameurs

furibondes qui brisent le plus puissant organe ; et

surtout si l'on pouvait dominer cette voix intérieure

de la vérité, qui crie au dedans de nous plus fort

qu'eux tous. Pour se faire écouter, ici, il faut mentir,

flatter une des passions antagonistes, entrer dans le

jeu tortueux d'un des partis. Cherche-t-on la vérité

vraie, celle qui fait à tous les hommes, à toutes les

idées, leur part de justice, l'interruption classique

hurle aussitôt : « Distinguo ! Distinguo ! » Cette opé-

ration primordiale de l'esprit humain, comparer et

distinguer, elle est tenue à crime, ici. Il faut cou-

vrir les siens, frapper traîtreusement les autres,

être injuste, volontairement aveugle. Mon Dieu ! Je

reconnais que c'est la condition même de la politi-

que parlementaire. Mais je ne m'y ferai jamais, j'y

248 LES MORTS OUI PARLENT.

renonce. J'aurais trop de honte en pensant à ceux

qui m'ont enseigné les méthodes de discernement,

le souci de l'équité intellectuelle. Il me semblerait

que mes vieux maîtres, Taine, Renan, tous les

autres se relèvent dans la tombe pour me souffle-

ter de leur mépris.

« Malheur à qui n'entre pas dans le mensonge

conventionnel ! On peut y entrer par la droite, par

la gauche, par le milieu ; mais il y faut entrer. Tiens,

l'autre jour, je voulais rompre mon vœu de silence,

dénoncer une erreur de notre politique étrangère,

l'abdication française dans un pays que j'ai par-

couru, que je connais bien. Le ministre de la Guerre

me prend sous le bras.

— « Y songez-vous ? me dit le vieux guerrier,

qui avait solennellement affirmé la veille sa con-

fiance dans notre vaillante armée. — Quand cette

question est venue au conseil, j'ai dû opposer mon

veto aux partisans de l'intervention. Ne savez- vous

point que je n'ai pas un homme disponible, et que

toute démonstration militaire révélerait notre fai-

blesse, aboutirait à un échec désastreux ?

— « Mais alors, les milliards dépensés, notre puis-

sance refaite, vos propres paroles ?...

— « Rien, vous dis-je. Dans deux ans, si je suis

encore là, vous aurez un instrument magnifique.

Aujourd'hui, rien ; le désastre, si nous bougeons.

Mais il ne faut pas le dire !

« Je me tus. Je croyais avoir reçu une con-

fidence exceptionnelle. L'instant d'après, dans les

LA SÉANCE CONTINUE. 249

couloirs, j'apprenais que le même seau d'eau glacée

avait été versé à droite, à gauche, sur Lebrun, sur

Boutevierge, sur dix autres.

« Ah ! le mensonge universel dont nous sommes

complices, le déguisement perpétuel du néant trop

connu ! Nous en sourirons autant que de notre im-

puissance. Les sages disent bien que tout gouverne-

ment doit cacher son secret, que Louis XIV et Napo-

léon mentaient, comme Mirevault, comme nous.

C'est exact : mais c'est plus agaçant, aujourd'hui

que tout le monde gouverne ; et l'on y réussit moins

aisément, des bouts de vérité fuient de toutes parts.

Comment soutenir un mensonge qui est partout, à

la Chambre, dans les rédactions de journaux où je

vais flâner, où les grands publicistes démentent avec

découragement, preuves en mains, les assurances

optimistes qu'ils viennent de faire imprimer pour

les masses ? — Il n'y a plus rien, proclament aussi

ceux-là : mais il ne faut pas le dire, on ruinerait le

régime, on éclairerait l'étranger... L'étranger ! il

y voit plus clair que nous, il sait toutes nos défail-

lances, il ne redoute qu'une chose, l'instant où ce

peuple averti se ressaisirait ! N'importe : on doit

l'endormir dans le grand mensonge, ce peuple ; le

patriotisme veut, paraît-il qu'on le berce d'illusions

jusqu'au moment où il se réveillera au fond de

l'abîme. — Il ne faut pas le dire ! Il faut comprimer

à deux mains son cœur, ce cœur où coule le sang de

France, pourtant, qui n'est pas fait pour le tremble-

ment et le mensonge ; on ne peut l'ouvrir qu'à son

250 LES MORTS QUI PARLENT.

frère, comme je fais, avec la crainte d'être entendu.

Quel scandale, si l'on disait tout haut, devant cinq

cents personnes, ce que chacune d'elles dit tout bas

au voisin : Il n'y a plus rien, sous les mots de parade !

— Il ne faut pas le dire ! Et l'on se tait, on se ras-

sied, on regarde plus anxieusement le tambour de

gauche, le tambour de droite, les deux portes : par

laquelle entrera-t-il, celui qui dira et fera ?

« Je n'en suis pas encore à l'appeler, moi, le

libéral incorrigible dont tu raillais toujours les

utopies. Mais l'expérience, cette faucheuse d'illu-

sions, m'a contraint de reconnaître que le grand

médecin Ferroz a raison, lorsqu'il dit : La médecine

anglaise n'est pas faite pour le malade français ;

tonique au-delà du détroit, débilitante en deçà. —

Quand auront-ils le bon sens et le courage de con-

fesser cette vérité, tous ceux qui pensent comme

moi ? Ce jour-là, nous renaîtrons.

« En attendant, j'écoute avec mélancolie la cloche

de Duputel, qui sonne le glas dans le vacarme ; ele

me reporte aux tintements si doux de la cloche

d'Eauze, égrenant ses bonnes heures, dans le bleu

calme du soir, sur nos deux chères femmes. Je ne

te donne pas de leurs nouvelles : tu dois être plus

favorisé que moi. Tu as certainement de longues

lettres de Marie, qui m'écrit à peine quelques mots.

Sous peu, je te parlerai d'elle ; voici les vacances

de Pâques, je vais aller enfin respirer un peu, à la

Bourdette.

« Ouf ! Ai-je bavardé ! C'est mon état. Je t'ai

LA SÉANCE CONTINUE. 251

retracé, tel que je le vois ici, le tableau de la France ;

non, pas de la France : de ses maîtres occasionnels.

Frère, fais-en un autre, là-bas, un plus beau. Je

t'embrasse.

« Jacques. »

La semaine suivante, il écrivait de la Bourdette :

« Ah ! mon bon Pierre, notre cher petit coin est

empoisonné ! Je ne le reconnais plus, je ne m'y

reconnais plus. Moi qui espérais y trouver une dé-

tente ! La méchante fée Politique a métamorphosé

la terre natale. Elle peut dessécher jusqu'aux fleurs

des champs. Je l'avais déjà pressenti, aux vacances

dernières ; je m'en convaincs, maintenant que je

me fais vieux député. Quand je ferme les yeux,

quand je revois en imagination ces campagnes que

j'aimais tant, ces poétiques paysages où je prome-

nais mes rêves, ils m' apparaissent sous la figure

d'un échiquier électoral. La nature n'est plus pour

moi qu'une circonscription. Le village sur le coteau,

bon ; celui de la vallée, si joli sous les peupliers, au

bord de l'eau, mauvais. Ces vieilles maisons qui me

racontaient le passé, avec les millésimes gravés sur

le linteau de la porte, — 1692, 1702, — ne me

suggèrent aujourd'hui que ces chiffres : trois voix

pour, deux voix contre. Les braves paysans qui me

souriaient tous, quand j'allais, petit enfant, boire

une jatte de lait dans leurs fermes, ce sont des élec-

teurs ; hostiles, quelques-uns ; des ennemis, ces

252 LES MORTS QUI PARLENT.

voisins qui ont servi avec notre père, reçu des

mains de notre mère les remèdes qu'elle leur por-

tait. Si j'entre au presbytère pour dire bonjour au

vieux curé, c'est de la politique; de la politique, le

verre de vin que je bois au cabaret de Fourchon.

Sous le toit moussu de la mère Gironne, qui nous

faisait de si bonnes crêpes, des visages féroces me

guettent ; derrière le bois de la Gélise, où nous

allions cueillir les églantines pour Marie, les deux

Laurent veulent ma peau.

« Les amis sont fidèles ; mais je les battrais,

quand ils m'appellent « Môssieu le Député », avec

leur air finaud, à la fois servile et autoritaire, qui

sous-entend : « Monsieur notre domestique. » Ils

vous ont des euphémismes, pour faire comprendre

qu'on est leur chose, que les élections générales

approchent, que le valet envié et méprisé doit

redoubler de zèle, afin de mériter le bulletin qui

le réélira... Ah ! les pauvres gens, s'ils savaient

avec quel soulagement voluptueux je le brûlera s

d'avance, ce bulletin de malheur qu'ils font chanter

comme un appeau !

« Il faut les défendre, pourtant, chaque jour, à

chaque heure Ils sont traqués, fusillés comme des

lapins. Certes, l'arbitraire de l'ancien temps était

dur, l'historien que j'ai tâché de devenir en sait

quelque chose ; non moins odieuse est la tyrannie

qui s'épanouit dans nos villages, sous les murs où

mentent les trois mots libérateurs. Les gens de la

Loge valent les gens du Roi. Un exemple, entre

LA SÉANCE CONTINUE. 253

vingt. Je dois te quitter pour aller voir la receveuse

de notre bureau de poste ; tu la connais, cette brave

fille qui soutient sa mère infirme, octagénaire. Elle

s'est refusée à renseigner mes adversaires sur ma

correspondance. Crime impardonnable ! Un beau

jour, à Paris, au cœur de l'hiver, une dépêche de

la receveuse m'apprend qu'elle est frappée discipli-

nairement, envoyée en disgrâce à l'autre bout de

la France ; on lui donnait quarante-huit heures pour

remettre le service et détaler, avant d'avoir vendu

ses pauvres meubles ; il y avait un pied de neige

sur les routes. C'était la ruine pour elle, la mort

pour sa vieille mère malade. Je cours au sous-secré-

tariat des Postes. Le collègue qui a décroché cette

demi-timbale fait l'innocent : il avait signé la petite

vilenie sans savoir, sur la foi des bureaux. Le bon

apôtre me propose une cote mal taillée ; je me fâche

tout rouge, je menace d'un gros tapage ; il rapporte

provisoirement son arrêté ; et il me démontre.

avec sa froide expérience du jeu de massacre, com-

bien mal je sers mes protégées : elles seront encore

plus malheureuses, s'il les laisse à leur poste, sans

défense, entre les griffes des oiseaux de proie. Il

avait raison. On leur a rendu la vie impossible. Je

viens d'obtenir pour elles une recette équivalente,

je vais de ce pas les conseiller de partir, dans leur

intérêt, et de céder la place à la surveillante qu'on

me destine. Je reprendrai ce soir ma lettre, plu-

sieurs fois interrompue par les doléances que m'ap-

portaient d'autres victimes... »

254 IvES MORTS QUI PARLENT.

Jacques revenait de cette course, il rentrait par

le jardin, quand une voix étranglée le héla du

perron : folle de terreur, secouée par les sanglots,

Marie agitait un télégramme :

— Jacques ! Viens vite !... Pierre... Pierre dan-

gereusement blessé... Mort, pour sûr !

Le colonel télégraphiait de Saint-Louis : « Lieu-

tenant Andarran grièvement blessé après action

d'éclat. Rapatrié à Saint-Louis. Gardons bon espoir.

Donnerai nouvelles. »

— On nous trompe, il est mort ! — répétaient

Marie et tante Sophie. Les deux femmes avaient

déjà résolu de partir, sur l'heure, pour prendre le

paquebot du Sénégal, qui devait appareiller le len-

demain. A grand' peine, Jacques leur fit comprendre

la folie de ce projet. Marie ne voulait rien entendre.

— Qui le soignera comme moi ? Ma place est près

de lui quand il souffre ! S'il vit, je suis sûre qu'il

m'appelle...

Elles se laissèrent enfin convaincre. Elles atten-

draient un nouveau télégramme. Il partirait seul,

ce même soir.

Il se mit en route, le cœur déchiré par les dou-

leurs qu'il laissait derrière lui, par l'imagination

des souffrances, de l'agonie peut-être, qui l'atten-

daient au terme du voyage.

CHAPITRE XIV

LES SOUDANAIS

Huit jours après son départ de Bordeaux, Jacques

était à l'hôpital militaire de Saint-Louis. Heureuse

surprise ! Il y trouvait son frère hors de danger, en

bonne voie de guérison.

— Le lieutenant l'a échappé belle, disait le chi-

rurgien-major. Quelques millimètres plus bas, ce

morceau de plomb mâché que je lui ai cueilli entre

les côtes perforait le poumon. La balle a con-

tourné les organes essentiels ; et nous avons eu

cette chance que le paludisme n'ait pas envenimé

la fièvre. Maintenant, je réponds de mon gaillard :

encore quinze jours de repos, puis un bon bateau,

une cure d'air de France et vous aurez un frère

réparé à neuf pour faire un capitaine.

Jacques apportait le plus efficace des cordiaux :

une bouffée toute chaude de cet air de France, l'at-

mosphère de la famille, de l'enfance, lait nourri-

cier qui réconforte l'homme dans l'épreuve ; et les

paroles vivantes de Marie, les cadeaux choisis

avant de connaître la cruelle dépêche, friandises,

cigares, livres préparés pour l'envoi habituel, em-

ballés par les mains de la jeune fille. Aux menus

256 LES MORTS QUI PARLENT.

soins qu'elles avaient pris, ces mains, avec l'inven-

tif génie de l'amour, on les devinait longtemps

attardées sur chaque objet ; à leur caresse présente

sur les choses, on les sentait désolées de ne pouvoir

se poser sur la plaie du cher blessé. L'aîné raconta

les terreurs, les larmes, le désespoir de Marie quand

on l'avait empêchée de partir. Il administra ce

cordial, stoïquement ; il s'arrachait du cœur le

baume bienfaisant à un autre, il eût eu moins de

peine à tirer le sang de ses veines pour l'infuser au

frère qui allait vivre de son sacrifice.

Interrogé sur l'action où il avait failli périr

l'officier en parla avec une sécheresse déconcer-

tante pour la curiosité de Jacques. Celui-ci con-

naissait depuis l'enfance le trait distinctif de son

cadet, cette froide retenue de parole sur tout ce

qui le concernait ; il dut renoncer à obtenir de ce

taciturne le beau récit de bataille qu'on attendait

à la Bourdette.

— C'est bien simple. J'étais détaché avec ma

compagnie au poste de Kankan. Samory prononça

un mouvement offensif dans la direction de Bissan-

dougou. Ses gens construisirent un tata sur le

Sankarani, un ouvrage assez fort, protégé par une

épaisse chemise de terre battue et par un marigot

de la rivière. Ils ont appris à remuer la terre. Je

reçus ordre de me porter sur eux et de les déloger.

Ils étaient plus nombreux, mieux armés que nous

fle croyions. Quelques sofas tinrent ferme sur la

crête de leur fortin, tandis que nous escaladions la

LES SOUDANAIS. 257

brèche ouverte de notre mine. L'un d'eux, au mo-

ment où mon adjudant allait le sabrer, me lâcha

son coup de fusil, presque à bout portant, de haut

en bas. Cela t'explique le trajet bizarre du projec-

tile dans mon individu. Il n'y a pas eu de trouble

chez les hommes, heureusement : ils ont pris le tata.

Mon transport jusqu'à Siguiri a été assez pénible.

Là j'ai été bien soigné, puis évacué sur Saint-Louis.

Mais l'extraction de la balle n'a été faite qu'ici.

Les camarades de Pierre complétèrent ce récit

succinct. Un flottement s'était produit dans la pe-

tite colonne d'assaut, à la vue du lieutenant qui

tombait. Avant de perdre connaissance, il se fit

placer sur une civière de branches, ordonna au

clairon de sonner la charge, à quatre hommes sûrs

de le reporter, au milieu de la colonne, jusqu'au

sommet de la brèche d'où il venait d'être préci-

pité. — « Sachez que je veux mourir là-dedans,

avait-il dit en montrant le fortin ; faites-moi ce

plaisir, mes enfants ! » D'un seul élan, ses hommes

avaient franchi le mur, balayé les sofas, porté

dans la place leur chef sans connaissance. Com-

ment il n'était pas mort dans la misérable paillote

où on l'avait déposé, sans secours, à peine pansé,

comment il avait résisté aux souffrances du portage

jusqu'à Siguiri, cela ne pouvait s'expliquer que par

une énergie égale dans sa constitution physique et

dans son moral.

Les quinze jours que demandait le major, Jacques

les passa près de son frère, dans la société des offi-

258 LES MORTS QUI PARLENT.

ciers qui se relayaient chez leur camarade. Après

une semaine de vie commune, il était lié avec la

plupart d'entre eux. On sait combien se fait vite,

en j terre lointaine, cette absorption intime du

nouvel arrivant dans la petite famille française qui

l'adopte, lui impose ses préoccupations et ses in-

térêts. Initié heure par heure aux idées, aux tra-

vaux, aux espérances des « Soudanais, » Andarran

découvrait avec admiration un monde inconnu.

Vus de loin, du Parlement, ces officiers coloniaux

lui avaient toujours paru des serviteurs méritants,

un peu encombrants, auxquels il fallait sans cesse

allouer des crédits pour des entreprises aléatoires,

sans profit avéré. Sur place et au contact immédiat,

il les jugeait autrement. Un trait commun caracté-

risait ces hommes d'action et les différenciait des

hommes de parole parmi lesquels Jacques vivait :

du sous-lieutenant à l'officier supérieur, chacun

d'eux avait porté au maximum de rendement sa

valeur individuelle ; chacun s'était développé

dans toutes les directions, essayé contre toutes les

difficultés qui trempent le caractère et assouplissent

l'intelligence. Dans chacun de ces jeunes hommes,

les nécessités multiples et changeantes de leur tâche

exerçaient à la fois un combattant, un explorateur,

un diplomate, un administrateur, un ingénieur,

un planteur ; un chef complet, en deux mots,

prompt à la décision, debout sous la responsabi-

lité. Comme tous les militaires, ceux-ci avaient la

démangeaison de l'avancement ; mais une autre

LES SOUDANAIS. 259

passion apparaissait chez eux au premier plan, elle

primait l'aiguillon de l'ambition personnelle : la

passion du but qu'ils s'étaient assigné. Chacun

d'eux caressait une idée fixe, une conception parti-

culière, plan de campagne ou projet d'exploration

auquel il eût tout sacrifié.

Jacques, devenu le confident de leurs projets,

l'était aussi des découragements que ces cœurs

fervents rapportaient de Paris, quand ils avaient

tenté sans succès de faire agréer leurs vues dans les

bureaux. Entre tous, un petit capitaine lui laissa

une impression profonde. Celui-là venait de passer

toute une année chez le roi Tiéba ; il avait vécu

chez ce nègre comme Robinson, lui seul blanc,

ne parlant que l'idiome, ne mangeant que la nour-

riture de son hôte ; il s'était astreint aux duretés de

cet exil avec l'espoir de gagner Tiéba à un vaste

plan d'opérations dans la boucle du Niger. Ce plan,

qui paraissait rationnel, le capitaine était allé le

proposer en haut lieu, à Paris.

— On m'a fait bon accueil au Ministère, disait-

il à Jacques ; mais on ajoutait aussitôt : « Patience,

attendez, pas un mot de votre projet, surtout ; il

faut conquérir d'abord des personnalités influentes

du Parlement et de la Presse, qui ont d'autres ma-

nières de voir. — On me citait messieurs... mes-

sieurs..., aidez-moi, je ne me rappelle pas bien leurs

noms...

Andarran les reconnaissait, les complétait, ces 1

noms estropiés : Boutevierge, Pélussin, Asserme ;

26o LES MORTS OUI PARLENT.

Nahasson, l'un des deux journalistes qu'il avait

rencontrés chez Esther, le terrible péager qui levait

tribut sur toutes les idées, à l'entrée de toutes les

avenues du pouvoir. Il y avait quelque chose de si

drôle et de si triste dans l'étonnement candide

du soldat, ignorant de ces puissances parisiennes,

intimidé devant elles, et tout interloqué à la pensée

qu'il fallût les prendre pour intermédiaires entre

ses chefs' et lui.

— Qui sont ces messieurs ? demandait-il. Puis-

que mes chefs jugent mon projet opportun, exé-

cutable avec les moyens dont ils disposent, pourquoi

ne passe-t-on pas à la réalisation ? — Et il racontait

ses démarches inutiles, le retour au Soudan avec

son illusion malade, brisée, vivace quand même.

A chaque découverte nouvelle qu'il faisait dans

cette élite, Jacques questionnait son frère :

— En avez-vous beaucoup comme celui-là ?

— Avec des aptitudes inégales, cela va sans dire,

ils sont tous au point, répondait Pierre ; tous ca-

pables d'agir et de commander. Eu es- tu donc si

surpris ? Rien là que de naturel. Ce sont des Fran-

çais, placés dans les conditions normales de leur

développement, à l'école de l'action et de la res-

ponsabilité. Autant que j'ai pu comparer avec nos

voisins, les Anglais et les Allemands des colonies

limitrophes, nous donnons de meilleurs sujets après

un même dressage.

' — Cependant, objectait Jacques, les colonies de

ces voisins sont productives, les nôtres onéreuses.

LES SOUDANAIS. 261

— Ça, c'est une autre question. Gagner de l'ar-

gent n'est pas notre affaire, mais la vôtre, à vous

les civils. — Une pépinière d'hommes, — ne

demande pas autre chose à nos colonies, jusqu'à ce

que tu aies changé nos systèmes et nos mœurs,

réveillé chez nos compatriotes l'esprit d'entreprise.

Mes camarades l'ont retrouvé dans l'exercice de

leur profession.

— Pourtant, insistait Jacques, le seul but raison-

nable de vos efforts est la mise en valeur de cet

immense empire. Comme nous tous, tu attends

certainement une rémunération prochaine de nos

sacrifices.

— Pas un radis ! Si rien ne change, les quelques

kilos d'huile ou de café que nous pourrons tirer de

ce sol nous coûteront cent fois le prix que tu les

payes chez l'épicier de ton quartier.

— Mais, alors... Si votre œuvre ne doit rien pro-

duire !...

— Des hommes, je te le répète. Ne regrettez pas

votre argent. On ne payera jamais trop cher cette

denrée-là. Tu te lamentes tout le jour sur le manque

d'hommes : nous en formons. Nous formons les

cadres du relèvement nationale. Quand vous aurez

accumulé assez de ruines, vous viendrez chercher

dans nos rangs des réorganisateurs. Quand vous

aurez achevé de transformer en une garde nationale

l'armée métropolitaine, nous vous donnerons une

armée auxiliaire : et je te réponds qu'elle fera réflé-

chir nos adversaires européens. Si vous vouliez

262 LES MORTS QUI PARLENT.

bien nous en fournir les moyens, nous mettrions de-

main à votre disposition cent mille, deux cent

mille soldats incomparables, Sénégalais, Soudanais,

Haoussas ; des baïonnettes qui ne raisonnent pas,

re reculent pas, ne pardonnent pas ; des forces

dociles et farbares comme il en faudra toujours

pour gagner cette partie barbare et inévitable, la

guerre. L'Angleterre assujettit le monde avec quel-

ques régiments de cipayes. Nous vous façonnons

mêmes instruments pour un même service.

Les paroles de Pierre ouvraient à son frère des

perspectives nouvelles. Jacques avait subi à Paris

l'entraînement général, il s'était associé aux promo-

teurs des entreprises coloniales. Une fois de plus,

les faits lui démontraient l'éternelle infirmité des

ouvriers aveugles que nous sommes : ils manquent

le résultat illusoire qu'ils se promettaient de leur

travail, ils en obtiennent un autre, inattendu, pré-

férable ; le travail n'est pas perdu, c'est l'essentiel.

Il avait cru semer à grands frais, sur ces terres

exotiques, la moisson future des richesses ; rien de

pareil n'y pousserait avant un long temps ; mais

la semence coûteuse donnerait d'abord des hommes

Tout ce que voyait Andarran, tout ce qu'il enten-

dait l'affermissait dans une conviction joyeuse: il y

aura t désormais au delà des mers, depuis le Congo

jusqu'à la Chine, un vaste trésor humain d'intelli-

gence, de dévouement, de résolution, où la France

pourrait puiser pour tous ses besoins. Aux époques

les plus fécoudes de son histoire, alors même que

LES SOUDANAIS. 263

le Premier Consul suscitait des instruments à la

mesure de ses desseins, la France avait eu aussi

bien, elle n'avait pas eu mieux que cette réserve de

serviteurs, préparés en Afrique et en Extrême.

Orient aux plus difficiles, aux plus grar des tâches-

Qui donc le disait malsain et fiévreu: ! j cet air du

Sénégal ? Jacques le sentait réparateur. Autant et

plus que son frère blessé, le Parisien trouvait dans

cet hôpital de Saint-Louis les bienfaits d'une conva-

lescence, la bonne sensation d'un afflux de vie dans

un organisme débilité. Les fièvres pernicieuses, il

les avait laissées ailleurs, avec cette saveur bilieuse

du dégoût qu'il emportait chaque soir dans la

bouche, quand son pied las descendait les marches

du Palais- Bourbon. Très loin, là-bas, s'évanouissait

le cauchemar habituel : la chose croulante et

pitoyable qui simulait un gouvernement, l'humilia-

tion d'en être, d'y traîner son impuissance avec

l'effroi patriotique du lendemain ; le mouvement

sans but, le vain bavardage, les morts qui parlaient,

leurs regards inquiets et veules, haineux et sour-

nois... Il ne rencontrait dans son nouvel entourage

que des regards tranquilles, ce regard de l'homme

normal placé chaque jour en face de l'acte néces-

saire, du danger, de la mort. Avec irritation, avec

pitié, il pensait aux braves gens, riches d'intelli-

gence et de coeur, qu'il coudoyait dans les couloirs

de la Chambre ; comme lui, ils se déformaient sous

la machine absurde qui les broyait ; comme les Sou-

danais, bons écoliers de leur œuvre virile, ces braves

264 IvES MORTS QUI PARLENT.

gens mal employés feraient merveille, si on les

changeait de milieu ; ils rendraient tout ce que

rendent naturellement, ainsi que le disait Pierre,

des Français mis à l'école de l'action et de la respon-

sabilité.

Andarran s'expliquait mieux, à cette heure, les

paniques gouvernementales dont tout Paris s'amu-

sait, les folles terreurs que les maîtres du pouvoir

ne savaient pas dissimuler, quand un de ces officiers,

désigné à l'attention par quelque exploit, rentrait

en France sans soupçonner l'épouvante qu'il semait

devant lui. I,e député s'expliquait l'avortement de

tous les projets d'armée coloniale : demander cette

création au Parlement, c'était exiger d'un con-

damné qu'il forgeât la hache pour son supplice ; un

sûr pressentiment leur disait qu'ils en mourraient.

Tôt ou tard, dans quelque heurt accidentel, ce coin

de fer bien trempé toucherait un pan de la frêle

façade qui masquait le néant ; il suffirait de cet

attouchement pour qu'elle s'effondrât, la chose

croulante et pitoyable.

Comment elle tenait encore, Jacques s'en rendait

compte lorsqu'il essayait d'intéresser les officiers à

ses doléances politiques. Il constatait chez eux une

parfaite indifférence pour tout ce qui le passionnait.

Les uns, comme le petit capitaine du roi Tiéba,

ignoraient ces noms, fameux à Paris, qui remplis-

saient la bouche du député : ceux-là révéraient crain-

tivement une puissance malfaisante qui leur appa-

raissait de loin colossale, irrésistible. D'autres, mieux

LES SOUDANAIS. 265

instruits, haussaient les épaules et laissaient dire

l'abs tracteur de quintessences : pour eux, le gouver-

nement parisien était une gêne dont il fallait s'ac-

commoder^-un de ces dasses marais qu'ils rencon-

traient dans leurs explorations, obstacles naturels

qu'on apprenait à tourner avec la moindre perte de

temps, le moindre dommage pour l'œuvre pour-

suivie. Appliqués tout entiers à cette œuvre, ils se

souciaient peu de ce qui grouillait dans le marais.

— Mon pauvre Jacques, disait Pierre, je n'ai pu

m' empêcher de sourire, en lisant ici ta dernière

lettre. Tu ne t'en aperçois pas, mais tu es emporté

toi-même dans la danse épileptique dont tu te plains.

Je ne reconnais plus ta philosophie. Tu vois noir,

c'est toujours un tort. Là où tu te ronges le cœur,

il doit y avoir du bon, comme partout, et des occa-

sions d'être utile.

— On est toujours gêné par quelqu'un, concluait

l'officier. Si ce n'étaient pas ces oiseaux-là, ce

seraient d'autres. On fait quand même ce qu'on

doit faire.

Les forces du convalescent revenaient vite. Le

médecin lui permit quelques promenades au bras

de son frère, sur cette Langue de Barbarie où souffle

l'heleine salubre du vent de mer. Les habitants de

Saint-Louis vont la respirer sous les beaux cocotiers

qui ombragent leur avenue. Là, au hasard des ren-

contres, Jacques acheva de passer en revue l' État-

major des Soudanais.

— Nous avons aussi nos ratés, dit un jour Pierre.

266 LES MORTS QUI PARLENT.

— Regarde-moi celui-là, avec sa mine de capitaine

d'habillement tombé dans la graisse et dans le

malheur !

Jacques ne put retenir un sourire à la vue du

vieil officier qui passait. Court et bedonnant dans

sa tunique, on eût dit une citrouille plantée sur

deux échalas tortueux. Il y a des cheveux malheu-

reux. Elles étaient faites de cheveux malheureux,

les mèches plates, grisonnantes, qui battaient ces

joues poupines. Tout l'homme était gauche, harassé,

dans son allure de gros lièvre timide.

— Le capitaine Saccalaïs, un original qu'on nous

envoie du Tonkin. Petite cervelle, et peu meublée,

sorti du rang, trente ans de services, jamais de

chance ; du cœur à en revendre, pourtant. Le pauvre

diable est veuf, affligé de six enfants, des filles pour

la plupart, déjà grandes. Il n'a que sa solde, 6,084

francs ; dans trois ans, la retraite : 2,900 francs.

L'an dernier, comme on organisait à Hanoï un dé-

tachement pour reprendre une pagode sur les pirates

du Yen-Thé, il a sollicité un tour de faveur : « Vous

comprenez, mon colonel, si j'avais la chance d'at-

traper la croix, ça serait une chose capitale, pour

mes filles ; capitale... 250 francs ! » — Il y est

allé, l'affaire a été dure, il a repris la pagode, tel

que tu le vois, trottinant sur son bourricot annamite;

il y a eu le bras fracassé. Mais le capitaine n'a pas

de chance : il attend encore sa croix. Voilà comme

ils sont, nos ratés. Salue, très bas. — Et Pierre

porta respectueusement ia main à son képi devant

LES SOUDANAIS. 267

le gros homme qui repassait près d'eux, avec son

pauvre sourire d'humble malchanceux.

— Attends donc... Saccalaïs... Nous en avons

un à la Chambre !

— Oui, fit Pierre, je crois qu'il a un frère député.

Jacques se rappela ses débuts au Palais-Bourbon,

le collègue aux sept enfants qui sollicitait des voix

pour une place de questeur, ce même jour. Il avait

échoué, le bruit s'étant répandu que ce postulant

mentait, ne jouissait que d'un seul rejeton, s'attri-

buait indûment la paternité de six neveux ou nièces,

smala d'un frère militaire qu'il avait sur les bras.

Andarran regretta de tout son cœur que le subter-

fuge du collègue n'eût pas réussi : pour une fois, la

faveur eût été justice.

— Voici la contre-partie du capitaine, reprit

Pierre ; une tête bien logée sur un bon et beau

coffre, une voloDté qui force la chance. — Il mon-

trait un colonel qui les dépassait au petit galop de

son cheval. L'homme était jeune encore, maigre et

souple comme sa latte d'acier, avec une assurance

tranquille de toute la personne, et, dans les yeux,

ce regard de commandement qui descend, sûr de

se faire obéir. — Un chef, continua Pierre. Soudan

et Congo, Madagascar et Tonkin, il a fait partout

les plus rudes étapes, sans trêve ni repos, depuis

douze ans. Partout il a frappé des coups justes et

vigoureux, brisé ou tourné les obstacles : partout

il a laissé des peuplades pacifiées, des établissements

créés avec rien. Un responsable, pèse bien ce titre.

268 LES MORTS QUI PARLENT.

Quand il assigne un but, on y vole : on sait qu'on

sera récompensé du succès, couvert par lui en cas

d'échec. Tout le maniement des hommes est là-

dedans. Il n'y a peut-être pas vingt personnes dans

ton milieu qui connaissent le nom de cet officier.

Je te dis, moi, que vous pouvez lui confier demain

des armées, des provinces. Il s'est essayé à tout, il

s'est montré supérieur en tout. Il a fait obéir des

Français, il a fait travailler des nègres.

— Tant qu'il n'aura pas fait travailler des dé-

putés... interrompit Jacques avec un rire sceptique.

— Il ne tente jamais l'impossible. Il les ferait

peut-être obéir. Tout le savoir et tout le pouvoir de

la vis tiennent dans ce mot. Si nos chefs savent

commander, c'est qu'ils ont longtemps obéi. Les

vôtres, où ont-ils obéi, avant de commander à tous ?

Le jour fixe pour le départ arriva. Jacques était

partagé entre la joie de ramener son frère au foyer

de famille et le regret d'abandonner ce coin de

terre. Il lui semblait qu'il quittait la vraie France.

Il avait connu chez les Soudanais un sentiment iné-

prouve ; ces hommes lui avaient rendu la part du

patrimoine héréditaire qui manquait cruellement à

sa génération : cette confiance tranquille dans la

primauté indiscutable et dans l'avenir de la patrie,

ce contentement ineffable qui sonnait jadis dans

la parole de son père, quand Régis disait « la

France, » avec un accent d'orgueil et de sécurité

perdu depuis ce temps. Longuement, durant les

journées de mer, sa pensée songeuse travailla sur

LES SOUDANAIS. 269

l'antithèse où elle s'attachait : les germes de recom-

position qu'il laissait en Afrique, les ferments de

décomposition qu'il allait retrouver à Paris.

Avant d'y rentrer, dans ce Paris, Jacques s'ac-

corda une prolongation de vacances à la Bourdette ;

il voulait prendre sa part de la joie qui réchauffait

la maison familiale. Sa part de joie ?... Il eût souri

amèrement d'entendre qualifier ainsi les mouve-

ments contradictoires qu'il découvrait dans le secret

de son cœur. Heureux, il l'était sans doute, comme

le soldat mutilé qui rapporte un drapeau ; il l'était

du bonheur de tous ces êtres chers ; et, dans ce

bonheur, il sentait mourir les derniers espoirs ina-

voués où nos faiblesses se cramponnent, contre

toute vraisemblance, jusqu'à la consommation du

sacrifice. Le premier' regard l'avait renseigné, sur

ce quai du chemin de fer où Marie ne voyait que

Pierre : le frère n'était plus seulement le préféré,

il était et serait toujours le seul homme pour la

jeune fille, dans un monde où les autres ne comp-

taient pas. Elle avait gardé dans les yeux, de ces

semaines d'angoisses, une résolution trempée de

larmes, la maturité subite de l'enfant qui a vu pour

la première fois passer la Mort.

Dans l'existence éparse et nombreuse des grandes

villes modernes, dans leur mouvement incessant où

relations et impressions s'accumulent, se précipi-

tent, se détruisent, on conçoit malaisément la pro-

fondeur, l'effrayante fixité des rares sentiments qui

270 LES MORTS QUI PARLENT.

remplissent une vie restreinte et uniforme : la vie

que menaient les deux femmes blotties sous ce

vieux clocher d'Eauze, semeur d'heures lentes,

vides, pareilles, qui disaient toutes la même chose

depuis l'enfance, qui enfonçaient toutes la même

pensée, au même endroit du cœur. Le plus mince

intérêt prend dans ces vies recluses les proportions

d'une grande affaire, à laquelle on pense et dont

on parle toujours ; une amourette de petite fille y

devient parfois la passion souveraine, incommu-

table, qui suscitera des miracles d'énergie dans une

volonté que rien ne divertit. En dehors de Pierre

Andarran, personne n'avait ému l'âme de Marie de

Sénauvert ; eau pure et profonde du lac de mon-

tagne, qui n'a jamais porté qu'une seule barque,

reflété qu'une seule voile

Avant d'aller recevoir les arrivants, tante Sophie

avait chapitré sa nièce

— Écoute, petite Je ne te demande rien, parce

que je sais tout Et j'approuve, et je veux comme

toi ce qui doit être Mais pas d'enfantillage, pas

d'imprudence II lui faut des soins, du calme, à ce

garçon : sa blessure est à peine fermée. Ce n'est pas

le moment de lui donner des émotions. Patience,

il ne t'échappera pas. Je voudrais bien voir qu'il ne

te dise pas ce que tu attends qu'il te dise ! Pour le

quart d'heure, ne pensons qu'à le soigner. Quand il

sera tout à fait raccommodé, compte sur moi pour

le secouer, si le paresseux ne se décidait pas.

Comme elle faisait peu de fond sur la sagesse

LES SOUDANAIS. 271

qu'elle réclamait, tante Sophie complota avec

Jacques un arrangement de haute raison. Pierre

avait trouvé en débarquant à Bordeaux son brevet

de capitaine et sa nomination à une vacance dans

le régiment d'infanterie de marine caserne à Paris ;

le député s'était entremis au ministère de la guerre

afin que son frère pût jouir en France d'une ou

deux années de repos bien gagné. L'officier reçut

cette marque de la sollicitude fraternelle avec un

ennui mal dissimulé : il lui en coûtait de céder sa

place au Soudan, de renoncer à un projet longue-

ment mûri, une exploration dans les royaumes

d' outre-Niger dont il avait arrêté le plan et les

moyens d'exécution. Il se promettait intérieure-

ment de ne pas moisir sur le boulevard, après son

complet rétablissement. Mais la fatigue d'une tra-

versée assez dure avait déterminé quelques troubles

organiques, consécutifs à sa blessure ; Jacques et

tante Sophie insistèrent pour qu'il allât consulter

sans retard une sommité chirurgicale. On convint

qu'il accompagnerait son frère à Paris afin d'y cher-

cher cette consultation et de se présenter à son nou-

veau régiment ; dès que le chirurgien ne jugerait

plus nécessaire de le garder en observation, Pierre

reviendrait achever son congé à la Bourdette.

— Et alors, concluait tante Sophie, — alors

petite, feu de toutes tes batteries : tu lui délieras la

langue, à ce muet.

Muet ! C'était bien là le chagrin de Marie. Qu'un

penchant plus vif eût remplacé la protection affec-

10

272 LES MORTS QUI PARLENT.

tueuse du grand cousin, elle l'espérait, elle croyait

le deviner, avec l'infaillible seconde vue qui révèle

aux jeunes filles la chose du monde qu'elles ont le

plus d'intérêt à savoir. Pourquoi ne parlait-il pas ?

Certes, elle s'était promis de le ménager, son Pierre ;

ayant tremblé pour lui si longtemps, elle était plu-

tôt portée à s'exagérer son cher devoir de garde-

malade. Mais un mot, la promesse qui engage, est-

ce donc un si grand effort ? Comment ne tombait-il

pas naturellement, ce mot, du cœur qu'il eût

soulagé ? Ah ! Marie pressentait trop bien ce qui le

retenait. Elle avait une rivale jalouse : cette Afri-

que où s'échappait sans cesse la pensée qu'elle

cherchait à ramener.

— Pierre, disait-elle en riant, avec une supplica-

tion timide ; — c'est déraisonnable ; tu ne dois pas

te fatiguer, et aujourd'hui encore tu as passé ton

Niger, tu as fait cent lieues de pays ; tu ne dis rien,

mais je sais, je t'entends marcher, là-bas, si loin !

La pauvre enfant subissait l'éternelle torture

qu'inflige aux tendresses de la femme le besoin

d'action de l'homme aimé. Celle qui fait tenir toute

sa vie dans un sentiment redoute et ne comprend

pas la force grossière qui tire loin d'elle celui

qu'elle voudrait accaparer. Elle aime instinctive-

ment chez lui cette preuve de l'énergie mâle, elle

en maudit les effets cruels. L'amour ne leur suffit

donc pas, à ces êtres remuants, toujours emportés

loin de lui par un démon ambitieux ? Le grand rêve

vaillant du soldat, « sa fuite perpétuelle au désert, »

LES SOUDANAIS. 273

comme elle disait, c'était l'ennemi qui emprison-

nait au fond de ce cœur le mot par lequel il eût

abdiqué sa liberté. Elle se sentait impuissante à le

vaincre, elle l'admirait et le détestait.

Les premières journées de printemps étaient

aigres et transies, cette année-là. Tandis que Jac-

ques et la tante vaquaient aux affaires de la pro-

priété, — aux affaires plus urgentes et plus nom-

breuses des électeurs, — Marie s'efforçait de gar-

der le convalescent devant la grande cheminée où

elle entassait les bûches. Tante Sophie, qui avait

inculqué à sa nièce ses habitudes d'économie sévère,

lui marqua un matin son étonnement.

— Ah çà ! qu'est-ce qui te prend ? Tu veux donc

vider le bûcher en avril ?

Marie s'excusa. — Il fait si mauvais ! N'oublions

pas qu'il arrive d'un climat très chaud et qu'un

refroidissement lui serait funeste. — Avec un peu

de rose aux joues et quelques hésitations, elle

ajouta, plus bas : — Et puis, voyez-vous, tante, j'ai

mon idée. J'ai idée que si on les éclaire bien, s'il

les voit briller aux grandes flammes, les bêtes le

feront parler.

— Quelles bêtes ? demanda la tante.

Marie montra les deux sphinx de cuivre poli,

style expédition d'Egypte, qui affrontaient leurs nez

camus des deux côtés de la cheminée. Le grand-père

Andarran les avait brocantés à Paris et promus

à la dignité de chenets, dans son salon de la Bour-

dette ; ils en faisaient le plus bel ornement, à l'es-

274 LES MORTS QUI PARLENT.

time du vieux soldat qui avait suivi sa demi-brigade

aux Pyramides.

— Ne vous moquez pas de moi, tante : mais j'ai

observé que nos idées, nos rêvasseries, depuis

notre petite enfance, s'emmagasinaient dans le dos

des sphinx, de préférence à tout autre objet ; et

qu'elles en ressortaient, le soir, aux longues veillées,

lorsqu'ils sont caressés par les flammes, et qu'on

regarde, en ne pensant à rien, les flammes, les

sphinx. Lui aussi, il a grandi devant ces bêtes, il

retrouve dans leur dos toutes ses pensées d'enfant ;

elles remontent les chenets, les siennes, les miennes

qui l'ont tant appelé, lorsque j'étais seule, et

qu'elles se posaient là, sur ce miroir où il avait tant

laissé de son regard. Elles le forceront à parler,

devant les sphinx, j'en suis sûre ; un jour qu'ils

rayonneront, bien brûlants, bien songeurs aux

choses d'autrefois, avec leur air grave, un air

comme le sien.

Elle attendait toujours. Lui, il voyait sur les bêtes

du rêve ce qu'y voyait son grand-père, le mirage

du pays lointain, des actions ressouvenues ou espé-

rées. La veille du jour fixé pour le départ des deux

frères, comme elle dépliait son ouvrage d'aiguille

devant le foyer, à côté du silencieux chercheur

d'empires, Marie prit son grand courage et dit :

— Pierre, n'y a-t-il jamais de femmes d'officiers

qui accompagnent leurs maris, dans vos explo-

rations ?

Il sourit à la question. — Dame, ce serait un

LES SOUDANAIS. 275

peu encombrant. Elles attendent qu'on ait fait des

chemins de fer dans le Soudan.

— Pas une seule, jamais ?

— Je crois que des Anglaises s'y sont risquées.

Elles ont le diable au corps. Mais je ne vois pas

bien une petite Française s' allant promener chez

les Mandingues. Serait-elle assez malheureuse, si

loin de France !

Marie releva la tête, comme devant une provo-

cation :

— Avec celui qu'on aime, on fait partout de la

France, on fait partout du bonheur.

Elle eut honte d'en avoir trop dit, abaissa ses

paupières. Trahis par l'émotion, lourds de reproche,

de défi, de prière, ils s'étaient longuement posés

sur Pierre, ces yeux où une larme refoulée trou-

blait le bleu de la fleur de lin.

Il ne répondit pas. Il continuait de regarder les

sphinx ; autrement, semblait-il, d'un regard ra-

mené. Tante Sophie entrait à ce moment. Elle ob-

serva sa nièce, elle eut pitié ; pour savoir combien

il était gros de chagrin, le cœur de la petite, et

comme il devait battre douloureusement, la vieille

fille n'eut qu'à redescendre dans l'ancienne souf-

france de son propre cœur, qui avait battu de

même, pour rien. Elle alluma les bougeoirs.

— Les enfants, il faut aller se coucher. On se

lèvera tôt, demain, pour les préparatifs du départ.

Venez dire bonsoir à la tante.

Et comme les jeunes gens lui tendaient leurs

276 LES MORTS QUI PARLENT.

fronts, tante Sophie prit brusquement les mains

de Marie, les mit dans celles de Pierre.

— Allons, ne lui fais pas de peine, donne-lui un

peu de joie. Elle n'en a pas eu sa part. Je la con-

nais, cette enfant, je te dis qu'elle vaut tous les

royaumes que tu as pris ou que tu prendras.

L'officier réfléchit une seconde : d'un geste lent,

résolu, il porta à ses lèvres la main qu'on venait de

mettre dans la sienne, il y déposa un long baiser.

Il n'ajouta rien.

C'était assez : le premier baiser de l'amant, au

lieu de l'étreinte accoutumée du bon camarade.

Marie le reconnut, ce premier baiser qu'elle n'avait

jamais reçu ; elle entendit son langage, que nul ne

lui avait jamais appris. Ces lèvres chaudes lui di-

saient, au plus profond des veines, qu'un homme

l'appelait à connaître le trouble attendu des féli-

cités ignorées, tout le mystère de la vie, reçue, ren-

due, perpétuée. Elles lui disaient que cet homme

donnait une part de soi-même, ce qu'ils en peu-

vent donner, et qu'il demandait en retour toute la

femme, qu'il la prenait avidement, comme ils la

prennent, pour la meurtrir peut-être, pour en faire

sa chose heureuse ou souffrante. Joie infinie de

celle qui aspirait à être prise ainsi ; joie de souffrir,

s'il le fallait, par lui, pour lui, toujours. Joie qui la

jeta à genoux, dans sa chambre, devant sa Vierge,

et qui fit, de sa prière, ce soir-là, une hyme d'allé-

gresse ; elle sentait dans son coeur l'éclosion de

toutes les fleurs du printemps, sur son front la cou-

IvES SOUDANAIS. 277

ronne de toutes les étoiles du ciel, des amies lumi-

neuses si souvent invoquées à cette fenêtre où elles

riaient, indulgentes, cette nuit. Longtemps, dans la

douce insomnie, les yeux grands ouverts sur ces

étoiles, elle trembla délicieusement sous l'ineffa-

çable baiser qui l'environnait, l'envahissait, péné-

trait son âme, tout son être.

L,e lendemain, Marie fut vaillante, confiante,

presque gaie dans sa peine, en disant adieu pour

quelques jours, pour quelques semaines au plus, à

celui dont le regard calme et attendri signifiait,

— elle le traduisait ainsi :

— Tu es mienne. Attends-moi. Attends de moi

tout ce qu'il peut y avoir sur la terre de bonheur

que tu rêves et ne sais pas.

CHAPITRE XV

LE PANAMA

Les deux frères avaient pris le rapide de Bordeaux

qui arrive à Paris dans la matinée. Jacques descen-

dit à l'arrêt d'Etampes pour acheter les feuilles du

jour. La Ville vomissait en s'éveillant les sécrétions

nocturnes de ses presses. Tout autour d'elle, comme

une fange d'écume, cette marée de papier imprimé

avançait, gagnait la province avec chaque train,

submergeait déjà la banlieue. Elle apportait aux

champs paisibles un peu de l'agitation du trouble

océan. Elle venait au-devant des milliers de voya-

geurs que les réseaux convergents jetaient à cette

heure sur la capitale ; dans les cerveaux qui se

reprenaient, las de leur sommeil roulant, elle opé-

rait une révulsion pareille à celle de la première lame

salée sur les baigneurs, lorsque la mer montante

les atteint. Docilement, tous ces hommes recevaient

l'empreinte quotidienne de la lettre d'imprimerie.

A chaque portière du train, des bouches réclamaient

leur becquée de nouvelles. Seules, des Sœurs d'un

ordre charitable, qui emplissaient de leurs cornettes

un compartiment, paraissaient ignorer qu'il existât

des journaux ; leurs mains égrenaient le rosaire,

LE PANAMA. 279

leurs lèvres murmuraient la prière matinale ; avec

le simple instinct de l'alouette, ces humbles pensées

remontaient à l'aube dans leur ciel accoutumé,

tandis que les autres se rabattaient sur les curio-

sités, les intérêts, les passions de la terre.

Le député se mit à parcourir ses feuilles, lui

aussi, pour rattraper le fil des événements. Il

l'avait perdu au Sénégal, à peine repris à la Bour-

dette : il eut la surprise toute neuve des faits qu'an-

nonçaient les journaux. Faits terriblement drama-

tiques, à en croire les papiers. Des en-têtes réclames,

imprimés en caractères gras comme boue et noirs

comme suie, hurlaient ces menaces mystérieuses :

« Nouvelles révélations sur le Panama. Demandes

de poursuites contre plusieurs députés. Séance sen-

sationnelle. » — Sous ces titres alléchants, les

rédacteurs s'efforçaient de communiquer au public

le frisson de fièvre qui secouait leur prose. On y

sentait vibrer l'émotion convenable aux interprètes

d'un grand peuple, quand ils racontent une journée

mémorable de son histoire, une des batailles épiques

où ce peuple engagea sa fortune et son honneur.

Un des nombreux aigrefins qui avaient canalisé

l'épargne nationale venait d'être arrêté à l'étranger,

extradé, interrogé par un de ces juges d'instruction

dont les noms fameux sonnent sans cesse à nos

oreilles, comme sonnaient à celles de nos pères les

noms des grands capitaines, des grands hommes

d'Etat. L'inculpé avait fait des révélations, disaient

les informateurs judiciaires ; on avait saisi des car-

280 LES MORTS QUI PARLENT.

nets, déchiffré des hiéroglyphes, identifié des noms;

et le garde des sceaux devait déposer, à la séance

du jour, une demande en autorisation de poursuites

contre un certain nombre de parlementaires. L'opi-

nion publique était profondément émue, ajoutaient

ses enregistreurs patentés ; elle attendait, anxieuse,

les résultats d'une journée qui aurait des consé-

quences incalculables.

Jacques savait à quoi s'en tenir sur ces affirma-

tions de style. Il parcourut les autres pages ; il y

découvrit quelques nouvelles intéressantes. Les

échos mondains relataient le retour à Paris de la

princesse Véraguine, sa réinstallation dans le petit

hôtel qu'elle avait loué, rue Jean-Goujon. Le cour-

rier des théâtres racontait l'ovation faite la veille à

Rose Esther par les habitués de la Comédie-Fran-

çaise, qui fêtaient la rentrée de notre grande tragé-

dienne après sa tournée triomphale en Angleterre.

Andarran sourit, en rapprochant ces informations.

Classé par la politique dans un camp opposé à celui

de Bayonne, ses relations avec son ancien cama-

rade s'étaient espacées et refroidies ; il le suivait

d'assez près, néanmoins, pour soupçonner un duel

de sentiments dans le cœur d'Elzéar ; il songea avec

curiosité à la crise probable que ces nouvelles fai-

saient conjecturer.

Il ne fut pas étonné de retrouver dans la ville

« anxieuse » une foule tranquille, indifférente. Les

gens allaient à leurs affaires, les boutiquiers ven-

daient dans leurs boutiques ; deux minutes après le

LE PANAMA. 281

coup d'oeil d'habitude jeté sur le journal, personne

ne pensait plus au fait-divers de la politique ; ceux-

là seuls s'en préoccupaient qui vivaient de cette in-

dustrie, journalistes et députés. Peu de monde aux

abords du Palais-Bourbon, peu d'animation dans les

groupes, camelots, flâneurs, curieux qui faisaient

queue à la grille, en quête d'une carte d'entrée.

Sur les visages et dans les propos, le désintéresse-

ment d'amateurs blasés. Seuls, deux abbés parais-

saient échauffés ; ils déployaient leur journal, ils se

gravaient dans la mémoire les noms et les portraits

des criminels qu'ils allaient être admis à contem-

pler.

De l'autre côté de la grille, la température mo-

rale changeait. Pierre, amené à la Chambre par

son frère qui voulait lui donner le divertissement

d'une séance, retrouva là une sensation d'Afrique :

le brusque passage de la zone tempérée dans la

zone torride. Jacques l'introduisit dans le salon de

la Paix.

— Ouvre l'œil, dit l'aîné. Une grande journée se

prépare, de celles où se conjouissent toutes les mé-

chancetés et toutes les turpitudes parlementaires.

Tes nerfs n'ont pas l'expérience des miens, ils ne

sentent pas l'électricité qui charge déjà l'atmo-

sphère, le bouillonnement des passions dans la

conque sonore placée au seuil du Parlement. Toutes

les rumeurs de Paris viennent s'y répercuter. Ce

mince tambour la sépare des cuisines législatives :

chaque fois que le battant capitonné s'entr'ouvre

282 LES MORTS QUI PARLENT.

sur l'enceinte réservée, un coup de soufflet de forge

y chasse l'haleine brûlante de la ville. Dans cette

salle, la collaboration constante du Parlement et

de la presse fait et défait les gouvernements, fa-

brique les réputations, les scandales, les fortunes,

les duels, les mots spirituels, les articles retentis-

sants. Publicistes, préfets d'aujourd'hui et de de-

main, gens d'affaires, tous ceux qui écument les

eaux troubles de la politique s'assemblent et s'agi-

tent dans l'CËil-de-Bceuf républicain. Regarde leur

image, là-haut. Horace Vernet les a figurés d'avance

dans ce caisson de la voûte où des poissons mons-

trueux frétillent autour de cette dame nue, naufra-

gée, tombée d'un bateau en perdition dans les

vagues...

— Qui donc est au centre de ce rassemblement,

devant le socle du Laocoon ? demanda Pierre. —

On s'y écrase littéralement !

— Ce grand journaliste qui pérore ? c'est Nahas-

son. Il dit aux reporters les noms des vendus, les

chiffres des sommes que chacun d'eux a touchées.

Elles lui sont connues à un centime près, il le jure.

Il n'oublie que lui-même. Comment douter de ses

dires ? Les reporters enflent les chiffres, brouillent

les noms, téléphonent le tout à leur journal. Ne

semble-t-il pas qu'on entende les sifflements des

serpents enlacés à l'homme de bronze ? — Tiens,

un député pousse le battant qui intercepte les

bruits : comme le corbeau de l'arche, il vient aux

nouvelles du déluge. Ah ! c'est Boutevierge ! —

LE PANAMA. 283

Bonjour, monsieur Boutevierge. Renseignez-moi :

j'arrive de la campagne, je ne sais rien. Combien

y en a-t-il ?

— Trois, seulement ; et pas des bons ! — Il y

avait dans ces mots du chef radical un décourage-

ment profond, la déconvenue du chasseur qui a

levé une belle compagnie de perdreaux et ne rap-

porte que trois pouillards.

— Oui, c'est maigre : du trois pour cent de

coquins ! — ricana M. de Kermaheuc, qui venait

serrer la main de Pierre. — Mais ne désespérons

pas : ce n'est que la première charrette !

Dès que le marquis se fut éloigné, Sinda s'appro-

cha des deux jeunes gens. Le baron Gédéon circu-

lait à travers les groupes, offrant libéralement de

gros cigares qu'il tirait d'un étui monumental en

peau de crocodile.

— Monsieur Andarran, présentez- moi à ce héros.

J'espère que vous nous ferez l'honneur de nous

l'amener, jeudi soir !

La présentation achevée, le Triestin s'écarta

pour harponner un député. Pierre s'informa auprès

de son frère :

— Qu'est-ce qu'il fait, celui-là ?

— Il refait... les autres. De même ce gros garçon

souriant, à barbe blonde en éventail, que tu vois

là, dans l'embrasure de la fenêtre, serrant chaleu-

reusement les mains de mes collègues : Napoléon

Bayonne, de la maison Nathan et Salcedo, une

puissance. — Une puissance pire, son frère Joseph,

284 LES MORTS QUI PARLENT.

le Directeur de la Sûreté, qui parle dans la porte

entre-bâillée à Cyprien Boutevierge. Il vient sans

doute flairer le vent, sonder les intentions cachées :

qui faudra-t-il arrêter, qui laisser filer, ce soir ? —

Mais l'affaire sera-t-elle sérieuse ? J'en doute, à voir

l'air tranquille de ces Messieurs, qu'elle devrait

toucher de si près.

Jacques alla installer son frère dans une tribune,

revint, poussa la porte. Il avait hâte de satisfaire

sa curiosité dans les couloirs ; il avait honte de cette

hâte, de cette curiosité. Déjà rattaché, le collier du

troupeau, avec son gros grelot toujours tintant qui

disperse la pensée ! Déjà perdu, le bénéfice de la

cure morale faite en Afrique, le calme d'une rai-

son pacifiée, qui s'énervait de nouveau dans la tré-

pidation démente !

Ferroz était assis sur une banquette à l'entrée du

corridor. Le médecin écoutait, regardait, la tête

inclinée, avec son mouvement habituel lorsqu'il

comptait les battements du pouls chez un fié-

vreux.

— Bonjour, cher maître ! fit Andarran. — Que

se passe-t-il ?

— Rien. Le Parlement suppure.

— Mais il y a du nouveau, me dit-on ?

— Non. Les gros continuent de manger les petits.

— Comment, non ! J'apprends qu'on ressuscite

le Panama !

— Oui ; et l'on me rajeunit de quarante ans. Le

spectacle que j'ai sous les yeux me reporte à ma

LE PANAMA. 285

première mission scientifique, lorsqu'on m'envoya

étudier une épidémie de peste à Djedda. Vous n'avez

jamais vu un hôpital de pestiférés, vous ? Regardez.

Je vous garantis l'exacte ressemblance.

Du premier coup d'œil, Jacques aperçut la vérité

du mot. Bouleversée, cette physionomie des couloirs

qu'il connaissait si bien. Une attente tragique glaçait

l'atmosphère. Des plus loquaces parlaient à mi-voix ;

beaucoup se taisaient, dans un recueillement in-

quiet. Des mains qu'on serrait étaient froides. Cer-

tains regards fuyaient ; les autres convergeaient,

avec des expressions de terreur ou de curiosité

féroce, vers quelques figures altérées. La Haine et

la Peur, bêtes captives d'habitude dans la salle

des séances, s'étaient ruées dans le parloir intime.

Elle ravageaient les âmes, et les âmes apparaissaient

sur les visages : c'était hideux. Les « nouveaux, »

les deux cents députés étrangers aux précédentes

législatures, qui n'avaient jamais émis de votes sur

le Panama, s'aggloméraient à part, instinctivement.

Ils affectaient les mines pudiques et scandalisées

de jeunes vierges égarées dans un mauvais lieu. Leur

réserve hautaine semblait dire aux anciens : « Vous

en êtes tous, nous n'en sommes pas. » Les anciens

se réunissaient pour chuchoter des noms, pour

interroger les oracles, gros de secrets qu'ils ne

disaient pas.

— Avez- vous lu la liste du journal ? — Pélussin

y est- il ? — Caqueville en est. On l'assurait dans

le salon de la Paix. — Non c'est Caucuste. — On a

286 LES MORTS QUI PARLENT.

vu hier Paulin Renard au Palais, chez le juge. —

Je m'en étais toujours douté !

Colloques sinistres par le mépris mutuel qu'ils se

témoignaient, ces hommes si prompts au soupçon ;

par la crainte ou l'espoir du déshonneur qui allait

passer, prenant l'un, l'autre...

On n'entendait dans les groupes que ces mots :

« Chéquards... exécution... nouvelle fournée... autre

charrette... appel des condamnés... » Ce vocabulaire

flattait les oreilles auxquelles il rapportait un

écho dramatique de la Convention. A se voir

parqués entre ces murailles nues, sous les voûtes

de ces grands vestibules si semblables à des geôles,

les chétifs politiciens avaient l'illusion d'un retour

aux cachots de la Terreur. Illusion aussitôt détruite

par la petitesse du drame : des enfants méchants

qui jouaient à la « terrorette », avec une guillotine

en fer-blanc, dans une flaque de boue ; nul sang

expiatoire ne relèverait l'ignoble parodie.

Les attitudes différaient chez chacun des suspects,

des victimes désignées. Les uns gesticulaient, péro-

raient, grimaçaient des rires de défi : ils venaient

s'expliquer dans les rassemblements ; leur approche

y jetait un froid subit, les collègues se dispersaient.

D'autres arpentaient les dalles, silencieux, isolés :

celui-ci affaissé, cherchant un ami ; celui-là dédai-

gneux, insouciant en apparence, sanglier qui fonçait

bravement sur la meute. C'étaient pour la plupart

des vétérans, très entourés à l'ordinaire, évités ce

jour-là par leurs satellites habituels. L'un d'eux,

LE PANAMA. 287

rapporteur d'une commission, pouvait seul fournir

au député d'Eauze un renseignement urgent, sur

une affaire capitale pour cette circonscription. An-

darran s'était promis de le consulter sans retard ; il

fit quelques pas vers cet homme, hésita, tourna

court ; il s'en voulut de sa lâcheté, mais il ne sut

pas vaincre l'épouvante contagieuse qui faisait le

vide autour du pestiféré.

Jacques avait rejoint un cercle où Boute vierge

donnait des éclaircissements. Aristide Asserme

entra, en coup de vent, vint droit à ce même

groupe, avec une fausse assurance dans la dé-

marche, une gaieté fêlée dans sa parole fanfaronne.

Tout d'une haleine, le créole débita ce récit :

— Non ! elle est trop bonne ! Je viens du Palais,

j'étais allé m'informer ; ça m'ennuyait, à la fin,

ces potins de concierge ! Savez-vous pourquoi mon

nom a été mêlé à toutes leurs histoires de brigands,

pourquoi j'ai failli être poursuivi ? Oyez : le juge

d'instruction a ri comme une petite folle quand je

lui ai conté la simple vérité. — En quatre-vingt-

huit, un soir de printemps, je sortais de la Chambre,

pour aller manger ma part du veau patriotique dans

je ne sais plus quel banquet, à Saint-Mandé. Je

monte sur la plate-forme du tramway, porte Rapp-

Bastille. A la station de la rue du Bac, je reçois en

pleine poitrine un voyageur pressé, qui escalade la

plate-forme avec un palmier, un gros palmier dans

un pot. Un peu plus, il m'éborgnait avec sa plante

tropicale. Le monsieur s'excuse poliment, la conver-

288 LES MORTS QUI PARLENT.

satiou s'engage. Je ne sais plus à propos de quoi,

l'homme au palmier se décèle un ancien tâcheron

du Panama, revenu de l'isthme avec des économies

rondelettes. Il allait porter son végétal chez un

gros entrepreneur qui l'avait obligé dans le temps,

à Colon, et qui mariait une fille. Bonne occasion de

se renseigner sur les travaux du canal : je vide mon

compagnon de route, tout le long du boulevard

Saint-Germain. Il s'emballe avec conviction, jure

que l'affaire est magnifique, l'achèvement prochain.

Il raisonnait fort bien, ma parole, il avait réponse

à toutes les objections ; en arrivant à la Bastille,

j'étais à demi persuadé, ce diable d'homme avait

la foi communicative. — « Le seul écueil, disait-il,

ce serait un refus d'autorisation opposé à la nou-

velle émission par ces saligauds de la Chambre, des

tripoteurs engagés à la baisse, bien sûr ! Qu'ils osent

donc arrêter la grande œuvre à la veille du succès

final, et l'on verra comment la France jugera ce

crime de lèse-patrie ! » — J'exprimais quelques

doutes sur l'opération financière. — « Ah ! vous

doutez, monsieur ! moi qui ai vu les choses sur les

lieux, moi qui ne me paye pas des fumisteries des

journalistes, je mets là-dedans toute ma petite

épargne, et ce sera une fortune pour mes enfants.

Écoutez : Voulez-vous me tenir un pari ? Je m'ap-

pelle... » — Collot, Collard, Collet... ma foi, j'ai

oublié le nom ! Sur sa demande, je dus décliner le

mien : Asserme, député. — « Eh bien ! monsieur le

député, je vous parie... Ou plutôt non, faites mieux :

LE PANAMA. 28g

prenez une part dans le syndicat qui achève de se

former, et vous m'en direz des nouvelles, dans quel-

ques semaines, dès que le public se jettera sur les

titres émis. Justement, mon entrepreneur a encore

des parts à placer ; je vous mets en rapport avec

lui : un homme charmant, tout rond, une jolie

femme et deux jolies filles ; vous vous en rincerez

l'œil, et ce brave Comgneux, dévoué de tout coeur

à l'entreprise, sera heureux de recruter un croyant

de plus, fier d'inscrire dans le syndicat une haute

personnalité comme la vôtre... » — On descendait

du tramway : je montrai au palmifère l'horloge de

la gare de Vincennes qui marquait l'heure de mon

train, et je le quittai en lui disant que je n'avais pas

le temps d'aller explorer chez les filles Cofhgneux.

Je le vois encore, me rappelant avec de grands

gestes de sa seule main libre : — « N'importe, je me

charge de la chose, si vous voulez bien, je vais dire

au patron qu'il vous inscrive pour une petite part ;

de l'argent qui vous tombera du ciel, et vous aurez

par-dessus le marché la satisfaction d'avoir servi la

grande oeuvre française. Il faut donner le bon

exemple à tous ces fouinards ! C'est dit ? » — J'écla-

tai de rire, il était si drôle, ce bienfaiteur qui courait

après moi avec son arbuste ! Je ne sais pas quelle

blague je lui répondis, en me hâtant vers la gare.

L'instant d'après, je n'y pensais plus. Cette farce

m'était si bien sortie de la mémoire qu'il me fallut

un effort pour comprendre, quand on vint me

chanter, au moment de la grande lessive, que je

290 LES MORTS QUI PARLENT.

figurais sur la liste Coffigneux, pour une part de syn-

dicataire, une misère, deux ou trois mille francs, je

crois. Et voilà qu'on me ressort le coup du Coffi-

gneux, un gaillard que je n'ai jamais vu ! Voilà tout

ce qu'on a pu inventer de plus malin pour démolir

les vieux républicains ! Elle est bien bonne, n'est-

ce pas ?

Quelques amis d'Asserme esquissèrent un sourire

gêné. Les autres auditeurs demeuraient congelés

dans le silence. Le « Canaque » pirouetta sur ses

talons, il alla porter son histoire et son indignation

dans un second groupe, dans un troisième, avec sa

belle humeur qui baissait de ton, chancelante sur

cette croûte de glace qu'elle ne brisait plus.

De guerre lasse, il se rabattit sur Poujard'hieu.

L'ancien ministre marchait à l'écart, les mains

croisées derrière le dos, cuirassé d'une superbe

indifférence contre les soupçons empoisonnés, les

regards hostiles qui lui fouillaient le cœur. Le

robuste athlète, endurci par tant de luttes, secouait

cette averse de haine comme il eût fait d'une gibou-

lée de mars sur son manteau. Il semblait absorbé

dans la malédiction du problème qui l'intéressait.

— Pourquoi diable ont-ils sorti le Panama ? Que

veulent-ils ? Voyons, Asserme, vous devez le savoir,

vous, puisque vous êtes dans leur boutique. Je ne

comprends plus. Mirevault était bien tranquille,

tout marchait comme sur des roulettes, jamais

ministère n'eut devant lui une route aussi aplanie.

Pourquoi ont-ils monté ce coup sans nécessité ?

I,E PANAMA. 291

Enigme passionnante pour le sceptique Poujar-

d'hieu, comme pour tous les vieux routiers de la

politique. Dans leur conception, fondée sur une

longue expérience, le Panama était une machine de

guerre que les gouvernements « sortaient » au

moment opportun, pour faire diversion à d'autres

soucis, pour écraser un adversaire, pour étouffer

dans l'œuf une coalition dangereuse. La vieille

affaire, avec ses dossiers qui dormaient dans les

cabinets des divers juges d'instruction, ressem-

blait pour eux à un de ces tirs au pigeon où des

trappes fermées reposent sur des boîtes toujours

garnies ; de temps à autre, un cabinet de juge

s'ouvrait à l'improviste, comme ces couvercles mus

par un fil caché qui se relèvent brusquement, don-

nent la volée à l'oiseau souterrain, sur le point où

on ne l'attend pas, quand un tireur a envie de

brûler quelques charges de poudre. Mais encore

fallait-il qu'il y eût un motif pour brûler de la

poudre, que diable !

— C'est pourtant vrai, répondait le sous-secré-

taire d'État : je suis de leur boutique, et je ne com-

prends pas plus que vous. Ils ne m'ont rien dit.

Pourquoi ressortent-ils le Panama ? Que veut Mire-

vault ? Ou plutôt que veulent ses conseils ? Des

gens qui devraient être les premiers compromis !

C'est à se casser la tête. Si l'on ne savait pas, ce

serait à croire que ces choses-là arrivent sans que

le gouvernement ait intérêt à les permettre. Mais

non, c'est impossible !

292 LES MORTS QUI PARLENT.

La sonnerie électrique vibra, appelant les dé-

putés en séance. Elle retentit dans plus d'un coeur

comme ;le déclic du couperet. En un clin d'oeil,

chacun fut à son banc. Durant quelques minutes,

un silence de mort pesa sur l'assemblée : le silence

des aubes pâles, à la Roquette, quand l'agitation de

la foule se fige devant la porte qui s'ouvre, le con-

damné qui sort... Attente plus angoissée, dans la

foule parlementaire ; les condamnés allaient être

choisis au milieu de ses rangs ; lui, mon voisin...

moi, peut-être... Des visages suaient l'épouvante ;

d'autres brûlaient d'une fièvre de curiosité ; l'émo-

tion comprimait tous les souffles, jusque dans les

tribunes, où les yeux féminins brillaient de la

cruelle volupté qu'ils attendaient du supplice.

Le garde des sceaux monta à la tribune, déposa

trois demandes en autorisation de poursuites.

A peine eut-il parlé, la détente se fit, soudaine :

les respirations s'échappèrent bruyamment des poi-

trines, les fronts se redressèrent, comme ceux d'une

troupe sous le feu, quand la décharge a passé, tirée

trop haut. Eh quoi ! ce n'était que cela ! Aux soupirs

discrets de soulagement, sur certains bancs, répon-

dait sur beaucoup d'autres un grondement désap-

pointé. Trois boucs émissaires, seulement, des

moins dangereux, de ceux qui ne portaient ombrage

à personne ! Leurs peccadilles, si peccadilles il y

avait, apparaissaient insignifiantes, excusables à

tous égards. Ils vinrent successivement se disculper,

protester de leur innocence : leurs plaidoyers dif-

LE PANAMA. 293

feraient comme leurs tempéraments. L'un d'eux fut

tragique, grandiloquent, il attesta le ciel et la terre ;

un autre se fit petit, suppliant, son gémissement

chétif attendrissait ; le troisième prit joyeusement

l'aventure, plaisanta ses accusateurs, égaya l'as-

semblée en présentant son cas comme une farce de

la justice. Tous trois demandaient à être poursuivis,

sûrs de se justifier. Il semblait bien que tout leur

crime fût un emprunt inconsidéré, dans un moment

de gêne : quelques centaines de francs dus aux

écumeurs politiques qui avaient profité de leurs

embarras. La Chambre, retournée en leur faveur,

les jugeait plus à plaindre qu'à blâmer ; sa colère

rebondissait contre le gouvernement, qui donnait

une sotte comédie au lieu de la tragédie annoncée.

Pièce d'autant plus bouffonne que le garde des

sceaux s'excusait de ne pouvoir communiquer cer-

tains dossiers, parce qu'un greffier était aller passer

la journée à Charenton, emportant la clef des tiroirs

du juge, et qu'on ne savait où rejoindre ce greffier

suburbain.

Bayonne s'empara de la tribune. Il dénonça le

nouvel escamotage des satisfactions réclamées par

la conscience publique, l'iniquité d'une justice qui

ne s'abattait que sur les petits ; il donna une voix

à la pitié commune qui amnistiait les négligeables

accusés. On l'applaudit lorsqu'il traduisit ce senti-

ment général ; on l'applaudit plus encore lorsqu'il

flétrit les concussionnaires impunis : chacun vou-

lait se mettre en règle avec la vertu ; des mains

294 LES MORTS QUI PARLENT.

battaient frénétiquement qui tremblaient tout à

l'heure.

Asserme, tassé sur son siège derrière le banc des

ministres, comprenait de moins en moins. Mêmes

perplexités criez tous ceux qui se croyaient initiés

au jeu secret de la politique : le socialiste revenait-

il brusquement à son ancienne intransigeance ? Ou

faisait-il sa partie dans une manœuvre gouverne-

mentale, qu'Aristide pressentait sans pouvoir se

l'expliquer ?

Du regard, du geste, Bayonne foudroyait ceux

qu'il appelait les vrais, les grands coupables. Les

allusions du tribun souffletaient des personnages

considérables, impassibles à leur banc. Allusions

appuyées, grossièrement éclairées par les interrup-

tions de l'extrême gauche, par les cris qui sifflaient

comme des balles, allaient cingler les fronts visés.

Des poings se tendaient, menaçants : toutes les

têtes se tournaient, suivaient la direction de l'in-

sulte, jusqu'à l'homme ; ses voisins immédiats se

reculaient peureusement, regardaient de l'autre

côté. Il semblait que la clarté livide du gaz se con-

centrât, s'acharnât, elle aussi, sur les trois ou quatre

piloris où blêmissaient les torturés.

Poujard'hieu, attaqué nominativement, demanda

la parole.

Andarran crut un instant qu'elle allait se con-

geler, cette parole, tant l'air se fit glacial, tant il y

avait d'hostilité muette sur les visages ; tous les

regards déchargeaient sur la victime expiatoire le

LE PANAMA. 295

mépris haineux dont chacun redoutait une écla-

boussure pour soi-même. La haute stature de Pou-

jard'hieu se dressa au-dessus de la tribune. Un col

de taureau, large et court, assurait sur la carrure des

épaules une tête osseuse, taillée à coups de serpe,

où l'intelligence affinait la rusticité native. Sur le

masque rugueux du montagnard de la Lozère, tout

était immobile : les muscles commandés par la

volonté, les yeux retraits sous l'arcade sourcilière,

la crinière fauve, — une perruque, dis ait- on, —

qui matelassait les tempes saillantes.

Sans phrases, sans mots à effet, avec une négli-

gence dédaigneuse, avec autant d'aisance que s'il

eût entretenu quelques amis dans son bureau,

l'homme d'État repoussa du pied les ordures qu'il

était las de balayer, disait-il. On sentait qu'il mépri-

sait plus fort, parce qu'il les connaissait bien, ceux

qui l'accablaient de leur mépris. L'émotion domptée

se laissa deviner, — tel le tremblement interne de

la vapeur dans une chaudière cerclée d'acier, —

elle mit une note sourde dans la parole, toujours

égale et simple, lorsque Poujard'hieu raconta sa vie

de travail, sa rude ascension depuis la chaumière

paternelle, ses luttes pour la République, pour

l'ordre et la raison qu'il y voulait maintenir. La

voix s'anima, s'éleva, quand il revendiqua haute-

ment, pour lui seul, les responsabilités et l'honneur

des actes qui avaient préservé cette République aux

jours de crise : Oui, dans le péril de l'État, il avait

pris de l'argent où on en trouvait, insoucieux de la

296 LES MORTS QUI PARLENT.

correction, soucieux avant tout de la liberté, de la

patrie, du salut de ces mêmes républicains qui l'ou-

trageaient, et qui ne seraient plus là, sur ces bancs,

s'il ne les avait pas sauvés au prix de l'incorrection

qu'ils lui reprochaient.

L'accent du langage était si juste, si émouvant

dans sa simplicité, l'homme était si beau de force

calme qu'un frisson courut du haut en bas des tra-

vées, dégela les figures, les cœurs. Les mains se joi-

gnirent pour applaudir, d'un mouvement involon-

taire, d'abord ; ce fut bientôt un applaudissement

chaleureux, presque unanime ; et mieux que l'ap-

plaudissement, des gorges étranglées par le sanglot

de l'admiration, des yeux qui se mouillaient, à cette

soudaine et belle péripétie du drame. Le troupeau

reconnaissait et subissait un maître. L'éloquence

de Poujard'hieu résidait moins dans les mots, assem-

blés sans art, que dans cette manifestation du

maître, du mâle, de l'énergie superbe qui dominait

le grouillement de fureurs et de veuleries.

— Depuis trente ans que je suis dans les assem-

blées, dit M. Chasset de la Marne, je n'ai jamais vu

un pareil effet d'éloquence.

Poujard'hieu descendit de la tribune, et un autre

effet se produisit, que M. Chasset de la Marne

n'avait jamais vu. Invariablement, quand l'orateur

gratifié de ces longues salves d'acclamations regagne

sa place, les mains n'arrêtent d'applaudir que pour

se tendre vers lui, pour étreindre les siennes. Pou-

jard'hieu remonta à son banc, et, sur son passage,

LE PANAMA. 297

pas une de ces mains qui scandaient sa péroraison,

la minute d'avant, n'osa prendre celle du lépreux ;

toutes se dissimulèrent dans les poches, sous les

pupitres, déjà regelées par la défiance, l'irrésolu-

tion, la peur.

— Eh quoi ! dit Andarran à Rousseblaigue, con-

damnée sans appel, cette admirable force, perdue

pour la France !

— Heu ! Heu ! fit le Gascon, le mâtin est très

fort ; mais, dame, on ne sait pas...

Un doute cruel tenaillait Jacques, subjugué

comme les autres par le verbe souverain qui venait

d'agir. Que devait-il croire ? Était-il vraiment dans

la caverne de voleurs qu'on disait ! Ce magnifique

exemplaire de l'énergie mâle, Poujard'hieu, et les

autres suspects, un cent et plus, assurait-on, n'était-

ce qu'un vil ramassis de corrompus ? N'y avait-il au

contraire, dans l'ancienne et furieuse clameur,

qu'une conjuration de la basse presse et de la tourbe

parlementaire, l'éternel hurlement des rages poli-

tiques, rancunes, jalousies, besoin d'égorger pour

parvenir ? Incapable de résoudre, il jugeait à cette

minute sous l'impression récente. Si ces hommes

avaient failli, il y avait dans les sentiments dé-

chaînés contie eux quelque chose de plus ignoble

que leurs fautes mêmes. Jacques préférait les accuses

à leurs accusateurs inhumains. Pourtant, ceux-là

aussi étaient en majorité de braves gens ; ils se

fussent empressés à secourir un malheureux dans

la rue; ils eussent offert résolument leur poitrine

298 LES MORTS QUI PARLENT.

à l'épée d'un insulteur ; et ils s'acharnaient là,

comme des hyènes, lâchement, sur les suppliciés !

Toujours l'action de l'horrible cuve sur les cœurs

que ses poisons infectaient ! Envie, Lâcheté,

Bêtise, Calomnie, blêmes Furies si présentes ce

jour-là qu'on croyait les voir dans l'hémicycle,

personnifiées au-dessus des hommes, tangibles

comme les deux femmes sculptées sur le bas- relief

de la tribune, la dame avec la trompette, la dame

avec les tablettes...

Dans cette réaction de dégoût, Anderran voulut

serrer la main de Poujard'hieu. L'orateur applaudi

et toujours pestiféré quittait la salle, gagnait la

porte de son pas indolent. Jacques le suivit ; il sen-

tit que sa poignée de main aurait dû s'offrir devant

tous, dans l'hémicycle, qu'il préférait la donner

furtivement, dans les couloirs, et que c'était en-

core de la lâcheté, cette lâcheté qui collait comme

une glu sur toutes les consciences, sur les autres,

sur la sienne... Il ne rejoignit Poujard'hieu que dans

le salon de la Paix. C'était déjà un autre homme ;

le monstre oratoire avait disparu dans le politicien

madré, qui discutait avec deux directeurs de jour-

naux les charges alléguées contre lui; revenu bien-

tôt au problème où il se butait, l'ancien ministre

interrogeait ces journalistes :

— Mais pourquoi diable ont-ils sorti le Panama ?

Que machine donc Mirevault ? Y voyez-vous clair,

vous autres ?

Le député d'Eauze fut bloqué contre une fenêtre

LE PANAMA. 299

par Van den Poker. Le gouverneur de la Crète,

assid\i dans le salon de la Paix, paraissait fort trou-

blé.

— Monsieur le député, vous savez la grave nou-

velle ? Le Sultan a répondu hier soir par un refus

à l'ultimatum des ambassadeurs. Vous qui portez

tant d'intérêt aux affaires d'Orient, n'allez- vous pas

intervenir, réclamer des explications ? C'est l'heure

où se décide le sort de ma pauvre île... — Le colo-

nel disait toujours : « Ma pauvre île, » en parlant

de cette Crète qu'il n'avait jamais vue. — Ma situa-

tion devient intolérable, incompatible avec le pres-

tige nécessaire au mandataire de l'Europe...

Instruit à fuir le fâcheux gouverneur, Jacques

s'échappa, alla consulter le cadre où l'on affiche

les dépêches. Le colonel avait dit vrai, cette fois :

la nouvelle était d'importance et faisait prévoir de

sérieuses complications. Andarran attira sur ce télé-

gramme l'attention de quelques collègues qui lisaient

derrière son dos ; ils y regardèrent distraitement,

reprirent la lecture d'un communiqué de l'Havas

relatif à des nominations de sous-préfets : ils éplu-

chaient avec passion ce mouvement administratif.

Jacques fit signe à d'autres membres de son groupe,

qui passaient à proximité ; une bourrasque de cris

et de trépignements arriva de la salle ; on continuait

de s'injurier derrière ce mur, le Panama appelait ;

les collègues se précipitèrent dans la cage du tam-

bour, comme des moutons dans la bergerie à l'aboi

des chiens qui les rallie,

300 LES MORTS QUI PARLENT.

Avide d'une bouffée d'air pur, il poussa jusqu'à

la terrasse du petit jardin, s'accoudo sur le parapet,

au-dessus du quai. Le soir délicieux des premiers

jours de mai tombait sur Paris. Dans l'outremer

lumineux du ciel, des nuages roses semblaient re-

fléter là-haut les corolles des marronniers en fleurs.

Les rayons du couchant, projetés en faisceaux

obliques, irisaient les eaux du fleuve. Les voitures

revenaient du Bois, pimpantes, ramenaient au

Faubourg des femmes jolies sous leurs toilettes

claires, dans l'air fin et capiteux. Tout ce monde

riait le printemps. Tout ce monde respirait le charme

délicat de ces heures douces, le léger parfum d'amour

qui flotte autour des Parisiennes, sous les arbres

élyséens, aux jeunes soirs de mai. Le torrent de

vie roulait allègrement, dans la joie et la lumière,

il frôlait de son gai clapotis les parois de la cuve

infernale où des hommes agonisaient, martyrisés

par d'autres hommes.

Jacques s'entendit appeler ; c'était son frère qui

sortait de la Chambre, gagnait le large.

— Tu en as assez ? cria l'aîné.

— Oui. Ça me rappelle trop les palabres des

Touareg, presque aussi rusés, presque aussi féroces

Ce n'est pas propre, un endroit eu coule tant de

haine et jamais de sang.

— Patiente un peu, fit Jacques : le sang finira

bien par couler.

— Ma foi, tant mieux pour vous. Un peu de sang

laverait peut-être tout ce fiel. Bonsoir, j e vais m' aérer.

LE PANAMA. 301

Pierre allait enfiler le pont ; il revint sur ses pas,

à l'appel que lui adressait de son ombrelle une des

deux jeunes femmes assises dans l'élégante Victoria

qui s'arrêtait contre le trottoir. C'était une sœur

de Félines, leur parente ; elle avait aperçu le capi-

taine, elle l'appelait gaîment pour le complimenter

et lui souhaiter la bienvenue à Paris. A côté d'elle,

Jacques reconnut la princesse Véraguine, amenée

par cette amie à la Chambre, où elle voulait voir

la fin de la séance. Daria lui parut encore embellie,

depuis le jour de l'autre année où il avait fait sa

connaissance chez les Sinda ; sur son gracieux visage

rayonnait l'explosion de vie d'un enfant en péni-

tence qui revient au plaisir. Elle s'inclina de son

fier mouvement de cygne, quand son amie lui pré-

senta Pierre ; elle descendit, disparut derrière la

grille, dans la petite cour où Bayonne l'attendait,

pour la placer. Immobile sur l'asphalte, l'officier la

suivit d'un de ces longs regards où il entre une sur-

prise et presque un éblouissement. Jacques l'en

tendit qui disait à leur parente, de sa voix grave :

— Dieu ! que votre amie est belle !

L'aîné s'étonna ; il savait son frère si distrait, si

rétif aux impressions subites.

Son attention fut détournée par trois ouvriers

qui passaient, levaient la tête de son côté, avec un

rire gouailleur. Dans leurs propos il ne put distin-

guer que ce mot : Panama ! De mépris de la rue

montait au député. N'était-il pas un de la maison

maudite, un des fainéants et des vendus ? Humilié

302 LES MORTS QUI PARLENT.

d'être là, d'y être vu, il se retira d'un haut-le-corps

honteux, s'éloigna, regagna la salle des séances.

A la Tribune, Mirevault délayait l'affaire, ache-

vait de noyer les poudres. Il s'opposait à l'enquête

parlementaire réclamée par le chef des socialistes,

tout en s'associant aux sentiments qui avaient

inspiré cette demande. Il priait la Chambre de voter

un ordre du jour vague et vertueux, qui flétrissait

en bloc des ombres insaisissables et affirmait la

résolution de faire toute la lumière sur les respon-

sabilités encourues.

— Autant de mots, autant de mensonges, pensait

Andarran. — Les avait-il assez souvent votées, ces

flétrissures qui laissaient planer la suspicion sur

tous les parlementaires afin de n'en désigner aucun,

ces promesses d'une lumière qu'on n'avait ni la

volonté ni le pouvoir de faire, dans le dédale d'im-

putations sans preuves d'où elle ne se dégagerait

jamais !

— C'est idiot ! — s'écriaient autour de lui Couil-

leau, Rousseblaigue, vingt autres voix. — On nous

demande de nous suicider, de jeter de la boue en

l'air pour qu'elle nous retombe à tous sur le nez !

Les deux cents nouveaux, les jeunes vierges,

appuyaient bruyamment l'ordre du jour. Ils avaient

hâte de proclamer leur vertu immaculée, ils goûtaient

le malin plaisir qu'éprouvent les nouvelles promo-

tions à mettre dans le même sac tous les anciens.

Quelques-uns de ceux-ci regimbaient, apostro-

phaient les nouveaux :

LE PANAMA. 303

— Nous vous valons bien !

Ils préparaient néanmoins leurs bulletins de vote,

avec résignation : il fallait être vertueux à l'unani-

mité. — C'est idiot ! — répétait-on sur tous les

bancs ; et on votait. Jacques savait par expérience

combien de peurs différentes entraient dans le

dosage d'un scrutin sur le Panama : peur du soup-

çon, peur de l'électeur, peur des journaux, surtout ;

peur de la liste nominative des votants qui paraîtrait

le lendemain dans les feuilles de combat. Ses collè-

gues n'avaient pas de qualificatifs assez sévères pour

« ces méprisables, ces immondes feuilles de chan-

tage ; » et au fond de leurs cœurs, tandis que leurs

mains choisissaient le bulletin, il lisait l'angoisse

qui les terrorisait : — Pourvu que je sois demain

du bon côté, du côté vertueux, et pas au pilori où

des lettres grasses cloueront les réprouvés ! —

Couilleau, Rousseblaigue, tant d'autres, ces hon-

nêtes gens au-dessus de tout soupçon, qui n'avaient

rien à craindre, qui auraient montré du courage

devant un vrai danger, ils votaient la formule imbé-

cile qu'ils jugeaient telle, ils eussent voté l'ordre

du jour qui aurait exigé leurs propres têtes ; ils

s'effondraient une fois de plus dans l'universelle

lâcheté. Et Jacques vota comme eux, et il se mé-

prisa une fois de plus.

Il rejoignit Ferroz à la sortie. La séance avait

traîné jusqu'à huit heures. La nuit était venue. Les

deux députés allaient dîner sur la rive droite. An-

darran interrogea le vieux praticien.

11

304 LES MORTS QUI PARLENT.

— Etait- elle assez dégoûtante, cette séance ?

— Enfantine, surtout, dit Ferroz. Nos contem-

porains ont fait de l'argent le seul pouvoir, le seul

régulateur des affaires humaines ; et ils s'étonnent

que ce despote unique ait de fortes prises sur beau-

coup d'entre eux! Le plus amusant, c'est les distinc-

tions qu'ils établissent entre le licite et l'illicite.

Mon voisin s'indignait de bonne foi contre les ven-

dus, et il vend ses votes au gouvernement afin

d'obtenir une place lucrative pour son gendre. Cri-

minel, le billet de banque reçu de certaines mains ;

innocente, la contrepartie de ce billet reçue d'une

autre main, en autre monnaie : faveurs, subven-

tions, emplois, sinécures, qui se traduisent en der-

nière analyse par un avantage pécuniaire. Seul,

l'argent des actionnaires du Panama est honteux ;

celui des actionnaires de l'État, des contribuables à

qui on fait suer l'impôt, ne l'est pas. Et les parle-

mentaires se pourchassent les uns les autres sous

les coups de fouet d'une presse gorgée de ce même

argent. Tout cela est d'une logique bien réjouissante

pour le philosophe.

— Enfin., reprit Jacques, sommes-nous complices

ou dupes ? Que faut-il abhorrer dans cette maison,

la malpropreté ou la méchanceté ? Y a-t-il eu vrai-

ment péculat parlementaire dans les proportions

qu'on dit ? N'y a-t-il qu'un mirage créé par les

fureurs politiques, par les basses calomnies des par-

tis ?

Ferroz haussa les épaules.

LE PANAMA. 305

- — De tout temps, les oligarchies dirigeantes ont

retiré du pouvoir quelques bénéfices matériels ;

aujourd'hui comme jadis, sans doute, ni plus ni

moins. La crédulité publique ajoute des zéros à

des chiffres plus nombreux aujourd'hui, car il y a

plus de numéraire qui roule, plus de copartageants.

Et une démocratie est plus regardante. La nôtre,

stimulée par une presse enragée, devient impi-

toyable aux faiblesses humaines. Je crois pourtant

que notre peuple les pardonnerait, s'il n'avait pas

le droit de se dire, avec une certaine justice faite

de bon sens : Ils ne m'en ont pas donné pour

l'argent qu'ils m'ont pris.

— Oui, c'est cela, s'écria Jacques ; c'est leur véri-

table crime aux yeux du peuple. Ils n'ont rien

donné à la France, ni gloire, ni prospérité ; rien,

rien...

— Vous êtes toujours excessif, mon jeune ami.

Je dis seulement : Ils n'en ont pas donné à ce pays

pour l'argent qu'on les accuse d'avoir pris. — L'agi-

tation est d'ailleurs superficielle, en dehors des po-

liticiens. Regardez cette ville, toute au labeur ou

au plaisir ; avec son bon sens, avec son indifférence

sceptique à notre endroit, elle se dit : Baste ! que

nos députés aient croqué leur part du gâteau ou

qu'ils se vilipendent injustement les uns les autres,

grand bien leur fasse, la terre n'en tournera pas

moins ; travaillons et amusons- nous. — Les masses

populaires ne s'alarmeront sérieusement qu'à la

dénonciation des autres Panama.

306 LES MORTS QUI PARLENT.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Ce que m'enseigne la physiologie. Aucun or-

gane ne reste longtemps indemne, parfaitement

sain, chez un sujet atteint de misère physiologique,

miné par une maladie constitutionnelle. Aucun

membre du corps social n'échappera aux accidents

déterminés dans tout ce corps par l'intoxication du

sang, la dégénérescence musculaire, l'anémie ner-

veuse. Si nos maux s'aggravent, tous les membres y

passeront, ceux mêmes que l'on croit protégés par

une hygiène, un habit particulier. Après le discré-

dit du Parlement, sous d'autres formes et pour

d'autres causes peut-être, — car il y a d'autres cor-

ruptions que celle de l'argent, — ne verrons-nous

pas ce discrédit gagner des organes plus essentiels,

judiciaires, militaires, religieux même ? Alors les

cœurs et les consciences s'affoleront.

— Vous n'auriez pas ces craintes, cher maître,

si vous aviez vu les officiers que je viens d'admirer

en Afrique, si vous aviez observé comme moi notre

irréprochable clergé rural.

— Qui vous parle des taillis encore drus ? Je

regarde aux cimes des arbres. La frondaison n'y

promet plus une vigoureuse défense physiologique.

C'est aux cimes de la forêt qu'on voit sa mort.

— La sève y remontera des racines, dit Andarran.

Il pose une main sur le bras de Ferroz ; de l'autre,

il lui montre un fiacre arrêté dans un encombre-

ment de voitures, au milieu du pont. Un lamen-

table fiacre à galerie, traîné par une haridelle efflaa-

LE PANAMA. 307

quée, un de ces maraudeurs qu'on trouve aux gares ;

sur le véhicule antédiluvien ballottait une malle rus-

tique, au couvercle garni de poil de chèvre. Une

lumière brillait à l'intérieur de la roulotte ; un vieil

ecclésiastique y lisait son bréviaire, à la lueur du

rat de cave enroulé sur le pouce gauche. Quelque

curé de campagne, jeté dans Paris par un train de

province, et qui achevait son office sans regarder

ce Paris.

— J'en appelle ici à vos propres théories, dit

Jacques. Selon vous, nous ne valons que par la

force accumulée des morts, par la continuité de

leur action en nous. Ce vieil homme coutinue la

plus ancienne, la plus invariable tradition ; il a

derrière lui d'innombrables générations de morts ;

il dit, dans le même esprit, les mêmes paroles que

tous ces morts ont dites ; toutes leurs âmes sont

concentrées, conservées dans la sienne. Où trou-

verez-vous une force comparable à celle-là ?

— Nulle part. Je m'incline devant le fait, il est

constant, — approuva Ferroz.

— Et je ne parle pas, poursuivit Jacques, des

forces mystérieuses où il met sa confiance. Vous les

ignorez, vous n'avez pas le droit de les nier. Avez-

vous calculé toutes les forces qui existent à notre

insu dans les espaces planétaires, qui agissent dans

l'univers, sur notre globe, sur chacun de nous ? Elles

sont, et vous ne les connaîtrez jamais.

— Peut-être ! — fit le savant. — Et son large

front pensif se leva vers les étoiles, les pâles étoiles

308 LES MORTS QUI PARLENT.

du ciel parisien, interceptées par le halo lumineux

de la ville, offusquées par les feux plus vifs et plus

proches dont l'éclat passager éblouit, divertit nos

yeux de ces clartés éternelles.

CHAPITRE XVI

LES EAYONNE AGISSENT

— Mais pourquoi ont-ils sorti le Panama ? Que

veulent-ils ? Où mène-t-on Mirevault ?

Ce problème irritant, menaçant pour Asserme et

pour quelques autres, fit leur tourment durant les

jours qui suivirent. Des lueurs apparaissaient. On

avait remarqué, — Andarran lui-même, si mal

instruit des dessous, en était frappé, — la tran-

quillité parfaite de Sinda, de Napoléon Bayonne,

tandis qu'ils évoluaient dans le salon de la Paix.

Et pourtant on les savait mêlés à toutes les négo-

ciations secrètes du Panama, ces deux financiers !

Joseph, le Directeur de la Sûreté, avait eu des paroles

de blâme discret contre les hommes qui compro-

mettaient le bon renom de la République. Des

journaux faisaient prévoir, avec des allusions trans-

parentes aux personnages qu'ils ne nommaient pas,

le débarquement prochain de trois membres du ca-

binet. Or, la plus influente de ces feuilles apparte-

nait à la maison Nathan et Salcedo ; une autre était

commanditée par le baron Gedéon. Ces mêmes

journaux avaient entamé, à mots couverts, une

campagne perfide contre le Chef de l'État. Au len-

310 LES MORTS QUI PARLENT.

demain de la séance que nous venons de résumer,

ils ouvrirent le feu.

On se rappelle le ténébreux scandale du chèque

Orvieo et la crise qu'il provoqua. Épargné jus-

qu'alors par la calomnie, le Nestor du parti républi-

cain personnifiait à l'Elysée les souvenirs de 1848,

les luttes épiques contre l'Empire, la majesté du

long exil souffert pour la défense du droit contre le

fait. Durant dix-huit ans, sur ce rocher de Glion

d'où il datait ses pamplets vengeurs, ses Lettres

de Burrhus, l'ancien tribun de Février, proscrit de

1852, avait fait pendant au banni volontaire de

Jersey. On avait même conçu quelque dépit, dans

l'entourage de Victor Hugo, contre ce sosie qui

affectait sur le Léman la pose du Maître en face de

l'Océan, la même immobilité fatale de statue du

Commandeur. — « Il s'est installé un Pathmos en

Suisse, » aurait dit le grand poète, ou l'un des spi-

rituels familiers qui faisaient des mots pour lui.

Jalousie divinatrice ! Le proscrit de Glion, qui

n'avait pas la tare du génie, devait ravir un jour la

place rêvée peut-être par celui de Jersey. Son atti-

tude d'exil fut si farouche, si tenace, qu'il lui en

resta un prestige suffisant pour le conduire tout

droit à l'Elysée, après le triomphe définitif du parti.

Le malheur avait voulu qu'il rencontrât, vers la

fin des années d'exil, la Laura Orvieto, une Italienne

établie dans le canton de Vaud, qu'il l'aimât et eût

d'elle un enfant. Peu après, au lit de mort de la

Laura, il avait écouté son cœur, légitimé l'enfant.

,

LES BAYONNE AGISSENT. 311

une fille. Remarié en France au lendemain de 1870,

engagé dans la politique militante et mûr pour les

grands emplois, il s'était désintéressé de la fille

adoptive qu'il faisait élever en Suisse. Elle avait

très mal tourné ; on avait obtenu d'elle, moyen-

nant pension, qu'elle reprit le nom de sa mère pour

aller exercer son état de chanteuse légère le plus

loin possible, à Pesth, à Bucharest. Tombée dans

les derniers bas-fonds, la petite gale avait essayé

plusieurs fois de se faufiler à Paris. La vigilance

de la Sûreté décourageait ces tentatives. Aussi la

stupeur de l'infortuné Président fut- elle partagée

par le public, quand se répandit, au moment même

où l'on « sortait » du Panama, la nouvelle de cette

autre avanie : le nom du premier magistrat de la

République s'étalait en vedette sur l'affiche d'une

salle de café-concert, où la chanteuse débutait

dans un répertoire à faire rougir des singes. Le pré-

fet de police intervint, trop tard. Personne ne pou-

vait douter que cette arrivée furtive eût été to-

lérée, provoquée même, disaient les plus indignés,

par une trahison du Directeur de la Sûreté. Le cas

était difficile, d'ailleurs ; la jeune femme avait

légalement droit au nom qu'elle reprenait ; elle

menaçait de faire du tapage.

Et ce n'était là pour le Président que la première

station du calvaire. A la suite du grand débat sur le

Panama, les journaux manœuvres par des mains

invisibles servaient à leurs lecteurs le chèque Or-

vieto : le fameux chèque de 300.000 francs, porté

312 LES MORTS QUI PARLENT.

sur la liste Coffigneux, et qui aurait été remis à la

chanteuse à Bucharest, quelques mois avant l'élec-

tion de son père à la Présidence. Une pareille

somme, à cette misérable fille ! Le véritable desti-

nataire était trop indiqué. Le scandale éclata sur

Paris comme un coup de tonnerre.

On sait aujourd'hui la vérité sur cette abomi-

nable machination. Un travail consciencieux, dû à

la collaboration d'un de nos jeunes archivistes et

d'un ancien préfet de police, a récemment élucidé

ce point d'histoire et vengé la mémoire de l'homme

d'Etat. La comparaison des feuillets du carnet Cof-

figneux a fait découvrir le faux du document anti-

daté, la lumière a jailli sur l'intrigue scélérate qui

ruina la réputation du plus probe des vieux répu-

blicains. Le complot du chèque Orvieto fera quel-

que jour l'objet d'un autre récit : revenons aux

événements qu'il précipita.

A l'époque, dans l'emportement de la crédulité

publique, ces accusations étaient reçues avec une

foi aveugle. Les politiciens en admettaient facile-

ment le bien-fondé; mais pourquoi se produisaient-

elles à ce moment ? Pourquoi ce branle-bas en pleine

paix, quand aucun ennemi n'inquiétait le ministère

Mirevault ? Les soupçons d'Asserme et des autres

intéressés se précisèrent, avec les incidents qui

décelaient chaque jour une action occulte, un plan

savamment combiné. L'explosion de la mine di-

rigée contre l'Elysée acheva de les éclairer. Plus

de doute : une ambition impatiente visait la Prési-

LES BA YONNE AGISSENT. 313

dence ; et, pour s'élancer à ce faîte, elle avait choisi

le tremplin de la vertu. Aux puritains de l'opposi-

tion, à ce peuple énervé par un vent de scandale,

on sacrifierait en holocauste quelques suspects, des

moindres, bien entendu ; — et il était d'autant

plus humiliant pour Aristide de penser qu'on le

rangeait dans cette catégorie. Le Chef de l'Etat,

illustre victime, paierait pour les autres ; on mettrait

naturellement à sa place le sacrificateur, l'homme

austère qui aurait frappé ces grands coups pour

venger la vertu.

Eh quoi ! était-ce donc un Mirevault qui avait

conçu ce plan machiavélique ? Président, le gros

Mirevault, ce Mirevault si court d'esprit et de ser-

vices ? Cette folie des grandeurs était-elle spon-

tanée chez l'honnête drapier ? Non, la suggestion

venait évidemment de ses inspirateurs habituels ;

on y reconnaissait leur marque de fabrique. Ainsi,

ce serait eux, les Bayonne, Sinda, tous ces hommes

compromis au premier chef dans les tripotages

politico-financiers, tous ces corrupteurs, qui se

feraient les champions de la vertu, les exécuteurs

des malheureux qu'ils avaient jadis séduits ! Le

subtil Asserme et bien d'autres avaient mis long-

temps à comprendre : leur génie ordinaire ne s'éle-

vait pas jusqu'à ces coups d'audace, conceptions

d'un cynisme transcendantal. Ils se rendirent à

l'évidence quand elle leur creva les yeux. Le matin

même où éclatait la bombe du chèque Orvieto, de

sûrs affidés prévenaient Aristide que son sort était

314 EES MORTS QUI PARLENT.

réglé : il allait être débarqué, lui et deux autres

ministres, avant la tin de la semaine ; il se dé-

brouillerait ensuite avec la justice. Effaré, le créole

prit aussitôt son parti : il sauta en voiture, se fit

conduire chez Rose Esther.

A mi-chemin, il ordonna au cocher de tourner

vers le Palais- Royal. Une idée ingénieuse lui était

venue ; le fait seul qu'il l'accueillît sans la discuter

montrait le désarroi d'une judiciaire troublée par

la peur. Ee sous-secrétaire d'État entra chez le

fournisseur du ministère qui tenait boutique d'or-

dres et de rubans ; il choisit un modèle coquet de

petites palmes académiques en argent, fit enchâsser

le bijou dans un écrin qu'il mit en poche, reprit sa

route vers la rue Fortuny.

Rien n'avait changé dans la maison modeste et

taciturne, retirée sous ses rideaux de lierre, derrière

son mur et sa grille en fers de lance. A peine une

note plus luxueuse dans les aménagements néces-

sités par la situation grandissante et les relations

plus étendues de Rose Esther. Elle tenait à la sobre

distinction de son intérieur, elle voulait que rien

n'y rappelât le faste tapageur et la mollesse galante

d'un salon de comédienne en vogue. Sévère aussi

l'élégance du déshabillé de matin dans lequel elle

apparut, quand Aristide, après une assez longue

attente, vit la porte du boudoir s'ouvrir sur un

visage impénétrable.

Il s'avança avec son plus aimable sourire, tira de

sa poche le petit écrin.

LES BA YONNE AGISSENT. 315

— Chère amie, j'ai tenu à vous apporter moi-

même ce complément d'un arrêté qui paraîtra

demain à l'Officiel. Le gouvernement avait le devoir

de reconnaître par un témoignage public le service

public que vous avez rendu, dans ce voyage d'An-

gleterre qui fut vraiment un succès national. Afin

de donner à la chose un caractère exceptionnel, je

n'ai pas voulu attendre la fournée du 14 juillet...

D'un rire étonné, dédaigneux, Esther l'inter-

rompit :

— Pourquoi n'avez-vous pas amené la fanfare

du village, pour épingler votre violette sur mon

corsage aux accents de la Marseillaise ? En vérité,

mon pauvre Asserme, vous me feriez croire que

votre tact accoutumé s'est perdu, et votre esprit

aussi, dans le cabotinage que vos fonctions vous

imposent. Vous m'avez prise pour une autre. Je

n'aime pas les mauvaises plaisanteries, et je sais

me garder de tous les ridicules. Rentrez bien vite

votre crachat ; et retirez ce soir votre arrêté. Sachez

que je ne vous pardonnerais jamais si demain votre

Officiel prêtait à rire à mes dépens.

Aristide eut la perception de l'impair qu'il venait

de commettre et s'en étonna lui-même. Déconte-

nancé, il balbutia :

— Oh ! bien entendu, ce n'était là qu'un acompte

indigne de vous, en attendant la croix que... qui

devra récompenser prochainement... le plus grand

talent de notre époque.

— Je vous ai dit, reprit Esther, que je me garde

316 LES MORTS QUI PARLENT.

de tous les ridicules : des gros comme des petits.

Je porte peu de bijoux, et seulement ceux de mon

sexe. Je vous prie donc de ne pas vous occuper de

ma mise ; je sais seule ce qui sied au caractère de

mes toilettes et comment elles doivent se distinguer

des autres.

Cette fois, Aristide ne comprenait plus ; pas plus

qu'il n'avait compris, jusqu'à ce jour, le haut vol de

l'esprit de domination chez les oncles d'Esther. La

force de l'effacement discret échappe à ces cabotins

étourdis par les parades politiques. — Désarçonné

dans ses préparations savantes, il alla droit au fait.

— N'en parlons plus, chère amie. Si je me suis

trompé sur vos goûts, c'était à bonne intention.

Vous connaissez mon attachement dévoué ; et je sais

combien je puis compter sur votre amitié. Aussi

voulais-j e vous entretenir de mes inquiétudes, du

souci que me donnent tous ces événements...

Avec une franchise relative, il s'ouvrit de ses

soupçons, de ses craintes, il se plaignit amèrement

de l'injuste abandon qu'il pressentait. Esther le

laissa achever, de l'air dont elle écoutait un auteur

qui lui apportait une pièce injouable.

— Je veux croire, dit-elle, que vous vous exa-

gérez le danger. Sinon, c'est en effet très fâcheux.

Mais qu'y puis- je ?

— Tout ! s'écria le créole. — Vos conseils sont

tout-puissants sur les hommes qui vont commettre

une faute politique irréparable !

Il s'échauffa, tour à tour véhément, attendri,

LES BA YONNE AGISSENT. 317

cherchant à attendrir ; avec les mouvements mala-

droits d'un nageur qui coule à pic et se raccroche à

la branche qu'il sent lui manquer. Plus il s'animait,

plus la physionomie d'Esther se figeait dans une

indifférence ennuyée.

— Je n'y puis rien, je vous assure ; je suis étran-

gère à toutes ces intrigues.

— Vous ne voulez pas m'entendre ! reprit-il avec

une sourde irritation. — C'est pourtant vous qui

l'avez désirée, cette satanée combinaison, vous qui

m'avez demandé de m'y entremettre. Souvenez-

vous !

— Oh ! fit-elle négligemment, j'ai pu m' amuser

un jour à votre partie de barres, quand j'avais moins

à faire. Maintenant, je suis toute à mon art, j'ignore

ces misères ; à peine si je lis les journaux.

Asserme se sentit perdu. Il lisait sa condamnation

sur ce visage glacial. Qu'elle fût l'âme des desseins

concertés autour d'elle, il n'en pouvait douter. Il

continuait ses instances pour la fléchir, et l'inutilité

de cette humiliation lui apparaissait mieux à chaque

mot. Une colère bouillonnait en lui, avec le senti-

ment de son impuissance à châtier la trahison : pas

une arme, pas un papier avec quoi il pût se venger

de la femme habile dont l'action ne laissait jamais

de traces.

A bout d'efforts, il se leva. Soudain, une illumi-

nation lui vint : il avait trouvé son trait du

Parthe.

— Pardon de vous avoir dérangée à cette heure,

318 LES MORTS OUI PARLENT.

J'ai tant d'obligations, aujourd'hui ! Il faut avant

tout que j'aille complimenter notre ami Elzéar.

— De quoi ? demanda Esther.

— Vous ne savez pas la grande nouvelle ? Elzéar

épouse enfin sa princesse. Ah ! ils ont mené les

choses rondement ! Revenue depuis quelques jours,

elle s'est brusquement décidée à sauter le pas. La

baronne Dolorès m'en a instruit en confidence, hier

soir, au bal du ministère : la princesse venait de lui

écrire. On ne parlait que de cela, ce sera officiel

demain. Elzéar publie partout son bonheur, paraît-

il ; on le dit au septième ciel !

Il regardait attentivement Esther. Pas un trait ne

bougea sur le joli masque indéchiffrable.

Elle dit tranquillement :

— Si M. Bayonne accepe les félicitations, je

vous charge de lui porter les miennes.

Et d'un geste de reine qui donne congé, elle

tendit au sous-secrétaire d'État une main froide,

indifférente ; la poignée de main qu'on octroie au

quémandeur fastidieux, en lui remettant une der-

nière pièce de cent sous, avant de le consigner pour

toujours à la porte.

Il eût tremblé, l'imprudent, s'il avait pu voir le

regard qui le suivait encore, après sa disparition.

Il avait frappé juste, au seul endroit sensible. La

jeune femme se pelotonna sur sa chaise longue, le

menton dans les paumes, le front plissé par la mé-

ditation où elle s'absorba longtemps.

— Permettre, ou ne pas permettre ce rapt ? —

LES BAYONNE AGISSENT. 319

Cétait la question qu'elle agitait. A cette heure,

devant la menace subite de l'irrévocable, elle sen-

tait combien elle tenait à lui, son Elzéar si beau, si

passionné, qui était sa seule volupté, la seule part

qu'elle eût jamais faite aux frénésies intimes de sa

nature. Certes, elle avait restreint cette part, avec

la rigoureuse discipline que son esprit ambitieux

imposait à toute fantaisie dangereuse. Elle ne lui

accordait que de rares et courtes échappées d'amour,

dérèglements réglés d'une vie où tout était calculé,

où tous les emplois de son temps, de son intelli-

gence, de sa personne, étaient subordonnés à un

dessein tenace. Jamais elle n'avait toléré une im-

prudence qui pût donner l'alarme à M. de Kerma-

heuc ; soit qu'elle eût des vues d'avenir très définies

sur l'affection touchante du marquis ; soit qu'elle

cédât, comme elle le disait avec une réelle sincérité,

à la superstition qui l'attachait au fier vieillard, qui

plaçait dans l'estime de ce grand cœur le refuge

inexpugnable, le rachat de toutes les choses dégra-

dantes qu'elle faisait en les jugeant, l'anoblissement

réclamé par les parties hautes de son âme. Car il

y avait des parties hautes dans l'âme complexe de

cette femme, comme il y en avait de cyniques et

d'implacables. Ces dernières la conduisaient, quand

elle se soumettait froidement à tous les moyens

pour atteindre son but, pour acquérir un nouvel

instrument de domination, pour amasser l'argent

qui est une force ; quand elle nouait avec un Sinda,

un Nahasson, avec tous les potentats de la finance

320 LES MORTS QUI PARLENT.

et de la politique, des relations qu'on soupçonnait

à peine tant elle y apportait de mystère et d'habi-

leté. Toutes ces surcharges de sa vie n'en laissaient

pour Elzéar que des miettes ; elle y tenait d'autant

plus, à ces miettes savoureuses. Elle avait perdu ses

illusions premières sur lui, en tant que rénovateur

social et maître futur d'un monde où il luttait mal.

La femme voit vite la faiblesse du dieu admiré de

loin, quand elle avilit ce dieu dans sa couche.

— Mon pauvre enfant, lui disait-elle parfois dans

leurs heures d'abandon, tu n'est pas fait de notre

acier : Rachel t'a mal trempé. Tu ne sais ni résou-

dre vite, ni frapper fort, comme mes oncles, comme

nous tous. Ton imagination fougueuse t'a porté

d'abord, elle te jouera quelque mauvais tour. Lors-

que viendra pour toi la grande crise qui vient pour

tout homme, la tête te tournera, tu es de ceux qui

sombrent en une minute, je frémis d'y penser. —

Et je t'aime ainsi, je t'aime peut-être pour ta fai-

blesse dans ta beauté ! Donne toutes tes lèvres, que

j'y mette de la force ! — Elle disait cela, et elle

l'épuisait au lieu de l'accroître, cette force.

Oui, elle aimait peut-être en lui le maître physi-

que dont l'âme est moins virile que celle de la femme

volontairement asservie. Elle aimait en lui le seul

homme que l'eût éveillée à la passion, le seul avec

lequel elle se sentît à l'aise, dans toute la liberté de

ses instincts, — « en famille, » comme elle lui avait

dit d'abord, — allégée de cette surveillance d'elle-

même qu'elle n'abdiquait jamais dans les bras des

LES BAYONNE AGISSENT. 321

autres. Et il allait être ravi à son amour, celui qui

donnait ces enivrantes relâches ! Par qui ? Par une

folle, une rêveuse, cette femme d'une race anta-

goniste, et qui se croyait insolemment plus noble !

L/orgueil d'Esther se révoltait devant le défi ; son

orgueil, et la naturelle âpreté qui est leur force en

même temps que leur faiblesse, l'obstination à ne

rien laisser perdre des biens possédés, à jouer si-

multanément et jusqu'au bout toutes les parties

engagées, à risquer le million, s'il le faut, plutôt

que d'abandonner le centime une fois acquis.

Elle s'était levée, son pas de songerie foulait le

tapis devant la cheminée ; à cette même place où

elle avait arraché Elzéar, un soir, à l'obsession de

la rivale ; à cette place où elle avait goûté sur ses

lèvres conquises, pour la première fois, le trouble

délicieux qui revenait à cette heure, poignant de

tout le regret rapporté à celle qui ne le connaîtrait

plus. Et elle l'appelait, l'homme qu'elle aurait peut-

être éconduit, l'instant d'avant, si quelque arran-

gement profitable avec un Sinda l'eût exigé. Elle

l'appelait de tout son orgueil, de toute sa passion

fouettée par la lutte et le danger, de toutes les ten-

dresses enfantines qui survivaient dans un coin fé-

minin de son cœur ; elle le voulait, de toutes les

attaches secrètes qui s'étaient formées, pour et par

cet amant, au plus intime de la femme, de l'amante

furieuse qu'elle pouvait être sous ses baisers, uni-

quement sous ceux-là...

322 LES MORTS QUI PARLENT.

D'une brusque détente nerveuse, la petite main

poussa violemment un bouton de sonnerie. A la

camériste qui entrait, la voix brève et sifflante jeta

ces mots :

— Ma robe de faille noire, ma capote de tulle et

jais. — Et une voiture, tout de suite.

Un quart d'heure après, le coupé de remise em-

portait Esther rue Jean-Goujon, à l'hôtel occupé

par la princesse Véraguine.

La princesse était chez elle. L'actrice tira une

carte de visite où ne figuraient que ces mots : Rose

Esther, de la Comédie-Française. Elle hésita, réfléchit

quelques secondes ; au moment de remettre la carte

au serviteur qui l'introduisait, elle la réintégra dans

la pochette de maroquin, demanda une feuille de

papier et un crayon, écrivit :

Esther Bayonne

de la Comédie-Française.

— Il le faut ! pensa-t-elle. — Bah ! un peu plus

tôt, un peu plus tard, tout le monde connaîtra la

vérité, déjà sue ou soupçonnée par Asserme, par

tant d'autres. Et ce sera mieux ainsi. — Mes

oncles ?... Au point où je suis montée, ils ne peu-

vent plus me renier ; rentrons en ligne, de pair

avec eux. — Le marquis ?... Je m'en charge, j'aurai

réponse à tout.

Le serviteur porta ce papier à sa maîtresse.

Daria venait de fermer un volume d'Henry

LES BA YONNE AGISSENT. 323

George, le socialiste américain. Elle suivait sa

pensée, ramenée par le livre vers l'homme qu'elle

voulait semblable à ces grands remueurs d'idées.

Durant les longs mois de solitude, cette pensée avait

travaillé sur le héros idéal dont elle se formait

l'image : il prenait les traits du seul visage qui eût

fait une vive impression sur la jeune enthousiaste.

I^es velléités irrésolues de l'autre année étaient deve-

nues des projets fermement arrêtés. Séduite à la

première rencontre, elle avait été prompte à se

donner en paroles, par une sorte de forfanterie :

manière de bravade nihiliste où se complaisent ces

natures exaltées. Mais la femme, la vierge qu'elle

était peut-être, s'était défendue instinctivement

contre une surprise des sens, avec les pudeurs, les

méfiances, les alarmes du cœur et de la chair qui

parlaient plus fort que les mots fanfarons. Ces ter-

giversations avaient affolé Elzéar pendant quelques

semaines, elle le savait, elle en jouissait un peu,

elle s'en voulait beaucoup : droite de caractère,

pressée d'arriver au but supérieur qu'elle assignait

à leur association, elle ne se serait pas pardonné un

simple manège de coquetterie avec un homme de

valeur. Elle y avait longuement songé, sous ces

bouleaux de Krasnoï-Rok où elle languissait : aiguil-

lonnée par l'ennui, par l'exaltation croissante des

idées, par l'impatience de sentir et d'agir, elle avait

résolu de commencer enfin la vie de sentiment et

d'action. Elzéar, grandi par l'éloignement et le sou-

venir, serait l'initiateur de cette vie. Daria rêve-

324 LES MORTS QUI PARLENT.

nait, prête à se rendre, après quelque épreuve déci-

sive qu'un reste de prudence exigeait encore ;

loyalement prête à tout, jusqu'à l'abdication de sa

liberté et de son rang social ; — toujours la bravade

nihiliste, cette avidité de l'immolation qui est leur

marque spécifique ! Aimait-elle vraiment l'élu de

son rêve ? La réponse eût été embarrassante pour

qui aurait vu clair au fond de ce cœur. Elle n'ai-

mait peut-être que le délire de sa propre volonté ;

de cette volonté qu'une impression fortuite a mise

en mouvement, et qui va droit devant elle, se grise

d'elle-même, périra dans sa gageure plutôt que d'en

avoir le démenti.

Les premières entrevues de Bayonne et de la

princesse, au lendemain du retour à Paris, n'avaient

pas été ce qu'elle attendait. Après une longue sépa-

ration entre deux êtres qu'une attraction violente a

rapprochés un instant, sans qu'il y ait eu fusion

complète, les cœurs ne se rejoignent pas au point

précis où ils s'étaient quittés. Les cœurs ont che-

miné par des voies différentes. Le temps et la dis-

tance ont tissu un voile qu'il faut d'abord déchirer.

Daria ne retrouvait pas tout à fait dans Elzéar

l'homme que son imagination solitaire avait façonné,

celui dont elle croyait se souvenir et qu'elle se figu-

rait avoir laissé à Paris, un an auparavant. Elle

devinait en lui quelque chose de contraint et de

dérobé ; cette âme avait des retraites, des fuites,

cet esprit jugeait autrement des objets sur lesquels,

autrefois, elle et lui pensaient en commun. — Elle

LES BAYONNE AGISSENT. 325

se reprocha ses doutes. Dès qu'elle eut raffermi son

empire, après les premières mésintelligences, elle le

reconnut, toujours passionné, ardent à la vou-

loir, docile dans l'instant aux suggestions d'idées.

Le désir amorti par l'absence s'était vite réveillé

chez Elzéar. Daria donnait à tous l'impression

éprouvée par Andarran sur la terrasse du Palais-

Bourbon : elle avait fait provision de beauté,

comme il arrive aux jeunes femmes après ces lon-

gues éclipses rurales, où il semble qu'elles épar-

gnent ce qu'elles ne dépensent pour aucun admi-

rateur. Le charme renouvelé qui émanait de toute

sa personne, on l'eût dit emprunté aux orchidées

de la forêt russe que nul regard ne déflore, impré-

gné de leur grâce sauvage et de leur chaste parfum.

Il agissait sur le jeune homme, bientôt ramené à

ses transports d'antan. Le pouvoir intermittent

d'Esther était déjà oublié. Mais si la passion reve-

nait, chaleureuse comme aux premiers jours, elle

n'était plus aussi exclusive de tout calcul. Mûri par

cette année d'expériences politiques, chaque jour

plus complaisant aux tentations d'intérêt et d'am-

bition qu'on faisait bruire à ses oreilles, il avait

modifié toutes ses idées dans un sens pratique ;

moins pressé de réformer le monde, plus pressé de

le posséder. Sur cette pente, le cœur aussi devient

plus pratique. Dans l'amour de Daria, Bayonne

apercevait ce qu'il s'était défendu d'y voir au

début : des avantages éblouissants, un merveilleux

coup de fortune, si la maîtresse désirée, obtenue,

326 LES MORTS QUI PARLENT.

consentait à devenir la compagne, l'épouse. — De

là quelques différences dans ses empressements :

il cherchait moins follement auprès d'elle la sur-

prise rapide qui n'eût donné que l'ivresse ; il voulait

l'amener à une explication franche, complète, sur

la façon dont elle concevait l'avenir de leur liaison.

Précisément, l'avant- veille, après une longue cau-

serie d'idées où elle avait combattu ce qu'elle appe-

lait « l'affreux positivisme d'un apôtre qu'on m'a

changé, » Daria, interrompue par un visiteur, avait

dit:

— La prochaine fois, nous parlerons sentiment.

Nos cœurs se sont rejoints, après quelques tâtonne-

ments de ces frères séparés. Il faut qu'ils s'ouvrent

tout entiers. Je ne veux plus vous tourmenter,

Elzéar, vous serez content de moi.

Les cœurs s'étaient en effet rejoints, à la fin de

cette causerie ; l'indéfinissable gêne des premiers

entretiens s'était fondue dans la chaleur d'une

petite querelle de jalousie. Bayonne reprochait à la

princesse une conversation en a parte, chez les

Sinda, avec le capitaine Andarran, amené par son

frère à cette soirée.

— Vous qui ne faites jamais attention à personne,

vous m'avez négligé pour ne vous occuper que de

ce militaire !

— Il m'a amusée, je le confesse, répondait

Daria. — C'est à grand'peine qu'on lui tire quel-

ques mots, et, derrière ces mots, on entrevoit tant

de pays étranges, tant d'action accumulée, une vie

LES BA YONNE AGISSENT. 327

largement vécue et si différente de la nôtre ! J'ai cru

sentir une force dans ce garçon. Oh ! une force gros-

sière, inférieure ; vous savez le cas que j'en fais !

J'ai péché comme Desdémone, j'ai écouté le More ;

mais pas jusqu'à l'aimer pour les dangers qu'il a

courus !

Elle riait. Elle n'ajoutait pas qu'en s'éloignant de

Pierre elle avait saisi, avec ce sixième sens que les

femmes ont dans le dos, le regard attaché sur elle ;

un long regard mesureur de déserts et d'horizons

infinis. Elle ne disait pas qu'un instant, si blasée

qu'elle fût sur les œillades mondaines, elle avait aimé

l'hommage involontaire et subi le pouvoir de ces

yeux dominateurs. — Sensation légère, fugitive, de

celles que la plus sincère juge inutile d'avouer à

l'homme dont elle dépend ; sensation vite oubliée,

quand elle se retrouvait près d'Elzéar, quand elle

mûrissait la grande résolution de lui engager enfin

sa vie. Et c'était encore là le sujet de ses pensées,

dans l'après-midi du jour qu'elle s'était réservé pour

la réflexion, avant l'explication promise pour le

lendemain, — lorsqu'on lui remit le papier d'Es-

ther.

Elle lut, relut ; la surprise se peignit sur son

visage.

— Faites entrer, dit-elle.

Avenante et simple dans sa petite robe noire,

l'actrice se présenta avec la juste mesure d'aisance,

avec la distinction accomplie d'une jeune dame de

charité introduite chez une personne de son rang.

328 LES MORTS QUI PARLENT.

— Vous me pardonnerez, princesse, la liberté que

je prends, sous le couvert de votre ambassade. Je

viens solliciter votre charité pour une de vos com-

patriotes, une pauvre artiste russe échouée à Paris,

où elle se trouve dans le dernier dénuement. La

communauté israélite dont elle fait partie s'était

cotisée pour lui procurer quelques secours. Cela n'a

pas suffi. Nous organisons une représentation à son

bénéfice, je me suis chargée de placer des billets.

On m'a dit à l'ambassade que nous pourrions

compter sur vos sentiments de générosité, on m'a

encouragée à vous importuner hardiment. Je ne

me serais pas permis de vous écrire. Je suis venue,

sûre d'intéresser votre cœur à cette infortune.

Daria s'était levée, elle montrait gracieusement

un fauteuil à la solliciteuse.

— Certainement, mademoiselle. Veuillez vous

asseoir, tandis que j'envoie chercher ma bourse. Je

profiterai avec joie de l'occasion pour vous remer-

cier des bonnes soirées que je vous dois, du nouveau

plaisir d'art que vous m'avez fait goûter, avant-hier

encore, dans votre belle interprétation de la Chal-

déenne... Mais, si l'on pouvait oublier vos traits

quand on vous a vue en scène, j'aurais hésité... ce

nom... — Elle prit le papier posé sur un guéridon.

— Nous ne vous avions pas encore applaudie sous

ce nom, n'est-il pas vrai ?

— Oui, dit simplement Esther, je ne prends pas

mon nom de famille au théâtre. — J'ai des parents

engagés dans cette terrible carrière de la politique,

LES BA YONNE AGISSENT. 329

où l'on se fait arme de tout, où l'on ne trouve aucun

état assez relevé, paraît-il.

Ceci fut dit avec un sourire spirituel, un soupçon

de dédain qui la plaçait d'emblée au-dessus de ces

petitesses.

— Seriez-vous parente de M. Bayonne, le dé-

puté ? demanda la princesse, visiblement surprise.

— Oh ! très éloignée. Et je connais trop le cœur de

mon ami Elzéar pour ne pas le savoir au-dessus de

ces minces préoccupations. Mais nous avons, lui et

moi, des proches dans l'administration, dans les

affaires, messieurs Bayonne... Vous les avez peut-

être rencontrés, princesse ?

Sous l'épaisse voilette, les yeux d'Esther scru-

taient le visage de son interlocutrice. L'étonnement

qu'il exprimait n'était pas feint. Très neuve à toutes

les choses de France qui n'intéressaient pas son

monde, absente depuis que les Bayonne avait pris

tant de crédit, Daria les ignorait. On lui avait pré-

senté une fois, chez Sinda, le financier, Louis-Napo-

léon ; elle n'avait pas songé à établir une corrélation

entre son ami et ce porteur d'un nom que l'étrangère

pouvait croire très répandu. Par délicatesse de

cœur, elle n'avait jamais interrogé Elzéar, sur des

origines qu'elle devinait humbles et obscures ; elle

attendait des confidences qui n'étaient pas encore

venues. Elle n'avait jamais été renseignée par les

informateurs mondains ; leur malignité prudente se

contenait, devant la femme qui affichait d'une façon

si provocante son goût pour le socialiste. — Esther

330 LES MORTS QUI PARLENT.

s'assura du premier coup d'œil que ses prévisions

ne l'avaient pas trompée : la princesse ne savait

rien.

— Oui, continua-t-elle négligemment, nous som-

mes nombreux, dans toutes les directions où l'on

travaille ; et très fiers de nous réclamer du grand

orateur. Ce pauvre Elzéar, qui l'eût dit ? C'était le

plus mal partagé de nous tous par la fortune. Ses

débuts furent pénibles, avant que sa mère Rachel

n'eût relevé leur maison industrielle. Il ne doit rien

qu'à son mérite ; et nous serions tous si heureux de

son élévation ! Il avait été un peu excessif dans ses

idées, je crois ; il devient raisonnable, il me le disait

encore l'autre soir, — il a toujours été si bon pour

moi, — tandis que nous le félicitions de sa prochaine

entrée dans le ministère.

— Ministre ! Bayonne ! — Cette exclamation

échappa à Daria, comme si elle se parlait à elle-

même.

— Mais je ne voudrais pas trahir ses secrets, c'est

peut-être prématuré... Je reviens à cette malheu-

reuse artiste, princesse... — Elle jouait la confusion

d'une personne qui s'est laissée aller trop loin, sur

un sujet d'ailleurs indifférent à ses auditeurs.

i Daria n'écoutait plus, elle pensait. « — Ministre,

Bayonne... parent d'Esther... fils de Rachel... leur

, communauté... » Des jours se faisaient de toute

part, subitement, dans son cerveau ; certaines parti-

cularités, certains rapprochements, certaines réti-

cences d'Elzéar qui l'avaient intriguée plus d'une fois,

LES BAYONNE AGISSENT. 331

sans l'arrêter autrement, revenaient à sa mémoire,

inondée de lumière ; elle apercevait d'un seul coup

toutes les réalités qui devaient le plus meurtrir son

idéal, dans le passé, dans le présent, dans l'avenir.

Devant cet écroulement, la Russe redevint celle qui

se jugeait si bien, lorsqu'elle disait à Bayonne, en

lui contant l'histoire de la Siclétia : « Ce qui m'épou-

vantait le plus, c'était de sentir en moi une propen-

sion naturelle à agir comme ce tyran, dans une

heure d'emportement, si un inférieur m'eût résisté. »

— D'un de ces mouvements impulsifs qu'elle n'avait

jamais su maîtriser, qui étaient dans le sang, dans

la race, dans l'orgueilleuse hérédité de l'omnipo-

tence seigneuriale, elle se leva, avança d'un pas

vers Esther, la colère aux yeux et à la bou-

che :

— Pourquoi me dites-vous tout cela, mademoi-

selle, pourquoi ?

— Mais, fit l'actrice, avec un air d'étonnement

calme, vous m'interrogiez, princesse, j'ai répondu.

— Je disais donc que ma pauvre camarade...

— Non, commanda la voix irritée, pas de comédie,

ici ! Vous êtes venue pour me dire tout cela, je le

sens. Pourquoi ?

Elle laissait s'épancher le bouillonnement inté-

rieur, comme si elle eût été seule, avec une superbe

insouciance de la créature qui écoutait là, devant

elle. Celle-ci se leva à son tour.

— En vérité, madame, je ne comprends pas...

Votre trouble... pour une chose si simple ! Je

332 LES MORTS QUI PARLENT.

regrette de vous avoir indisposée. Il vaut mieux que

je me retire.

— Restez. Parlez. Vous saviez que cet homme

m'est cher. Vous êtes venue vous dresser entre lui

et moi, pour me le rendre odieux. Pourquoi ? De quel

droit ? Que vous est-il ?

— Je ne vous dois pas de confidences, ma-

dame.

— Dites donc tout ! Je parle bien, moi ! Vous

craignez qu'on ne vous l'enlève, ce parent... cet

ami... plus, peut-être : cet amant ? J'ai deviné, ne

mentez pas !

Les deux femmes étaient debout, devant la che-

minée, face à face. Esther se grandit, toujours très

calme, appuya sur chaque syllabe :

— Je laisse le mensonge à d'autres, madame.

Puisque vous tenez tant à le savoir, il a été, il est

encore ce que vous venez de dire.

Une crispation, un frémissement d'une seconde

chez Daria, ce fut tout. Le sentiment de sa dignité

lui revint. Elle se rassit avec nonchalance, toisa

insolemment la comédienne, de bas en haut.

— C'est complet. Je vous remercie de vos ren-

seignements, mademoiselle, ils viennent à point.

Veuillez remettre vos billets à mon maître d'hôtel,

il vous versera le montant de ma dette.

Esther s'inclina imperceptiblement, sortit, très

pâle, mordant ses lèvres sous l'affront. La porte de

l'hôtel franchie, elle secoua résolument la tête.

— Il le fallait, peusa-t-elle. C'est elle, la vain-

LES RAYONNE AGISSENT. 333

eue. Les apparences ne sont rien, le fond des choses

est tout. Cest elle, l'humiliée.

Elle remonta dans sa voiture avec la joie du

triomphe. Elle venait de le trancher, d'un coup

décisif, ce lien irritant qu'un mensonge d'Asserme

lui avait représenté comme déjà formé. C'était fini,

elle tenait sa victoire. — Elle s'en fût tenue moins

assurée, si elle avait fait la part d'une chance d'er-

reur que les esprits de sa famille ne prévoient

jamais. Calculateurs très exacts de toutes les forces

rationnelles, ces esprits négligent ce que les astro-

nomes appellent l'astre troublant : réaction des

forces incalculables, des folles générosités du cœur,

illogisme du sentiment toujours possible dans les

natures d'une autre complexion morale. Les aberra-

tions de la volonté chez une Daria Véraguine, le

singulier mélange d'ascétisme et d'orgueil où cette

volonté se retrempe pour des actes déconcertants,

voilà ce qu'une Esther Bayonne ne comprend

jamais.

Pas plus qu'elle n'eût compris le mot proféré

avec un geste de bravade par Daria, peu de temps

après que la porte se fut refermée : cet intradui-

sible « nitckévo ! » qui résume, aux heures d'incer-

titude ou de péril, tout le fatalisme d'une grande

race, tout le défi altier qu'elle jette au destin en

s' abandonnant à lui. Daria le tira du plus profond

d'elle-même, ce mot, en se relevant après quelques

instants d'abattement. Et la femme qui hésitait de-

puis une année, sous l'empire de vagues défiances,

334 LES MORTS QUI PARLENT.

qui voulait s'accorder une dernière journée de labo-

rieuses réflexions, cette même femme, éclairée sou-

dain sur des indignités pires que ses craintes, prit

aussitôt une décision. Elle sortit, arrêta le premier

fiacre qu'elle rencontra, se fit conduire avenue

Bosquet, au domicile d'Elzéar. Le député venait de

s'absenter, lui dit-on. Elle griffonna ces lignes sur

une carte et la laissa sous enveloppe :

« Venez dès que vous aurez lu ce mot. J'ai abso-

lument besoin de vous parler. Je ne sortirai pas.

Je vous attendrai toute la journée. Venez. »

Elle rentra, attendit. Les heures passèrent. Il

était plus de minuit, quand on lui remit enfin ce

billet :

« Je trouve votre mot, chère Daria. Je suis désolé.

Les événements que vous connaissez nous ont tous

mis en désarroi, aujourd'hui. Je n'ai pu rentrer

chez moi, j'ai dû m'habiller chez un ami avec qui

je dînais, avant d'aller vous attendre à l'hôtel Sinda,

où je viens de me morfondre toute la soirée. Par

quoi donc avez- vous été retenue de votre côté, du-

rant cette journée de coups de théâtre ! Je suis na-

vré. Et je ne pourrai pas courir chez vous demain

matin, vous le devinez. Il faudra être de bonne

heure à Versailles, pour une réunion préparatoire.

Vous voudrez certainement aller à Versailles.

Faites-moi vite demander au palais. Je ne vis pas

jusque-là. Je vis près de vous. — Elzéar. »

— Quels événements ? se demanda la jeune

femme, qui n'avait reçu personne depuis le départ

LES BA YONNE AGISSENT. 335

d'Esther. On lui présenta à ce moment une lettre

de Félines, apportée par le chasseur d'un cercle :

« Princesse,

« Nous vous espérions ce soir chez les Sinda :

on vient d'y organiser pour demain une joyeuse

partie à Versailles. J'emmènerai sur mon mail la

baronne, Mrs Ormond, quelques-uns des amis.

Votre place est réservée, naturellement ; je compte

que vous me ferez la grâce de l'occuper. Rendez-

vous demain à dix heures, sur la place Louis XV,

comme dit notre vieux Kermaheuc, sur la place de

la Révolution, comme lui répond Cantador. Ces

dames vous conjurent d'être exacte, afin de trouver

encore une langouste aux Réservoirs. Je baise res-

pectueusement la main qui va me répondre un joli

oui, je l'en supplie. — Olivier de Félines. »

— C'est bien, dites que j'irai, se contenta de

répondre la princesse.

Et elle passa dans sa chambre pour essayer d'y

trouver le sommeil.

12

CHAPITRE XVII

A VERSAILLES.

I,a matinée de mai était exquise, au Bois et le

long des bords de la Seine .Sur l'amphithéâtre des

collines qui ceignent de leur aimable couronne le

paysage parisien, forêts, villages, maisons de plai-

sance sortaient paresseusement de leur lit de brume,

riaient au doux soleil qui les illuminait. Des allées

de Boulogne, sous les grappes blanches et roses des

acacias, les voitures débouchaient, se joignaient à

Saint-Cloud, au pont de Sèvres ; elles emportaient

sur la route de Versailles, concurremment avec les

trains bondés, tout ce qu'un Congrès attire d'ac-

teurs et de spectateurs, de curieux et de curieuses.

Dans tous ces véhicules, depuis les paulines des

agences jusqu'aux luxueux mails-coach qui en-

voyaient leurs volées de trompe aux bois de Ville-

d'Avray, une animation joyeuse égayait les vi-

sages ; les yeux brillaient, les propos et les rires

s'égrenaient en fusées, dans le plaisir d'un départ

pour les courses, par un radieux matin de prin-

temps.

Sur un de ces mails, conduit par Olivier de Féli-

nes, quelques habitués du salon Sinda jabotaient,

A VERSAILLES. 337

autour de la princesse Veraguine. Elle écoutait,

parlait peu. Elzéar Bayonne n'était point parmi eux;

il avait pris le train avec les députés de son parti.

— Vous n'avez pas prié Bayonne ? demandait à

Olivier la baronne Dolorès.

— Inutile, madame. Notre irrésistible Lassalle

ne se compromet jamais avec nous devant le front

de ses troupes. Le décorum démocratique le lui

défend. Une fois rentré dans la zone parlementaire,

il ne sort plus du rang, il nous regarde de loin, avec

envie, le pauvre ! Aujourd'hui surtout, il n'eût

point fait ce pas de clerc ; alors qu'il est sérieuse-

ment question pour lui de piquer un portefeuille,

dans l'étrange bouillabaise où nous barbotons de-

puis vingt- quatre heures.

— Vous aussi, vous pensez que la chose est pos-

sible ? dit posément Daria.

— Tout est possible, avec le tourbillon qui nous

emporte, on ne sait pas où ! Que d'événements,

mes enfants ! Je n'en suis pas encore remis, de cette

journée d'hier. Patatras, tout s'écroulait à la fois,

le ministère, le Président ! En arrivant à la Chambre,

on apprenait le petit coup d'État, la signature du

décret qui a paru à l'Officiel de ce matin, le débar-

quement de deux ministres et de ce pauvre diable

d'Asserme. Mirevault ne les trouvait plus assez ver-

tueux, paraît-il, pour les exigences actuelles de cette

hermine, la presse. A quatre heures, on nous appor-

tait le message du Président démissionnaire. Très

bien, vous savez, le dernier papier du malheureux

338 LES MORTS QUI PARLENT.

père de la demoiselle ! Triste et sévère, digne des

Lettres de Burrhus ! Ça sentait l'innocence à plein

nez ; au jury, je crois que je l'aurais acquitté. Mais,

dame ! cette terrible histoire du chèque Orvieto

paraît trop claire ; tout le monde y croit, dur

comme fer. On a balayé le vieux proscrit sans lui

faire l'aumône d'un pleur. Et le soir, nous rece-

vions les convocations pour le Congrès. On eût dit

que tout cela était machiné d'avance, tant les res-

sorts ont joué avec précision, dans le détraquement

général des cervelles.

— Comme ils joueront demain, et après, appuya

Sinda. Tout a l'air de craquer, et ça se remonte

toujours. Merveilleuses d'élasticité, vos institutions!

Moi, d'abord, je suis optimiste.

— Il en a les moyens, — murmura Mrs Ormond. —

Et pour qui dois-je parier avec le baron, Félines ?

— Duputel... Boutevierge... Hier soir, on pre-

nait Duputel à trois contre deux. Même avec l'ap-

point de la gauche sénatoriale, pas de majorité

possible pour Boutevierge. Quant à Bourgne, ce

n'est pas sérieux.

— Je parie contre vous, madame, pour l'outsider,

dit Gédéon.

— Lequel ? s'écria Olivier. On n'en voit pas, on

ne dénichait personne, hier, dans les réunions des

groupes; et ce n'est pourtant pas l'envie qui man-

que. Tout le monde a peur de ce vieux renard de

Duputel. Mais je vous mets au défi de me nommer

un oustider vraisemblable.

A VERSAILLES. 339

— Vous le nommerez vous-même ce soir, répon-

dit tranquillement Sinda. On ne voit jamais ses

couleurs au départ, on ne les distingue qu'au second

tournant; et il arrive au poteau.

— Arrivez d'abord aux Réservoirs, Féliens !

Nous ne trouverons plus une table, gémissaient les

femmes.

La lourde caisse roulait sur le pavé de Versailles.

Désenchantée pour quelques heures, la royale

morte s'éveillait au bruit de cette foule qui violait

sa sépulture ; graves, muettes, les vieilles façades

regardaient avec étonnement, par les larges baies

de leurs fenêtres décloses, la vie tumultueuse qui

rentrait dans le giron glacé des ombres.

Dans les salons des hôtels, transformés en bureaux

parlementaires, les groupes et sous-groupes confa-

bulaient, discutaient les noms des candidats, cher-

chaient vainement à s'entendre. Bientôt, tous con-

fluaient dans la salle à manger des Réservoirs, amu-

sante et pittoresque Babel d'affamés. Les hommes

de tous les partis s'y disputaient un poulet, comme

ils eussent fait à d'autres jours un portefeuille. Les

femmes de tous les mondes voisinaient, coque-

taient, Parisiennes qui trouvaient là leur plaisir

favori, la promiscuité d'un instant avec celles et

ceux dont elles entendent parler sans les connaître,

avec la belle madame Une telle qu'on leur mon-

trait au bras de monsieur Un tel. Des sénateurs

solennels rapportaient triomphalement à leur fa-

mille une omelette arrachée de haute lutte aux gar-

340 LES MORTS QUI PARLENT.

çons affolés. Dans le babil joyeux des sociétés qui se

tassaient autour des couverts, les appels se croi-

saient, les pronostics et les paris s'échangeaient

d'une table à l'autre, les journalistes arrêtés au

passage rendaient leurs oracles. — Le buffet assiégé

d'un champ de courses, — eût certainement pensé

un étranger non prévenu.

Seul, M. de Kermaheuc était silencieux et triste,

dans l'angle de la salle où il déjeunait sans compa-

gnons. Venu de bonne heure à Versailles, il avait

longtemps arpenté la rue des Réservoirs. Prome-

nade mélancolique dans l'allée des spectres, pour

lui. Il n'y voyait pas cette foule des « nouvelles

couches, » à ses yeux indifférente ou odieuse; il y

revoyait la génération parlementaire dont il demeu-

rait l'un des derniers survivants. Ils se relevaient

autour de lui, avec les années lointaines, de ce pavé

foulé durant tant de journées pareilles, les grands

figurants de l'Assemblée nationale, chefs et sol-

dats des troupes de M. Thiers, du Maréchal ; amis

et adversaires, — adversaires d'alors, qu'une magie

du souvenir faisait plus amicaux au vieillard que les

amis du présent. Les orateurs de son parti repar-

laient, — et comme ils parlaient bien ! dans ce

théâtre où le marquis avait failli entrer par ancienne

habitude, au lieu de se diriger vers la nouvelle salle.

Il y parlait lui-même ; là, il avait combattu, espéré,

triomphé à certaines heures, plein de force encore

et de confiance dans la victoire de sa cause. Là,

avait partagé les défaites et les éloquentes colères,

A VERSAILLES. 341

— mais c'était quand même si gai, alors ! — de

tous ces fantômes ambitieux, réconciliés depuis

longtemps dans le sommeil souterrain. Là, il avait

aimé ; elles repassaient sur ces dalles où si sou-

vent il avait guetté leur passage, entre Batbie et

Changarnier, Dufaure et Grévy, les robes démo-

dées et les figures aristocratiques des belles Égé-

ries d'alors, grand'mères désabusées qui ne mon-

traient plus leurs cheveux gris aux tribunes des

assemblées nouvelles. Femmes disparues, hommes

trépassés, elles étaient toutes plus belles, ils étaient

tous plus grands que les pygmées du jour, dans

le recul et la complaisance de la vieille mémoire

qui les évoquait. — Et c'était pourquoi M. de

Kermaheuc grignotait sans faim, seul avec ces

ombres, un pâté qui datait peut-être, lui aussi, du

Septennat.

Cependant le flot s'écoulait hors des Réservoirs,

se précipitait vers le Palais. On bataillait aux portes,

on forçait les consiques à toutes les issues, on se

faufilait. Les femmes se cassaient dans les tribunes,

regardaient, en attendant mieux, les députés du

Tiers aux États généraux. Les hommes s'entassaient

dans la galerie des Tombeaux.

Religieuse galerie de cloître, avec son pavédes

pierre de liais, sa longue perspective d'arcades

retombantes sur des cénotaphes et des statues. Sous

ces voûtes austères, l'imagination appelait des

moines, rassemblés pour l'élection d'un prieur ; et

c'était une mascarade saugrenue que celle de la

342 LES MORTS QUI PARLENT.

cohue politique, agitée et surchauffée, qui proms-

nait là son sans-gêne, ses intrigues, ses curiositée

fébriles. Des chapeaux à haute forme coiffaient les

chefs héroïques de Larmes et de Kléber ; le large

feutre mou de Cantador surmontait le casque romain

du général Dugommier ; des brassées de paletots

drapaient les tombeaux de Ferdinand le Catholique

et d'Isabelle de Castille. Dans le vestibule des

poètes, les corbeilles de bulletins offraient leur

marchandise, — Duputel ou Boutevierge, — entre

Molière et Corneille, aux pieds du sardonique Vol-

taire de Houdon.

Sénateurs, députés, journalistes de toute nuance

fraternisaient, avec des effusions de bonhomie et

de jovialité que Jacques n'avait jamais vues au

Palais- Bourbon.

— Pourquoi donc un Congrès est-il si gai ? de-

manda le jeune homme à Ferroz.

— Quelque chose va commencer, ces enfants mé-

contents en attendent du mieux, répondit le savant.

Le malheureux Asserme et ses collègues du débar-

quement exhibaient seuls des faces convulsées.

— Ah ! les requins ! — rugissait Aristide à tout

venant. Il annonçait son départ pour la Norvège,

où il allait oublier pendant quelques semaines la

haïssable politique : il était venu voter pour Boute-

vierge, « qui ne passerait pas, l'imbécile, » ajoutait

rageusement le créole.

— Mais qui passera, selon vous ? insistait An-

darran.

A VERSAILLES. 343

— Parbleu, Joseph Arnoux !

— Arnoux ? Où prenez- vous ça ?

— Vous ne vous rappelez pas, celui qui nous

enchantait jadis, dans l'Education sentimentale? —

Et Aristide déclama d'un ton emphatique la prose

de Flaubert ! « Il était républicain ; il avait voyagé,

il connaissait l'intérieur des théâtres, des restau-

rants, des journaux, et tous les artistes célèbres,

qu'il appelait familièrement par leurs prénoms. »

— Eh bien ! quel que soit leur élu, ce sera toujours

un Joseph Arnoux qu'ils auront préféré.

Les candidats avoués promenaient des figures

d'affûteurs, inquiètes sous le sourire engageant.

Leur poignée de main était pleine de promesses

mystérieuses, pour le droitier comme pour le socia-

liste ; les « mon cher collègue » n'avaient jamais

eu des inflexions aussi variées, aussi mielleuses sur

les lèvres de Duputel, aussi rondes, aussi cordiales

dans la bouche de Boutevierge. Par moments, les

visages de ces hommes rappelaient l'inoubliable

expression qu'on voit à ceux des joueurs, penchés

sur la roulette du Casino, tandis que la bille tourne,

tourne, va s'arrêter, tomber dans le numéro de gain

ou de perte.

Elle tournait dans la salle du Congrès, la bille,

avec ces votants qui se succédaient à la tribune,

Spectacle peu divertissant ; l'attention du public se

lassait au monotone appel des noms, la curiosité ne

se réveillait qu'à l'apparition d'un politicien notoire,

d'un type original. Le sort avait désigné la lettre C

344 LES MORTS QUI PARLENT.

pour le commencement de l'appel nominal. Can-

tador monta l'un des premiers au « comptoir » ; le

succès fut vif pour le paletot noisette à revers

d'astrakan, le gilet à fleurs, la barbe de fleuve,

pour le creux de basse-taille d'où s'échappa ce

cri :

— Vive la République une et indivisible !

Peu après, le noir Caucuste et son « Vive la Com-

mune ! » égayèrent les galeries. Les lettres suivantes

furent moins fertiles. La plupart des députés se

présentaient d'un air avantageux, étrennaient des

redingotes neuves, s'attardaient devant l'urne

comme Rousseblaigue, qui avait fait entrer une

cousine de l'Armagnac et coulait vers cette per-

sonne des regards significatifs : « Révère- moi dans

ma fonction auguste : je fais un souverain. » Un bo-

napartiste intransigeant proclama son vote d'une

voix aiguë :

— Je vote pour le général dont le buste se dresse

à la porte de cette salle !

— Lequel ? hurlèrent vingt bouches furieuses à

l'extrême gauche.

— Pour le général Cambronne !

M. de Kermaheuc se leva à l'appel de son nom,

dit de sa place :

— Je ne vote pas. A quoi bon ? Celui que vous

allez fabriquer ne fera pas plus que les autres ?

Après le contre- appel et le dépouillement, les

résultats annoncés donnèrent 312 voix à Duputel,

238 à Boutevierge, 114 à Bourgue, et de nombreux

A VERSAILLES. 345

« divers, » en tête desquels arrivait Mirevault avec

40 suffrages.

— Les quelques voix de politesse qu'on accorde

toujours au premier ministre ! s'écria Asserme. —

Je craignais que son intrigue sourde n'eût fait plus

de ravages. Il est frit.

On vit pourtant apparaître sur la table du vesti-

bule, avant le second tour, de nouvelles corbeilles

qui contenaient des bulletins imprimés au nom de

Mirevault. Ceci fit impression. Des mains soupe-

saient ces bulletins. Le Directeur de la Sûreté pro-

menait dans les groupes une mine soucieuse, pre-

nait à part ses intimes, des gens influents.

— Certes, murmurait Joseph, Duputel a toutes

les qualités d'un bon président. Pourquoi faut-il

que ces ennuyeuses affaires menacent de rejaillir

sur lui ? Non qu'il y soit compromis, à proprement

parler... Mais la presse exploite certaines accoin-

tances... Ah ! c'est malheureux ! Et j'ai des appré-

hensions pour l'ordre public, si vous ne vous mettez

pas d'accords sur un nom absolument snattaquable,

une personnification vivante de l'honnêteté. Les

rapports de mes agents sont unanimes : agitation,

mauvais esprit dans les faubourgs, dans les grandes

villes de province ; exploitation de la crise morale

par les socialistes... Tout est à craindre. Ah ! c'est

malheureux !

Informations inquiétantes ; venant d'un fonction-

naire si apprécié, elles rembrunissaient les figures

des opportunistes, des conservateurs. Ces derniers

346 LES MORTS QUI PARLENT.

entouraient le conseiller des Princes, un ancien

magistrat dont le visage bien en chair s'encadrait

d'opulents favoris au poil grison. Assis sur le tom-

beau de Charles le Téméraire, la main dans le

gilet, toute sa pose disait le sentiment qu'il avait

de son importance. Les jeunes gens le plaisantaient,

cependant : présenté quelques jours auparavant à

Rose Esther, il avait passé une soirée entière rue

Fortuny, Félines s'en était assuré. Tout en souriant

avec fatuité aux brocards de ses arnis, le conseiller

des Princes appelait d'un signe de tête ceux qui pas-

saient, leur chuchotait mystérieusement à l'oreille :

— Je viens de recevoir les dernières instructions.

Mirevault a pris des engagements précis avec une

personne sûre. Le comité directeur en est informé.

Réfléchissez, pesez vos votes.

Les socialistes, stylés le matin par Elzéar,

communiquaient le mot d'ordre.

— Il faut à tout prix faire échouer Duputel.

Boutevierge ne gagnera plus une voix. Rabattons-

nous sur Mirevault, essayons de le pousser.

Mirevault circulait, l'œil vitreux, éniginatique,

indifférent en apparence.

Le second tour commençait. Jacques se mit à la

recherche de son frère, qu'il avait amené et perdu

dans la galerie des Tombeaux. Quelqu'un lui dit

que le capitaine venait de gravir l'escalier du

Musée. Le député retrouva Pierre dans la grande

galerie des Batailles, déserte et silencieuse au-dessus

de la four mili ère du rez-de-chaussée. L'officier

A VERSAILLES. 347

contemplait le déroulement des victoires autour de

cette salle, depuis Charles Martel à Tours, Charle-

magne à Paderborn, jusqu'à Iéna, Friedland,

Wagram.

— Bon ! s'écria l'aîné, pour une fois que les

choses du jour sont amusantes, te voilà enfoncé

dans le passé, comme notre vieux Kermaheuc.

— Non, repartit Pierre. — Je regardais l'avenir

qu'il faut tirer de ce passé.

— Viens plutôt saluer ces dames, qui s'ennuient

à lorgner le défilé des torses parlementaires devant

l'urne.

— Très volontiers ! fit avec empressement le

capitaine.

Lorsqu'ils entrèrent dans la petite tribune, Jac-

ques crut voir une ombre de déconvenue sur la phy-

sionomie de son frère. La place de la princesse était

vide.

— Daria se plaignait de la chaleur, dit Dolo-

rès, elle nous a quittés pour faire un tour dans le

parc.

En réalité, elle avait adressé du regard à Bayonne,

après qu'il eut voté, l'invitation de la rejoindre au

dehors.

Le socialiste gagna la terrasse. Du côté de l'Oran-

gerie, des collègues s'égaillaient entre les parterres

et les boulingrins, fumaient sur les marches de

marbre rose. Il prit à droite, il aperçut, près du

bassin de Diane, entre les blanches déesses, la robe

blanche qu'il cherchait. Daria accepta son bras.

348 LES MORTS QUI PARLENT.

Fermée, le regard au loin, sans un mot de réponse

aux questions, aux protestations d'Elzéar, elle le

dirigea insensiblement vers l'entrée du bosquet

d'Apollon.

Ce lieu charmant et solitaire gardait sa paix

intacte. Dérobé aux indiscrets protégé contre leur

tapage par le haut rocher de la Grotte, le bosquet

continuait la songerie accoutumée du temps jadis.

Tout y était grâce et noblesse, dans les apprêts de

la nature, dans ceux des anciens hommes qui

l'avaient contrainte à servir leur goût classique.

L'arôme amer des buis flottait dans l'air frais, sur

la vasque dormante. Les ombres des ormeaux gran-

dissaient déjà sur l'herbe de la clairière. Tamisés

par le dôme de feuillage, les rayons obliques doraient

la roche, le groupe et les chevaux d'Apollon. Nul

autre bruit que l'appel des mésanges, que les pleurs

de l'eau, sous les pieds des Muses, dans le bassin

où la source tombait.

Daria s'arrêta au milieu de la pelouse, abandonna

le bras d'Elzéar ; debout en face de lui, appuyée

sur le pommeau de l'ombrelle que sa main gauche

enfonçait dans le gazon, rigide et froide comme les

créatures de marbre qui entouraient derrière elle

le jeune dieu, elle parla :

— Pourquoi m' avez- vous menti ?

— Moi ? En quoi ? demanda-t-il. — Conscient

des brèches trop nombreuses où il pouvait craindre

l'assaut, il se rassembla pour le repousser, ne sa-

chant de quel côté il faudrait faire front.

A VERSAILLES. 349

— En tout. — Vos origines, d'abord, votre re-

ligion, votre race, dont vous ne m'avez rien dit !

— M' aviez- vous jamais interrogé ?

— Il y a des silences qui sont des mensonges.

— Et des reproches qui se retournent contre qui

les fait. Ma religion ! Vous savez bien que ce mot

n'a pas de sens pour le libre esprit que je suis. Nous

avons assez souvent causé métaphysique. Ma race !

Un mot d'école, sans réalité ! Mais s'il en avait une,

appuya Elzéar en relevant la tête, — je me récla-

merais fièrement de cette race, la plus noble, la plus

forte de toutes. Et si je n'ai gardé de ses traditions

que la soif de justice où vous avez cru retrouver

votre propre idéal, par quel préjugé indigne de votre

esprit me la reprocheriez-vous, cette origine d'où

j'aurais peut-être tiré ce qui vous a plu en moi ?

Daria éclata ; un feu qu'elle ne contenait plus

échauffait la voix, assombrissait les yeux de la jeune

femme.

— Vous ne croyez pas à la lâcheté que vous me

prêtez ! Ce n'est pas votre race que je vous reproche ;

c'est votre manque de franchise, c'est la mécon-

naissance de mon cœur dont il témoigne. Race,

origines, vous ne pouviez pas ignorer que ces acci-

dents opposaient une difficulté de plus à mon incli-

nation ; vous saviez que, pour aller à vous, je devrais

vaincre le préjugé, comme vous l'appelez, renver-

ser la haute barrière élevée par les siècles, par

l'éducation, par les sentiments qu'on suce avec le

lait dans mon pays ; rompre sans doute avec mes

350 LES MORTS QUI PARLENT.

proches, avec toutes les conventions sociales où je

suis emprisonnée. Et ce sacrifice, vous n'avez pas

osé me le demander franchement ; vous n'avez pas

su la deviner en moi, l'effrénée passion de sacrifice

qui fait de chaque obstacle un attrait de plus, quand

j'aime !

Elzéar se reprenait, dans la joie de ces déclara-

tions inattendues. Il fit un pas vers Daria ; elle

l'arrêta du regard.

— Passons à votre maîtresse. Vos mots trompeurs

me parlent d'amour ; et vous avez une maîtresse,

une fille de théâtre !

— Je ne me défendrai pas, murmura-t-il triste-

ment. — Loin de vous, ne me sentant plus sou-

tenu, croyant qu'il s'évanouissait pour toujours,

mon haut bonheur à peine entrevu, j'ai obéi aux

sugestions des sens, aux lâches habitudes de ma

vie antérieure. Mais on m'a calomnié, je vous le

jure, si l'on vous a représenté comme un lien sérieux,

et qui durerait encore, cette... cette fantaisie...

cette faiblesse ; je l'ai oubliée, détestée, à la pre-

mière minute où je vous ai revue, où vous m'avez

rapporté l'espérance.

Il était véridique en parlant ainsi, il l'était du

moins dans l'instant qu'il parlait. Et il tremblait

qu'elle ne voulût lui arracher une confession plus

détaillée, lui faire dire l'origine et le premier mo-

ment de sa faute. Comme tous ses pareils en de

telles occurences, il se préparait à mentir le moins

mal possible ; avec l'indifférence et le sincère éton-

A VERSAILLES. 35\*

nement de l'homme, devant l'importance que la

femme attache à ces riens ; avec le large pardon

qu'il s'accordait, puisque, à cette heure, il se croyait

bien sûr de m' aimer qu'elle seule.

Un geste de la princesse le rassura ; geste de hau-

tain dégoût, qui marquait la hâte d'écarter ces

images, et aussi, peut-être, les mensonges trop

attendus.

— Enfin vous m'avez trompée, reprit-elle, — et

c'est là votre pire défaillance, le péché contre l'Es-

prit, — vous m'avez trompée en me cachant vos

compromissions dans leurs misérables intrigues,

votre consentement aux basses tentations du pou-

voir : de ce qu'ils appellent le pouvoir, ces niais ! Un

de leurs ministres, un de leurs valets, vous, l'apôtre

et le libérateur que j'avais mis si haut. Renégat de

notre foi commune, déserteur de votre mission,

traître à la cause des opprimés, — voilà quel vous

m' apparaissez aujourd'hui, dans l'écroulement de

mon idéal. Voilà ce que je ne pardonnerai jamais !

— Eh quoi ! fit-il d'une voix mal assurée, — vous

me jugez, vous me condamnez sur des propos de

couloirs et de buvette ! Répandre ces bruits sur les

adversaires, n'est-ce pas le jeu quotidien de la poli-

tique ?

— Non. Je vous juge sur les aveux implicites de

vos dernières lettres, de vos conversations depuis

mon retour ; ils essayaient de m' accoutumer à votre

apostasie, je le comprends maintenant.

— Et moi, je ne vous comprends pas. Alors

352 LES MORTS QUI PARLENT.

même qu'une occasion se présenterait de leur arra-

cher le pouvoir, abdiquerais- je pour cela ma foi ?

Nedois-jepas faire passer cette foi dans mes œuvres?

Il faudra bien pourtant en arriver là, un jour !

— Ah ! taisez- vous ! Ce n'est plus seulement à

moi, c'est à vous-même que vous mentez. Le jour

n'est pas venu, vous le savez de reste. L'œuvre

n'est pas réalisable en leur compagnie. Ce qu'ils

vous offrent, c'est un anneau à leur mangeoire ; ce

qu'ils vous demandent, c'est d'échanger vos prin-

cipes contre une participation dans leurs intérêts.

Aujourd'hui, qui n'est pas un révolté ne peut être

qu'un esclave. Soyez le leur si cela vous plaît ; mais

n'espérez plus que je sois la vôtre!

Frémissante de sa passion idéale, le regard

sombre comme cette eau assombrie sous la roche,

son pâle visage illuminé par les rayons pourpre du

couchant, elle était divinement belle, la Diane

blessée qui palpitait parmi ces marbres, dans ce

cadre de forêt. — Lui, l'homme, un transport de

désir le prosternait devant cette beauté ; et aussi un

transport de l'esprit par le cœur, une communion

subite de sa pensée avec tout ce qu'elle pensait,

disait, voulait. Cet élan d'amour lui rendait des ima-

ginations sublimes, une émulation à la dépasser

sur les sommets du rêve.

Il tomba à genoux sur le gazon, les mains jointes,

suppliantes :

— Daria, vous avez le droit de me juger, de me

mépriser. Je ne vous demande pas de me pardon-

A VERSAILLES. 353

ner. Je vous demande de me mettre à l'épreuve, une

fois encore. Vous me rejetterez après, puisque vous

ne pouvez plus m' aimer. Ce sera du moins sans mé-

pris, si vos yeux daignent encore me suivre tandis

que je me relèverai devant eux.

Elle hésita quelques instants, secouée par l'orage

de la lutte intérieure. Sou regard exprimait le doute

d'un Créateur qui va pétrir sa boule de limon :

— « Soufflerai- je la vie dans cette boue ? Ou ne

sera-t-elle jamais que de la boue ?

— Relevez-vous, dit-elle enfin, d'un ton où il

n'y avait ni douceur ni tendresse, seulement une

âpre résolution. — Écoutez. Peu de mots suffiront.

Votre trahison avec cette fille, je n'y veux même

plus penser. Peut-on attendre autre chose de vous

tous, tristes hommes ! Que m'importe ? Je n'ai

jamais compris cette basse infirmité, la jalousie. Ne

sais-je pas d'ailleurs, — elle eut un mouvement

de coquetterie souveraine, — que nulle autre femme

n'existera pour celui à qui je me serai une fois don-

née ? — Je puis tout pardonner, tout accepter dans

ces conditions de votre vie qui semblent creuser un

abîme entre vous et moi ; — tout, sauf la trahison

de mon idéal. L'épreuve que vous demandez est

prochaine, sans doute. Avant trois ou quatre jours,

il y aura nécessairement un grand débat où chacun

devra prendre position, dire son mot sur cette crise

qui a tout ébranlé. L'heure est grave, décisive ; la

crise ne fait peut-être que commencer. Il dépendra

d'un homme qu'elle précipite les révolutions espé-

354 LES MORTS QUI PARLENT.

rées. Vous parlerez. Je serai là. Vous confondrez

ceux qui vous ont calomnié en vous prêtant de

mesquines ambitions. Si vous trouvez enfin le cri qui

réveillera ce pays et tous les autres, le cri que j'ai

toujours et vainement attendu de votre bouche,

— que j'ai aimé d'avance dans cette bouche ! —

s'il sort de votre cœur avec assez de puissance pour

étouffer dans le mien tous les reproches que j'avais

droit de vous faire, — ils seront oubliés. Venez

l'instant d'après, vous prendrez votre bien : la com-

pagne prête à vous suivre pour accomplir avec

vous notre tâche, notre mission, dans la foi et dans

l'amour. — Vôtre, Elzéar, si j'entends enfin ce cri ;

sinon, vous aurez entendu aujourd'hui ma parole

pour la dernière fois

— Vous l'entendrez, je le jure ! s'écria- t-il — Je

le sens là, dans mon cœur, depuis que vous parlez !

Il se rapprocha, une imploration aux yeux :

— Rendez-moi la force d'où il sortira, Daria.

Donnez-moi un gage, un gage d'oubli du passé,

d'espoir dans l'avenir !

Résolument, pour la première fois, elle posa ses

lèvres sur les lèvres qui la suppliaient. — Mais il

n'y eut rien, dans ce baiser, de la tendresse d'une

femme vaincue par son trouble. C'était le sceau

ardent d'une volonté, qui marque un instrument

pour l'acte qu'elle ordonne.

Des sons filtrèrent à travers le feuillage ; six vi-

brations d'une cloche lointaine, étrange d'accent.

De timbre du Château sonnait d'une voix lasse,

A VERSAILLES. 355

mourante, des heures mortes, des heures d'autre-

fois.

— Le temps passe, dit Daria. Retournez à votre

devoir. Vous avez ma parole : tenez la vôtre.

Elle lui rendit son bras, regarda un instant,

comme si elle les découvrait enfin, les marbres, la

vasque, la pelouse, le bosquet. Ils remontèrent

sur la terrasse, silencieux de nouveau. Elle, son-

geuse. Lui, enivré, ne doutant plus d'elle ni de lui-

même ; porté au grand, au beau, sur les ailes inté-

rieures de la passion : comme ce soir de l'autre an-

née où il avait quitté l'hôtel Sinda, en rêvant de

déverser sur Paris, sur le monde, les trésors d'en-

thousiasme qu'elle lui avait mis au cœur.

Lorsque Bayonne rentra dans la galerie des Tom-

beaux, le second tour était achevé, on en com-

mençait un troisième. Mirevault avait gagné des

voix enlevées à Boutevierge, et plus encore à Du-

putel. Ces trois concurrents étaient à peu près sur

la même ligne, chacun avec deux cents suffrages

environ ; Bourgne conservait ses cent voix du pre-

mier tour. T)ans l'angle du salon transformé en

buvette où l'on dévorait les dernières sandwichs,

sous le Bonaparte au pont de Lodi du baron Gros,

un entretien confidentiel se prolongeait entre

l'Auvergnat et le Directeur de la Sûreté. A la suite

de ce colloque, une note manuscrite fut affichée

sur les genoux du Voltaire, une des corbeilles de

bulletins déposées à ses pieds disparut ; la note

356 LES MORTS QUI PARLENT.

annonçait le désistement de Bourgne. Au même

moment, Napoléon Bayonne et Sinda remontaient

du bureau télégraphique, communiquaient aux par-

lementaires les dernières dépêches de Bourse.

— C'est curieux, significatif : les cours de clô-

ture ont monté de cinq points sur les deux cents

voix de Mirevault !

— Si la Bourse se met à coter la vertu ! grogna

Aristide.

Pressés d'en finir, inquiets pour un dîner qui de-

venait problématique, les congressistes expédiaient

bon train ce troisième tour. Après le dernier con-

tre-appel, les huissiers emportèrent processionnel-

lement les corbeilles où l'on avait reversé de

l'urne les suffrages exprimés ; ils les portaient avec

une vénération sacerdotale, comme des vases sacrés.

Les scrutateurs revinrent avec les feuilles de dé-

pouillement.

Jacques monta dans la tribune de ces dames pour

prendre congé d'elles ; et aussi pour observer de ce

poste élevé la scène finale, à l'instant solennel. Le

vieux président du Sénat se leva, digne, ému. Il

dit:

— M. César Mirevault a obtenu 422 suffrages.

Je proclame M. César Mirevault président de la

République française, pour sept années.

— C'est Mme Papillon qui va être contente !

Cette exclamation jaillit de la tribune voisine,

où elle échappait à une voix de femme, aiguë, forte-

ment timbrée d'accent provençal. Le cri du cœur

A VERSAILLES. 357

partait si spontané, si imprévu, si énigmatique

pour les occupants de la tribune Sinda, qu'ils fu-

rent tous pris du fou rire. On s'informa, plus tard :

Mme Papillon était une nièce du nouvel élu, ma-

riée à un conservateur des hypothèques dans la

Durance. Le cri de son amie resta la note domi-

nante du Congrès, pour toute la petite société qui

l'avait entendu. Longtemps après, on y continua

d'appeler Mirevault « le Président de Mme Papillon. »

Dans l'hémicycle, les applaudissements, les vi-

vats saluaient César. Ses amis, et ceux qui n'en

étaient point une heure auparavant, se ruaient sur

le gros homme, se disputaient une étreinte de ces

mains d'où les décrets allaient couler. Entrainé par

le premier flot de courtisans, balbutiant, chance-

lant dans le saisissement du triomphe, il sortit de

la salle, s'en fut recevoir dans le salon présidentile

les félicitations de ses ministres.

Andarran descendit avec sa compagnie dans la

cour des Princes ; la foule s'y pressait, en face de

la porte vitrée qui ouvre sur la galerie des Tom-

beaux. Après quelques minutes d'attente, le Prési-

dent parut sur le seuil ; plus assuré déjà dans sa

démarche, avec le port et la mine d'un qui vient

de s'habituer à l'idée d'être roi. Autour de lui, sur

les figures des fonctionnaires, des gens de service,

un respect descendait, comme la lumière du soleil

levant sur les collines, au matin.

— Observez, dit Ferroz à Jacques : il y a dans

tous ces regards des morts qui parlent.

35S LES MORTS QUI PARLENT.

On y voyait en effet de longs siècles d'hérédité

monarchique prosternés devant Mirevault ; devant

le collègue, coudoyé tout à l'heure à la buvette,

dont une opération cabalistique venait de changer

l'essence. — Il prit place dans le landau, enlevé

aussitôt au galop des quatre chevaux d'artillerie.

La lourde voiture broya l'herbe du pavé rouillé,

rangea le bronze équestre de Louis le Grand, passa

sous le bâton de commandement du Roi. De tous

ies groupes qui emplissaient la Cour d'Honneur,

partaient des acclamations, des « Vive Mirevault ! »

Quelques femmes élégantes agitaient des mou-

choirs. On était gai, heureux, comme autour d'un

berceau. A la grille, l'escadron de cuirassiers se

formaient, sabre au clair. Le landau s'encadra dans la

masse épique ; le tourbillon de soldats, de chevaux,

d'aciers, de lueurs, roula sur la place d'Armes,

s'engouffra dans l'avenue de Paris, disparut dans

la poussière, sous les vieux ormes, emportant

l'heureux drapier à son destin obscur, vers ce Paris

où tombaient les ténèbres.

Appuyé contre le montant de la grille, un homme

suivait du regard le cortège. Dardé par des yeux

glauques, secrets, ouverts sur tout, fermés sur la

pensée intime, ce regard rappelait celui du faucon-

nier arabe, quand il suit et juge le premier vol de

l'épervier qu'il a dressé. Ce fauconnier était Joseph

Bayonne, le Directeur de la Sûreté.

Le mail de Félines se rangea sur la place. Elzéar

reconduisit Daria jusqu'à la grille, prit congé d'elle.

A VERSAILLES. 359

Comme il se retournait pour la voir necore une fois,

il aperçut Olivier qui se penchait vers quelqu'un,

en rassemblant les guides.

— Montez donc, Pierre ; Sinda avait une af-

faire pressée à Paris, il nous a quittés pour sauter

dans le premier train ; prenez sa place, nous vous

ramènerons !

Le capitaine escalada les marchepieds, s'assit à

côté de la princesse Véraguine. Un pli de mauvaise

humeur contracta le front d'Elzéar.

— Bah ! se^dit-il, suis-je enfant ! Après ce qu'elle

vient de me dire ! Elle est à moi !

Et il se hâta vers la gare, pour rejoindre ses

camarades socialistes et les endoctriner, impatient

de concerter avec eux les projets d'action que

l'amour faisait bouillonner dans son intelligence.

Comme lui, le torrent des congressistes et des

curieux parisiens se précipitait vers les gares. Le

Palais, la Cour d'Honneur se vidaient. Bientôt, il

n'y eut plus un vivant dans le Château endormi,

dans les cours désertes où les masses architectu-

rales dressaient leurs nobles ordonnances, dans les

vastes solitudes d'alentour reconquises par le si-

lence, les souvenirs, la mort, la nuit.

Seule, une ombre errait encore sur les terrasses,

au sommet de l'escalier de Latone, en face de la

trouée majestueuse qui s'ouvre sur les étangs, entre

les forêts, se continue à l'infini de l'horizon.

M. de Kermaheuc s'était oublié là. Il avait vu

descendre devant lui le soleil, entre les deux peu-

360 LES MORTS QUI PARLENT.

pliers isolés au bout de la perspective : hautes sen-

tinelles de la percée royale, dont la nuit faisait à

cette heure des cyprès noircissants. Il regardait

mourir, au ciel et sur les eaux, les dernières lueurs

roses. Sa pensée s'en allait le long du dais sombre

des vieux arbres, s'échappait entre les gardes noirs,

fuyait plus loin, là-bas, sur ces arrière-plaus gris

sans limites, si semblables à ceux de sa Bretagne,

si lointains qu'il croyait l'atteindre du regard,

cette Bretagne, et, plus loin encore, par delà, voir,

entendre son Océan. Là-bas, devant lui, tout ce

qu'il aimait encore dans l'espace ; derrière lui, tout

ce qu'il aimait dans le temps, le temps passé : Le

fier Château évocateur, le grand et beau siècle, les

augustes mémoires ; ses véritables contemporains,

qui revenaient timidement, au crépuscule, sous les

ifs taillés, sur leurs terrasses usurpées par d'autres.

Comme le matin, aux Réservoirs plus que le

matin, il était mélancolique, le vieil homme. Il se

sentait fini dans les choses finies. — Son regard

absorbé tomba sur une plate-bande, à ses pieds, y

fut retenu par une fleur, une rose. — Rose ! Un

faible sourire lui remonta au visage. La dernière

attache, et la suprême tristesse : que garderait-il

d'elle, bientôt, dans cette ascension splendide,

naturelle, bien méritée, sans doute, mais qui fai-

sait chaque jour plus petite et plus difficile la place

du vieil ami ? — Il s'inclina, cueillit la fleur, la

cacha sous la redingote avec un geste honteux de

collégien. Et il s'achemina, derrière tous, vers la

A VERSAILLES 361

gare, emportant sa rose de Versailles, sa dernière

illusion ; content d'offrir sa pensée du jour dans

cette fleur à celle qui l'attendait, pour apprendre

par lui les événements. — A celle qui les apprenait

au même instant, de la bouche du baron Sinda, et

qui récompensait comme il convenait les loyaux

services, l'agréable message de ce précieux allié.

CHAPITRE XVIII

RENVERSE

— La parole est à M. Elzéar Bayonne.

Une fois de plus, ces mots tombèrent du fauteuil

présidentiel où Duputel digérait sa déconvenue.

Une fois de plus, ils produisirent sur la Chambre

les effets décrits au début de ce récit. Mais dans le

recueille ent silencieux qui suivit l'apparition de

l'orateur socialiste à la tribune, il yavait cette fois

autre chose que la curiosité d'entendre une belle

musique : il y avait l'attente d'un acte.

Boutevierge interpellait sur la politique générale

un cabinet qui n'existait plus que de nom. Amputé

de quatre membres par les débarquements et par

l'élection de son chef à la Présidence, ce débris

de ministère, où un seul homme cumulait trois

portefeuilles, était resté quelques jours en fonc-

tion pour installer Mirevault. Les indications

que donnerait un grand débait parlementaire

allaient permettre de choisir un programme et

un personnel de gouvernement ; on espérait qu'il

s'en dégagerait une majorité favorable aux vues

du nouveau Président. Des gens disaient, —

et ils le disaient sans rire, — que Mirevault avait

RENVERSE. 363

l'intention de gouverner. On lui prêtait le dessein

d'élargir d'abord sa base d'action ; il voulait, as-

surait-on, couper en deux le parti socialiste, se

rattacher les éléments assimilables de ce parti ; le

pacte serait scellé par le dépôt de quelques projets

de loi démocratiques, par des satisfactions de per-

sonnes qui amèneraient aux affaires le plus qualifié

des agitateurs réformistes.

Bayonne était assiégé de séductions. Des émis-

saires lui murmuraient à l'oreille des paroles signi-

ficatives. Ces suggestions s'étaient précisées, la

veille du jour fixé pour le débat qui devait orienter

les esprits. Le Directeur de la Sûreté avait abordé

son parent, comme par hasard, dans le couloir

désert des commissions.

— Mon cher cousin, avait dit Joseph, il faut

pourtant que nous causions une fois à cœur ouvert.

Nul ne vous admire plus que moi ; et j'aurais bien

peu l'esprit de famille, si je ne trahissais pas pour

votre édification personnelle quelque chose des

renseignements que j'ai recueillis. Je sais positive-

ment qu'on désire vous faire une place parmi les

ouvriers de l'ère nouvelle. La réorganisation de

notre système colonial, l'essai sur ce terrain vierge

de quelques principes acceptables dans la doctrine

socialiste, quelle tâche plus digne de vos talents ?

Seul, vous pouvez la mener à bien ; et ce ne serait là,

pour un véritable homme d'État, que la préface de

cette grande œuvre urgente, la réorganisation

intérieure de la France. Si vous tenez demain un

364 LES MORTS QUI PARLENT.

langage qui rende l'accord possible, les intentions

dont je vous fais confidence se traduiront en actes

immédiats. Je le sais positivement. — Et le regard

glauque souligna, amplifia le sens de ces graves dé-

clarations.

Elles avaient jeté Elzéar dans un trouble mental

qu'il ne dominait plus. Le pouvoir ! La faculté de

pétrir enfin à son gré la glaise humaine ! Avec une

superbe confiance dans ses forces, il laissait courir

son imagination sur les larges horizons ouverts par

Joseph. Qu'il mît seulement le pied au premier

échelon, et l'ascension des autres ne serait qu'un

jeu ; bientôt, au sommet, il se dresserait seul,

maître, tout-puissant modeleur qui donnerait à un

grand peuple la figure de sa pensée ; l'un de ces

illustres privilégiés dont le nom résume une époque

de l'histoire et s'établit à jamais dans l'admiration

des hommes. Un mot à dire, — le verbiage insigni-

fiant qu'on lui demandait pour apprivoiser les ni-

gauds, — et les rêves de son enfance se réalisaient,

il était un des élus de la promesse, comme Moïse

et Josué, David et Salomon. — Aux heures des

grandes ivresses imaginatives, il redevenait toujours

le petit songeur du Fumier de Job ; c'était encore

sous ces noms, à travers le prisme de la formation

première, indélébile, qu'il apercevait les objets et

les modèles de ses ambitions.

Entre le fruit si longtemps convoité, mûr enfin,

et sa main qui allait le cueillir, un seul obstacle : le

caprice d'une femme. Certes, il la voulait avant

RENVERSE. 365

tout, l'adorable créature ; ce désir exaspéré parlait

plus fort que les autres, dans ses sens enfiévrés,

dans son imagination éblouie par tout ce qu'il y

avait de délirant autour de cette image : la belle,

la noble, l'opulente princesse dans ses bras, Daria

devenue son bien, sa chose, sa femme. Mais fallait-

il donc opter entre les deux rêves ? Pouvait-elle

demander sérieusement qu'il sacrifiât le second à

une fantaisie d'idéalisme mal compris ?

Un caprice : il qualifiait ainsi, avec un peu

d'humeur, les exigences du bosquet d'Apollon ; cet

enthousiasme intransigeant qu'il avait d'abord par-

tagé, dans un élan de passion, qu'il jugeait mieux

maintenant, à la clarté de la réflexion. Et s'il passait

outre, qu'en résulterait-il, après tout ? Un court

malentendu, un mouvement de dépit qu'il apaiserait

vite avec la démonstration de cette vérité irréfu-

table ; on sert mieux ses idées par un acte sage que

par un beau cri. — D'ailleurs, n'allait- il pas se

rapprocher d'elle en montant ? L,a véritable barrière

entre elle et lui, n'était-ce pas l'humilité des ori-

gines, les tares sociales du petit juif poussé sur le

Fumier de Job ? Nonobstant les déclarations qu'elle

avait faites, Elzéar demeurait persuadé de ce qu'il

redoutait par-dessus tout, mal guéri d'une terreur

qui le paralysait depuis si longtemps. Ministre

demain, premier ministre bientôt, maître des

hommes, le Disraeli français, il deviendrait l'égal

de la fière princesse ; elle se rendrait au prestige

d'une aussi haute fortune. — Il prêtait à Daria sa

366 LES MORTS OUI PARLENT.

propre mesure de la grandeur humaine. Comme

Esther naguère, comme les autres, il retombait

toujours dans leur erreur de calcul ; il raisonnait

exactement sur les motifs raisonnables qui déter-

minent d'habitude les intelligences et les cœurs ; il

ne tenait pas compte de l'astre troublant, des forces

du sentiment irraisonné dans certaines âmes.

Après son entretien avec Joseph, il avait passé la

soirée et une moitié de la nuit dans cette agitation

cruelle, ballotté entre ses désirs, ses craintes, pre-

nant et rejetant des résolutions opposées, écrivant

et déchirant des canevas de discours contradictoires.

L'angoisse de la lutte intérieure avait continué pour

lui toute la matinée, jusqu'au moment d'aborder la

tribune ; il y montait, encore irrésolu, avec la vio-

lente tension de toutes les forces vitales chez

l'homme qui va jouer la partie décisive de son exis-

tence.

Le coup d'œil circulaire qu'il jetait toujours sur

son auditoire, coup de sonde avant de mettre à la

voile, lui montra sur toutes ces physionomies

l'attente de l'événement ébruité par les préparateurs

de l'opinion ; l'attente et l'acceptation préalable.

En face, dans la tribune du président, Daria pen-

chait sa jolie tête pour saisir chaque parole. — Je

serai là, — avait-elle dit. Elle y était, à sa place

habituelle, à cette place où les yeux de l'orateur

avaient si souvent cherché le prix de l'éloquence.

Comme le premier jour qu'il avait parlé pour elle,

la princesse portait au corsage un petit bouquet de

RENVERSE. 367

roses pourpre ; fleurs qu'Elzéar lui envoyait régu-

lièrement, en souvenir de cette première vision, au

matin des séances où il devait prendre la parole.

En achevant son inspection du terrain de combat,

il aperçut dans la tribune militaire, debout, au

premier rang, l'officier de service qui venait d'y

entrer. Il reconnut sous l'uniforme le capitaine

Andarran. Le poste du Palais était fourni ce jour-

là par l'infanterie de marine, l'ordre de marche

avait désigné la compagnie que Pierre commandait.

Bayonne surprit le regard de l'officier, ardemment

fixé sur la tribune de Daria. Nerveux comme il

l'était à ce moment, l'irritation qu'il ressentit de

cette petite découverte mit un léger tremblement

dans sa voix aux premiers mots qu'il prononça.

Il débuta par des généralités oratoires, préludes

du musicien qui cherche son inspiration sur le

clavier. Cet exorde ne différait pas sensiblement de

sa manière accoutumée ; on y retrouvait les griefs

habituels de la critique socialiste. — Les faits

donnaient raison, disait-il, à tant d'avertissements

inutiles ; la crise morale où le pays se débattait

révélait à tous les yeux l'usure d'un système qui

avait abouti à l'impuissance dans la corruption ;

l'heure était venue pour ce pays de faire sur lui-

même un rigoureux examen de conscience et de

prendre les résolutions viriles d'où sortirait son

relèvement. — L'orateur développait ce thème avec

force, sans acrimonie, avec un ascendant de parole

qui ne s'était jamais manifesté plus victorieusement.

13

368 LES MORTS QUI PARLENT.

Sa démonstration philosophique ne soulevait aucune

protestation sur les bancs du centre ; on y applau-

dissait des vérités abstraites bien exprimées ; elles

correspondaient aux inquiétudes de ces hommes,

alarmés par la secousse récente, et nul ne se les

appliquait en son particulier. Bayonne devinait un

autre sentiment chez ceux qui l' écoutaient avec

une faveur si marquée ; ils espéraient de lui un

peu plus, l'offre d'un concours dans la détresse

qu'il dépeignait, la réconciliation momentanée qui

permettrait à tous les républicains de franchir

ensemble le mauvais pas. C'était une de ces heures

où les assemblées sont prêtes pour les baisers

Lamourette. Il y avait dans tous ces esprits un

grand vide dont ils s'effrayaient eux-mêmes ; et

l'orateur penché sur ce vide en ressentait le ver-

tige, il subissait l'attraction du gouffre où il jetait

sa parole ; il se laissait envelopper par la fascination

de tous ces regards, chargés d'un appel muet :

« Mais dis donc enfin ce que nous attendons de

toi ! »

Cédant peu à peu à ce magnétisme, il rendit un

hommage impartial aux hommes qui avaient en-

tendu le cri de révolte de l'honnêteté, il loua leur

premier effort pour libérer la conscience publique.

Trois ou quatre ministres, amis particuliers de Mire-

vault, indiqués pour survivre et constituer le noyau

du futur cabinet, applaudirent ostensiblement.

Leur adhésion significative continua quand Bayonne

revint à sa thèse favorite : l'urgence d'un essai

RENVERSE. 369

loyal, dans notre œuvre colonisatrice, des principes

de sociologie où les vieux peuples découvriraient le

secret de leur propre régénération.

— Dites donc tout de suite que vous voulez

coucher ce soir au pavillon de Flore ! — interrom-

pit ironiquement la voix de M. de Kermaheuc, à

l'extrême droite.

A cette interruption, aux ricanements qui l'ac-

compagnèrent du même côté, répondirent sur

toutes les travées de gauche des protestations, des

encouragements à l'adresse de l'orateur : — « Par-

lez ! Parlez ! »

— Je dédaigne ces insinuations, s'écria Bayonne :

je remercie la majorité républicaine qui m'a com-

pris ; malgré nos dissidences de doctrine, les repu

blicains ont reconnu la bonne volonté d'un des

leurs, prêt à toutes les abnégations dès qu'il voit la

République en péril...

Une salve bruyante de bravos et de « Très bien ! »

accueillit ce gage. Plus de doute, pour les politi-

ques avisés qui suivaient avec intérêt cette partie :

Bayonne prenait officiellement possession de la

majorité qui l'applaudissait, sa majorité de demain,

d'ores et déjà consentante à rallier son enseigne,

comme il ralliait lui-même le drapeau gouverne-

mental.

— Il a pris par l'Afrique pour aller à Damas,

mais il y arrive !

Asserme souffla sa malice sur les hauts gradins de

l'anphi théâtre où il s'était retranché : assez distinc-

370 LES MORTS QUI PARLENT.

tement pour qu'elle montât aux tribunes voisines,

y fût recueillie par les journalistes, par les dames,

qu'elle fit sourire.

Alors, dans le concert d'approbation où il se

laissait porter et emporter, Elzéar perçut un léger

bruit distinct, un petit mouvement insolite : il les

perçut avec ce sens intérieur qui est averti parfois

avant l'œil et l'oreille. Dans la tribune du président,

une femme se levait, quittait sa banquette, ga-

gnait la porte ; avant de sortir, elle arracha de son

corsage un bouquet, le jeta d'un geste méprisant

sur le plancher ; sans se retourner, elle ouvrit la

porte, disparut.

Il vit, il comprit. Il comprit tout, en une se-

conde. Un voile se déchira subitement dans son

cerveau lucide, obscurci l'instant d'avant par les fu-

mées de l'ambition. Il l'avait mal jugée, l'idéaliste

irréductible qu'elle était, qu'elle serait toujours

Elle venait de le juger, lui, de le condamner ; sans

appel, sans pardon possible, une douleur atroce le lui

criait au fond du cœur. Et il sentait à cette même

minute que rien n'existait en dehors d'elle, qu'il la

désirait plus que tout, qu'il perdait toute raison de

vivre en la perdant. D'un seul regard navré, dans

l'instant qui suffit à la pensée pour revivre des

années, il revit toutes les heures où elle était entrée

en lui, toutes les images d'enchantement et d'es-

poir, depuis la table du glacier de Nice jusqu'au

bosquet d'Apollon. Fini ! Il aurait tout le reste, il

n'aurait jamais ce qu'il voulait le plus au monde,

RENVERSE. 371

et tout le reste ne lui serait de iren. Il lui sembla

que cette salle où elle n'était plus s'écroulait, et

tout l'univers, dans l'abîme de désespérance où il

s'engloutissait. Effaré, stupide, il demeura sans

voix à la tribune, les yeux rivés sur l'affreux trou-

de la place où il la cherchait toujours, les mains

pendantes, comme foudroyé d'un coup de masse,

arrêté net au milieu de la phrase commencée.

On crut dans l'assemblée à une de ces indispo-

sitions fréquentes chez les orateurs qui se sur-

mènent.

— Reposez- vous ! lui cria-t-on de toutes parts.

Duputel se pencha vers lui, insista, d'un ton pa-

terne :

— Mon cher collègue, désirez-vous une suspen-

sion de séance ?

Bayonne ne les écoutait pas, ne les voyait plus.

Soudain, une commotion nerveuse secoua tout son

être, le sang lui revint au cœur, aa cerveau ; d'un

mouvement furieux de la pensée, du même mouve-

ment qui eût précipité son corps derrière Daria,

sur cet escalier où elle descendait, pour l'implorer,

la retenir, — de la même voix désespérée dont il

l'eût suppliée, il reprit la parole. Par un de ces

phénomènes de dédoublement qui se produisent

dans les grandes crises voisines de la folie, il la

suivait, il ne voyait qu'elle, ne parlait que pour

elle, il n'entendait dans sa propre voix que ces

mots : « Reste, écoute, pardonne ! » et cependant

d'autres phrases se dévidaient mécaniquement, sans

372 LES MORTS QUI PARLENT.

qu'il les gouvernât : violentes, mais ordonnées et

magnifiques, elles tombaient sur l'auditoire stupéfié

par cette renverse du discours.

— ... Prêt à toutes les abnégations, ai- je dit, si

vous lui offriez autre chose que la servitude dans

les ruines ! Vous n'avez rien d'autre à offrir ! Votre

monde est mort, et vous voudriez qu'il créât de

nouveaux mondes ! Mais regardez-le donc, ce char-

nier d'où vous prétendez tirer la vie pour d'autres,

regardez ce que vous en avez fait, regardez-

vous !...

Et il s'acharna au noir tableau de ce monde qu'il

vouait à la destruction : non plus avec la sereine

critique philosophique de son exorde, mais avec

une rage réaliste qui mettait à nu toutes les plaies,

étalait toutes les pourritures, souffletait insolem-

ment tous les pouvoirs ; avec des ressouvenirs de

son fameux plaidoyer dans l'affaire Evayren, de cette

danse macabre où sa jeune éloquence avait roulé

dans le même linceul tous les personnages sociaux

qu'elle déshabillait.

On l'écouta d'abord sans comprendre, tant

l'extraordinaire volte-face ahurissait ses auditeurs.

— Est-il fou ? se demandait Poujard'hieu, M. Chas-

set de la Marne, tous les vieux parlementaires qui

avaient admiré la courbe savante de son évolution,

qui ne savaient plus que penser devant ce suicide

du futur ministre. Bientôt, l'assemblée bondit sous

l'injure, comme un cheval cravaché à l'improviste

par la main qui le ramenait doucement à l'écurie.

RENVERSE. 373

Les vociférations éclatèrent, essayèrent de couvrir

le puissant organe du tribun. Des hurlements leur

répondirent sur les bancs socialistes : dépistée

jusque-là par le chef qui battait en retraite, la meute

enfin découplée reconnaissait le langage qu'il avait

promis, donnait de la voix à son appel.

Il continuait, il ralliait au cri de guerre sociale

les soldats de la misère et de la justice, il montrait

leurs colonnes profondes qui montaient de l'usine

et du chantier, de la mine et du sillon. Sa colère

retrouvait les formidables images et les imprécations

des prophètes dans sa mémoire nourrie de leurs

livres. Il allait, sourd aux inutiles rappels à l'ordre,

inconscient de ce qu'il disait, n'entendant que son

imploration intime : « Reviens, écoute, je te le

donne, le cri que tu voulais ! »

Sous l'intolérable défi, une moitié de l'assemblée

se leva. Les pupitres claquaient, les bouches vomis-

saient l'invective, les poings tendus menaçaient

l'insulteur. Des gradins du centre, les plus véhé-

ments se précipitèrent dans l'hémicycle, à l'assaut

de la tribune. Caucuste, Cantador d'autres éner-

gumènes socialistes s'élancèrent à la rencontre des

assaillants, les mains s'abattirent sur les figures, un

pugilat général mit aux prises les forcenés. Des

huissiers saisissaient à bras-le-corps les combattants,

détournaient les horions. Sur le tumulte assourdis-

sant, la voix tonnante planait, luttait contre les

rugissements qui la coupaient, contre le carillon

éperdu de la cloche présidentielle.

374 LES MORTS QUI PARLENT.

— A l'ordre ! — Taisez- vous ! — Misérable ! —

Retourne à ton fumier ! — Dehors, le vilain juif !

La voix devint rauque, se força pour un dernier

éclat, fit encore entendre ces mots :

— Juif, dites-vous ! Oui, je suis le juif : mais pas

celui qui vous asservit sous le pouvoir de l'or, votre

seul maître ! Je suis celui qui rapporte du fond des

siècles notre vieux cri de justice, le cri de déliviance

pour vos frères opprimés et pour les miens ! Je suis

le juif dont la main a gravé sur vos murs les trois

mots fatidiques, les trois mots que vous faites mentir

depuis cent ans, et où vous n'avez pas su lire,

insensés, l'arrêt de mort de votre Babylone !...

— Couvrez-vous ! Expulsez-le ! — clamaient les

boxeurs et les collègues debout derrière eux, juchés

sur les sièges.

— Je mets aux voix l'exclusion temporaire de la

salle des séances ! Je vous retire la parole ! glapit le

fausset du président.

— On ne retire pas la parole à l'humanité ! Je

parle pour elle !

Et Bayonne se cramponna à la tribune.

Un des secrétaires se saisit du chapeau présiden-

tiel, l'enfonça sur le chef blanc de Duputel, entraîna

au bas des marches le vieil homme, qui oublia

dans son trouble de lever la séance. Les députés se

ruèrent derrière lui hors de la salle, tandis que les

huissiers faisaient évacuer les tribunes publiques.

En un instant, le grand vaisseau où tourbillonnait

la tempête se vida, un morne silence l'emplit. Seuls,

RENVERSE. 375

quelques-uns des plus déterminés socialistes tinrent

bon, sur les hauteurs de l'extrême gauche.

Alors, devant ce vide béant, Bayonne cessa de

parler. Son énergie surexcitée s'évanouit avec la

provocation de ses adversaires. D'un pas de som-

nambule, il descendit de la tribune, alla s'asseoir à

son banc, entre ses deux fidèles, le mulâtre Cau-

custe et le vieux Cantador. Il s'abattit sur le pupitre,

la tête affaissée sur les mains, le regard atone, dans

la prostration totale d'un épileptique après l'accès.

L'orage avait passé dans les couloirs. Sommé par

cent voix indignées de faire procéder à l'expulsion

manu militari, le président envoya chercher le

poste. Les petits marsouins débouchèrent par l'es-

calier des bureaux, alertes, tout ébaubis du spectacle

et de la consigne qu'ils exécutaient. Ils déposèrent

leurs fusils, formèrent les faisceaux dans la salle

Casimir- Perier.

A leur entrée, le fond des cœurs apparut. Une

véritable consternation se peignit sur la figure de

quelques parlementaires convaincus.

— C'est inouï ! — Quel scandale ! — Quel exem-

ple ! — La majesté du Parlement violée ! — Les

soldats dans l'enceinte législative !

Ainsi gémissaient Duputel, M. Chasset de la

Marne, M. Cornille-Lalouze, d'autres députés, çà et

là, qui affectaient la mine de gens accablés par un

sinistre.

Mais, pour une poignée d'affligés, on voyait sur

la plupart des physionomies l'expression d'une joie

376 LES MORTS QUI PARLENT.

sauvage ou d'une douce gaîté. Droitiers, vieux répu-

blicains aigris, jeunes républicains sceptiques, com-

bien de visages en fête à l'arrivée des soldats, au-

tour des faisceaux !

— Enfin, voilà la garde ! — Ce n'est pas trop

tôt ! — On n'en sort qu'un, cette fois, quel dom-

mage ? — Il y a commencement à tout ! — La

répétition générale du coup de balai ! — Nous les

reverrons, les petits soldats !

Variantes du sentiment général qui voltigeaient

sur les lèvres hilares. Ces hommes exultaient devant

la profanation du lieu qu'ils méprisaient et où ils

se méprisaient, devant la mise en scène du coup de

force auquel ils avaient si souvent pensé.

Avec la froide correction d'un officier commandé

de corvée, le capitaine Andarran vint prendre les

ordres de Duputel. Il fit signe à une escouade de se

détacher et de le suivre, sans armes ; il entra dans

l'hémicycle par le tambour de gauche, s'approcha

du député récalcitrant, lui posa légèrement un doigt

sur l'épaule.

Toujours prostré, Bayonne releva des yeux

éteints, qui semblaient ne pas comprendre. Ils se

dilatèrent subitement : une lueur de vie et d'intel-j

ligence rentra dans ces prunelles, une épouvante y ;

passa, puis une fureur. Il avait reconnu Pierre. — .

Cétait lui, l'homme qui le touchait ! L'homme qu

la regardait insolemment tout à l'heure, qui l'ai-

mait, sans doute, qu'elle aimait, peut-être ! L;

figure de funeste présage qui le poursuivait depui

RENVERSE. 377

quelques jours, le rival pressenti qui allait béné-

ficier de son malheur ! Et on le livrait à cet homme

comme un criminel, pour subir de lui l'humilia-

tion publique ! — Secoué par un dernier spasme de

sa fièvre revenue, il se dressa à demi sur son banc,

avança un visage hagard, et, d'un geste convulsif,

il leva la main sur l'officier.

Pierre détourna le coup mal dirigé. La main de

l'agresseur, déviée sur l'épaulette, essaya de l'ar-

racher, glissa le long de la manche, sans force. Le

capitaine pâlit, se contint ; ses doigts s'abattirent de

nouveau, plus durement cette fois, sur le collet du

député. Un seul mot siffla entre ses dents :

— Sortez !

Épuisé, retombé dans l'inconscience, le socia-

liste obéit docilement, comme un enfant. Soutenu

par Caucuste et par Cantador, suivi par les soldats,

il sortit, apparut sur le seuil de la salle. Là, il s'ar-

rêta ; il promena un regard vide sur les collègues

qui l'attendaient, massés au bas des degrés ; d'une

voix étranglée, il jeta un cri, répété aussitôt par ses

deux compagnons :

— Vive la République sociale !

Il n'y eut ni sourires ni protestations. La bonne

humeur réveillée par l'arrivée de la troupe faisait

place à une horreur tragique, devant le tableau qui

s'encadrait dans la porte du tambour ; ce visage

livide, égaré, si beau encore de sa beauté orientale

sous la noire chevelure en désordre ; ces deux aco-

lytes grotesques, les soldats qui les poussaient, —

378 LES MORTS OUI PARLENT.

chaque détail de la scène évoquait des réminis-

cences grandioses et de hideux rapprochements,

dans les imaginations frappées par cette sinistre

parodie de YEcce homo. La même impression per-

sista, quand le petit groupe descendit les marches,

traversa les rangs pressés, sous les regards hostiles ;

l'irritation tomba dans les cœurs serrés, tant il don-

nait, ce malheureux, la vision d'un fou conduit au

supplice. La troupe qui se retirait l'enveloppa à

l'extrémité du couloir, il disparut.

On reprit la séance, pour la forme ; on la leva

aussitôt d'un commun accord ; l'oppression des

esprits ne leur permit pas de poursuivre le débat.

Jacques rejoignit son frère, qui formait sa com-

pagnie avant de la ramener au quartier.

— Mon pauvre ami, tu as reçu une jolie com-

mission, pour ton début à notre service ! Quelle

mouche a piqué mon misérable labadens ? Est-il

devenu fou, comme on le dit ? Moi qui le connais

depuis l'enfance, je crois que ses prophètes lui ont

remonté au cerveau. J'avais toujours pensé que ce

brillant météore finirait ainsi. — Reviens-tu dîner

avec moi, quand tu auras reconduit tes hommes ?

— Je ne te promets pas, répondit Pierre ; il faut

d'abord que je me mette en quête de deux cama-

rades. »

Jacques fixa sur son frère un regard d'interroga-

tion étonnée.

— Ah çà ! es- tu devenu fou, toi aussi ? Tu ne vas

pas provoquer cet aliéné ? Tu arrêtais un factieux,

RENVERSE. 379

dans tes fonctions d'officier de police : le commis-

saire ne demande pas raison au malfaiteur qui

regimbe.

— Je sais ce que j'ai à faire, repartit le capitaine.

— Mais c'est idiot ! Ça ne soutient pas l'examen !

Tu me ferais croire que tu as autre chose contre lui !

— Épargne-moi les subtilités : ce bandit a levé

la main sur moi ; il a prononcé sur lui-même sa con-

damnation, conclut sèchement l'officier en prenant

la tête de sa colonne.

L'aîné vit sur le front de Pierre une barre

d'obstination qu'il connaissait bien. Il le regarda

s'éloigner, il cherchait à s'expliquerune détermi-

nation si peu justifiée. Un doute entra dans son

esprit, une clarté se précisa. — Oui, le frère avait

« autre chose » contre l'homme qu'il voulait châ-

tier. Ce n'était pas l'offense d'un insensé qui allait

armer sa main, c'était un autre sentiment. Et les

réflexions de Jacques s'appesantirent avec un effroi

douloureux sur la voie où le mettait sa découverte.

Le lendemain de ce jour, deux landaus s'arrê-

taient dans une clairière des bois de Meudon. Nid

charmant de ramée et d'herbe fleurie ; les oiseaux

pépiaient, le bourdonnement des insectes tremblait

dans l'air chaud du matin d'été. Le capitaine

Andarran descendit d'une des voitures avec deux

officiers de son régiment : Bayonne sortit de l'autre,

flanqué de Caucuste et de Cantador. Il était plongé

dans l'accablement stupide que rien n'avait pu dis-

380 LES MORTS QUI PARLENT.

siper depuis la veille. Il avait laissé au vieux révolu-

tionnaire le soin de régler tous les arrangements

nécessaires, indifférent comme s'il se fût agi d'un

autre, ne répondant pas aux questions, aux conseils

de ses amis. En présence des officiers, une impres-

sion de gêne et d'ennui passa pour une seconde sur

son visage, tandis qu'il regardait ses deux témoins :

une dernière révolte de ses vanités d'homme élé-

gant, à l'idée d'être assisté dans une affaire de cette

nature par ces deux ridicules personnages. Il

retomba aussitôt dans sa morne contemplation inté-

rieure, parut étranger aux préparatifs qu'on fai-

sait. Avec des mouvements d'automate, il suivit les

prescriptions de Cantador, prit l'épée que ce col-

lègue lui assurait dans la main.

Ses traits ne se ranimèrent qu'à l'instant où il vit,

à deux pas devant lui, la figure et la poitrine de

Pierre. Comme la veille, un éclair de fureur ralluma

ses yeux éteints, un frisson le secoua de la tête aux

pieds. Avant même que le directeur du combat eût

achevé de proférer les paroles du signal, d'un élan

de fauve qui se rue sur sa proie, il bondit sur l'offi-

cier, l'épée haute. Le bond fut si rapide que Pierre

eut à peine le temps d'allonger le bras, de recevoir

la masse qui s'abattait de tout son poids sur l'arme

tendue au bout de ce bras ; les témoins de Bayonne

n'avaient pu faire un geste que déjà il s'affaissait

entre eux, battant l'air des deux mains.

Les médecins accoururent, déchirèrent la chemise,

échangèrent des regards consternés :

RENVERSE. 381

— Il est perdu ! Le poumon traversé... Ce n'est

plus qu'une question de minutes !

Une écume sanglante coulait de ses lèvres, sur le

gazon où on l'avait couché ; une taie vitreuse s'épais-

sissait sur ses yeux. Il se souleva péniblement, fit

signe qu'il voulait parler. Cantador se pencha sur

lui, toujours emphatique et solennel :

— Et toi aussi, je t'aurai vu tomber pour la

cause ! Ami, grand citoyen, verse dans le cœur de

ton ami les paroles que tu veux léguer au monde :

dis-moi le vœu suprême que je transmettrai à tes

vengeurs, à la postérité !

Le blessé balbutia d'une voix faible, indistincte,

comme une leçon ressouvenue, récitée dans son

égarement, ces mots :

— Ce ne sont ni les Titans qui l'ont frappé, ni

les géants démesurés qui se sont opposés à lui...

Mais Judith, fille de Mérari, l'a renversé par la

beauté de son visage... Elle s'est parée d'une robe

neuve pour le tromper... Ses yeux ont été ravis par

les sandales... Sa beauté... a rendu son âme cap-

tive... elle a frappé à la tête... de son fer...

Le souffle lui manqua : la belle tête pâle retomba,

inerte.

Ce furent les dernières paroles d'Elzéar Bayonne,

le grand orateur.

CHAPITRE XIX

LES CHAGRINS DE JACQUES

Ces événements défrayèrent la chronique pendant

la semaine d'attention posthume que Paris accorde

à ses comédiens ordinaires. Dans la presse, dans les

milieux parlementaires, dans le monde cosmopolite

où Bayonne fréquentait, on écrivit les articles émus,

on échangea les vues ingénieuses que ce beau thème

comportait. La semaine suivante était celle du

Grand Prix : ils en furent d'autant plus vite effacés,

les cercles de rides légères qui signalent un moment,

à la surface des eaux parisiennes, la place où un

corps a plongé dans ce profond puits d'oubli.

Esther jugea pourtant que la princesse Véraguine

ensevelissait bien vite ceux qu'elle tuait, lorsqu'elle

croisa la voiture de Daria au retour de Longchamps.

Experte au discernement de toutes les nuances fé-

minines, l'actrice observa sur l'étrangère un éclat

triomphal de beauté ravivée, la redoutable parure

attachée au front d'une femme par le drame san-

glant qui a certifié son pouvoir : prestige fascinant,

tout pareil à celui que les grandes tueries mettent

au front des conquérants. Renseignée mieux que

personne sur le cœur de l'homme qui avait payé de

LES CHAGRINS DE JACQUES. 3 8 3

sa vie cette parure, Esther avait peut-être été la

seule à deviner le véritable secret de l'inintelligible

renverse, secret expliqué de tant de façons par les

psychologues et les politiciens. Durant la minute

où cette rencontre fortuite remit face à face les deux

femmes, elles échangèrent des regards qui accusaient

différemment : — « Cest vous, disait celui de

l'actrice, vous qui l'avez perdu en voulant l'élever

jusqu'à vos nuages qu'il ne pouvait atteindre. » —

« C'est vous, en le dégradant sur votre terre où vous

le rabattiez, » disait celui de la princesse. — Elles

avaient toutes deux raison dans leurs reproches ;

elles avaient exaspéré, eût dit Ferroz, les deux morts

qui se battaient au fond de cet homme : l'accapareur

cupide et le justicier mystique. — Toutes deux,

elles passèrent outre, entraînées sur la pente de

leurs jeunes vies ; l'une, avec sa résignation fataliste

qui prenait vite son parti de l'inévitable ; l'autre,

avec l'instinct pratique de l'araignée qui ne compte

pas les toiles déchirées, recommence aussitôt d'en

ourdir de nouvelles.

Chez la baronne Dolorès, dans un monde où les

sentiments comme les affaires sont des opérations à

court terme, nul ne s'étonna de voir entrer Daria,

ce même soir du Grand Prix ; un air de défi hautain

rendait sa beauté plus provocante.

— Regardez-la, disait Félines d'un ton de con-

naisseur : regardez ce rythme des mouvements qui

faisait dire au pauvre Elzéar qu'elle avait une ma-

zurka de Chopin cousue dans sa robe !

384 LES MORTS QUI PARLENT.

Si les mondains trouvaient le temps de se sou-

venir, les habitués du salon aument pu philoso-

pher en observant la princesse auprès du capitaine

Andarran, sur ce même divan de la rotonde des

palmiers où Pierre occupait la place hantée par

une ombre triste.

— Je m'ennuie, ce soir, avait dit la jeune femme

à l'officier ; j'ai vu trop de civilisés imbéciles,

aujourd'hui : venez me raconter vos histoires de

sauvages, où le pire sauvage, c'est peut-être vous !

Elle écoutait, avec un intérêt visible, ce qu'elle

appelait des histoires : les quelques mots brefs,

avares, où Pierre condensait comme à regret

l'essentiel d'un pays, d'une action, d'une pensée.

Elle écoutait avec plus de plaisir encore, semblait-

il, les longs silences où il s'enfermait ensuite, le tu-

multe réprimé sous cette froide réserve. Elle écou-

tait surtout le sourd travail d'une lâcheté qui dissol-

vait auprès de sa robe la force de cet homme.

Courber un chêne en le touchant de son gant,

laquelle résiste à cette tentation ?

Lorsque Andarran se fut éloigné, Daria vit venir

à elle Mrs Ormond. L'Américaine était la seule amie

avec qui elle eût de l'abandon, poussé quelquefois

jusqu'aux épanchements intimes : elle aimait, dans

cette nature si différente de la sienne, une vivacité

prime-sautière, la clarté, la témérité méthodique

de l'esprit. Elle ne se déroba pas, quand Mrs Ormond

l'interrogea avec un sourire curieux :

— Alors, il s'apprivoise, votre sauvage ? Mes

LES CHAGRINS DE JACQUES. 385

compliments, chère ; mais permettez-moi d'être

enfant terrible : vous pouvez trouver du plaisir

à flirter avec lui, malgré...

— Parce que, répondit hardiment Daria. —

Comment vous dire ? Vous n'allez pas me com-

prendre, ou vous me regarderez comme un monstre :

j'aime sur ses mains l'odeur du sang de l'homme

que j'ai aimé.

— Oh ! la petite barbare ! — Mrs Ormond réflé-

chit un instant. — Non : simplement une femme,

comme nous toutes. Voulez-vous que je dise mon

sentiment ? Votre nouvel idéal se nomme la force,

et il vient au bon moment pour lui, ce héros. Vous

avez été folle d'idées, chérie ; la poursuite d'une

idée, la recherche de celui qui devait la repré-

senter, toutes ces imaginations ne vous ont pas

donné ce que vous en attendiez ; maintenant, vous

allez aimer la force, par rancune contre l'idée qui

vous a déçue. — Vous aimerez la force, Daria, elle

nous attirera toujours invinciblement, toutes tant

que nous sommes. Vous l'aimiez déjà, peut-être,

sans vous en douter ; vous vous obstiniez dans un

amour de volonté : votre cœur lui échappait, se

donnait de lui-même au maître que vous ne vouliez

pas.

La princesse se consulta, comme pour vérifier si

cette voix était bien l'écho de sa propre songerie.

— J'aimerais la force, moi qui l'ai tant maudite ?

Je chercherais un maître, moi aussi, en désespoir

de cause, faute de trouver un instrument ? Le véri-

336 LES MORTS QUI PARLENT.

table idéal, ce serait la force, souveraine dans la

nature, créatrice de la vie, belle de sa puissance

de création ? — C'est bien possible, après tout !

Arabella, ce doit être enivrant de sentir la force

sur soi ; de la dominer d'abord, puis d'être brisée

par elle... Arabella, je vous défends de penser des

choses qui me font peur... et qui m'attirent !

Jacques épiait avec une anxiété croissante les

progrès de l'intimité entre son frère et la princesse,

de leur flirt, comme disait Mrs Ormond dans sa

langue. Il savait trop que ce mot n'aurait jamais de

sens pour Pierre, pour ce cœur qui mettrait toute

son énergie combative dans une passion, qui broie-

rait tous les obstacles afin de satisfaire cette pas-

sion. Attendu chaque jour à la Bourdette, l'officier

s'attardait à Paris sous divers prétextes, sans rai-

son sérieuse, sauf celle qu'il ne disait pas et que

Jacques devinait trop sérieuse. De la vieille maison

où on languissait après l'absent, l'aîné recevait des

lettres pressantes, inquiètes d'abord sur les suites

de cette blessure dont le chirurgien devait mal

augurer, puisqu'il retenait Pierre ; épouvantées en-

suite à l'occasion de son duel incompréhensible, et,

depuis, si mélancoliques !

Compatissant aux peines de Marie, qui l'occu-

paient sans cesse, qui le troublaient, — car il crai-

gnait de regarder dans son propre coeur, lorsqu'il se

laissait aller aux conjectures sur la passion nais-

sante de son frère pour Daria, — Jacques n'avait

depuis quelque temps que des sujets de chagrin.

LES CHAGRINS DE JACQUES. 387

Il n'était pas demeuré insensible à la catastrophe

de ce Bayonne, séparé de lui par les idées, mais

auquel le rattachaient tous ses souvenirs de jeu-

nesse, la communion intellectuelle des bonnes

années où les deux étudiants rêvaient et bâtissaient

leur avenir côte à côte. Disparu, l'ancien cama-

rade, et dans quel drame ! Frappé près de lui, et

par quelles mains ! Par les mains fraternelles. Une

autre disparition allait l'affliger plus vivement en-

core dans un de ses meilleurs attachements.

Deux semaines s'étaient écoulées sans que l'on

vit M. de Kermaheuc à la Chambre. Un déplace-

ment le retenait en Bretagne, pensait Jacques. Une

après-midi, l'huissier remit au député d'Eauze le

bulletin d'un visiteur : c'était le vieux domestique

du marquis.

— Ah ! monsieur Andarran, lui dit cet homme.

M. le marquis est bien mal ! Le médecin m'a déclaré

que c'était fini, qu'il fallait prévenir les parents.

Mais M. le marquis n'a ici aucun parent. M. le duc

de Jossé-Lauvreins voyage dans des pays, en Asie.

Alors, je suis venu vous chercher.

Jacques accompagna, rue de Monsieur, le servi-

teur qu'il pressait de questions. Plus fidèle qu'ins-

truit, le brave Breton ne l'éclaira guère.

— On n'y comprend rien, monsieur Andarran.

Le docteur lui a ordonné une bronchite, ou quel-

que chose comme ça ; mais il ne sait pas lui-même,

qu'il dit, comment ce petit mal a eu raison de

M. le marquis, si vigoureux.

388 LES MORTS QUI PARLENT.

Voici ce que le médecin ne savait pas.

Le soir de l'expulsion de Bayonne, comme les

députés quittaient le Palais-Bourbon après la mémo-

rable séance, M. de Kermaheuc s'apprêtait à sortir,

enchanté de cette nouvelle avanie faite au parle-

mentarisme. Il prenait ses effets dans son armoire,

voisine de celle du socialiste. La porte de cette der-

nière était grande ouverte, le casier en désordre :

Caucuste était venu chercher le manteau et le cha-

peau de l'expulsé ; dans l'agitation de cette minute,

il avait fait choir de l'étagère une liasse d'imprimés,

une serviette d'où s'échappaient des lettres, des

papiers répandus à terre. Tandis que M. de Ker-

maheuc classait sa propre distribution, sous le bec

de gaz du couloir, ses regards tombèrent sur un

petit-bleu qui traînait à ses pieds. Il venait de re-

cevoir lui-même un télégramme de ce modèle, il crut

l'avoir laissé glisser de son portefeuille ; il se baissa,

ramassa le papier. C'était bien l'écriture de sa

dépèche ; il y jeta les yeux de confiance, lut quel-

ques mots, s'arrêta. Elles ne s'adressaient point à

lui, les lignes tracées par la plume familière, ou-

blieuse de sa prudence habituelle : on conjurait

Elzéar de venir une fois encore, une dernière fois,

pour recevoir les conseils d'une tendresse en éveil ;

et la suite ne laissait pas de doutes sur le carac-

tère de cette tendresse. — La trahison, ignoble,

avec cet homme ; avec le misérable que la Chambre

elle-même venait de vomir !

Le marquis sortit, héla un fiacre, donna l'adresse

LES CHAGRINS DE JACQUES. 389

de la rue Fortuny ; après quelques tours de roue,

il fit arrêter, descendit, paya le cocher, s'éloigna à

pied dans une autre direction. Il marcha sur les

quais, perdu dans ses pensées, il s'accouda long-

temps sur un parapet, regardant couler l'eau noire.

Il ne fut tiré de ses réflexions que par un frisson

aigu : le temps tournait à la pluie ; au sortir de la

fournaise qu'était la Chambre ce jour-là, il avait

été saisi par la fraîcheur humide du soir. Il rentra,

s'alita, avec le mal dans son vieux coeur et dans

son vieux corps.

— Ce n'est qu'un refroidissement, avait dit

d'abord le docteur. — A la seconde visite, A diag-

nostiqua une bronchite. Les jours suivants, comme

le mal empirait, ce médecin s'étonna :

— C'est singulier : le sujet est encore robuste,

une physiologie de lutteur ; il devrait se défendre

mieux contre cette atteinte légère.

— Le malade ne lutte pas contre son mal, avait-

il dit enfin ; positivement, c'est un organisme qui

s'abandonne, avec tous les moyens de résister.

Rien à faire dans ces cas-là»

Il n'y avait plus rien à faire ; la fièvre minait le

vieillard, on devinait l'agonie prochaine, quand

Jacques s'approcha du lit de son ami.

Le marquis lui sourit, avec un fier effort pour

retrouver sa belle humeur.

— Heureux de vous serrer encore la main, mon

cher enfant. Le vieux loup est sur ses fins. Que

font-ils de méchant ou de bête, à la Chambre ? Je

390 LES MORTS QUI PARLENT.

pensais vivre assez pour voir crouler la baraque.

Je me suis trompé. Tout nous trompe, et nous nous

trompons nous-mêmes. Si vous voulez ne pas souf-

frir et vieillir tranquille, Jacques, ne croyez à rien ;

d'abord parce qu'il n'y a plus rien à quoi l'on puisse

croire, en ce monde.

Andarran essaya de plaisanter le malade, de lui

donner de bonnes paroles :

— Bah ! Vous durerez longtemps, très long-

temps ; assez pour voir revenir la royauté !

— Non. C'est moi qui lui reviens. Il n'y a plus

de roi que là-haut.

— Eh bien ! il faudra vous résigner à rester dans

notre république.

— Non, non, fit le marquis, la Mort seule ne

trompe pas. Avant deux jours, je serai au corps de

garde.

— Que voulez- vous dire ? demanda le jeune

homme.

— Une idée. J'ai mes idées sur l'éternité. Voyez-

vous, les gens comme moi ne sont pas des saints,

loin de là ; ils ont trop aimé les belles dames ; et ils

ont trop mauvaise tête pour obéir à qui que ce soit,

même à notre sainte mère l'Église. N'empêche que

le bon Dieu, qui ne laisse rien perdre, les enrôle

pour les grandes occasions, comme le roi enrôlait

des reîtres, des Suisses : soldats indisciplinés, pil-

lards et paillards, mais qui ne boudaient pas au feu.

Ainsi de nous autres : nous lui faisons médiocre

service en temps ordinaire, au bon Dieu; mais il

DES CHAGRINS DE JACQUES. 391

sait que nous sommes toujours prêts à foncer sur les

crétins qui croient tout savoir, ne savent rien, et

nient son existence; sur les malandrins qui dé-

troussent son Église, la vieille mère qu'on chagrine

parfois, et qu'on aime, pourtant, parce qu'elle avait

fait notre France. Aussi doit-il avoir quelque part

à la porte de son paradis., une façon de corps de

garde pour les soldats de notre espèce. Oh! ce ne

sera pas magnifique comme le séjour des saintes

gens, de ceux qui furent purs, soumis, vertueux

mais ce sera tolérable, j'imagine. Le bon Dieu y

entrera de temps en temps, il nous dira : — Bon

jour, mauvaise troupe ! Vous ne valiez pas cher,

mais vous étiez toujours prêts à risquer votre peau

pour moi. Allons ! je dirai à saint Pierre qu'il vous

accorde quelques petites douceurs. — Je ne suis

pas ambitieux, Jacques, j'espèce une place dans ce

quartier. Faites-moi donc l'amitié d'aller chercher

à la paroisse un vicaire que je connais, un petit

maigre avec des verrues, un blond, qui est du pays

d'Auray ; il n'y a qu'un Breton qui puisse com-

prendre mes péchés, peut-être moins gros qu'ils

n'en ont l'air.

Jacques partit pour s'acquitter de la commis-

sion ; il promit de revenir le lendemain.

Il revint trop tard. De domestique le reçut avec

un sanglot :

— M. le marquis a passé, doucement.

Dans la chambre, deux ouvriers, — de ces gens

du Déonois employés à Saint-Ouen qui venaient

392 LES MORTS QUI PARLENT.

solliciter leur subside accoutumé, — étaient age-

nouillés au pied du lit : leurs doigts roulaient de

gros chapelets, ils récitaient des litanies. La sœur

de garde arrangeait sur la table, entre les flam-

beaux, le vase d'eau bénite ; n'ayant pas trouvé le

rameau de buis qu'elle demandait, elle avait dé-

croché du mur et mis dans ce vase la touffe de

lierre rapportée de Goritz. Le vieillard reposait sur

le lit. Sous ses paupières abaissées, les yeux voilés

semblaient chercher au fond de l'alcôve le portrait

de M. le comte de Chambord. Les mains seraient

un ancien crucifix de fer; le crucifix conservé dans

la famille depuis le 19 août 1626, jour où Geoffroy

de Kermaheuc l'avait porté en marchant au sup-

plice, derrière le comte de Chalais. L'expression du

visage était lasse, tranquille ; on lisait sur les traits

l'assurance et le contentement de quelqu'un qui

est rentré chez lui.

Andarran prit les dispositions qu'on] lui deman-

dait de régler, en l'absence d'autres proches. Il as

sista à l'ouverture du testament, quand le notaire

du marquis se présenta. Cet acte était très bref : le

défunt laissait son domaine de Kermaheuc à l'hos-

pice de Morlaix, et un petit capital, reliquat de son

bien, à Mlle Rose Esther. Quelques mots de remer-

ciement ému accompagnaient ce legs : « Ceci est

mon dernier témoignage d'affection et de gratitude

à la chère enfant qui a entouré de soins mes vieux

jours et m'a consolé de durer. »

Ainsi, le courage avait manque au vieillard pour

LES CHAGRINS DE JACQUES. 393

déchirer et retoucher ce testament. Il avait voulu

respecter sa dernière illusion, même perdue, et

que les hommes la respectassent après lui.

Le marquis interdisait expressément tout envoi

de faire-part. Jacques trouva peu de monde rue de

Monsieur, le surlendemain; quelques députés de la

droite qu'il avait prévenus, quelques membres âgés

du cercle de l'Union, un groupe des Bretons de

Saint-Ouen. Quatre d'entre eux, anciens mobiles,

ne voulurent pas souffrir que le cercueil de leur

commandant fût chargé par d'autres mains ; ils

repoussèrent les lugubres employés, ils l'emportèrent

Le petit cortège diminua encore avant d'arriver à

l'église Saint-François-Xavier. Il était si peu nom-

breux que la messe des funérailles ressemblait plu-

tôt à un bout de l'an. Vers la fin de l'absoute, on

aperçut, à l'entrée de la nef vide, le paletot noisette

et la barbe blanche de Cantador.

— C'était un adversaire, dit-il à Jacques, je l'ai

combattu vivant. Mais c'était un vieux comme moi,

de l'autre temps. Il était fidèle à ce qu'il aimait. Je

le respecte. Je suis venu le saluer. Barbes eût fait

ainsi.

Et ils allèrent jusqu'à la gare Montparnasse, les

deux Andarran, le révolutionnaire, les exilés bre-

tons, prendre congé du voyageur qui s'en retour-

nait là-bas, au caveau des Kermaheuc ; « à la mai-

son, où ils m'attendent, disait souvent le dernier

de la lignée, où ils s'impatientent, où ils se deman-

dent ce que je peux bien faire encore ici. »

394 îvES MORTS QUI PARLENT.

— Faut pasl e plaindre, il rentre chez lui, mur-

murèrent les gars du Léonois, tandis que leur vague

regard nostalgique suivait le train de Bretagne.

Ce même jour, Jacques reçut de sa cousine une

lettre où palpitait la détresse d'un cœur qui n'en

peut plus. Pierre entra dans la chambre l'instant

d'après. Le capitaine partageait avec l'aîné le

petit logement de la place Saint-Thomas-d'Aquin.

Il prévint son frère qu'il lui ferait faux-bond pour

une visite projetée en commun ce soir-là, — décla-

ration qu'il faisait tous les soirs, depuis quelques

jours. Jacques prit son grand courage, jugeant que

le moment de parler était venu.

— Vois, frère, une lettre de Marie. Elle se tour-

mente à la folie, la pauvre petite. Elle ne veut pas

croire aux assurances que nous lui donnons, elle

s'imagine que le chirurgien te retient parce que ton

état n'est pas satisfaisant. Dieu sait pourtant qu'il

t'a signé depuis longtemps un exeat en forme, ce

brave homme, avec le meilleur certificat de belle

santé. Dois- je annoncer dans ma réponse ton retour

à la Bourdette ?

— Incessamment, quelques jours encore... dit

le capitaine avec un peu de gêne, et presque d'hu-

meur. — Tu sais que j'ai des tracas de service ; j'ai

commis la maladresse d'accepter l'intérim de ce

camarade, qui ne revient pas...

Jacques se leva, le regarda bravement dans les

yeux :

LES CHAGRINS DE JACQUES. 395

— Écoute, Pierre. Tu m'as toujours permis de te

parler comme ferait le père, s'il était encore là.

Pour la première fois, tu ne me dis pas franchement

la vraie raison d'un de tes actes. Cela te ressemble

si peu !

— Que veux-tu dire ? A qui en as-tu ? fit l'offi-

cier. Et Jacques vit la barre de volonté qui se mar-

quait sur le front, hostile.

— Oh ! tu vas m'en vouloir à mort ! Tant pis.

C'est moi le chirurgien, à cette heure, et j'opère,

pour ton bien. Penses- tu que je n'aie pas vu ton

cœur partir, à la suite de qui je sais ? Il te mène à

ta perte, frère. Je n'ai rien à dire contre une per-

sonne que je respecte ; mais j'ai pu l'étudier à loi-

sir, tu n'ignores pas pourquoi, et dans quelles cir-

constances. Nature intéressante, admirable, si tu

veux ; mais dangereuse, surtout pour toi ; incom-

patible avec la tienne. Telle que je la connais, tel

que je te connais, il ne peut y avoir entre vous deux

qu'un choc violent, délicieux peut-être, mais ra-

pide et meurtrier. Il ne peut pas y avoir fusion. Ta

froide volonté, sa volonté exaspérée, — il me sem-

ble voir là, devant moi, deux substances qui ne se

combineront que pour une explosion.

— Merci de ta psychologie, et de ta morale, in-

terrompit railleusement Pierre. — Je vois plus

simplement une personne comblée de dons et

d'attraits.

— Je ne suis pas un moraliste, frère. Tu aurais

pris d'assaut un de tes villages nègres, tu me dirais :

396 LES MORTS OUI PARLENT.

Voilà cette superbe créature dont je raffole, — je

te répondrais : Passe ta fantaisie, et grand bien te

fasse ; puis, reforme ta colonne, repars, sans regar-

der derrière toi. Mais il n'est pas question de cela,

ici. C'est ta vie qu'on te demandera, ta vie que tu

voudras donner. Le contrat sera éphémère, cala-

miteux, je le pressens, et ta ferme raison le pressent

comme la mienne. Sans garanties de bonheur, tu

seras détourné de ta vraie voie, arraché à la belle

tâche que tu aimes si passionnément, que tu pré-

fères à tout, au fond de l'âme !

— Pourquoi ? On dirait à t' entendre qu'on ne

peut pas s'unir à une étrangère ?

— Ne me fais pas dire de sottises, reprit Jacques.

La race et le pays n'ont rien à voir dans votre af-

faire. Ne généralisons pas. Même en allant aussi

loin, tu pourrais tomber sur la compagne qu'il te

faudrait : quand une de ces femmes-là sait sou-

mettre aux dures lois de la vie les trésors de droi-

ture et de courage qui leur ont été départis, c'est

le plus précieux don que le Ciel puisse faire à un

homme. Mais tel n'est pas le cas de celle que notre

ami Ferroz appellerait, — ne te fâche pas, — une

excessive, une impulsive. D'abord, elle est trop

riche pour toi ; son argent te pèserait terriblement,

mon pauvre ami. Voyons, l'imagines-tu te suivant

à Lang-Son ou à Bafoulabé ? — Pierre, une autre t'y

suivrait. Ah ! laisse-moi en venir à ce que je voulais

te rappeler, avant tout ! Lors même que cette per-

sonne aurait toutes les perfections que ton désir

LES CHAGRINS DE JACQUES. 397

lui prête, je ne m'occupe en vérité ni d'elle ni de

toi ; je pense, et tu penses toi-même à une autre, à

notre petite perle que tu vas broyer. Tu n'es pas

libre, tu le sais bien ; tu es engagé avec la chère

malheureuse qui n'a que toi, qui n'a vécu que pour

toi!

— Je n'ai jamais prononcé une parole qui m'en-

gageât envers qui que ce soit, répliqua l'officier,

rudement, avec une sourde irritation, — contre

lui-même.

— Il y a des engagements sans paroles. Elle, du

moins, elle les tient pour assurés, depuis longtemps;

Veux- tu la désespérer ? N'auras-tu pas pitié ?

La barre qui attestait sur les traits de Pierre

le combat intérieur se creusa, presque mé-

chante :

— Il y a des consolateurs. Tu joues la magna-

nimité, Jacques. Crois-tu que je sois dupe du bel

effort que tu fais ? Ignorant de l'inclination que tu

as étouffée ? Tu me remercierais peut-être de ne

pas t'écouter. Tout peut s'arranger, avec du con-

tentement pour tous. Penses-y...

Le jeune homme tourna sur ses talons, rentra

dans sa chambre.

Jacques recula, sous le coup brusquement asséné ;

il en demeura un instant étourdi, écoutant battre

son cœur, écoutant les choses lâches que mur-

muraient en lui les échos de la voix qui venait de

parler. Il fit le geste instinctif, effrayé, qui écarte

une vision de péril ; il se précipita sur les pas de

398 LES MORTS QUI PARLENT.

son frère, lui posa sur les épaules deux mains

tremblantes :

— Tais-toi, Pierre ! Pense de moi ce que tu veux !

Encore une fois, il ne s'agit ni de toi, ni de moi,

il s'agit d'elle. Comme moi, mieux que moi, tu le

sais bien, nul autre homme que toi n'existe, n'exis-

tera jamais pour elle. Cette lâche défaite ne servi-

rait de rien. Elle ne comprendrait même pas.

Abandonnée par toi, son sort ne fait pas de doute.

Comme elle a vécu jusqu'ici d'un seul espoir, elle

vieillira sous le poids d'un seul chagrin, chaque

jour aussi cruel ; elle vieillira comme tante So-

phie, frappée à la même plaee, de la même plaie

inguérissable. Veux-tu ce meurtre moral, ce re-

mords ? Est-ce pour ce martyre que nous l'avons

recueillie tout enfant, choyée, formée à la pensée

qu'elle serait ta femme ? — Frère, je te connais,

tu es bon, tu es droit ; à cette minute, tu souffres

autant que nous, plus que nous, du mal que tu vas

faire à l'innocente, à celle qui a mis en toi sa foi

angélique, à celle qui se courbera en adorant la

main de son bourreau... Frère, je te dis les choses

rudes qu'eût dites le père, à ma place : Soldat,

tu vas jeter à l'ennemi le drapeau qu'on t'a confié,

ce drapeau est vivant, une âme !

Pierre ne protesta pas. Silencieux, concentré,

ses doigts écrasaient sur le marbre de la cheminée

la cigarette qu'ils tenaient. D'un ton radouci, il

balbutia, lui, l'homme à la parole toujours si nette :

— Allons, c'est bon. J'irai là-bas. On verra, on

LES CHAGRINS DE JACQUES. 399

s'expliquera... on réfléchira... Dis-leur que j'irai la

semaine prochaine.

— Pourquoi pas tout de suite ?

— Je dois m' absenter quatre ou cinq jours. Un

déplacement à Dieppe, un pique-nique organisé

depuis longtemps, avec ces dames, au chalet des

Sinda. J'ai promis de les accompagner.

— Dégage-toi, pars demain, ce soir, je t'en

supplie.

— Impossible, j'ai promis. Ne me demande pas

l'impossible, que diable !

Il prit son chapeau, sortit, comme un écolier qui

se dérobe aux^remontrances.

Jacques repassa dans sa chambre. Un quart

d'heure, il marcha en long et en large, les yeux

fixés sur les rosaces du tapis de moquette : fleurs

rouges et jaunes où il avait vu s'épanouir et se faner

tant d'illusions, tant de rêves, ambitions politiques,

mirages de gloire, projets de travail, imaginations

involontaires de ce qui aurait pu être, si Marie...

Un instant, il lui sembla qu'elles refleurissaient

les pensées attachées à ces arabesques familières ;

il se laissa bercer aux suggestions diaboliques de

son frère. Si c'était possible ? S'il y avait du bon-

heur pour tous !.. Une voix claire, implacable, le rap-

pela à la réalité, à la vérité : il n'y aurait que mal-

heur pour tous, s'il cessait la lutte contre Pierre,

contre lui-même, s'il essayait de se faire sa part,

s'il cédait à la décevante espérance. Et Jacques

sourit ironiquement de la folle tentation, de sa

14

400 LES MORTS QUI PARLENT.

défaillance momentanée ; il s'assit à son bureau,

écrivit :

Mademoiselle Sophie Andarran

A la Bourdette

« Chère tante Sophie, si vous n'avez pas d'argent,

passez chez le notaire, prenez en mon nom ce qu'il

vous faut, et venez vite, avec Marie. Pierre court

un danger. Pas un danger physique, rassurez-vous ;

un de ces dangers qui menacent toujours les hommes,

du côté du cœur. Vous seules, vous deux, pouvez

le conjurer. Vous devinez ? Vous comprendrez, je

vous expliquerai. Mais arrivez d'abord, sans perdre

un jour.

« Ne dites rien de tout ceci à Marie, inutile de

l'effrayer. Dites-lui, ce qui est vrai, que son père est

repris d'une forte attaque de goutte et ne pourra

pas de sitôt se mettre en route pour Eauze. Je suis

allé relancer notre écervelé d'oncle Sénauvert ; il

baisse visiblement et demande à revoir sa fille. Il

est convenable que Marie se rende à ce vœu. Ame-

nez-la sous ce prétexte, vite, chère tante. Venez

repêcher votre Pierre, aider votre Jacquot. »

Il alla jeter cette lettre à la poste, il rentra plus

confiant, plus tranquille, comme on l'est quand

on a fait acte de raison et de sacrifice.

CHAPITRE XX

MARIE

Trois jours plus tard, Jacques recevait ses pa-

rentes à la descente du train. En le voyant seul,

Marie ouvrit de grands yeux effarés, comme si elle

eût trouvé l'énorme ville déserte, après l'engloutis-

sement de tous ses habitants.

— Pierre est en Normandie pour une affaire, dit

l'aîné ; une affaire de service qu'il ne pouvait

remettre. Vous le verrez accourir demain.

Il installa les deux femmes dans un hôtel de la

rive gauche, près de son logement. Tante Sophie

conduisit aussitôt sa nièce chez le père Sénauvert.

Le vieux viveur allait habituellement passer la belle

saison à Eauze, auprès de sa fille ; empêché cette

année par ses infirmités, il geignait, réclamait les

soins de l'enfant dont il ne se rappelait l'existence

que pour l'utiliser comme garde-malade, lorsque

une attaque de goutte l'obligeait de dételer.

I,a tante revint en hâte, impatiente de confesser

Jacques.

— Eh bien ! Qu'y a-t-il ? Un cotillon, si j'ai com-

pris ta lettre ?

— Pire, répondit le neveu : une magicienne, une

402 LES MORTS QUI PARLENT.

vraie. — Et il exposa la situation, avec tous les

détails indispensables pour l'éclairer.

— Le bandit ! tous les mêmes ! Avoir un ange à

ses pieds, et aller courir après une sorcière, une

cosaque !

— Tante, il ne faut pas être trop sévère pour

Pierre. Pensez, une nature comme la sienne, si

ardente sous ses froids dehors... Après des années

au désert, la molle griserie de l'atmosphère pari-

sienne, les avances d'une enchanteresse, d'une des

reines de ce Paris... La tête tournerait à moins.

Mais le frère est honnête, torturé lui-même par le

mal qu'il va faire à Marie. Rien n'est perdu. Je l'ai

déjà ébranlé.

La vieille fille fourragea sa coiffe de dentelles,

avec un soupir qui remontait d'une expérience

lointaine :

— J'ai bien peur que ce pierrot-là ne donne rai-

son au proverbe : pierre ébranlée au bord d'un pré-

cipice ne bouge que pour y tomber plus vite. —

Enfin, il faut batailler, s'il est encore temps. Il y va

du bonheur de la petiote.

La « petiote » ignorait les conciliabules dont elle

était l'objet. Mais elle pressentait un mystère, une

menace, des forces obscures qui s'assemblaient

pour l'écraser dans cette ville inconnue. Tout y

était redoutable. Elle n'y trouvait nulle part cette

protection des figures et des choses accoutumées

qui rassure contre les vagues terreurs. Marie se

voyait prise dans ce grand Paris comme un oiseau

MARIE. 403

apeuré dans une forêt sombre ; elle avait froid à son

âme dépaysée, entre les passants anonymes de ces

rues qui mènent où l'on ne sait pas, entre ces mai-

sons dont les façades n'ont jamais souri, compati,

aux anciennes pensées joyeuses ou tristes. I^es

églises elles-mêmes ne lui étaient pas maternelles,

secourables de toutes les consolations accumulées,

depuis l'enfance, sur le prie- Dieu familier où on les

retrouve avec le livre d'heures. Le lendemain de

l'arrivée, tante Sophie la mena brûler un cierge à

Notre-Dame-des- Victoires. Au retour, comme elle

repassait la Seine, la matinée était si clémente, la

lumière si jolie sur l'eau, qu'il lui revint un peu de

bravoure avec l'allégement apporté par cette dou-

ceur du ciel, avec la sensation d'un air déjà respiré

au bord de la Gélise.

Sur la porte de l'hôtel, Pierre attendait ses

parentes.

Il s'efforça de redevenir le bon camarade d'autre-

fois, près de la petite amie qu'il traitait en enfant ;

il eut des exagérations de familiarité qui n'étaient

pas dans son caractère : il ne réussit qu'à paraître

gêné, cérémonieux. Marie comprit aussitôt qu'il

voulait revenir en arrière, qu'il outrait la camara-

derie pour se dispenser de tendresse. Elle marqua

d'autant plus la réserve digne où elle s'enveloppait,

et qui dissimulait mal, pourtant, les reproches

muets de son regard, de son attitude. — Pierre se

repentait d'avoir faibli à la Bourdette, pensa-t-elle

d'abord : ses ambitions, ses idées d'Afrique l'avaient

404 LES MORTS QUI PARLENT.

ressaisi. — Était-ce seulement l'Afrique ? Non, il y

avait une autre cause à ce retrait du cœur : Marie

en eut vite l'intuition. Les entretiens se succé-

dèrent, si l'on peut donner ce nom aux pénibles

silences à deux. Elle prétexta les exigences de son

père pour les raccourcir, les rendre plus rares, afin

de libérer Pierre, — elle sentait qu'elle le libérait,

— afin de s'épargner à elle-même un chagrin qu'aug-

mentait chacune de ces déceptions.

Tante Sophie avait espéré une explication d'où

naîtrait la détente entre les jeunes gens. Quand elle

vit que la glace tenait, que le temps passait et qu'il

fallait agir, elle prit à part sa nièce ; en quelques

mots obscurcis par d'affectueux ménagements, elle

la mit sur le chemin de la vérité. A peine eut-elle

entamé ce qu'elle avait à dire que Marie l'acheva :

avec une terrible lucidité, la jeune fille compléta les

demi- ouvertures qu'on lui faisait, mesura toute

l'étendue du désastre, dit résolument :

— Il est perdu pour moi.

Les pauvres yeux atterrés se firent violence pour

retenir leurs grosses larmes. Elle reçut le coup sans

broncher, avec une soumission silencieuse ; comme

une enfant qui a connu de bonne heure la souf-

france, qui reconnaît le pas de la visiteuse, s'afflige

et ne s'étonne point de la voir rentrer.

— Pourvu qu'il trouve le bonheur là où il le cher-

che ! dit-elle. — C'était trop beau pour moi. Dieu a

voulu m' éprouver : que sa volonté soit faite 1

Repartons, tante.

MARIE. 405

— Restons, au contraire, petite bécasse ! On

défend son bien contre les voleurs, sapristi ! On se

bat, avant de le leur abandonner.

Marie se redressa, d'un mouvement de fierté

offensée.

— Oh ! chère tante ! Que je me mette en travers

de son bonheur !

— Mais c'est en travers de son malheur que tu te

mettras ! Crois-moi, crois-nous, consulte Jacques,

qui a fait le tour de cette coquine. Il faut le sauver

des griffes où il périra. Si tu ne le fais pas pour toi,

fais-le pour lui.

Jacques comparut, fut sommé de témoigner : il

appuya les dires de la tante avec chaleur. Ce qu'il

y avait de factice dans cette chaleur, dans la con-

viction de l'avocat qui plaidait contre sa propre

cause, Marie ne le vit pas. Elle n'avait de pénétra-

tion que pour lire dans un seul cœur.

Elle finit par se rendre, de mauvaise grâce ; elle

essayerait, elle se défendrait, puisqu'on assurait

que c'était pour le bien de Pierre. — En face de

lui, elle se replia davantage encore, ne trouva rien

à dire.

— Repartons, tante ; c'est inutile.

On lui arracha à grand'peine la promesse d'un

suprême effort.

— Soit, fit-elle ; mais accordez-moi la satisfac-

tion que je demande en retour. Faites-moi voir

cette femme, près de lui ; je veux me rendre compte,

ie saurai s'il a raison.

406 LES MORTS QUI PARLENT.

Elle voulait surtout souffrir l'épreuve qui attire

irrésistiblement les vaincues de l'amour.

— Qui sait ? Peut-être est-elle bien inspirée, dit

Jacques. Aller livrer bataille à l'ennemi dans la

place, ce serait crâne. Mais comment faire ? Une

idée : cette semaine, les Sinda prélèvent sur le

public leur tribut annuel à la bienfaisance, une

matinée-concert payante, pour une œuvre de cha-

rité, dans leur hôtel. Je vous apporterai demain

deux billets. On sera là.

Marie se laissa traîner à cette matinée comme

une victime au supplice. Son cœur battait à se

rompre, quand le fiacre les déposa devant le portait

de la rue de Vigny.

— Hum ! ça sent l'argent de nos poches, ici ! fit

en entrant tante Sophie, imbue des préventions

provinciales contre les financiers parisiens.

Inattentive et indifférente au luxe qui l'entourait,

la jeune fille n'avait d'yeux que pour chercher une

seule personne. Jacques la lui montra d'un signe, au

premier rang de chaises. Pierre causait avec l'étran-

gère. Il vint dire à ses parentes un bonjour embar-

rassé. Devant l'apparition de beauté, rehaussée

par toutes les élégances de la toilette, Marie se

sentit condamnée, si chétive, à son propre juge-

ment, que toute velléité de lutte l'abandonna. Elle

eut un regard navré sur elle-même, dans la glace où

elle se vit passer, avec sa pauvre petite robe

de chez Madame Lafargue, la bonne faiseuse

avec sa coiffure accommodée selon les principes

MARIE. 407

d'Eauze, de M. Mamousse, le coiffeur de la Grand-

rue. Des artistes célèbres chantaient, pianotaient,

monologuaient. On eut même le régal d'entendre

quelques vers d'Heilbronn, dits par Rose Esther.

La baronne Sinda tenait le département de la cha-

rité avec toute l'ampleur qu'y doivent montrer

les femmes de sa condition. Le concert s'acheva

dans l'atmosphère d'ennui spéciale à ces sortes

d'assemblées ; le public payant s'écoula. Jacques

s'approcha de la baronne, manifesta le désir de lui

présenter sa tante et sa cousine.

— Comment donc ! — La sémillante Dolorès se

précipita au-devant des deux femmes, avec sa rage

de protection et ses effusions de sensibilité. — Cher

monsieur Andarran, j'espère que vos parentes vou-

dront bien se considérer ici comme chez elles. Elles

vont me faire la grâce de rester pour notre petit

lunch, entre intimes. — Oh ! la ravissante enfant !

Elle ne connaît pas encore Paris, dites-vous ? Mais

il faut tout lui montrer ! — Venez, que je vous pré-

sente à nos amies, aux amies de vos cousins, ma

toute belle.

Daria toisa attentivement la jeune fille qu'on lui

amenait, plus tremblante qu'une fauvette jetée dans

un nid d'éperviers. Elle dit à Jacques, tandis que

les présentations s'achevaient :

— Elle est très bien, votre cousine. Comment

s'appelle-t-elle ? Marie, sans doute ? Un Anglais pré-

tendait que toutes les jeunes filles françaises s'ap-

pellent Marie.

408 LES MORTS QUI PARLENT.

— Elle s'appellera bientôt Marie Andarran,

répliqua sèchement le député.

— Votre fiancée ? Tous mes compliments.

— Non, celle de mon frère.

— Ah ! vraiment ? fit la princesse. — Elle lui

lança un regard de défi ironique, se retourna, pria

Pierre d'aller chercher pour elle un verre d'une

boisson quelconque :

— Celle que vous voudrez. Vous savez ce que

j'aime.

On parla musique, on discuta le programme du

concert.

— Très beau, conclut Félines ; un peu sévère. —

Pendant que les machines d'Erard sont encore

ouvertes, si vous nous jouiez une de vos chansons

tsiganes, princesse, pour nous détendre après toutes

ces mortifications charitables.

De l'air d'aisance royale qu'elle avait en toutes

choses, Daria s'assit devant l'instrument. Elle en

tira quelques mesures de cette musique passionnée,

endiablée, avec la furia que savent y mettre les

filles de la steppe. Mrs Ormond, priée à son tour,

fredonna en s\* accompagnant une chanson des nègres

de Virginie.

— Ces mélodies étrangères vous plaisent-elles ?

demanda obligeamment la baronne à Marie.

— Je suis trop ignorante pour les apprécier,

madame. Je ne connais un peu que notre vieille

musique française.

— Oh ! fit inconsidérément Jacques, ma cousine

MARIE. 409

est très bon juge; musicienne elle-même, j'ose dire

qu'elle a des doigts de fée sur le piano.

— Vraiment ? s'écria Dolorès. Je vous prends au

mot. Chère petite, donnez-lui raison : ce sera si

gentil de vous entendre ! Nous ne sommes pas inti-

midantes, vous ne voudrez pas nous refuser.

Marie se recula, plus épouvantée que si on lui

eût demandé de sauter par la fenêtre.

— Vas-y, n'aie pas peur, souffla tante Sophie. —

Tu sais bien ce qu'a dit l'organiste de la cathédrale,

qu'il n'y en a pas une comme toi dans tout le dépar-

tement.

— Y pensez- vous, tante ? Plutôt mourir.

— Vas-y donc !

La princesse Véraguine intervint :

— Nous vous en prions, mademoiselle. Ce sera

si reposant, un peu de musique française ! La Dame

Blanche, sans doute ? ou les Noces de Jeannette ?

Marie ne saisit pas les sous- entendus de la raille-

rie ; mais elle ne put se méprendre sur le ton ironi-

que, sur l'intention évidente de cette femme : l'humi-

lier, là, sous les yeux de Pierre...

Alors, — elle dit souvent dans la suite qu'elle

n'avait jamais su s'expliquer la révolution qui se fit

en elle, le coup d'audace qui la souleva, — la timide

et vaillante créature se dressa, marcha sous le fouet

de ces paroles, de ces sourires hostiles, alla droit

au piano, s'assit, laissa tomber ses mains sur le

clavier. Il lui sembla d'abord que ses doigts glacés

ne bougeraient pas sur ces touches immobiles : tout

410 LES MORTS QUI PARLENT.

tournait, le salon, les meubles, les figures étran-

gères. Elle rencontra le regard de Pierre, debout

en face d'elle, derrière le piano ; un regard intense

qui la dévisageait. Elle lut sur ses traits une peine

apitoyée, la torture du remords, le déchirement

honteux, — il l'avoua plus tard — d'un officier

passé à l'ennemi qui verrait sa vieille troupe en per-

dition sous les coups de cet ennemi. Elle le revit

soudain, calme, devant les chenets de la Bourdette,

écoutant le morceau de Gluck qu'il préférait et

redemandait toujours, la plainte d'Orphée :

J'ai perdu mon Eurydice...

Ce souvenir l'illumina. Sans même préluder, elle

attaqua les premières mesures. En peu d'instants,

les sourires amusés ou malicieux s'évanouirent

sur les physionomies ; tous ces dilettantes affinés,

riches d'expériences musicales, se sentirent en pré-

sence de ce phénomène rare : un être humain qui

se donne à travers une expression d'art. Marie ne

les voyait plus ; elle ne voyait que Pierre, la vieille

maison provinciale, le vieux piano son confident

quotidien ; elle y était, elle y exhalait sa vie dans ce

sanglot d'agonie. La pure et grave lamentation

pleurait sous ses doigts ; ses doigts où descendait

de son cœur, de son âme, tout ce qui s'échappait

en même temps par ses yeux, fixés sur lui, sans

fierté maintenant, sans honte, implorants, éperdus.

Si elle avait pu revoir à cette minute, dans la glace

MARIE. 411

où elle se méprisait tout à l'heure, la tête transfi-

gurée qui sortait de la pauvre petite robe de

Mme Laf argue, elle eût été tranquillisée sur la séduc-

tion souveraine que lui prêtait la douleur. Elle

allait, se donnait toujours plus, avec des plaintes

douces sur les gammes mourantes, des sursauts de

désespoir sur d'autres. Le mouvement se ralentir

expira, avant les dernières notes, comme si la vie

eût passé tout entière dans ce don suprême, défail-

lante pour le soupir final d'Orphée. Marie se ren-

versa sur le tabouret toute frémissante, toute

blanche, fermant ses paupières sur le bleu pâle de

ses yeux, sur la fleur de lin brisée par l'orage trop

rude.

— Pierre, dit tante Sophie avec sa voix d'auto-

rité, ta cousine n'est pas bien ; fais-moi le plaisir de

la ramener à notre voiture.

Il s'avança, prit le bras de Marie, l'emmena.

Jacques se levait pour les suivre ; la tante le tira

par la manche :

— Restons, nous ; laissons-les aller.

La baronne s'empressait, proposait des sels.

— Merci, ce n'est rien, fit la vieille demoiselle.

Elle est sujette à ces faiblesses, il vaut mieux qu'elle

rentre sans tarder.

Dolorès se répandait en louanges :

— Délicieuse ; et quelle artiste ! Elle n'a pas

encore vu l'Opéra ? Je la veux demain, dans ma

loge ; j'irai la prendre après dîner. — Monsieur An-

darran, ces dames sont au Ritz ?

412 LES MORTS QUI PARLENT.

— Non, madame ; mes parentes sont à l'hôtel

du Bon-Lafontaine.

— Oh ! charmant ! Quelle musicienne !

Pierre mit en voiture la jeune fille ; elle se laissa

tomber sur les coussins comme une hallucinée Là,

devant cet inerte paquet de souffrance l'honnête

garçon ne contint plus d'irrésistibles mouvements

d'horreur pour lui-même, de pitié pour elle.

— Cousine, dit-il, tu n'es pas bien : permets-moi

de te reconduire à l'hôtel.

Il s'assit à côté de la petite silencieuse. Comme

ils approchaient, il lui prit la main, lui baisa lon-

guement, à la même place, du même baiser qui avait

appelé l'enfant à une vie nouvelle.

Marie fondit en larmes.

A l'hôtel, les explications entre eux furent très

brèves.

— Tu ne peux pas me pardonner, dit posément

l'officier. Je n'ai plus rien à faire ici, pour le mo-

ment. Le mieux est de m'en retourner le plus vite

possible là d'où je n'aurais jamais dû bouger, dans

mon pays. Je vais de ce pas solliciter une permuta-

tion avec quelque camarade fatigué du Soudan.

Marie approuva faiblement, d'un signe de tête :

elle n'éleva aucune objection. Il sortit, avec son

habituelle décision revenue, pour entamer sur

l'heure les démarches nécessaires ; il pria Jacques de

l'aider au ministère.

Tante Sophie laissa faire pendant deux jours.

Quand elle apprit que la requête de Pierre avait

MARIE. 413

chance d'aboutir, elle demanda ses neveux et sa

nièce dans sa chambre.

— Avéz-vous bientôt fini, dit-elle, avec vos en-

fantillages ? Il faut battre le fer pendant qu'il est

chaud, les cœurs aussi. Vous irez chez les sauvages

si cela vous plaît, mais ensemble. Demande ton par-

don, grand nigaud, et prends ta femme. Le diable

n'aurait qu'à repasser entre vous, là-bas ou ailleurs !

— Et se tournant vers Marie : — Pardonne-lui,

petite. Puisses-tu n'apprendre jamais qu'on peut

encore s'estimer heureuse, quand ils n'ont pas plus à

se faire pardonner, ces criminels !

Marie hésitait, incrédule, avec une expression de

dignité craintive.

— Je ne veux pas de ta pitié, Pierre...

— Ce n'est pas de la pitié ! s'écria-t-il dans un

élan sincère. — C'est de l'amour, pour ton courage.

Il a tout vaincu.

Un sourire étonné brilla dans les yeux humides :

— Du courage ? j'ai eu bien peur, au contraire.

Comme tu m'as dit que tu avais eu peur en allant au

feu, la première fois. J'ai fait comme toi ; j'ai

ramassé mon cœur, j'ai marché. N'ai-je pas été éle-

vée pour faire une femme de soldat ?

Elle lui tendit la main ; il l' écarta, prit dans les

siennes la petite tête, l'amena passionnément à ses

lèvres.

On s'entendit vite sur des arrangements qui sem-

blaient arrêtés de tout temps. Une grosse contrariété

414 LES MORTS QUI PARLENT.

mit un nuage dans le ciel de Marie. Ils eussent tous

désiré s'enfuir à la Bourdette, recevoir la bénédic-

tion nuptiale dans la vieille église où la jeune fille

l'avait toujours attendue. Il n'y fallait pas songer.

Le père Sénauvert était intransportable ; les conve-

nances exigeaient que la noce se fît près de lui, à

Paris. On fixa une date aussi rapprochée que pos-

sible, la mi-juillet. Les premiers bans furent publiés

le dimanche suivant à Saint-Thomas-d'Aquin.

Le lendemain au soir, Jacques reçut un petit

paquet et un billet de la princesse Véraguine.

« Cher monsieur, vous aviez donc raison, quand

vous m'appreniez le nom de votre cousine. Mais

vous m'avez crue plus mauvaise que je ne le suis.

Si j'avais voulu lutter !... Je n'ai pas voulu. Je ne

veux pas faire de mal : j'ai compris que j'en faisais

tant ! Je ne veux pas briser ce qui peut être un vrai

bonheur ; avec les morceaux, je n'en referais jamais

pour moi qu'un faux-semblant. — Vous avez d'ail-

leurs là- dessus des idées très proches des miennes,

si j'ai bien deviné. — Ne craignez pas un retour

offensif de votre ennemie. Je pars demain pour Bay-

reuth. Je n'y entendrai rien de plus beau que la

musique de l'autre jour.

« Veuillez mettre dans la corbeille de votre cou-

sine cette ancienne turquoise, où sont gravés des

mots persans. Une bohémienne me l'a vendue

comme un talisman infaillible. Qu'elle préserve

Pierre de retrouver ma pareille, c'est ce que je sou-

MARIE. 415

haite de tout cœur à votre frère et à sa femme. —

Daria Véraguine. »

— C'est pourtant vrai, pensa Jacques. Pas mau-

vaise, folle seulement. Impulsive pour le bien

comme pour le mal. Et malheureuse ; elle ne sait

pas ce qu'elle veut, elle le veut si violemment !

Il allait porter ce billet à son frère, lorsque tante

Sophie entra, s'informa du contenu.

— Halte-là, mon garçon, pas de bêtises. Inutile

de souffler sur les braises où la flamme peut se ral-

lumer.

Elle lui prit des mains le papier, l'approcha d'une

bougie.

— Oui, c'est mieux ainsi, dit Jacques, Il convient

que nos belles actions demeurent ignorées de ceux

pour qui nous les faisons. Elles en ont plus de prix ;

et le monde est plus à l'aise pour nous juger sur ce

que nous lui montrons, le pire de nous-mêmes.

Une seconde après, il ne restait qu'une pincée de

cendres de la belle action de Daria Véraguine.

CHAPITRE XXI

MORS ET VITA

Et Jacques retourna dans « la cage aux écu-

reuils, » où la roue continuait les mêmes révolutions

d/.sor données, le même broiement à vide. Il y amena

UBljoui ses parentes, qui visitaient sous la conduite

de Pierre les curiosités de la capitale. La séance

fut mouvementée. Tante Sophie résuma ses impres-

sions dans ce conseil. :

— Mes enfants, quand vous aurez un bébé,

n mvoyez pas ici votre nourrice : c'est un endroit

Ou le meilleur lait tournerait.

— Jacques, dit Marie, je te plains de vivre dans

une compagnie où les yeux sont si méchants. Ils

m'ont fait peur.

— Cette innocente parle comme notre parent le

père Joachim, observa le député. L,ors de son der-

nier passage à Paris, je lui ai donné un billet. Vous

savez s'il voit clair dans les consciences, ce vieux

prêtre, ce confesseur qwi a le regard en coup de

sonde des gens de son état. Combien d'âmes troubles

n'a-t-il pas fouillées dans sa vie ! Il a regardé dans

les yeux quelques-uns de mes collègues ; le vieux

confesseur est sorti de chez nous épouvanté, me

MORS ET YITA. 417

disait-il. — Et cependant, il y a ici tant de braves

gens ! Seulement, le diable entre en nouL dès que

nous sommes en séance.

Pierre montrait à son frère les sténographes

tacticien indiquait le remède au mal parlement

— Il faudrait avant tout remercier ces mess' s;

elle ne pourrait plus nuire, la trompette do i \ on

boucherait le pavillon.

La Chambre achevait en hâte de boucler le budget,

retardé jusqu'en fin de session par l'expédient des

douzièmes provisoires. La surenchère élector le

des relèvements de crédits faisait rage. Andar, m

rougissait à part lui des votes qu'il se laissait arra-

cher, toujours entraîné par ce raisonnement : On

ne peut pourtant pas être le seul à voter contre !

— Il s'abstenait parfois, quand le gaspillage éta t

trop criant. Couilleau, Rousseblaigue le consic 1 :-

raient avec stupeur :

— Mais vous n'avez donc pas un fonctionnaire

parmi vos électeurs ? Que vont dire vos cantonniers,

vos facteurs, vos gabelous ?

— Moi, ajoutait avec orgueil Rousseblaigue,

ma situation est inattaquable, depuis que

le crédit pour la délivrance des clairons gratuits

aux sapeurs-pompiers. Quand je suis revenu dans

ma circonscription, tous les pompiers de la région

m'ont offert un apéritif d'honneur au bar de l'Espé-

rance.

Occupée tout entière à cette curée, la gent parle-

mentaire était relativement calme. Les nouveaux

418 LES MORTS QUI PARLENT.

ministres appliquaient les vieilles pratiques de leurs

devanciers. On les avait choisis favorables aux

principes de Mirevault, qui étaient de n'en point

avoir. Leur politique oscillait dans les prudentes

balances influencées par les Bayonne, par les mains

occultes qui pesaient discrètement sur le fléau. Ces

adroits prestidigitateurs avaient remisé le Panama,

la dernière crise ayant fait son office, porté les

hommes qu'il fallait à la place de ceux qu'il ne fallait

plus. Tout s'était tassé. En dépit de ce calme, la

sempiternelle lamentation continuait dans les cou-

loirs :

— Où allons-nous ? — Ça ne peut plus durer !

— Comment ça finira-t-il ?

Tous ces hommes éprouvaient la sensation que

Poujard'hieu définissait ainsi :

— Nous nous enlizons dans un marais stagnant ;

très lentement ; mais ça monte, nous descendons ;

et chacun cherche un bras où se raccrocher, avant

que l'eau saumâtre ne vienne refouler dans les bou-

ches bavardes tous ces mots auxquels nous ne

croyons plus.

Pélussin, le successeur d'Asserme, répondait avec

bonhomie à ceux qui le félicitaient sur ses derniers

triomphes oratoires :

— Oui, mes enfants, c'est très joli ; mais tout

cela finira pour nous par des conférences en Bel-

gique !

— Et vous, mon maître, croyez-vous que ça

puisse durer ? demandait Andarran à Ferroz. —

MORS ET VITA. 419

Peut-on vivre sur rien ? De quoi vivra désormais

le monde opportuniste, incapable de se créer par

lui-même une idée directrice ? Après 1871, au sortir

des brasseries républicaines, ce monde a subi

l'influence du réalisme scientifique de nos penseurs,

du réalisme politique de Bismarck et des autres

Allemands. Sous les vocables classiques du libéra-

lisme, il a fait prévaloir le principe de la lutte pour

la vie ; il a tenu les classes dirigeantes par la satis-

faction des intérêts ; il a tenu les masses par la vision

de paradis qui miroitait dans ce beau mot, la Répu-

blique, par l'exploitation des aigreurs anticléricales,

par la religion de l' Alsace-Lorraine, dernier refuge

de l'idéalisme populaire. Ces trois instruments de

règne sont usés. La République longtemps pratiquée

est apparue un gouvernement comme les autres,

que la raison peut préférer, mais qui n'a plus cette

magie du rêve, ce crédit d'espérances infinies par

où la Vierge inconnue tuait les autres régimes. Le

clergé n'est plus menaçant. Quant à l' Alsace-Lor-

raine... interrogez les jeunes gens ! — De quoi vi-

vront-ils à l'avenir !

— Je pense qu'on s'inquiète bien vite, répondit

Ferroz. Nous sommes dans l'état que les physiciens

appellent l'équilibre instable. On y peut demeurer

longtemps. Rappelez- vous ce que nous disait l'autre

jour un des meilleurs esprits du monde gouverne-

mental : « Personne en France ne lèverait le petit

doigt pour soutenir le régime, si on le voyait

s'écrouler ; mais il ne croulera point, parce que

420 LES MORTS QUI PARLENT.

personne ne lèvera le petit doigt pour le renverser. »

— C'est vrai, dit Félines, qui intervint dans la

conversation avec son humeur accommodante de

bon viveur. — Hier soir, au retour d'une partie à

Saint- Germain, je pensais à notre régime, en regar-

dant la lune. Elle montait dans un ciel gris. Elle

avait le tort d'être une lune, d'abord, un astre

uniquement éclairé d'un reflet ; et puis, c'était une

lune voilée, brouillée, flasque, veule. Elle faisait

quand même son métier de lune, elle tournait. —

Notre régime est comme la lune.

— Un moment arrive pourtant, reprit Andarran,

où l'impuissance de vivre a une fin, qui s'appelle

la mort.

— Erreur, objecta Ferroz. Une nation nom-

breuse ne meurt pas, elle se déclasse. Elle descend

d'un rang sur l'échelle comparative des grands États.

— Et vous acceptez cette déchéance ? s'écria

Jacques.

— Nos petites familles unipares et nos distilla-

teurs la rendent inévitable. — D'ailleurs, je n'ac-

cepte ni ne refuse rien hors de la portée de ma main.

Vous savez bien que je regarde, fit tranquillement

le vieux médecin. — -Les vivants agiront de moins

en moins et les morts continueront de parler.

— Ah ! le boucan des morts ! — Félines partit

d'un éclat de rire. — Votre aimable formule, doc-

teur ! Vous n'êtes pas geniil pour les collègues,

avec l'épithète dont vous nous avez gratifiés, les

morts qui parlent !

MORS ET VITA. 421

— Je ne le disais pas dans ce sens, rectifia

Ferroz.

Suivant la loi constante de déformation des idées,

le propos philosophique du savant, mal compris et

simplifié, avait prêté à l'équivoque en se répandant ;

de sa théorie sur les survivances du passé, les dépu-

tés n'avaient retenu qu'un sobriquet à leur usage.

Le baron Lebrun s'approcha du groupe ; il

amenait un collègue provincial, petit agriculteur

ruiné par la baisse des blés, fort acrimonieux depuis

cet accident. Le terrain cherchait des signatures

pour un projet de loi sur la naturalisation des

étrangers : il se proposait de la restreindre ; il visait

en réalité les Israélites. La clameur antisémite que

nous avons entendue croître trouvait à cette époque

ses premiers échos dans la Chambre.

— Contre les juifs ! s'écria Félines : je signe des

deux mains ! — Le vicomte Olivier, qui passait sa

vie chez les Sinda, chez les autres financiers isréa-

lites, n'avait pas son égal pour l'emportement des

discours contre eux.

- — Que leur reprochez-vous donc ? demanda

Ferroz.

— Ils sont trop pour leur petit nombre.

— Et ils justifient, appuya Lebrun, la sentence

de leur prophète Isaïe : « Chaque parole de ce

peuple est une conjuration. »

Andarran refusa de signer. Sa générosité native

se révoltait contre l'ostracisme.

— Votre loi serait insensée, dit-il ; elle eût rayé

&pmmmm^\*\*'\*—Hmmm!m\*i\*i\*\*^"

422 LES MORTS QUI PARLENT.

la moitié des grands hommes de notre histoire. Et

quant aux juifs, il y en a de mauvais, il y en a de

bons. Tenez, l'autre jour, je devais recommander

un jeune candidat au baccalauréat, — un fils d'élec-

teur, naturellement. Je suis allé chez Alphonse

Bayonne, l'universitaire, le frère des autres, des

intrigants. Cet homme m'a touché : il avait les

larmes aux yeux en me parlant d'un article cruel

pour sa race, a Que nous veut-on, monsieur ? Mon

père a honoré ce pays par des travaux dont la

science française est justement fière ; je l'ai servi

plus obscurément, dans ma laborieuse carrière

d'éducateur ; un de mes fils débute dans l'Univer-

sité, un autre sert dans l'armée, il se fera tuer à

côté de vos fils. Que veut-on de plus ?» — Que lui

auriez- vous répondu ? ajouta Andarran. Que voulez-

vous de plus ?

— Etre les maîtres chez nous, répliqua l'agri-

culteur.

— Et c'est eux qui le sont ! rugit Félines. Ils

nous accablent de leur supériorité. Ils évitent peut-

être d'y penser d'une façon trop précise, de peur

qu'on ne les entende penser ; mais c'est plus fort

qn'enx, ils nous la font sentir quand même.

— Voyons, Olivier, dit en souriant Jacques,

vous ne voudriez pourtant pas rétablir les lois du

moyen âge : condamné au bûcher, le chrétien qu

avait obtenu les faveurs d'une juive...

— Bigre, non ! se récria le vicomte. — Quel au-

todafé rue Fortuny, mes amis 1

MORS ET VITA. 423

— Et aucune loi n'empêchera que vous ne soyez

certain de rencontrer, dans toute réunion parisienne,

hommes de plaisir ou savants, esprits très distingués

ou gens très riches, une forte proportion d'israélites.

— C'est bien là ce qu'on leur reproche, opina

Ferroz : leur primauté dans tous les ordres d'acti-

vité, par tous les moyens. Ils savent le grand se-

cret de la mécanique : ne rien perdre de la vapeui

utilisable. La meilleure part de la vôtre s'en va vers

le ciel en jolies fumées bleues, le soir, sur les toits,

objets de rêve et de poésie. Eux, ils utilisent toute

leur vapeur dans la machine qui les porte et vous

entraîne à sa suite. Vous avez beau être le nombre,

des milliers de vapeurs fuyantes ne sont que de la

fumée ; un peu de vapeur comprimée, utilisée, fait

plus de besogne.

— Tout cela est bel et bon, interrompit l'agri-

culteur, mais vous ne voyez donc pas que nous

sommes mangés tout vifs ?

— Si, je le vois, reprit le savant. C'est appa-

remment que vous êtes de la chair comestible. Tout

vifs, dites- vous ? on ne mange pas un animal vivant,

qui se défend. Votre monde est-il sur ses fins,

comme je l'entends dire ? En ce cas, le ferment juif

y accomplira sa fonction historique : dissolvant des

sociétés épuisées, agent de décomposition qui pré-

pare une nouvelle unité, d'où il sera probablement

exclu, pour aller recommencer ailleurs son travail

indéfectible ; comme dans le monde romain, comme

dans les premiers empires.

424 LES MORTS QUI PARLENT.

— Isaac Laquedem, le grand mystère de l'his-

toire, prononça sentencieusement le baron Lebrun :

son aïeul a terrassé l'Ange, ne l'oublions jamais,

quand nous sommes tentés de mettre sa force en

doute.

— Oui, continua Ferroz, c'est chez eux que

parlent les plus anciens morts, les plus actifs, les

plus immuables.

— - Mais ils changeront, dit Andarran, avec les

conditions que leur fait une civilisation plus hu-

maine ; ils se fondront dans la masse.

— C'est possible, on le dit beaucoup, rien ne

nous autorise à le préjuger. Nous ne pouvons rai-

sonner que du passé. Tous les documents que nous

possédons sur eux, depuis la plus haute antiquité,

nous montrent leur action identique dans des

circonstances identiques, à travers toutes les civili-

sations, avec la même force, le même bonheur, les

mêmes moyens, les mêmes excès engendrant les

mêmes défiances et les mêmes réactions, sur le Nil,

sur l'Euphrate, sur le Tibre, dans toute notre Eu-

rope.

— Cher maître, vous avez une façon de les dé-

fendre qui ferait devenir antisémite 1

— Je ne défends ni n'attaque. J'examine le ma-

lade et ses maladies Le malade se cabre contre la

fatalité Notre peuple obéit à la loi ethnique, à la loi

zoologique de la conservation de l'espèce Un orga-

nisme tolère certaine proportion d'élément étran-

gers, il les assimile, il en bénéficie. L'introduction

MORS ET VITA. 425

de ces éléments devient-elle surabondante ? Il les

élimine instinctivement. Je crains qu'il n'y ait une

antinomie irréductible entre cette loi naturelle et vos

lois morales. Celles-ci ordonnent de reconnaître

toutes les supériorités, de récompenser tous les

efforts; l'autre a pourvu au rejet des corps adventices

par nos tissus, à l'expulsion automatique, parfois

violente, des substances qui les dénaturent. C'est

un phénomène mécanique.

— Mais il faut préférer la loi morale ! s'écria

Jacques. Ces violences seraient barbares, haïssa-

bles !

— Libre à vous de préférer, de qualifier, dit

l'implacable savant. Je n'aime ni ne hais un phéno-

mène, je l'étudié.

— En tout cas, conclut Andarran, ce n'est pas

un article de loi mal digéré, contraire aux mœurs,

qui remédiera à l'envahissement que je déplore

comme ces messieurs. Ce ne peut être que l'action

modératrice d'un gouvernement maître chez lui,

maître de lui-même, qui ferait régir la France par

des Français, qui protégerait nos hôtes de toute

nationalité contre les fureurs de la basse envie.

— Oui, c'est bien cela, c'est un gouvernement

qu'il nous faudrait ! — Tous les députés reprirent

en chœur ce refrain dolent, conclusion habituelle

de chacun de leurs entretiens. |

Jacques revint méditer l'insoluble problème

dans l'hémicycle : on votait, à l'instigation de Na-

poléon Bayonne, une convention qui assurait la

wmmmmmfmum) , mmhm

426 LES MORTS QUI PARLENT.

mainmise de ses associes sur un grand service pu-

blic. Influencé par le déterminisme de Ferroz, le

jeune homme se laissa aller aux décourageantes

rêveries sur le fatum ambiant, l'écoulement uni-

versel des choses, le renouvellement de la vie indif-

férente, qui emporte les petites pierres amassées

pour bâtir le mur éphémère. Ces hommes agités,

sur ces bancs, lui apparaissaient comme les blés

verts des champs au bord de la route ; matière à

transformation, des blés à peine plus vivants que

les seigles balancés sous la brise. Il fut tiré de sa

méditation par un aigre colloque entre M. Cor-

nille-Lalouze et Paulin Renard. L'un vitupérait,

l'autre défendait un commissaire de police qui avait

fait du zèle dans une élection. Il admira leur faci-

lité à se passionner pour ces misères. Et il envia

cet imbécile. Et il envia presque ce méchant.

Les séances se prolongeaient, par les chaudes

après-midi de juillet, dans la fournaise énervante.

Jacques en sortait harassé, congestionné, sans

appétit, l'âme morose ou colérique. Il retrouvait la

légère atmosphère du bonheur autour des deux

promis, absorbés par de graves débats sur les

moindres détails de leur future installation. Tante

Sophie les avait si bien chapitrés qu'on était con-

venu de surseoir à l'exode en Afrique, de passer

raisonnablement la première année en France. Le

régiment allait quitter Paris pour prendre garnison

à Cherbourg : le jeune ménage irait faire son éta-

blissement dans cette ville aussitôt après la noce.

MORS ET VITA. 427

regagnerait ensuite la Bourdette. L,a tante comp-

tait bien qu'au bout de cette année, un berceau

viendrait se mettre en travers des projets africains.

Ees fiancés riaient chaque soir des mines décon-

fites que leur rapportait le législateur.

— Mon pauvre ami, disait Pierre, je te reconnais

de moins en moins. Ces grands mots, le Parlement,

le Gouvernement, ont tout juste l'importance que

tu leur donnes. Dis-toi donc que tu es dans un

café où des Français sociables et disputeurs ont

leurs habitudes ; il ne faut pas les laisser empiéter

sur la vraie vie. Elle n'est pas là. Mai, je la vois

partout ici, dans cette ville, où il y a tant d'intelli-

gence et de travail, où tant de gens laborieux pour-

suivent avec application leur tâche technique. Si

tous faisaient comme eux, ton Parlement bourdon-

nerait dans l'inattention générale, frelon négli-

geable entre toutes ces abeilles occupées dans leurs

ruches. Retire ton âme de ce qui la fait souffrir, et

cela n'existera plus.

— Il a raison, pensait le député. — Jacques se

rappelait la phrase de Carlyle : « I^es actes du Par-

lement, en somme, sont peu de chose, nonobstant

le bruit qu'ils font. Quel est l'acte du Parlement,

quel est le débat à Saint-Stephen's, aux hustings ou

ailleurs, qui amena un Shakespeare à l'être ? » — Il

s'endormait sur de belles résolutions : reprise de ses

travaux, de son Histoire des Albigeois, le livre rêvé

depuis sa sortie de l'École des Chartes. Il irait enfin

l'écrire dans la paix, à la Bourdette... Et, le lende-

428 LES MORTS QUI PARLENT.

main, il retournait à son café, à la Chambre, machi-

nalement, comme on retourne à un vice, avec une

révolte de dégoût et une soumission lâche à la

tyrannie , d e l'habitude.

Le mariage était fixé au 12 juillet. Cinq jours

avant cette date, comme Jacques arrivait au com-

mencement de la séance, il vit au fauteuil le vice-

président Chasset de la Marne. Le Champenois

annonçait, avec toute l'émotion convenable, l'im-

mense perte que venaient de faire le Parlement, la

République, la France : le vénéré président Duputel,

malade depuis une semaine, s'était éteint dans

la nuit. — Président de la Chambre, ancien prési-

dent du Conseil, président honoraire de la Société

universelle des naphtes et pétroles, président effec-

tif de l'Union générale des fonctionnaires républi-

cains, membre de l'Institut, et le reste, Duputel

était un des grands aigles du régime. Les obsèques

nationales s'imposaient. On les vota, en maugréant,

comme il est d'usage ; seuls, les radicaux votaient

avec jubilation ; ils comptaient sur un de ces pom-

peux enterrements civils qui instruisent le peuple

à s'émanciper des superstitions et font enrager les

cléricaux. Leur espérance fut déçue : la vieille

mère de Duputel arriva de Carcassonne ; elle ré-

clama des prêtres, fit tête aux assauts des grands,

ne voulut pas démordre de son droit. Il fallut céder,

avec le dépit d'avoir voté l'inutile crédit.

Les obsèques furent célébrées le 12, à dix heures

MORS ET VITA. 429

et demie, en l'église de la Madeleine. Le mariage

de Pierre était pour midi, à Saint-Thomas-d'Aquin.

Jacques avait le temps de faire un tour aux funé-

railles de son président, il s'y rendit. Tout ce qui

marque, remue, enterre, dans le Paris de la poli-

tique, des affaires, des lettres, gravissait les marches

de la Madeleine : ascension continue de fourmis

noires qui s'engouffraient sous le portail béant,

dans la nef tendue de serges, où l'on apercevait du

dehors une flambée de feux au fond des ténèbres,

le scintillement des cierges autour du catafalque.

Bon nombre de députés s'arrêtaient sur le perron,

échangeaient des poignées de main distraites, ba-

vardaient et s'attardaient sous la caresse du clair

soleil, si douce aux vivants près d'un mort ; en face,

au bout de la perspective, par- dessus les aligne-

ments de la troupe, ils contemplaient leur maison,

sabrée par la gigantesque écharpe de crêpe qui

accusait davantage la physionomie tumulaire du

monument.

Asserme, revenu la veille de son voyage de Nor-

vège, interrogeait les collègues, pressait Félines de

questions sur les derniers événements parisiens.

— A la Chambre, rien de nouveau, me dites-vous.

Je vous crois. Et chez nos amis Sinda ?

— Regardez le baron, qui vient pleurer Duputel :

il prospère.

— La princesse Véraguine s'est-elle consolée du

drame Bayonne ?

— La princesse Daria ? Elle a changé de musique.

430 LES MORTS OUI PARLENT.

Elle s'éternise à Bayreuth. On la dit très impres-

sionnée par le ténor du Parsifal, le fameux Hon-

grois. Il lui fait oublier notre pauvre ténor Elzéar.

Andarran survint à ce moment, releva le propos.

— On dit tant de choses, mon cher Olivier ! La

princesse vaut mieux que sa réputation. Attendons

avant de juger. Elle fera peut-être des folies hé-

roïques ; ce ne seront" jamais, croyez-moi. les folies

vulgaires qui passent par la cervelle de nos petites

dames, sur les degrés de la Madeleine.

— Et Rose Esther ? reprit Asserme ; comment

porte-t-elle le deuil de Kermaheuc ?

— Un poème : un deuil d'un goût irréprochable,

un deuil de père qui ne serait pas un père, un veu-

vage d'oncle, du noir discret, attendri, qui devient

mauve quand on le regarde. Gédéon paraît être le

liquidateur de la succession ; avec le jeune Heil-

bronn, pour les soirs de vague à l'âme. D'ailleurs,

plus de talent, plus de succès que jamais. Elle a

l'air de ne toucher à rien, elle touche à tout. Cha-

cun l'écoute, chacun fait ce qu'elle veut et ne s'en

aperçoit qu'après. Nous la verrons encore monter,

si nous vivons.

Jacques avait rejoint au fond de la nef la délé-

gation de la Chambre. Chacun de ces hommes,

bercé par la musique de l'orgue laissait errer sa

pensée à la dérive, dans le désœuvrement de la

cérémonie imposée. Si l'on avait pu ouvrir leurs

crânes et en faire sortir, visibles, ces pensées diver-

gentes, quelle Babel fût apparue dans le temple !

MORS ET VITA. 431

Les orateurs désignés pour pérorer l'instant

d'après sur le défunt polissaient les phrases de leurs

discours. Les ministres, les chefs de groupe, tous

ceux qu'emportait le mouvement précipité de l'ac-

tion immédiate étaient mentalement absents de

l'église : il profitaient de cette heure de relâche

pour combiner le stratagème qu'il faudrait em-

ployer, la harangue qu'il faudrait prononcer le len-

demain. Ceux qui n'étaient pas talonnés par ces

nécessités pressantes, ceux que le choc de la mort

voisine faisait rentrer un moment en eux-mêmes,

ceux-là ébauchaient une méditation intérieure.

Chacun d'eux était ressaisi par les morts qui vivaient

en lui. Tout à côté du catafalque, M. Cornille-

Lalouze écoutait les siens. Il avait dîné à l'Elysée,

huit jours auparavant, en face de Duputel. Les

vieux paysans ses pères, craintifs du suaire et de

l'enfer, frissonnaient dans sa conscience, s'attris-

taient de quitter leur lopin de terre, leur sac d'écu,

leur verre de bon vin. Au-dessous d'eux, trois géné-

rations de cours rationalistes, révoltés contre

l'Église, animaient M. Cornille-Lalouze contre ces

curés, contre leurs sornettes funèbres, contre l'im-

mense et sombre prise des âmes qui persistait là,

infiniment plus puissante que les prises terrestres

du franc-maçon. Il se redressait, rogue, mépri-

sant, raidi dans sa peur et sa haine, fourbissant de

sûrs amendements pour grouper les majorités for-

midables qui écraseraient la grande ennemie.

D'autres dévidaient leur pensée de mille façons,

15

432 LES MORTS QUI PARLENT.

continuaient les papotages commences sur le parvis,

discutaient les chances des candidats à la succession

de Duputel. Les ambitions, les brigues, les ruses

politiques chuchotaient, sourd murmure étoufïé

par les voix terribles qui clamaient dans le chœur :

Solvet seclum in favillâ. Les corps constitués se

groupaient, avec un souci vigilant des préséances.

Çà et là, un magistrat précautionné tirait de ses

poches des biscuits, des tablettes de chocolat don}

il obligeait ses voisins. Félines, le regard tendu

vers les chapelles latérales où se massaient les

femmes, guettait Mrs Ormond, qui devait venir à la

Madeleine en curieuse ; il cherchait l'éclat blond des

cheveux sous la capote noire ; il attendait impatiem-

ment la poignée de main significative qu'on échan-

gerait à la sortie. Pour lui, pour d'autres jeunes

gens dans le même cas, les obsèques de Duputel

étaient une de ces réunions mondaines dont l'objet

est indifférent, qui ne comptent qu'autant qu'elles

facilitent un rapprochement avec la femme cour-

tisée. Sous les torchères de ce catafalque, dans leur

orgueil triomphal de jeunesse et de vie stimulée par

la mort, ils avaient des visions souriantes de belles

formes convoitées ; ils résumaient en eux, sous ces

teintures noires, dans cette odeur de cire, la protes-

tation de la vie ambiante dont la rumeur arrivait

du dehors. Elle venait expirer dans la déchirante

lamentation où repassaient les noms de Jérusalem,

de David ; pleurs séculaires encore pleures, à quel-

ques pas des camelots du boulevard, sur le passant,

MORS ET VITA. 433

de ce boulevard, le léger parisien qui saute dans

l'éternité.

Près du baron Lebrun, des membres âgés de la

droite inclinaient leurs têtes chenues sur les prie-

Dieu, au tintement des sonnettes de l'Introibo. Jus-

qu'au fond de leurs consciences claires et calmes,

comme dans une chambre vide où il n'y aurait qu'un

tableau de sainteté sur le mur blanc, la foi hérédi-

taire faisait son œuvre de soumission pacifique, ab-

solue ; chaque jour, depuis le berceau, le balancier

frappait ces âmes à l'effigie ancienne de quelques

vérités très simples, qui avaient pris des formes ma-

térielles aussi indiscutables que les contours de

l'autel, du calice, de l'hostie. Ils priaient pour tous

les leurs, pour la longue rangée de grands-parents

qui dormaient à l'ombre des châteaux, dans le

petit cimetière du village, et dont les âmes étaient

à cet instant, à midi, le 12 juillet, réparties en pur-

gatoire, dans l'attente douloureuse, ou au ciel, dans

la béatitude, selon les décrets de la justice et de la

miséricorde divines.

Jacques songeait, pénétré d'une tendresse res-

pectueuse et triste par la poésie, par la majesté des

hymnes liturgiques. Il regardait avec pitié l'obtus

Cornille-Iyalouze, debout devant lui, Paulin- Renard,

Boutevierge, tous ces nabots qui voulaient abattre

de leurs mains débiles la grande tente où l'humanité

venait depuis si longtemps s'endormir. Il enviait

ces hommes de la droite, solides dans leur foi

comme dans un théorème de mathématiques. Il re-

434 IvKS MORTS QUI PARLENT.

trouvait ses plus lointaines ascendances dans la

vieille plainte, la plainte accumulée de tant de

générations, égale pour tous ces atomes qui s'écou-

lent dans le fleuve commun, ignorante de leurs

différences, tour à tour menaçante et consolatrice

sur les misérables créatures qu'elle confond dans

le même néant, qu'elle relève dans la même espé-

rance. Une fois de plus, elle retentissait sous ces

voûtes, sur ces rebelles contraints de rendre hom-

mage à son pouvoir ; elle enveloppait, roulait,

entraînait comme des fétus tous les acteurs de cette

représentation funéraire, et l'acteur principal, le

cadavre qu'on apportait dans sa caisse de chêne,

sur les bras des six hommes aux chapeaux luisants,

la pauvre chose qui avait été le grand Duputel, pré-

sident de la Chambre, ancien président du Conseil,

président honoraire de la Société universelle des

naphtes et pétroles, président effectif de l'Union

générale des fonctionnaires républicains, membre

de l'Institut, et le reste... dont il ne restait rien.

Andarran fut rappelé au sentiment de l'heure par

l'obligation d'aller prendre le jeune couple qu'il de-

vait accompagner à Saint- Thomas-d' Aquin. La céré-

monie officielle commençait à peine, les discours

séviraient longtemps sur le parvis, avant qu'on ne

reconduisît Duputel à la gare d'Orléans ; de là, il

s'acheminerait vers Carcassonne, vers la rue de la

Barbacane ; Jacques cherchait de mémoire l'empla-

cement où s'érigerait, sur la coline féodale, la statue

qui glorifierait le haut baron de la nouvelle féodalité.

MORS ET VITA. 435

— Laissons les morts ensevelir leurs morts,

allons retrouver les vivants, — se disait le député

en regagnant la rive gauche.

Le contraste était saisissant, entre l'église d'où

il sortait et celle où il pénétra derrière les mariés.

Là-bas, le bruit et la pompe d'une chute dans le

néant ; ici, la vie modeste, comme elle l'est d'ordi-

naire à son apparition dans le monde. Modeste et

familiale était la cérémonie ; Pierre n'y avait convié

que ses camarades.

Jacques reconnut dans le nombre quelques-uns

des Soudanais qui l'avaient accueilli à Saint-Louis.

Tous pareils, les autres officiers qui composaient

l'assistance ; chercheurs et créateurs d'empires re-

venus de loin, dont les pensées retournaient au loin,

s'égrenaient sur le vaste univers ; voyageurs étran-

gers dans cette petite province parisienne que le

député avait laissée sur les degrés de la Madeleine.

Un instant, il put se croire au Sénégal ; ses impres-

sions d'alors lui revinrent, parmi ces hommes qui

les lui rendaient, toutes chaudes. Certes, leur petit

groupe eût passé inaperçu, dans la foule des noto-

riétés et des puissances que Jacques venait de

quitter ; et pourtant cette poignée de soldats repré-

sentait plus de force et de vie que tous les « corps

constitués » assemblés autour du cadavre présiden-

tiel : ce coin de fer, pensait-il de nouveau, n'aurait

qu'à toucher les toiles peintes du grand décor pour

les crever. Il regardait les visages calmes et disci-

plinés : ces esprits étaient ailleurs, indifférents au

436 LES MORTS QUI PARLENT.

souci maladif qui hantait le député comme il obsé-

dait tous ses collègues, tous les politiciens. Il fit alors

réflexion que la force de ces soldats, invoquée ou

redoutée par tant de gens, résidait précisément dans

leur indifférence pour ce qui énervait les autres,

dans leur ignorance de la crainte ou de l'espoir

qu'ils inspiraient aux agités. Il se souvint qu'un pôle

de cristallisation agit lentement, sûrement, par un

travail d'agrégation qui échappe à l'observateur.

Devant l'autel, abîmée dans le recueillement de

son bonheur, Marie recevait pieusement les paroles

qui lui donnaient droit à ce bonheur. Là aussi, dans

les yeux extasiés de la jeune fille, dans le grave re-

gard de Pierre, la vie montait avec des lueurs d'aube,

magnifique de jeunesse et de foi en elle-même, pro-

digue de promesses fécondes sur la fleur épanouie.

Et, si résolu qu'il fût à ne pas entendre le dernier

soupir des tristesses étouffées au fond de son cœur,

Jacques sentit que la vie entrait toujours dans le

monde en meurtrissant quelqu'un, quelque chose...

L'encouragement à s'oublier lui-même, il le trou-

vait en contemplant tante Sophie. Sous le panache

de plumes, d'une esthétique discutable, qui rempla-

çait pour ce grand jour les coques du bonnet noir,

la vieille demoiselle montrait la fierté joyeuse d'un

général victorieux. Il devait pourtant y avoir dans

cette âme, pensait le neveu, une suprême remontée

de mélancolie : elle donnait à une autre ce qu'elle

n'avait pas eu.

Les heureux qui faisaient leur joie avec ces immo-

MORS ET VITA. 437

lations sortirent au bras l'un de l'autre, pour la vie.

Dans la sacristie, Jacques s'approcha le premier de

Marie, charmante sous ses voiles blancs. Elle vint

à lui, toute, d'un joli mouvement de gratitude et de

tendre abandon.

— Merci, Jacques ; je te dois une grosse part de

mon bonheur ! — Elle haussa son front vers les

lèvres de son beau-frère. Il fit semblant de ne pas

apercevoir le geste, lui prit les deux mains, les serra

fortement.

— Attendons quelque dix ans, petite sœur, et tu

sauras mieux si tu dois me remercier. Aujourd'hui,

ne remercie que ton courage.

En disant ces, mots, il plongeait dans les yeux de

la jeune femme un regard triste et doux, chargé

d'affection, de résignation, d'adieu intime à celle

qui se rapprochait davantage. — Comprit-elle tout

ce qu'il y avait dans ce regard ? — Elle ne le vit

pas. Le bonheur ne voit pas autour de lui.

Tandis qu'elle se prodiguait aux officiers, gra-

cieuse et l'air si fier d'entrer dans leur famille, Pierre

embrassa son frère avec effusion.

— Le père n'est pas absent, puisque tu es là. Tu

as été le père. Merci, Jacques.

Dans l'accent filial et reconnaissant de ce

« merci », dit par le laconique jeune homme, il y

avait un monde d'allusions émues. L'aîné se sentit

payé. Désireux de couper court aux rappels du

passé, il aborda brusquement des sujets moins

émouvants, regarda sa montre :

438 LES MORTS QUI PARLENT.

— Tes camarades vous feront manquer le train

de Cherbourg. Vous n'avez plus qu'une heure !

— Je vais les expédier, courir à l'hôtel. Le temps

pour Marie de changer de robe, et nous filons sur

Saint-Lazare. Tu accompagneras tante Sophie à la

gare ?

— Non, je vous y rejoindrai. Je dois m'arrêter

sur la ronte, au Palais-Bourbon, pour dix minutes.

A tout à l'heure.

Ferroz lui avait fait promettre à la Madeleine, de

passer un instant dans le bureau d'une commission ;

le député d'Eauze était seul en mesure de renseigner

le scrupuleux savant sur des pièces dont celui-ci

avait besoin pour la rédaction d'un rapport urgent.

Il trouva son collègue dans ce bureau, communi-

qua les documents demandés. Seuls dans le palais

désert, les deux hommes retraversaient les salles

pour sortir ; les' sons amortis d'une marche funèbre

arrivèrent à leurs oreilles.

— Eh ! mais, fit Jacques, ce doit être notre pré-

sident qui repasse une dernière fois devant sa

maison ! On l'aura arrosé d'éloquence pendant deux

heures, il repart pour Carcassone. Allons le saluer

au passage.

Ils gagnèrent la terrasse du jardin, au-dessus du

carrefour où la rue de Bourgogne débouche sur le

boulevard Saint-Germain. Ils se penchèrent sur les

artichauts de fer dont Madier de Mont j au arma le

petit mur, pour défendre le palais contre la colère

du peuple.

MORS ET VITA. 439

Le peuple n'éprouvait aucune colère, ce jour-là.

Il s'amusait. Le long des deux haies de badauds,

facilement contenus par les gardiens de la paix,

toutes les physionomies reflétaient la curiosité intel-

ligente, la cordiale sociabilité de ces admirables

foules parisiennes, toujours au diapason des céré-

monies les plus diverses ; figurants ingénieux à

composer les spectacles qu'ils aiment, dont leur sens

artistique fait toute la grandeur et toute la beauté.

Ils recevaient avec résignation les dernières gouttes

de pluie d'un orage qui assombrissait encore le ciel.

Sous la rafale, l'immense écharpe de crêpe cla-

quait lugubrement contre les colonnes du palais.

Les flammes du gaz, sinistres en plein jour, trem-

blotaient dans les réverbères drapés de noir. Ferroz

racontait à Jacques comment il avait vu, de cette

même terrasse, par un clair midi, ce même peuple

suivre avec des ovations frénétiques la calèche d'un

général ; de V Imper ator avorté que les parlemen-

taires massés sur le péristyle contemplaient avec

stupeur, dans l'apothéose où l'emportait une foule

qui lui prêtait naïvement sa grande âme.

Le cortège apparut sur le pont, précédé par un

essaim de gamins qui couraient, se faufilaient le

long du mur.

— Dépêchons-nous ! criaient les premiers. A la

rue du Bac ! Nous grimperons sur le télégraphe de

Chappe, on verra bien !

— Non, opinaient les autres, y aura déjà trop de

monde ! Faut aller plus loin, rejoindre Auguste : y

440 LES MORTS QUI PARLENT.

m'a dit qu'y nous garderait des places sur Danton !

Le corbillard empanaché passa, ployant sous les

couronnes ; mais il ne semblait être qu'un acces-

soire de ce défilé de parade, où l'intérêt s'attachait

aux survivants. Accessoires aussi, dans une des

berlines noires qui suivaient, les surplis blancs des

prêtres.

— Y a des curés ; c'était pas encore un vrai ! dit

un ouvrier à son camarade, sous le mur.

— Y en a pas de vrais ! répliqua dogmatiquement

le compagnon.

Derrière les voitures, marchait la grande famille

de Duputel, le Parlement. Pantalons retroussés,

parapluies ruisselants sous l'averse, quelques-uns

avec des serviettes de chagrin sous l'aisselle, la

théorie jacassante se développait, prolongeant les

discussions commencées à l'église, les pronostics

sur la succession. Troupeau sans berger, débandés

en désordre , ils pataugeaient dans les flaques de

boue, se hélaient sur les flancs de la colonne; ils

promenaient avec eux le tumulte, et l'on attendait

que le président se relevât sur son char pour un

dernier rappel à l'ordre, un dernier glas de sa

cloche machinalement secouée. Au Parlement suc-

cédait le corps diplomatique, des ors, des chamar-

rures, quelques costumes étranges, des Chinois,

des Abyssins. Aussitôt après, sous les plumes blan-

ches, les figures martiales et lasses des généraux.

Suivaient tous les bénéficiaires du décret de Mes-

sidor, innombrables anneaux du boa fonctionnaire

MORS ET VITA. 441

qui se déroulaient dans l'ordre rituel. Puis venaient

les couronnes, et l'interminable queue des déléga-

tions, sociétés de mutualistes, cercles républicains

de province, voyageurs de commerce, gymnastes

en tricot rayé, patriotes avec leurs bannières, et

des couronnes encore, des tricolores ; les proscrits

des diverses proscriptions, les amnistiés des diverses

amnisties, les Libres- Pensées de la banlieue, et

toujours des couronnes, des rouges ; enfin les véné-

rables des loges maçonniques, le ventre brillant

d'insignes, constellé de ferblanteries, sous les bau-

driers aux couleurs vives ; parmi eux, quelques

belles vieilles têtes de modèles, des barbes hirsutes

et convaincues, plusieurs nègres, un Circassien en

grand costume, avec son buffet de cartouches sur la

tunique galonnée d'argent. Il en venait toujours, du

fond de la Concorde, du fond de l'horizon, proces-

sion imposante par le nombre, grotesque dans le

détail, épique dans l'ensemble, flot mystérieux où

l'on sentait passer le souffle des révolutions mortes

le souffle des révolutions latentes, prêt à se déchaî-

ner, à s'abattre, comme les rafales de l'orage sur le

lit de la Seine limoneuse. Duputel était déjà loin,

qu'il entraînait encore, roulées dans les plis de son

drap mortuaire, ces forces qu'il avait soulevées : la

mer grondante refluait derrière le navire en par-

tance.

Stridente, de l'Est, l'attaque des cuivres d'une

fanfare arriva : la marche de Sambre-et-Meuse,

jouée par la musique d'un régiment qui regagnait

442 LES MORTS QUI PARLENT.

ses quartiers, le long des Tuileries. Toutes les têtes

se tournèrent, toutes les physionomies changèrent,

curieuses l'instant d'avant, maintenant émues, élec-

trisées. Arraché des poitrines par ces vibrations, le

cœur de la foule avait passé le fleuve.

— Ce sont nos plus vieux morts qui chantent,

les vrais, toujours vivants ! s'écria Jacques. — •

Ceux-là referont de la vie. Ah ! mon cher maître,

en quelques jours, j'aurai vu mourir deux mondes,

j'en aurai vu naître un autre. Naguère, derrière

l'humble convoi de mon ami Kermaheuc, un monde

achevait de disparaître, si lointain que tout y appa-

raît noble et beau. Aujourd'hui, ne sombre-t-il pas

avec ce cadavre, le monde d'un présent qui est déjà

le passé, trop proche encore, trop bruyant, trouble,

pénible, et dont les beautés cachées n'apparaîtront

que plus tard, sur ses ruines, dans le plein silence?

Tout à l'heure enfin, près d'ici, je voyais poindre le

monde qui nous refera une grandeur, un avenir ;

monde jeune et fier, riche d'énergie, d'amour. Oh !

il sera beau, celui-là !

— Il sera beau tant qu'il n'aura pas vécu, répon-

dit le savant.

Andarran regarda le grand vieillard, presque

avec épouvante : il crut voir, incarné dans cet

homme, le Siècle, tout son siècle, terrifiant d'intel-

ligence, ayant tout compiis, tout mesuré, tout

jugé, incapable désormais de rien créer et résigné

à son impuissance.

A ce moment, son attention fut attirée par un

MORS ET VITA. 443

bruit de chevaux qui s'ébrouaient au-dessous de

lui, contre le trottoir. H reconnut le coupé, tout

fleuri de gerbes et de grappes blanches, qui empor-

tait à la gare Pierre et Marie. Arrêtée au débouché

de la rue de Bourgogne par la queue du cortège, la

voiture attendait que le passage fût libre. Impatient

du retard et voulant se rendre compte, l'officier

mit la tête à la portière, se pencha de tout le buste.

Il était encore en tenue ; concession au fier enfan-

tillage de sa jeune femme, qui voulait paraître dans

les trains et faire son entrée à Cherbourg au bras

d'un authentique capitaine. Jacques admira dans

ce mouvement la svelte et robuste élégance du torse,

la bonne mine de son frère. Une fois encore, les

impressions de l'heure précédente, à Saint-Thomas-

d'Aquin, du mois d'avril, au Sénégal, revinrent

avec force dans son âme exaltée par tant d'émo-

tions. Cédant à l'entraînement irréfléchi de la mi-

nute, il étendit le bras vers la houle noire qui

emplissait de ses remous le boulevard Saint-Ger-

main, deux mots lui échappèrent qu'il ne pouvait

plus contenir.

— Pierre, balaye !

I/ofhcier leva la tête, aperçut son frère, sourit de

son grave sourire.

— Balaye, Pierre ! reprit la voix échauffée, plus

haut encore.

Avec le même sourire tranquille, de l'accent

dont on calme un enfant impatient, le capitaine

répondit :

444 LES MORTS QUI PARLENT.

— Tu ne vois donc pas que cela s'en va tout

seul !

Et il se rassit auprès de Marie, tendrement blottie

contre lui.

Les derniers tronçons du cortège avaient passé.

Les chevaux gagnèrent, emportèrent la voiture sur

le pont, dans le joyeux retour de lumière d'un

soleil qui bi illait au ciel éclairci.

Jacques s'élança pour les rejoindre. Ferroz lui

mit une main sur le bras, montra du doigt le boule-

vard d'où arrivait une rumeur décroissante, indis-

tincte.

— Écoutez, dit-il ; les morts que vous enterriez

parlent encore...

— Non, fit Jacques en se dégageant, je ne veux

plus les entendre : je vas retrouver les vivants qui

agissent... qui agiront !

Si Jacques Andarran disait vrai, c'est ce dont le

lecteur jugera dans la suite de ces récits, à mesure

que s'y déroulera le fil des événements dont nous

avons entrepris de raconter l'histoire.

\

FIN.